13424/A

14.A.19

86765

RECUEIL
DE
VOYAGES
AU
NORD.

Contenant divers Memoires très-utiles au Commerce & à la Navigation.

TOME V.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FREDERIC BERNARD.
M. DCC. XXIV.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE
DES
RELATIONS
ET AUTRES PIECES
contenues dans ce
TOME V.

RElation de la Louïſianne par un Officier de Marine. Pag. 1

Relation de la Louïſianne & du Fleuve Miſſiſſipi. 35

Voyage en un Pays plus grand que l'Europe &c. ou troiſiéme Relation du Pere Hennepin. 197

Voyage de Goſnol, Pringe & Gilbert aux Côtes de la Virginie. 371

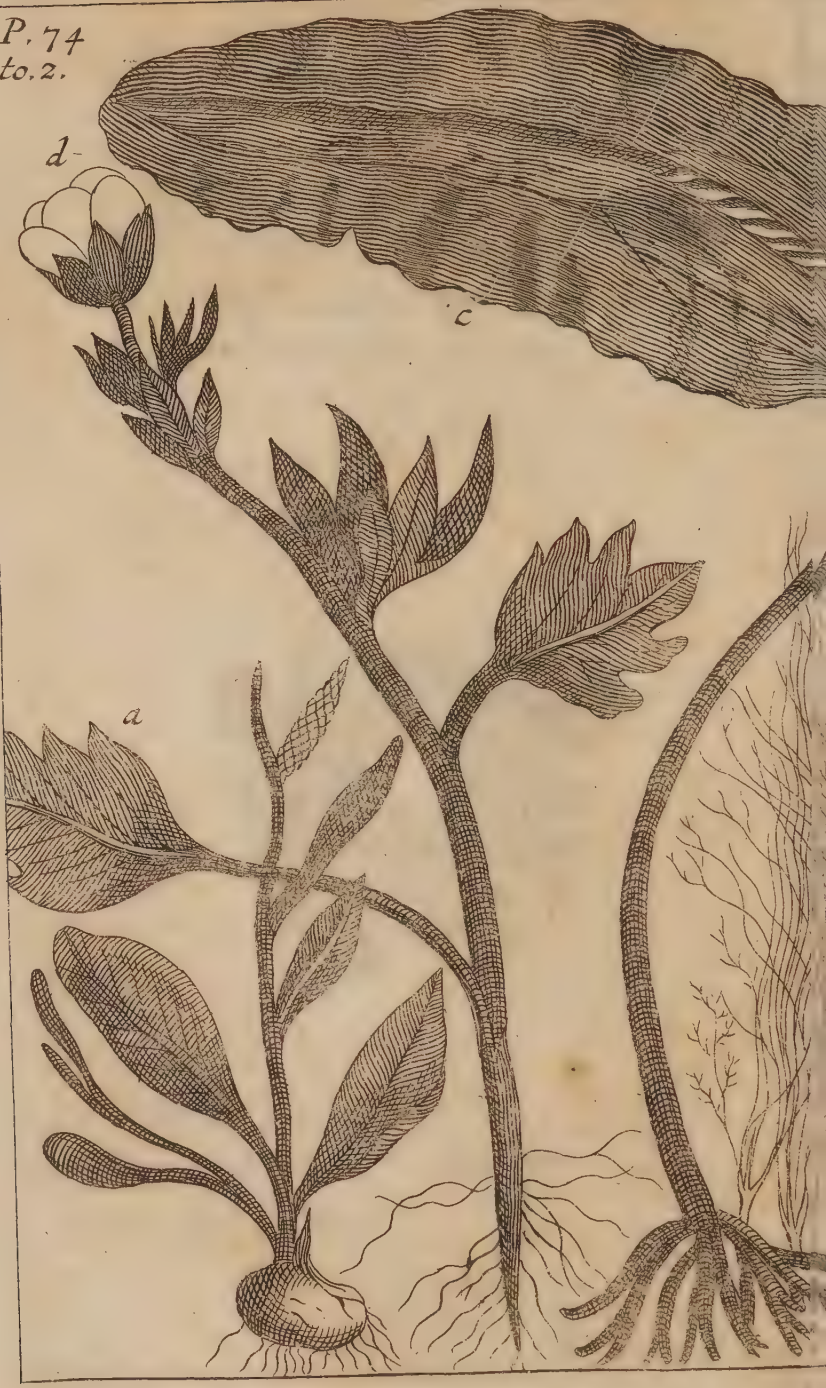
Rela-

Relation du Détroit & de la Baye de Hudſon. 396

Les trois Navigations de Martin Frobisher, pour chercher par le Nord-Oueſt le paſſage à la Chine & au Japon par la Mer glaciale. 433

RELA-

P. 74
to. 2.



RELATION

DE LA

LOUISIANNE

OU

MISSISSIPI.

Ecrite à une Dame, par un Officier de Marine.

J'Obeïs, Madame, à la commiſſion que vous me donnez de vous faire conoître un Païs qui merite toute vôtre curioſité, & qui peut devenir un jour le Perou de la France. Mais en même tems je ſuis très-faché de ne pouvoir parler de tout comme témoin. J'oſe cependant vous aſſûrer, ſans craindre le démenti, que ſi ma petite Relation n'eſt pas complette, elle ſera du moins fidelle. Pendant près de quatre mois que j'ai été à la Louïſiane, j'ai examiné tout ce que j'ai pû par moi même : Les témoignages des Officiers de la Colonie, & des Voyageurs les plus ſenſez que j'ai conciliez ſont des garants ſûrs du reſte.

Il ſemble que vous me démandiez un Journal exact de ma Campagne: Souvenez vous, s'il vous plaît, Madame, que je vous

ai vû lire le voyage le mieux écrit que nous ayons, & passer, en le lisant, le détail de ce qui se faisoit chaque jour, dans le Vaisseau où étoit embarqué l'Auteur. Si Mr. l'Abé de Choisy n'a pû égayer une matiere il séche, au point de la faire goûter à une femme d'esprit, que pourriez-vous attendre de moi? & si vous m'avez refusé cent fois le plaisir de vous entretenir de choses très-interressantes, écouteriez-vous avec patience ce qu'il y a de plus ennuyeux? Sachez-moi donc gré, de vous faire aborder tout d'un coup au Missisipi, sans vous exposer à l'ennui d'un voyage qui n'eut aucuns évenemens extraordinaires: Nous y moüillâmes, après un de ces coups de vent de Nord furieux qui sont fort ordinaires a cette côte, dans l'hiver. Voulez-vous, Madame, en voir la description, pour mieux goûter le plaisir d'être à terre? Si j'employe dans ma Relation quelques termes de Géographie; c'est que je sai qu'ils n'ont rien d'obscur pour vous. Nous étions deux Vaisseaux du Roi de compagnie * *le Ludlw* & *le Paon*, dont Mr. de Lepinai, nommé par le Roi au Gouvernement de la Louïsianne, avoit le commandement, jusqu'à son arrivée. Le 7. & le 8. de Mars, nous n'étions qu'à 40. lieües de l'Isle Daufine. Un vent de Sud assez frais, nous faisoit faire tranquillement nôtre route, lorsqu'à l'aproche de la nuit, il augmenta si fort, avec de la pluye & du tonnere, que nous fûmes contrains de serrer toutes nos voiles, crainte qu'il ne nous forçât à terre: Il étoit si vio-

* C'est un nom Anglois.

violent, que nous jugions faire deux lieües par heure, quoi que ſans voiles ; mais ce n'étoit que le prélude de ce qui nous arriva après minuit. Ce vent forcé ſe jetta tout d'un coup avec impetuoſité au Nord: Comme il nous éloignoit de la côte, nous mîmes le côté au vent ſans voiles. Les deux Vaiſſeaux ſe perdent de vûë & ſe ſéparent. Les flots que le vent de Sud avoit agitez, ſe trouvent combattus par un vent oppoſé & furieux, ſe groſſiſſent. Une pluye & un tonnere affreux nous ſurprennent : l'horreur d'une nuit obſcure qui n'étoit illuminée que par les éclairs, la galerie de nôtre Vaiſſeau emportée par un coup de Mer, une Mer profonde & élevée, qui ſe déploye de moment en moment dans le Vaiſſeau; enfin, une Tempête à peu près pareille à celle que Ceſar eſſuye dans Lucain.

Où les flots coup ſur coup élancez dans les airs
Vont preſque dans la nuë éteindre les éclairs.

Cela ne fut pas ſi loin, Madame. Je vous vois déja révoltée contre l'hyperbole. Tant de fracas jetta bien-tot l'épouvante dans l'eſprit de ceux qui ne connoiſſoient pas Neptume tout entier; nos paſſagers ſurtout furent vivement effrayez. Des promeſſes faites au Ciel, la confeſſion, tout fut employé pour l'appaiſer : Une jeune femme de celles qui paſſoient dans nôtre Vaiſſeau, mavoüa cependant, que la contenance aſſûrée qu'elle remarquoit dans les Officiers, lui donnoit autant d'eſperance que ſes Actes de Contrition. Il eſt vrai qu'ayant tous

vû de plus grands dangers, nous ne parûmes pas fort allarmez.

Tant de vœux n'empêcherent pas la tempête de durer 36. heures; après quoi, le vent s'étant appaisé, nous moüillâmes le neuf de Mars, dans la rade de l'Isle Daufine. Nous ne pûmes entrer dans le Port, dont la passe s'étoit fort comblée & fort retressie. La frégate *le Paon* le voulut tenter, & pensa s'y perdre.

Le lendemain, nous mîmes le Gouverneur à terre, au bruit de l'artillerie des Vaisseaux & du Fort. Je crois, Madame, devoir vous donner une idée du tems de la découverte, & de l'étenduë des côtes & des terres de la Louïsianne, avant que d'entrer dans aucune description particuliere.

Ces côtes ont été probablement connuës, dès le tems de la découverte de la Floride, par *Soto*, ou de la conquête du Méxique, par *Fernand Cortés*, en 1521. Comme la Louïsianne joint à l'Occident au Méxique, qui est au fonds d'un Golphe de 300. lieües de profondeur, & que ses côtes en font partie, il est impossible qu'elles n'ayent pas été apperçûës, en allant ou en venant.

On a des Mémoires, que les François en ont pris possession dès le tems de *Charles IX.* & qu'ils y établirent un Fort contre les Indiens, au lieu appelé aujourd'hui *Pansa Cola*, & un autre, 45. lieües plus à l'Orient, qu'ils nommerent le Fort de *Charles* ou *Charlefort*. Tout le monde sait les voyages que firent, sous les deniers Rois de la race précédente, & sous *Henry le Grand*, Ribaud, Laudonie-

doniere, Verazan, Jacques Quartier, depuis le Tropique de Cancer, jusqu'à la nouvelle France; & que de l'autre côté de l'Amérique, le Chevalier de *Villegagnon* s'établit l'an 1555. à la côte du Brésil, dans l'endroit où est située aujourd'hui la grande Ville de Rio de Janeyro; & que cet établissement ne manqua que par la division qui se mit parmi ces nouveaux Habitans, au sujet des opinions de Calvin, qui troubloient alors toute la France.

Quoiqu'il en soit, il est constant qu'avant M. de la Salle, personne n'avoit pris possession de ce vaste Païs, qui est entre la Floride & le Méxique, à qui ce fameux Voyageur donna le nom de *Louïsianne*, & qu'on appelle encore *Missisipi*, du nom de ce grand fleuve qui l'arrose. Ce fut en 1682. que cet homme infatigable entreprit de percer par les Terres du Canada à la Mer méridionale; & qu'il découvrit le Missisipi, appellé maintenant fleuve Saint-Louïs, sur les bords duquel il fit quelques établissemens, & dont il suivit le cours, jusques dans le Golphe du Méxique où il se décharge. Ayant jugé qu'il étoit d'une grande importance de connoître l'embouchure de ce fleuve par Mer, il revint en Canada, d'où il passa en France; afin d'obtenir des Vaisseaux pour sa découverte. Il y fut envoyé en 1684, avec deux Vaisseaux & deux brigantins chargez de provisions. Il chercha long-tems, mais en vain, l'entrée du Missisipi, trompé par la latitude de la côte, qui va de l'Orient à l'Occident, & par les différentes rivieres ou bayes. Enfin, il se rendit à la

baye *Saint-Louis* ou *Saint-Bernard*, comme les Eſpagnols l'appellent. Là, il fit bâtir un Fort; mais ayant eû le malheur de perdre un de ſes Vaiſſeaux avec un des brigantins, & l'autre l'ayant abandonné, pour s'en retourner en France, il ſe trouva ſans ſecours avec peu de monde. Loin de perdre courage, il tenta toûjours la découverte de l'entrée du fleuve. Il découvrit pluſieurs Nations, & fit quelques établiſſemens. Il continua ſes travaux juſqu'en 1687. qu'il fut aſſaſſiné par ſes gens mêmes, à qui l'ennui de tant de fatigues, & la fréquentation des Sauvages avoient fait contracter une férofité & un eſprit d'independance, qui a toûjours fait le charme de la vie errante de nos coureurs de bois.

Ce ne fut qu'en 1698. que M. d'Iberville Canadien, Capitaine des Vaiſſeaux du Roi, connu par ſes entrepriſes, & les avantages qu'il a remportez ſur les Anglois, dans la baye d'Hudſon & l'Amérique méridionale, entreprit de découvrir par Mer l'embouchure du Miſſiſſipi. Il en vint à bout; mais avec beaucoup de peine, trompé par les différentes branches de ce fleuve & les rivieres qui s'y déchargent. L'ayant remonté juſquaux *Natches*, Sauvages qui habitent un fort beau Païs à 120. lieües de la Mer, pour connoître par lui-même l'excellence du terrain, il revint en France, & le Roi lui ayant donné le Gouvernement de la Louïſianne, il y fit pluſieurs voyages & différens établiſſemens. Trois mois avant l'arrivée des Vaiſſeaux qui y portérent les premiers habitans, les Eſpagnols s'étoient emparez

emparez de Panſa Cola, Port qui n'eſt qu'à 14. lieües dans l'Eſt de l'Iſle Dauſine, ſur l'avis qu'ils avoient eû, que les François venoient s'établir à cette côte.

Les côtes de la Louïſianne s'étendent plus de 200. lieües de l'Eſt à l'Oüeſt, en ne parlant que de celles qui ſont entre Panſa Cola, & la baye Saint-Bernard incluſivement. Car quoique les Eſpagnols, ayant preſſenti depuis un an les deſſeins de la France ſur ce Païs, ſe ſoient venus établir depuis peu dans cette baye, qui eſt un poſte très-conſidérable, à cauſe de la proximité des Sauvages *Aſſenis*, chez leſquels il y a des mines; quoique le Viceroi du Méxique ait envoyé un Miſſionaire à ces Sauvages, & qu'il projette de faire ouvrir ces mines; il eſt conſtant que M. de la Salle ayant établi tous ces poſtes au nom du Roi, ſi on n'a pas continué de les habiter, il ne s'enſuit pas de là, qu'ils ne nous appartiennent pas. Nous avons dans l'Amérique plus d'une Iſle qu'on n'a pas jugé à propos, pendant pluſieurs années, d'habiter, & dont les autres Etats ne nous ont jamais diſputé la poſſeſſion.

J'entre dans la deſcription générale de la Louïſianne: Que l'étenduë que je lui donne, ne vous épouvante pas, Madame: vous ne verrez rien de plus exact. La Louïſianne eſt bornée à l'Eſt par la Floride & la Caroline, au Nord-eſt par la Vrgine & le Canada, qui en eſt éloigné de 900. lieües: Au Nord, les bornes n'en ſont pas connuës. En l'an 1700. M. le Sueur Canadien remonta le fleuve Saint-Louïs juſqu'à 700.

lieües de ſon embouchure. Il eſt connu 100. lieües plus haut, & navigable juſques-là, ſans aucun rapide. On aſſûre qu'il prend ſa ſource dans le Païs de la Nation des *Sioux*, que l'on prétend n'être pas fort éloignez de la baye d'Hudſon, en paſſant par l'Oüeſt du Canada. Quoiqu'il en ſoit, la Louïſianne n'a peut-être point d'autres bornes au Nord que le Pole arctique. Du côté du Nord-oüeſt & de l'Oüeſt étant au Nord du Méxique, les limites n'en ſont pas plus connuës. Le Miſſouri, qui eſt une Riviere qu'on croit encore plus grande que le Miſſiſſipi, & qui donne ſon nom à un Païs vaſte & inconnu qui fait partie de la Louïſianne, vient du Nord-oüeſt, & ſe décharge dans le fleuve du Miſſiſſipi, à 400. lieües de la Mer. On a remonté cette riviere juſqu'à 300. lieües, & les Sauvages dont les bords de cette Riviere ſont fort peuplez, aſſûrent qu'elle prend ſa ſource d'une montagne, de l'autre côté de laquelle un torrent forme une autre grande Riviere, qui a ſon cours à l'Oueſt, & ſe décharge dans un grand lac, qui ne peut-être, en ſuppoſant la vérité de ce rapport, que la Mer du Japon. Les François habituez aux Iſlinois qui commercent avec les Sauvages du Miſſouri, aſſûrent que ce Païs eſt très-beau & très-fertile, & ils ne doutent point qu'on n'y puiſſe trouver quantité de mines d'or & d'argent, dont les Sauvages ont même fait voir des morceaux. Pour revenir aux limites de la Louïſianne à l'Oüeſt, elle eſt bornée par le vieux & le nouveau Méxique, & au Sud, par la Mer. Voilà, Madame, une étenduë de Terres habitables, dans laquelle l'imagination ſe perd.

Je

Je commencerai la deſcription particuliére du Païs par l'Iſle Daufine, & la Riviere de la Mobile, qui ſont éloignées de l'emboûchure du fleuve Saint-Louis de 70. lieües à l'Eſt : Ce ſont juſqu'à préſent les ſeuls Poſtes établis le long de la côte : L'Iſle Daufine eſt par 30. degrez de latitude; elle s'appelloit encore, il y a quelques années, l'Iſle Maſſacre, à cauſe d'un grand nombre d'os d'Hommes qu'on y trouve, veſtiges d'une Bataille ſanglante qui s'y eſt donnée entre deux Nations Sauvages. Les deux tiers du terrain de cette Iſle ne ſont preſque qu'un amas de ſable mouvant, de même que toutes les autres de cette côte: Elle n'eſt habitée qu'à cauſe de ſon Port, qui juſqu'ici a été l'abord des Vaiſſeaux de France, & dont l'entrée ſe ferma les derniers jours d'Avril 1717. par une digue de ſable large de 14. toiſes, & égale en hauteur à l'Iſle même : La Fregatte le *Paon* & un Vaiſſeau Marchand s'y trouverent enfermez; mais comme ils tiroient peu d'eau, & qu'il y en avoit aſſez pour eux de l'autre côté du Port, il ne leur fut pas difficile d'en ſortir. Le long du Port, il y a près de cent Maiſons avec un fort qui n'eſt encore revêtu que de terre : Il y a dans l'Iſle une garniſon de deux Compagnies de 50. hommes.

A la Terre ferme, à 9. lieuës au Nord de cette Iſle, au fonds d'une grande Baye, eſt la Riviere de la Mobile, à l'entrée de laquelle eſt un autre établiſſement plus conſiderable, appellé le Fort-Louïs. C'eſt la demeure ordinaire du Gouverneur de la Louï-

siane, du Commissaire Ordonnateur, de tout l'Etat Major, & du Conseil Superieur. Il y a dans ce Fort, plusieurs Compagnies d'Infanterie, dont le Gouverneur distribue des détachemens dans les postes établis dans les Terres. Là il est à portée de recevoir les Calumets (c'est-à-dire les Ambassades) des Nations Sauvages situées sur cette Riviere, qui est une des plus grandes de la Louisiane. On est d'autant plus obligé de ménager les Nations qui habitent le haut de cette Riviere, qu'elles sont voisines des Anglois de la Caroline, qui ne négligent rien pour les gagner ; l'envie de rendre chacun son parti le plus fort, regnant toûjours entre eux & nous. Les plus puissantes de ces Nations sont les *Chicachas*, & les *Alibamons*. Malgré les tentatives que les Anglois font par leurs presens, & le prix modique qu'ils attachent aux marchandises qu'ils leur portent, ils ont presque toûjours été de nos amis. S'ils leur paroissent plus riches & plus liberaux, ils ne les trouvent pas d'un commerce si doux que les François. Bel exemple, Madame, que nous donnent des Barbares, chez qui les cœurs ne se forçent point, & où l'avarice n'étouffe point la simpatie.

Le Païs, que la Riviere de la Mobile arrose, est beau, uni, coupé de plusieurs autres petites Rivieres, & couvert de bois presque par tout. La terre y produit presque tous les légumes, & les arbres fruitiers de France; elle n'attend que les soins du Laboureur, pour produire tout ce qui peut être nécessaire à la vie : On y trouve beaucoup

coup d'Animaux, comme des Ours, des Bœufs, & des Chevreuils, dont les peaux font un commerce continuel entre les Sauvages & nous. Nos Voyageurs achétent ordinairement une peau de Chevreuil, depuis dix juſqu'à vingt bales de fuſil, ſelon la rareté du plomb dans la Colonie. Ils vendent de plus aux Sauvages de groſſes couvertures de laine, qui ſervent d'habits à pluſieurs, du drap de * Limbourg rouge ou bleu, des habits de ce drap tous faits, de groſſes chemiſes, & des chapeaux dont ils trouvent l'uſage fort commode, des coûteaux, des hâches, des pioches, de petits miroirs, de la raſſade, & du vermillon. La deſcription de l'habillement d'un Sauvage vous expliquera l'emploi qu'ils font de la plupart de ces choſes.

Depuis qu'ils ont commerce avec nous, ils quitent, autant qu'ils peuvent, les peaux de bêtes dont ils ſe couvroient : Les plus riches ; c'eſt-à-dire les plus habiles chaſſeurs, ont des chemiſes qu'ils uſent ordinairement ſur leurs corps, ſans jamais les laver. Les uns portent ſur cette chemiſe une de ces groſſes couvertures dont je viens de parler, lorſqu'il fait froid, & vont nuds en chemiſe pendant le chaud. Les autres, comme les Chefs, ont des habits de Limbourg que nous leur donnons tous faits, rouges ou bleus. Les couleurs modeſtes ne ſont pas de leur goût ; aucun Sauvrge ne porte de culotte généralement dans l'Amérique ; ils ſe contentent d'un braguet, c'eſt un morceau de drap ou de peau, avec lequel ils cachent

* C'eſt un beau drap d'Allemagne.

ce que toute la posterité d'Adam regarde comme honteux ; ils se l'attachent à la ceinture par devant & par derriere: Au lieu de bas, ils s'envelopent la jambe d'un autre morceau d'étoffe qu'ils lient sous le genou, & qu'on appelle *mitasses*. Leurs souliers sont un morceau de peau coupée, & cousuë pour la mesure du pieds; plusieurs femmes, & sur tout celles des Chefs, ont des chémises & portent toûjours une espece de jupon, qui les couvrent de la ceinture au genou. Les mieux nippées ont des couverture de laîne ; les moins riches n'ont ni chemises ni couvertures ; elles vont nuës de la ceinture en haut, à moins que le froid ne les oblige à se couvrir d'une peau ; elles ont toutes la tête découverte, les cheveux noûez sur le haut de la tête, avec quelques lisieres d'étoffe de couleur. Leur plus grande parure consiste dans les colliers de rasade de diverses couleurs, dont elles se chargent le cou & les oreilles, où elles ont des trous, aussi bien que les hommes, à y faire passer un œuf, que la grosseur & le poids de ce qu'ils y mettent dès l'enfance, élargissent beaucoup.

Les hommes & les femmes du Missisipi se peignent le visage ; mais, comme ils ne veulent pas donner l'art pour la nature, ils employent différentes couleurs : Le rouge, le bleu, le noir & le blanc entrent dans la composition de leur teint ; quelquefois c'est une moitié de visage rouge ou blanche : Un autre est marqué de rayes larges comme le pouce, & de couleurs opposées. Dans une troupe de Sauvages ajustez pour quelque cérémonie, on n'en remarque point qui

ne

ne ſoient différemment * Matachez. Le goût d'un chacun s'examine & ſe fait diſtinguer dans la maniere d'appliquer & de placer ces couleurs : Il m'a paru que la plus bizarre étoit chez eux la plus recherchée. Ils ne ſe contentent pas du viſage, ils ſe peignent auſſi une partie de la tête. Ils ont les cheveux noirs, fort gros, long & en grande quantité; ils les treſſent par derriere, & ils les entrelacent des plumes les plus variées qu'ils peuvent trouver. Mais comme tout ce qui n'eſt qu'appliqué s'efface, & qu'ils aiment les agrémens qui durent, la plupart ſe font imprimer pluſieurs marques d'imagination ſur le viſage, les bras, les jambes & les cuiſſes; car pour le corps, c'eſt un droit qui n'apartient qu'aux guerriers, & il faut s'être ſignalé par la mort de quelque ennemi, pour le meriter. Au lieu qu'ici nous couronnons nos Héros, là ils leur impriment ſur l'eſtomac une infinité de rayes noires, rouges & bleuës: Ces agrémens ou ces marques d'honneur ne s'impriment pas ſans douleur; on commence par traçer le deſſein ſur la peau; enſuite, avec une éguille ou un petit os bien aiguiſé, on pique juſqu'au ſang, en ſuivant le deſſein; après quoi, on frotte l'endroit piqué d'une poudre de la couleur que demande celui qui ſe fait marquer. Ces couleurs ayant pénetré entre cuir & chair ne s'effacent jamais; l'épreuve en eſt auſſi aiſée à faire ici qu'à l'Amérique. Nos François établis à la Louïſianne, qui font le metier de Voyageurs, contractent aiſément les manieres ſauvages. Ils courent

* C'eſt le terme qui ſpécifie cette maniere de ſe peindre.

les Boisen bas & en souliers, sans culotte & avec un simple braguet. Ils se plaisent surtout à se faire piquer, & il y en a beaucoup, qui, au visage près, le sont presque par tout le corps. J'en ai vû plusieurs, & sur tout un Officier homme de condition, dont vous pouriez connoître le nom, qui, outre une image de la Vierge avec l'Enfant Jesus, une grande croix sur l'estomac avec les paroles miraculeuses qui apparurent à Constantin, & une infinité de piqures dans le goût Sauvage, avoit un Serpent qui lui faisoit le tour du corps, dont la langue pointuë & prête à se darder venoit aboutir sur une extremité que vous devinerez, si vous pouvez.

Les Sauvages du Missisipi, sont communement grands, assez bien faits, d'un air fier, sur tout les Nations qui habitent les bords du fleuve Saint-Louïs. Ils ont le teint olivatre, les yeux petits, le front plât, la tête en pointe & presque de la forme d'une mitre. Ne croyez pas qu'ils naissent ainsi, c'est un agrément qu'on leur donne dans le bas âge. Ce qu'une mere fait sur la tête de son enfant, pour forcer ses os tendres à recevoir cette figure, fait de la peine à voir & paroit presque incroyable. Elle couche l'enfant sur un berçeau, qui n'est autre chose qu'un bout de planche, sur lequel est étendu un morceau de peau de bête. L'extrémité de cette planche a un trou où la tête se place, & est plus bas que le reste. L'enfant étant couché tout nud, elle lui renverse la tête dans ce trou, & lui aplique sur le front & sous la tête une masse de terre grasse,

graſſe, qu'elle lie de toute ſa force entre deux petites planches. L'enfant crie, devient tout noir, & les efforts qu'on lui fait ſouffrir vont ſi loin, qu'on lui voit ſortir du nez & des oreilles une liqueur blanche & gluante, dans le tems que ſa mere lui péſe ſur le front; c'eſt ainſi qu'il dort toutes les nuits, juſqu'à ce que le crane ait reçû la forme que l'uſage veut qu'il prenne. Quelques Sauvages voiſins de la Mobile, commencent à ſe deſabuſer par nôtre exemple, d'un agrément qui coûte ſi cher; mais cette exception n'eſt rien à l'égard du général. Les femmes de la Louïſianne ſont plus petites que grandes, & généralement laides: Il eſt vrai que la couleur de leur peau, & la mal-propreté dans laquelle elles vivent, ne préviennent pas pour elles; c'eſt apparament ce qui m'a empêché de remarquer dans quelques-unes les agrémens que pluſieurs François m'y ont voulu faire admirer. Ils avoient leurs raiſons ſans doute, & les plaintes fréquentes des Miſſionaires, ſur le trop de familiarité des habitans de la Colonie avec les Sauvageſſes, les font aſſez comprendre. Je dirai ici, ſans vouloir me parer d'un air de continence, que j'ai toûjours penſé que la ſeve d'Adam doit être bien forte dans un Européen, qui ne ſauroit réſiſter aux tentations qu'excitent de pareils objets. Si cependant l'univerſalité d'un goût le pouvoit faire executer, l'exemple de nos voiſins les Eſpagnols & les Anglois, nous aideroit beaucoup. Les Eſpagnols ſur tout ſont incomparablement plus foibles que nous ſur ce chapitre; ce n'eſt

n'eſt pas la honte qui peut les tenir, ils n'en connoiſſent guéres dans des actions naturelles; & à l'égard du remors, pluſieurs ont trouvé le moyen de s'en délivrer, en bâtiſant la Sauvageſſe ſi tôt que l'accord eſt fait. L'ayant ainſi arrachée à l'eſclavage du Démon, le reſte leur paroît une bagatelle; la chaleur du climat excuſe leur incontinence, & leurs Caſuiſtes les raſſûrent. Ne croyez pas, Madame, que j'avance ici rien d'inventé, la plaiſanterie ſeroit un peu trop forte.

Les Sauvageſſes ne ſont pas ordinairement d'un difficile accès pour les François, ſur tout pour les Chefs; c'eſt ainſi que les Sauvages appellent nos Officiers. Celles qui ne ſont point mariées ont une grande liberté dans leurs plaiſirs; perſonne ne les peut géner. Il s'en trouve quelques unes, dont rien ne ſauroit ébranler la chaſteté; il en eſt même qui ne veulent ni d'amans ni de maris: Je n'en ſai aucune raiſon, puiſque la chaſteté chez les Sauvages n'eſt rien moins qu'une vertu; le plus grand nombre tire parti de la liberté que l'uſage leur donne, & d'un avantage qui ceſſe dès qu'elles ſont mariées: Alors, elles ne ſont plus maîtreſſe d'elles, elles appartiennent ſans réſerve à leurs maris, qui ont droit de punir de mort une infidelité, quoi qu'il leur ſoit permis de la commettre. Des hommes peuvent-ils faire & recevoir de pareilles Loix?

Le mariage chez les Sauvages, n'eſt pas, comme chez nous, l'affaire la plus ſérieuſe de la vie. S'il a quelques loix, elles ſont très-

très accommodantes. Un Sauvage épouſe autant de femmes qu'il veut; il eſt même, en quelque façon, obligé en certains cas. Si le pere & la mere de ſa femme meurent, & ſi elle a pluſieurs ſœurs, il les épouſe toutes; de ſorte que rien n'eſt plus commun que de voir quatre où cinq ſœurs, femmes d'un même mari : Celle qui devient mere la premiere a ſes prérogatives, qui conſiſtent à être exemte des travaux pénibles du ménage, comme de piler le * Maïz, dont les Sauvages ſe ſervent au lieu de pain, & qui eſt le ſeul grain qu'ils cultivent.

Un Sauvage s'amuſe peu à ſoupirer, pour obtenir une fille qui lui plaît. En portant quelques preſens chez ſon pere, & en régalant la famille de ſa maîtreſſe, il en eſt quite; elle lui eſt accordée ſur le champ, & il l'emmene dans ſa Cabane. Ce ſont toutes les formalitez, & les conditions qu'exige le mariage. L'argent & les fonds de terre n'y mettent jamais d'obſtacles: A quelques haillons près, quelques coliers de raſſade, & quelques fuſils, les Sauvages ſont tous également riches. La bravoure dans la guerre, la force & l'adreſſe à la chaſſe ſont leur plus grand bien; ils ne ſont puiſſans qu'à proportion de l'eſtime qu'on a pour eux. Ce n'eſt pas le trait de leur conduite qui nous fournit le moins de ſujets de réfléxion. Je reviens au mariage, je ſuis perſuadé qu'il ne vous paroît pas aſſez bien cimenté, pour ne pouvoir pas ſe diſſoudre; il eſt vrai que le mari peut répudier ſa femme, &

* *On l'appelle auſſi Bled de Turquie.*

& la femme quitter ſon mari, ſans en repondre à aucun Tribunal : La femme répudiée, ou qui a pris congé de ſon mari, s'en retourne chez ſes parens qui la donnent à un autre. Les femmes du Miſſiſſipi ſont aſſez fécondes, quoique le Païs ne ſoit pas extrémement peuplé de Sauvages. La maniere dure avec laquelle ils élevent les enfans, en fait mourir une grande partie ; & les maladies, comme la fiévre, & la petite verole, pour leſquelles ils ne connoiſſent d'autre remede que de ſe baigner, quelque froid qu'il faſſe, en emportent une très-grande quantité. Les filles, quelques adonnées qu'elles ſoient à leurs plaiſirs, ont des moyens de ſe garantir de la peine de devenir meres, & du déplaiſir de perdre par là leurs charmes.

Rarement les Sauvages ſe marient-ils hors de leurs Nation. Le peu d'union qui eſt entre ces Nations en eſt la cauſe : La haine & la jalouſie y ſont à un point que l'une ne cherche qu'à faire la guerre à l'autre, & que le Gouverneur François a quelquefois beaucoup de peine à les réſoudre à vivre en paix ; ce qui fait voir que la difficulté ne ſeroit pas grande à les détruire, & qu'avec du tems & des preſens, on les feroit périr les uns par les autres. C'eſt la politique cruelle qu'ont ſuivi les Eſpagnols dans la conquête du Perou, & du Méxique, où ils ont plus détruit d'hommes qu'il n'y en reſte. Leurs rélations même de ce tems là ſont plaines d'exemples de la plus monſtreuſe cruauté. Si des moyens ſi odieux les ont rendu maîtres de ces deux puiſſans

Empi

Empires, ils ont produit avec raiſon dans l'ame des Amériquains, chez qui ils n'ont pas pénetré, une horreur, & une exécration pour eux, que le tems ne ſauroit effacer. Les Sauvages de la Louïſianne ſe l'inſpirent les uns aux autres en naiſſant. Ils ne ſauroient voir un Eſpagnol, qu'ils n'ayent envie de le tuer, & les François ont ſouvent ſauvé la vie à pluſieurs : La Garniſon de Panſa Cola eſt quelquefois des mois entiers renfermée dans le Fort, ſans qu'aucun oſe ſortir : Le ſort de pluſieurs Eſpagnols, qui ont été tuez preſque ſous le Canon du Fort, les intimide ; les alliances que le Gouverneur de Panſa Cola fait avec les Sauvages ſes voiſins, & les preſens qu'il leur donne, ne les adouciſſent que pour un tems ; & il eſt conſtant que ſi le Gouverneur de la Louïſianne ne les retenoit pas, les Eſpagnols ſeroient contraints d'abandonner ce poſte.

Il faut dire ici, à la loüange des Officiers François de la Louiſianne, qu'on ne ſauroit ſe conduire avec plus de prudence, ni acquerir plus d'eſtime & d'autorité qu'ils en ont chez les Sauvages. Le malheur des tems paſſez a été cauſe que cette Colonie a été pluſieurs années de ſuite ſans recevoir aucun ſecours de France. Comment ſe ſoutenir, & ſe concilier une infinité de nations Sauvages, dont l'amitié & la ſoumiſſion ont toûjours nos préſens pour objet, & qui étoient inceſſament ſollicitez par les liberalitez de nos voiſins ; reſſorts infaillibles chez tous les hommes ? Cependant nos Officiers ont réuſſi par des diſcours mêlez de quelques pro-

promeſſes, & non ſeulement ils les ont conſervé dans nôtre parti, & leur ont fait faire la guerre plus d'une fois; mais ils ont de plus marqué ces tems malheureux par des exemples de ſeverité ſur des Nations entieres. Tel eſt celui de la Nation des Sitimacha, ſituée vers l'embouchure du Miſſiſſipi. Il y a environ quinze ans qu'un Jeſuite ayant paſſé chez eux, y fut maſſacré. M. de Bienville frere cadet de M. d'Hiberville qui a le premier établi nos afaires à la Louïſiane, y commandoit alors comme Lieutenant de Roi, en l'abſence de ſon frere qui en étoit Gouverneur; M. de Bienville, dis-je, qui s'eſt acquis une eſtime générale, & un crédit étonnant ſur tous les Sauvages, jugea que l'impunité de ce meurtre ſeroit d'une dangereuſe conſequence, ſur tout par rapport à la Religion, qu'on ne ſauroit rendre trop reſpectable à des Peuples que l'intérêt de la vérité, & la politique même demandent qu'ils ſoient inſtruits; & qu'une punition ſignalée ſur une Nation entiére étoit néceſſaire pour contenir les Sauvages de tout le Païs. Sur ce principe fondé ſur la connoiſſance parfaite qu'il a du génie des Sauvages, il leur fit faire la guerre par les Nations voiſines, qui les ont preſque détruits, & qui les ont réduits à la néceſſité de ſe refugier ſur les bords de la Mer, dans un endroit marécageux preſque impraticable, où n'ayant aucune terre propre à être cultivée, ils ſont contraints de vivre de crocodiles & de poiſſon. Preſque tous nos eſclaves ſont de cette Nation, & les Sauvages en font encore tous les jours qu'ils nous amenent,

nent, & qu'ils commercent avec nos Voyageurs.

De plusieurs exemples que je pourois rapporter d'une pareille séverité, j'en marquerai encore un plus récent que l'autre. En 1715. le Gouverneur de la Louïsianne allant chez les Islinois, & ayant refusé le Calumet des *Natchés* chez qui il passoit, ces Sauvages s'imaginerent que le Chef des François avoit dessein de les détruire, puisqu'il avoit refusé leur alliance, & leurs marques d'amitié. Dans cette idée, ils casserent la tête à quatre François, qui, en montant aux Islinois, s'étoient arrêtez chez eux dans la bonne foi ordinaire. Lorsqu'on eût appris cette révolte fort préjudiciable au commerce des François qui voyagent aux Islinois, parce que le passage du Fleuve se trouvoit barré, M. de Bienville se rendit chez eux en 1716. avec 34. Soldats seulement; & quoique ces Sauvages soient au nombre de 800. hommes, presque tous armez de fusils, ils les contraignit par la terreur qu'il leur inspira, de lui remettre entre les mains les meurtriers de nos François, du nombre desquelles étoit un Chef redouté & respecté parmi eux, ausquels il fit casser la tête, & il ne leur accorda la paix, qu'à condition d'élever eux-mêmes un Fort près de leur Village, pour y recevoir Garnison; ce qui fut exécuté.

Je dirai ici, à propos des *Natchés*, qu'ils se gouvernent différemment des autres Sauvages. Ce sont les seuls chez qui l'on trouve une parfaite soûmission à leurs Chefs, & quelque espéce de culte religieux. Les autres

tres Nations ne connoiſſent que des Eſprits, tels que nous concevons les Génies. Chaque Nation s'imagine avoir un Eſprit particulier qui en prend ſoin. Comme ils nous attribuent auſſi un Génie qui nous gouverne, quelques-uns reconnoiſſent que le nôtre eſt plus puiſſant que le leur. Ils ont parmi eux des Médecins, qui, comme les anciens Egyptiens, ne ſéparent point la Médecine de la Magie. On les appelle Jongleurs. Pour parvenir à ces fonctions ſublimes, un Sauvage s'enferme ſeul dans ſa cabane, pendant neuf jours, ſans manger, & avec de l'eau ſeulement. Il eſt deffendu à qui que ce ſoit de le venir troubler. Là, ayant à ſa main un eſpece de gourde remplie de cailloux, dont il fait un bruit continuel, il invoque l'Eſprit, le prie de lui parler, & de le recevoir Médecin & Magicien; & cela, avec des cris, des hurlemens, des contorſions & des ſecouſſes de corps épouventables, juſqu'à ſe mettre hors d'haléne, & écumer d'une maniere affreuſe. Ce manége, qui n'eſt interrompu que par quelques momens de ſommeil auquel il ſuccombe, étant fini au bout de neuf jours, il ſort de ſa cabanne triomphant, & ſe vante d'avoir été en converſation avec l'Eſprit, & d'avoir reçû de lui le don de guérir les maladies, de chaſſer les orages & de changer les tems. Soit qu'il y ait du ſortilége dans leur manœuvre, ſoit, ce qui eſt plus probable, que par l'épuiſement de leur cerveau cauſé par un jeune ſi long, & des ſecouſſes ſi violentes, ils s'imaginent avoir parlé à l'Eſprit, il eſt certain qu'ils le perſuadent aux autres; & que

deſlors ils ſont reconus pour Jongleurs & grands Médecins; & conſéquemment très-reſpectez: On a recours à eux dans les maladies, & pour obtenir un tems favorable, il faut avoir toûjours les préſens à la main: Il arrive quelquefois, que les ayant reçû, ſi le malade ne guerit point, ou que le tems ne change pas, le Jongleur eſt maſſacré comme un impoſteur; ce qui fait que les plus habiles d'entreux, ne reçoivent des préſens, que lorſqu'ils voyent apparence de guériſon, ou de changement dans le tems. Ils apportent pour raiſon, qu'étant obligez de ſe ſéparer de leurs femmes, & de jeuner pendant trois jours, toutes les fois qu'ils jonglent, ils ne ſont pas en état d'entreprendre une action ſi ſainte. Quelques uns de ces Jongleurs reconnoiſſant la ſupériorité de nôtre eſprit ſur le leur, nous ont demandé de quelle couleur étoit le nôtre, & ont aſſûré qu'ils avoient vû celui de leur Nation, & qu'il étoit noir.

A l'égard de l'immortalité de l'ame, tous les Sauvages la croient, & ſurtout, la Métempſicoſe: Les uns s'imaginent que leur ame doit paſſer dans le corps de quelque animal. Alors ils en reſpectent l'eſpéce: Les autres, qu'ils vont revivre, s'ils ont été braves & gens de bien, chez une autre Nation heureuſe à qui la chaſſe ne manque jamais: ou chez une malheureuſe, & dans un Païs où l'on ne mange que du Crocodille, s'ils ont mal vécu. A parler franchement, ils ne ſe conduiſent guéres ſuivant ces principes.

Je reviens aux Natchez, qui, outre la croyance

croyance générale de la Métempſicoſe, ont chez eux, de tems immémorial, une eſpéce de Temple, où ils conſervent un feu perpétuel qu'un homme deſtiné à la garde du Temple a ſoin d'entretenir. Ce Temple eſt dédié au Soleil, dont ils prétendent que la famille de leur Chef eſt deſcenduë. Ils y enferment avec grand ſoin, & avec beaucoup de cérémonie, les os de ces Chefs. Lorſqu'ils meurent, ils ſe perſuadent que leurs ames retournent dans le Soleil. Comme ils ſont de ſa famille, on les appelle eux-mêmes d'un nom qui ſignifie *Soleil*. Le Chef de toute la Nation eſt le grand Soleil, & ſes parens, petits Soleils, qui ſont plus ou moins reſpectez, ſelon le dégré de proximité qu'ils ont avec le grand Chef. La vénération que ces Sauvages ont pour leur Chef & pour ſa famille va ſi loin, que dès qu'il parle bien ou mal, on le remercie par des génu-flexions & des reſpects marquez par des hurlemens. Tous ces Soleils ont pluſieurs Sauvages qui ſe ſont donnez à eux. Ils ſe ſont fait leurs eſclaves, ils ne chaſſent & ne travaillent que pour eux. Ils étoient autrefois obligez de ſe tuer, lorſque leurs Maîtres mouroient. Quelques-unes de leurs femmes ſuivoient auſſi cette maxime ; mais les François les ont déſabuſé d'une coûtume ſi barbare. Tous ces parens du Soleil regardent les autres Sauvages comme de la bouë; ils les appellent des *puans*.

Les Tenſa, qui étoient autrefois voiſins des Natchez, ſuivoient les mêmes uſages. Ils avoient une eſpece de Temple & une vénération ſi parfaite pour le feu, que M. d'Hiberville en montant

montant aux Natches, comme je l'ai dit, s'arrêta, chemin faisant, chez les Tensa. Il trouva que le tonnere étoit tombé sur leur Temple, & y avoit mis le feu, & qu'ils y avoient déja jetté trois enfans tous vivans pour l'appaiser. Ils alloient continuer, lorsqu'ils furent abordez par la troupe Françoise, qui leur aida à éteindre l'incendie. Un Jesuite qui suivoit les François, eut bien de la peine à leur faire interrompre des sacrifices si cruels.

Le Christianisme ne fait que commencer à faire quelques progrez chez les Sauvages. Quelle difficulté n'y a-il pas à inspirer la foi de plusieurs misteres impénétrables, & une Morale mortifiante, à des gens qui ne sauroient croire que ce qui est naturel soit un crime. Cependant, vû le peu d'Ouvriers qui ont été employez jusqu'ici à cette abondante moisson, on peut dire que Dieu a répandu des bénédictions bien consolantes sur l'Ouvrage des Missionnaires. Les Illinois, les Apalaches, les Châctaux ont des Chrétiens. Je ne sauroit m'empêcher de rendre ici la justice qui est dûë aux Peres Jesuites, sur le Chapitre des Missions. Rien n'est plus édifiant pour la Religion, que leur conduite & le zele infatigable avec lequel ils travaillent à la conversion de ces Nations. Representez-vous, Madame, un Jesuite, comme un Héros de Roman, à quatre-cent lieuës dans les Bois, sans commoditez, sans provisions, & n'ayant souvent d'autres ressources, que les liberalitez de ces gens qui ne connoissent pas Dieu; obligé de vivre comme eux, de passer des années entieres, sans

recevoir aucunes nouvelles, avec des Barbares qui n'ont de l'homme que la figure; chez qui, loin de trouver ni societé ni secours dans les maladies, ils sont exposez tous les jours à perir & à être massacrez. C'est cependant ce que font tous les jours ces Peres dans la Louïsianne & dans le Canada, où plusieurs ont versé leur sang pour la Réligion. Je ne sai pas si les Jesuites contestent la toute puissance de la Grace; mais ils ont des Sujets chez eux qui en sont de grands exemples. Après cela, peut-il y avoir des gens qui n'attribuent que des vûës humaines à l'ardeur qu'ils font paroître pour des travaux si rebutans? Deux Jesuites, qui sont depuis dix ou douze ans aux Islinois, dont l'un est mort depuis deux ans, ont non seulement converti ces Sauvages, dont la plûpart vivent assez Chrétiennement, mais encore ils les ont, en quelque façon, civilisez avec le secours de quelques Voyageurs François, qui sont établis chez ces peuples où nous avons un Fort. Le Sauvage & le François y cultivent la terre, le bled y vient parfaitement, aussi bien que la vigne, & presque tous les fruits de France. On en parle, comme du plus beau Païs du monde, plein de mines de plomb, de cuivre & d'argent, dont on a fait des épreuves. Le climat est très-sain, & ne peut être que fort temperé, étant par les 38. degrez de latitude.

Cet établissement fait la moitié du chemin de la Mobile au Canada. Il est à 50. lieuës sur le fleuve Sain Louïs, & environ à la même distance de Quebec. Quoi que

ce

ce trajet ſoit de 900. lieuës, pluſieurs de nos Voyageurs l'ont fait; & lorſque je ſuis parti de la Louïſianne, trois Officiers de Canada, ſuivis de quelques Soldats, étoient en chemin pour venir ſervir d'une Colonie à l'autre. Vous pouvez croire que ce voyage eſt très-rude & plein de riſques, & qu'il ſeroit même impoſſible à la plûpart des gens qui portent le nom d'Officiers. Repréſentez-vous dix ou douze hommes, qui entreprennent de faire 900. lieuës, dans un canot d'écorce d'arbre, qu'ils ſont obligez de porter ſur leurs épaules au travers des Bois, lorſqu'il faut paſſer d'un lac ou d'une Riviere à une autre; vetus comme des Sauvages, ſans aucunes des commoditez qui ſont dévenuës pour nous des beſoins; ſans autres proviſions que de la poudre & des balles; contraints de changer leur maniere de vivre, de ſe paſſer de pain, & reduits en de certains cantons aſſez ſteriles en Bêtes & en Gibier, à la néceſſité de chaſſer tout un jour, avec des peines infinies, & des riſques de ſe perdre dans le Bois ſans aucune reſource. Figurez-vous l'Officier, comme le Soldat, obligé de porter ſon fardeau, de travailler tous les ſoirs, la hâche à la main, pour ſe faire une cabanne décorce ou de branches d'arbres, afin de ſe mettre à l'abri des injures de l'air. Là, il eſt couché ſur quelques branches de ſapin, devoré des * Mouſtiques, dont la grande quantité fait le plus grand ſupplice du voyage. Cependant, ces avanturiers ſont François. Le Chevalier de la Lon-

* *Ce qu'on appelle ici couſins.*

gueville, qui eſt de nôtre Province, eſt un des Officiers dont j'ai parlé. Pour aller de la Louïſianne dans le Canada, on quitte le Fleuve S. Louïs, près des Iſlinois, pour entrer dans une Riviere appellée *Ovabache*, qui prend ſa ſource près des Lacs qui forment celles du Fleuve S. Laurent. On paſſe par ces Lacs, & de là dans ce Fleuve.

Je reviens au climat de la Louïſianne; on peut juger de ſa beauté & de ſa fertilité, par ſon expoſition qui eſt depuis le 28. degré de latitude juſqu'au 45. Peu de Voyageurs ont penétré plus avant. Il eſt vrai que les approches de la Louïſianne, & ſurtout de l'embouchure du Fleuve S. Louïs ne préviennent pas en ſa faveur. L'aſpect en eſt affreux; l'entrée en eſt défenduë par pluſieurs Iſles, qui paroiſſent former differentes embouchures, & une infinité d'écueils: Le terrain du bord de la Mer eſt entierement noyé & impraticable, & il n'y a perſonne à qui le premier coup d'œil donne envie d'habiter cette terre. Ce Fleuve arroſe cependant un des plus beaux & des plus fertiles Païs du monde, ſi les Habitans avoient l'induſtrie d'en tirer les avantages qu'il peut donner. Plus on s'engage dans les terres, plus elles paroiſſent agréables. C'eſt un Païs uni, couvert de bois, entremêlé de plaines, dont le terrain eſt très fertile. On y trouve en abondance le chêne, le noyer qui eſt different du nôtre, le hêtre, le ciprez, le cédre blanc & rouge, tous bois propres à mettre en œuvre, & à ſervir à la conſtruction des Vaiſſeaux. Je ne parle point d'une infinité d'autres

tres arbres particuliers au Païs, dont je n'ai pas retenu les noms. Lorſqu'on eſt parvenu à 50. lieuës de la Mer, on commence à trouver, des Meuriers, dont la quantité augmente ſi fort, à meſure qu'on avance, que dans de certains cantons, les Meuriers ſeuls égalent en nombre tous les autres arbres de differentes eſpéces. J'ai ſû par tous les Voyageurs que j'ai conſulté, qu'on y trouvoit des coques de vers à ſoye qui s'y perpetuoient naturellement : Outre que la choſe d'elle-même eſt très-croyable, c'eſt que l'experience qu'on fit l'année derniere ſur les feuilles de Meurier, a parfaitement réuſſi, & qu'on en a envoyé de la ſoye à Paris, qui a dû en faire juger. Tout le monde peut voir les avantages conſidérables que la France retirera un jour du ſeul Commerce de la ſoye qui ſe fera à la Louïſianne. Les Meuriers y ſont en abondance, & ne demandent aucune culture. On a éprouvé que la feuille en eſt excellente pour les vers, & les connoiſſeurs qui ſont dans le Païs, prétendent même qu'ils n'y ſeront point ſujets aux maladies qu'ils eſſuient en Europe. De plus comme la ſoye n'exige aucuns ſoins penibles & fatigants; quelques ennemis du travail que ſoient les Sauvages, je ſuis convaincu qu'il ne ſera pas difficile de les y habituer, ſur tout, lorſqu'ils verront que par ce moyen ils auront tout ce qui peut contenter leurs beſoins & leur curioſité. Alors nous tirerons d'eux pour des bagatelles, la plus précieuſe des Marchandiſes de l'Europe. C'eſt un grand avantage pour nous, qui ne connoiſſons d'autre bien

que l'argent, d'avoir commerce avec des gens qui le regardent comme de la terre, & qui ne sauroient comprendre, que des hommes recherchent avec tant d'ardeur ce qui ne peut être d'usage pour la vie.

Avant que de quitter la Louïsianne, permettez moi, Madame, de vous faire faire une promenade de cinq ou six cent lieuës dans un terrain charmant. Là, tantôt dans un bois, où nous marcherons sur la vigne & l'idigo sauvage qui ne demandent qu'à être cultivé; tantôt sur un coteau, ou dans une plaine vaste & agréable par sa verdure, & la varieté des Fleurs, ou sur les bords d'une infinité de petites rivieres, & de ruisseaux qui coulent dans le Fleuve, vous verrez que la nature n'a pas répandu ses trésors & ses agrémens sur nôtre Europe seule.

Si vous étes curieuse des Mines, comme je n'en doute pas; nous pourrons parcourir le Païs des * *Natchitoches*, où nous avons un poste établi; celui des *Assenis*, les Islinois, la Riviere des Acansas qui se décharge dans le Fleuve, un peu au dessous de celle des Islinois: Nous visiterons les Montagnes situées sur cette Riviere qui vient du nouveau Méxique; nous en tirerons à coup sûr des morceaux de mines d'argent; puisque d'autres en ont déja tiré sans peine, dont les épreuves ont été très-heureuses: & je vous ferai remarquer, que ces Montagnes étant dans la même chaîne que celles du nouveau Méxique, où les Espagnols puisent des richesses immenses, il est impossible qu'elles ne soient pas aussi fécondes.

Après

* Sauvages voisins de la Baye S. Bernard.

Après les Mines, nous chercherons des Simples d'une infinité d'eſpéces differentes, qui peuvent enrichir la Botanique. Les Sauvages nous en feront connoître de ſouverains pour les bleſſures, & même d'infaillibles, * à ce qu'on prétend, pour les fruits cuiſans de l'amour. Je me charge de la connoiſſance de ceux-ci, Madame. C'eſt un ſervice que je veux, s'il vous plaît, rendre tout ſeul au public.

Si nous voulons nous arrêter à conſiderer les animaux du Païs, nous trouverons en abondance des bœufs ſauvages, qui ont ſur le cou une boſſe, comme celle d'un chameau, dont le poil eſt fort long, ſemblable à de la laine, excepté qu'il eſt beaucoup plus fin. Nous y verrons une prodigieuſe quantité de chevreuils & d'ours qui ne font aucun mal. Pour gibier, des compagnies de dindons, comme des perroquets, des outardes, des canards, des perdrix differentes des nôtres, & beaucoup d'oiſeaux curieux que je ne connois pas aſſez, pour que je puiſſe vous les dépeindre. J'oublios de vous parler d'un animal très-ſingulier, de la figure d'un rat, quoique beaucoup plus gros. Il a ſous la gorge un ſac où il met ſes petits lorſqu'il s'enfuit. Il eſt ſi commun, que les Sauvages ont beaucoup de peine dans leurs Villages à preſerver leurs poules de ſes pourſuites.

Nous n'aurons à craindre que quelques Serpens, ſur-tout ceux qui ont des ſonnettes au bout de la queuë. Ce ſont

* *On n'a pas encore pû les obliger à nous découvrir ce ſecret.*

de petites écailles emboitées les unes dans les autres, qui font assez de bruit, lorsque le Serpent se remuë, pour être entendu de 15. ou 20. pas. Sans cet avertissement, ils seroient fort dangereux. On en trouve de plus gros que la jambe, & longs à proportion. On connoît des simples qui guérissent de leur morsure.

Le Crocodile vous paroîtra affreux, mais il est moins à craindre que le Serpent, sur-tout à terre: car, quoique cet animal soit amphibie, l'élement qui lui est le plus propre est l'eau. Il ne court pas vîte, & se tourne difficilement, n'ayant point de vertébres dans le dos. Il est fait comme un lézard, couvert d'écailles, à l'épreuve d'un coup de fusil, si on le prend de la tête à la queuë. On en voit de 20. pieds de long; il n'a point de venin, mais il dévore un homme & même un bœuf. On en a eu plus d'un exemple dans le Méxique. Les Sauvages en mangent, lorsque la chasse leur manque.

Je crains que ces monstres ne vous effrayent, & que la promenade dans un Païs, qui n'est pas encore trop frayé, ne vous ennuie. Quittons le Fleuve Saint Louïs, après avoir admiré son débordement, qui arrive tous les ans à la fin de Février, ou dans le mois de Mars. Il est si prodigieux, qu'il monte dans le fond des terres quelquefois plus de cent pieds, & que la tête des plus hauts sapins qui se trouvent sur ses bords, est

preſque cachée ſous l'eau. Comme le terrain s'éleve à proportion qu'il s'éloigne du Fleuve; ce débordement n'inonde pas fort loin.

Permettez-moi, Madame, avant que de nous rembarquer, de vous parler d'un endroit très-commode, pour bâtir une Ville, & y faire un beau port. C'eſt au premier détour du Fleuve, à vingt-cinq lieuës de ſon embouchure. Juſques là il eſt droit & aſſez profond pour un Vaiſſeau de 80. Canons. Il ne s'agit que d'en creuſer l'entrée, ſur laquelle il y a déja 11. ou 12. pieds d'eau, & de l'aſſûrer par des jettées; ce qui ne ſauroit ſe faire ſans une dépenſe conſidérable. Le plus grand inconvenient des côtes de la Louïſianne eſt cauſé par le mouvement des ſables qui chargent ſouvent les entrées des Rivieres & des Ports. On en a vû, comme je l'ai dit, un fâcheux exemple dans celui de l'Iſle Daufine. A ſon défaut on poura établir celui de l'Iſle aux Vaiſſeaux, qui eſt à 17. lieuës, à l'Occident de l'Iſle Daufine. On y mettra les Vaiſſeaux entierement à l'abri des vents du large, qui ſont les plus dangereux; & la grande terre les couvrira & rompra les vagues du côté du Nord. Quelques-uns ont voulu faire croire, qu'il y avoit un Port à l'entrée de la Baye de la Mobile; mais outre que les Courans rendent cette entrée preſque toûjours impraticable, on ne peut y être à couvert de tous les vents qui ſont à craindre. Les Pilotes experimentez dans ce Païs ont plus d'une fois aſſûré, qu'il y avoit

moins d'eau dans la Paſſe, qu'on ne le dit; & ils ne font aucun fonds ſur ce prétendu Port.

Enfin me voilà au bout de ma carriere. Je vous avoüerai, Madame, que dans le dépit de ne pouvoir pas la fournir, comme j'aurois voulu, peu s'en eſt falu que je ne l'aye abandonnée. Ainſi tout le mérite que j'eſpere auprès de vous de ma Rélation, n'eſt fondé que ſur ma ſoumiſſion, & non pas ſur ſes agrémens. J'ai l'honneur d'être, &c.

RELATION
DE LA
LOUISIANNE,
ET DU
MISSISSIPI.

PAR

LE CHEVALIER DE TONTI

Gouverneur du Fort Saint Louïs,
aux Iſlinois.

RELATION
DE LA
LOUISIANNE
ET DU
MISSISIPI.

LEs Relations ne ſont à eſtimer qu'autant qu'elles ſont fidelles & ſinceres. Celle-ci a l'un & l'autre caractere; la maniere même dont elle eſt écrite le découvre aiſément. On y voit d'abord le motif qui engagea M. *Cavelier de la Salè*, natif de Roüen, à penetrer dans ces vaſtes Contrées qui reſtoient à découvrir dans l'Amerique Septentrionale. Le Ciel qui l'avoit doüé d'un genie capable de toute ſorte d'entrepriſes, lui ſuggera le deſſein d'aller depuis le Lac appellé *Frontenac*, juſqu'au Golfe de la Mer du Mexique. En effet il ſe réſolut d'entrer dans ces Terres juſques alors inconnuës, pour faire connoître aux Habitans, malgré leur barbarie, la verité de la Religion Chrétienne, & la puiſſance de nôtre grand Monarque. Plein de cette idée, il vint à la Cour pour la communiquer au Roi. Sa Majeſté ne ſe contenta pas d'approuver ſon deſſein, elle lui fit expedier des ordres, par leſquels elle lui accordoit la permiſſion de l'aller exécuter; & pour lui

faciliter l'exécution d'un ſi vaſte projet, on lui fournit peu de tems après, les ſecours neceſſaires, avec liberté entiere de diſpoſer de tous les Païs qu'il pourroit découvrir.

En ce tems là, après huit années de ſervice, tant ſur Terre que ſur Mer, ayant eu en Sicile une main emportée d'un éclat de grenade, j'étois à la Cour, à deſſein d'y ſolliciter de l'emploi. M. *de la Sale*, après avoir obtenu de nôtre généreux Prince tout ce qu'il ſouhaitoit, & même plus qu'il n'avoit demandé, ſe diſpoſoit à partir pour l'Amerique. M. le Prince de Conti, qui l'avoit beaucoup appuyé dans ſa demande, & qui m'honoroit de ſa protection, eut la bonté de me propoſer à lui pour l'accompagner dans ſes voiages. Il n'en falut pas davantage pour engager M. de la Sale à me recevoir au nombre de ceux qu'il vouloit emmener avec lui pour ſon expedition. Ce nombre qui pouvoit aller à trente hommes, tant Pilotes que Charpentiers ou autres Artiſans, étant complet, nous partîmes de la Rochelle le 14. Juillet 1678. & nous arrivâmes à *Quebec* le 15. Septembre ſuivant. Nous y ſejournâmes quelques jours, & apès avoir pris congé de M. *le Comte de Frontenac*, Gouverneur Général du Païs, nous montâmes le Fleuve S. Laurent juſqu'au Fort de *Frontenac*, & nous prîmes terre au bord du Lac de même nom, à ſix vingt lieuës de Quebec, ſur le 44. degré de latitude.

Ce Lac a trois cent lieuës de tour ou environ, & communique avec quatre autres d'une pareille ou plus grande étenduë. Ils

ſont

ſont tous d'une navigation très-commode, & ſont fournis de toutes ſorte de pêche. L'entrée de ce premier Lac eſt défenduë par un Fort ſoutenu de quatre gros baſtions, dans le fonds d'un baſſin, capable de contenir une nombreuſe flotte. Comme c'étoit l'ouvrage de M. de la Sale, le Roi lui en avoit donné la proprieté avec celle de tous les autres Lacs & de leurs dépendances. Les environs en ſont charmans. Ce ne ſont que belles campagnes, que vaſtes prairies, que grands bois de haute fuſtaie, que côteaux garnis de toutes ſortes d'arbres fruitiers. Ce fut-là le terme de nôtre premiere courſe, & d'où nous primes reſolution de pouſſer nos découvertes juſqu'aux dernieres contrées de ce vaſte Continent.

Comme entre tous ceux qui accompagnerent Monſieur de la Sale, nul n'eut plus de part que moi à ſes travaux, ſoit pour m'être toûjours fortement attaché à les ſeconder, ſoit pour m'être vû chargé par ſa mort prématurée, de tout ce qui manquoit à l'accompliſſement de ſon deſſein : je puis me flatter que perſonne ne ſauroit donner plus de lumieres que moi, ſur une ſi glorieuſe & ſi importante entrepriſe. Les Mémoires que j'ai faits par jour, me ſerviront de guide pour en retracer toutes les particularitez ; je repreſenterai naïvement les choſes telles que je les ai vûës ; & ſi la neceſſité de m'éloigner quelquefois d'auprès de lui, m'en a fait manquer quelques-unes, je ne les rapporterai que ſur le témoignage oculaire des perſonnes, de la foi deſquels je ſuis garand comme de la mienne. Qu'on ne s'attende pas

pas ici à des deſcriptions pompeuſes, dont on a coûtume d'embellir ces ſortes d'Ouvrages. On verra regner par tout une grande ſimplicité jointe à une grande exactitude ; mon ſtile ſemblera peu-être rude & groſſier, & c'eſt en cela qu'il paroîtra plus conforme au naturel de ces Païs ou de ces Peuples ſauvages.

Cependant à conſiderer la grandeur de cette entrepriſe, les perils & les difficultez qu'il a falut ſurmonter pour la conduire, ou pour la conſommer ; ſans parler même des avantages qu'on peut retirer de la connoiſſance de ces climats éloignez, on peut dire que cet Ouvrage merite bien la curioſité du Lecteur, puiſque c'eſt une découverte de plus d'environ dix-huit cent lieuës, tant du Nord au Sud, que du Levant au Couchant. En un mot c'eſt cette grande étenduë de Terre qu'on a nommée la *Louiſianne*, depuis qu'on en a pris poſſeſſion au nom de Louïs LE GRAND.

Ces terres, toutes incultes qu'elles ſont, portent la plûpart du fruits, que l'art & la nature font naître dans les nôtre ; les champs y produiſent leurs moiſſons deux fois chaque année ſans le ſecours d'une penible agriculture ; la vigne y porte en certaines contrées de gros raiſins ſans le ſoin du vigneron. Les arbres fruitiers n'ont beſoin ni de la coupe, ni des greffes pour y donner les meilleurs fruits ; tout y vient fort naturellement & en abondance ; le ſol & le climat y eſt preſque par tout doux & temperé ; on y voit certaines Regions traverſées par une grande quantité de ruiſſeaux ; d'autres arroſées par

de

de très-grands fleuves, d'autres entre-coupées par des valons, par des montagnes, par des bois & par des prairies. Au travers de ces vaſtes forêts errent des animaux de toute eſpéce; des bœufs, des orignacs, des loups communs, des loups cerviers, des ânes ſauvages, des cerfs, des chevres, des moutons, des renards, des liévres, des caſtors, des loutres, de gros & de petits chiens, avec une abondance infinie de toute ſorte de gibier; & tout cela à la merci de ceux qui ont la force ou l'adreſſe de s'en rendre les maîtres. On y a découvert des mines de fer, d'acier, de plomb. On pourroit bien y en trouver d'or & d'argent, ſi on ſe donnoit la peine d'en chercher; mais les hommes qui habitent ces Regions ne meſurant le prix des choſes que par rapport aux néceſſitez de la vie, & non par cette valeur imaginaire uniquement fondée ſur l'avarice, ſe ſont peu ſoucié de ces tréſors, & ne ſe ſont nullement mis en peine de creuſer la terre pour les en tirer.

Ces hommes au reſte n'ont d'ailleurs preſque rien de l'homme que le nom. Les noms mêmes en ſont preſque auſſi barbares que les mœurs. Ils vivent ſans loi, ſans art, ſans religion; ils ne connoiſſent ni ſuperiorité, ni ſubordination; l'indépendance & la liberté ſont leur ſouverain bien. Leur vie eſt preſque toûjours errante. Ils n'ont rien de fixe, rien de borné dans leurs poſſeſſions, ni même dans leurs mariages. Ils prennent une ou pluſieurs femmes, ſelon leur fantaiſie; ils les gardent ou les quittent quand il leur plait. S'ils ſe dégoutent de quelqu'une, un autre s'en accommode;

mode; ils en uſent à peu près de même pour les terres qu'ils cultivent, ou qu'ils habitent. Après les avoir quelque tems travaillées, ils les abandonnent pour aller ailleurs; alors un nouveau-venu s'en empare, & laiſſe à quelqu'autre les fonds qu'il vient de cultiver. Ainſi chacun choiſiſſant à ſon gré tantôt une habitation, tantôt une autre, & vivant tous dans une eſpece de communauté de biens, ils ſe croyent tous égaux, & s'imaginent que l'Univers n'eſt fait que pour eux : car chacun d'eux ſe croit le maître de la Terre.

Pour ce qui concerne la Religion, quoi qu'ils ayent quelque ſombre idée d'un Dieu, ils vivent comme s'il n'y en avoit pas; & quelque puiſſant qu'ils croyent ce Dieu, ils le croyent trop occupé de ſa propre grandeur, pour ſe perſuader qu'il prenne le moindre ſoin de leur conduite. Les uns adorent le Soleil, les autres penſent que tout eſt plein de certains Eſprits, qui préſident à toutes leurs avantures. Ils croyent même que chaque choſe a ſon genie particulier, & qu'elle ne nous eſt profitable ou nuiſible, que ſelon qu'il plaît à ce genie; de-là viennent leurs folles ſuperſtitions pour leurs *Jongleurs* ou pour leurs *Monitons*, qui ſont comme leurs Prêtres, ou plûtôt leurs Sorciers.

A l'égard de leurs ames, la plûpart ſont incapables de porter leurs reflexions juſques-là, ou s'il y en a quelques-uns qui ſemblent perſuadez de l'immortalité, ce n'eſt que ſur les principes de la Metempſycoſe, dont ils ſe forgent mille ſonges creux, & cent ſortes de rêveries impertinentes. Je croi-

croirois me rendre plus ridicule qu'eux, si je voulois entrer dans le détail de leurs extravagances sur ce sujet. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils sont si durs, si indociles sur le chapitre de la Religion ou de la Divinité, qu'ils ne sont convaincus ni de leur propre croyance, ni de celle des autres; & qu'ils ne prennent que pour chansons tout ce que les Missionnaires tâchent de leur inspirer là-dessus.

Cependant au travers de cette humeur brute & barbare, on remarque en eux un certain fonds de bon sens, qui leur fait très-bien demêler leur propre interêt d'avec celui des autres, qui les rend capables de negociation, de commerce, de conseil, qui leur fait enfin prévoir les suites des grandes entrepris̃es, & prendre de justes mesures, ou pour en avancer l'heureux succès, ou pour en détourner les dommages. S'ils ont à déliberer sur quelque importante affaire, ce n'est qu'étant tous assis dans un lieu separé du bruit, prenant ou fumant du tabac, tout le monde gardant un profond silence, tandis qu'un de la compagnie propose avec beaucoup de gravité l'état de l'affaire & son sentiment.

Sur quoi il est à remarquer que quelque traité, quelque accomodement qu'ils ayent à faire, ils ne font jamais aucune convention, qu'auparavant ils ne se soient fait des presens reciproques, & qu'ils ne se soient regalez. C'est pour cela qu'ils ont leur chaudiere de paix, & leur chaudiere de guerre. Ils annoncent la paix avec un bâton ou pieu fiché en terre, qu'ils appellent *Calumet*, ou avec

avec des coliers, qui ſont le ſymbole de l'union : mais pour la Guerre, ils ne la déclarent que par des cris & par des hurlemens horribles.

Ils ſavent non ſeulement ſe camper, mais ſe paliſſader, ſe fortifier, & garder même quelque eſpece d'ordre dans leurs attaques & dans leurs combats.

Quoi que la terre leur donne indifferemment toutes ſortes de grains & de plantes, comme ils en ont obſervé quelques unes plus propres pour la nourriture que les autres, ils prennent plus de ſoin de les ſemer & de les cultiver. De ſorte qu'ils ont leur ſemaille & leur recolte ; comme de leur bled d'Inde, dont ils font une boüillie très-nourriſſante & d'un fort bon goût, de leur *Touquo*, dont ils font leur caſſave, & de certains navets, dont ils font leur *caſſamite*.

Ils tirent de certains arbres des baumes très-excellens, ils ont même une eſpéce d'inſtinct pour connoître les ſimples, tant ceux qui leur ſont ſalutaires, que ceux qui leur ſont nuiſibles, & ſavent fort bien s'en ſervir pour ſe guérir des plaies ou des morſures les plus envenimées.

Ce n'eſt pas tout, ils portent leur connoiſſance juſqu'au Ciel. Ils ſavent quel eſt le cours du Soleil, de la Lune & des autres Etoiles. Par là ils prévoyent les changemens des Saiſons, des jours & des vents.

Ils joignent à ces lumieres l'adreſſe de faire des Ouvrages auſſi utiles que merveilleux ; ils travaillent en certains Païs à des nattes d'un tiſſu très-fin, tant pour ſe couvrir eux-mêmes, que pour orner leurs cabannes. En

d'autres

d'autres endroits il y en a qui ſavent apprêter les peaux pour s'en faire des veſtes ou des ſouliers; mais leur induſtrie excelle ſurtout dans la conſtruction de ces Canots qui n'enfoncent jamais. Ils les fabriquent avec de l'écorce d'orme, de noier ou de ſureau, longs de dix ou douze pieds, larges à proportion, les bords vers le milieu tournez en dedans en forme de gondole, pour les faire aller au lieu de rames ou d'avirons. Ils ſe ſervent de deux battoirs comme des deux mains, avec quoi ils repouſſent l'eau d'un côté & d'autre. Ils appellent cela *nager;* & comme le Canot ne va qu'à fleur d'eau, à cauſe de ſa legereté naturelle, ils voguent tant en montant qu'en deſcendant avec une viteſſe incroiable; c'eſt par le moien de ces legers Vaiſſeaux, qu'ils parcourent ou remontent les fleuves les plus longs, qu'ils franchiſſent les courans les plus rapides, qu'ils affrontent même les mers ſans craindre les écueils ni les orages.

Pour leurs voiages par terre, n'y aiant dans ces immenſes deſerts ni route certaine, ni ſentier fraié, ils ſe conduiſent par quelques marques qu'ils gravent de diſtance en diſtance ſur l'écorce des arbres. C'eſt à la faveur de ces indices, que les femmes mêmes vont quelquefois rejoindre leurs maris à la chaſſe, ou chercher dans le fond des bois le gibier qu'ils y ont laiſſé. Rarement le Sauvage ſe donne-t-il la peine de l'apporter; il charge ſa femme du ſoin de l'aller chercher, de l'apprêter & de le boucanner.

Je ne ſaurois me diſpenſer ici de faire une legere

legere peinture de leur maniere d'agir, de ſe loger, de ſe couvrir, en un mot de leur ménage.

Pour leur logement, s'ils en ont, car il y en a beaucoup qui errent dans les bois, & qui gîtent à l'avanture : s'ils ont donc un logement, ce ne ſont que des cabannes faites de bouſſillage ou de branches d'arbres fichées en terre, entrelaſſées fort près les unes des autres, réünies par en haut, ou recouvertes de feuilles ou de cannes : le dedans eſt pour l'ordinaire aſſez proprement natté ; le plancher eſt ou le ſol même de la terre, ou une eſpéce de parquetage ſoutenu ſur de gros troncs d'arbres, ou ſur des pieux.

Leurs lits ſont auſſi bâtis de quelques pieces de bois appuïées ſur de groſſes ſouches, & entourez de quelques claies, la plûpart garnis de groſſes peaux fourées de laine, ou remplies de paille. Pour couverture, ils ont des fourrures ou des nattes aſſez bien travaillées.

Ils ſe font auſſi des caves ou des huttes pour y garder leur bois, leur bled d'inde, ou leur proviſion. Toute leur batterie conſiſte en quelque eſpéce de vaiſſelle ou de poterie qu'ils façonnent avec de l'argile, & qu'ils font enſuite recuire avec de la fiente de bœuf. Au defaut de moulins ils broient leurs grains & leurs bleds avec de groſſes pierres raboteuſes, qu'ils tournent à force de bras, l'une ſur l'autre. Certaines pierres trenchantes leur ſervent de couteaux, à moins qu'ils n'en aient par le commerce des Européans.

Ils ont pour armes l'arc & la fléche ; l'extremité

tremité meurtriére du dard eſt garnie, au défaut du fer, ou de quelque pierre, ou de quelque dent, d'une force & d'une dureté à tout fracaſſer. Ils portent de groſſes maſſuës, ou des bâtons pointus au lieu d'épées ou de hallebardes; & ils ſavent ſe cuiraſſer avec des corcelets de bois, ou avec de groſſes peaux miſes les unes ſur les autres, & ſe font des boucliers de même.

A l'égard des vêtemens, la plûpart ne s'en ſervent pas, & vont tous nuds; leurs corps ſont accoûtumez & endurcis à toutes les injures de l'air, & leurs pieds inſenſibles aux épines. Il eſt vrai que les femmes, par un reſte de pudeur naturelle qui paroît au travers de leur brutalité, portent au deſſus des reins une groſſe ceinture d'où tombent deux peaux en forme de banderolle, qui voilent un peu leur nudité.

Au deſſus de Quebec & plus avant vers le Nord, où les froids ſont extrêmement âpres, les Sauvages ſont couverts de peaux d'ours, de cerf ou d'élan, qu'ils couſent enſemble le mieux qu'ils peuvent. Mais dans les climats les plus chauds, comme vers la Mer de Méxique, la plûpart ſont vêtus de certaines nattes très-fines & très-déliées, tiſſuës de leurs propres mains.

Le ſoin du ménage ſe partage entre le mari & la femme: celui-ci ſe donne la peine d'aller chercher la proviſion, & de fournir à l'entretien de ſa famille, ſoit par la chaſſe, ſoit par le trafic. La femme prend le ſoin de cultiver la terre, & de recüeillir ce qu'elle a ſemé. Quelquefois elle va glaner

ner dans les bois, ſoit pour y choiſir quelque herbe potagere ou quelque racine bonne à manger, ſoit pour en rapporter quelques fruits, comme figues, pommes, poires, melons, pêches, raiſins, meures, & autres.

Dès que le Sauvage eſt de retour dans ſa famille, il prend ſa pipe, fume, & tout en fumant declare à demi-mot ce qu'il veut, ce qu'il a fait, ou gagné. S'il a tué quelque bête, il indique legerement l'endroit où il l'a laiſſée; ſa femme comprend d'abord ce qu'il veut dire, s'en va & déméle parfaitement bien les routes qu'il a tenuës.

On remarque dans le Sauvage beaucoup de gravité & d'autorité; dans la femme beauconp de ſoupleſſe & d'obéïſſance; & comme ils ne ſuivent en tout ce qu'ils font que leur inſtinct & leur ſenſualité; leur maniere eſt toujours ſans fard & affectation. On peut dire que l'union conjugale entre eux eſt moins l'effet d'une veritable amitié, que de cette inclination qui nous eſt commune avec les animaux.

Leur vie étant toujours dans l'action, toujours dans les courſes & dans les fatigues, on remarque que les femmes ſauvages ſont exemtes de ces incommoditez naturelles que les autres femmes ſouffrent. Mais ce qui doit le plus ſurprendre en elles, c'eſt qu'on pretend qu'elles accouchent ſans douleur, du moins c'eſt ſans aucun appareil, ſans autre façon, & chemin faiſant. Tout leur trouſſeau n'eſt que leur propre ceinture, ou quelques peaux qu'elles portent en pareils cas.

La

La maniére dont elles élevent leurs enfans eſt aſſez extraordinaire, ſans linge, ſans langes; elles ont trouvé le moien de les tenir mollement, & à couvert, bien propres, bien nets, ſans avoir preſque beſoin de les remuer. Toute leur layette conſiſte en une eſpéce de mâne ou de huche pleine de poudre de vermoulu. On ſait qu'il n'eſt point de duvet plus fin ni plus mol que cette poudre: rien n'eſt en même tems plus propre à conſumer les ordures & les humiditez. Elles poſent leur enfant là-deſſus, le couvrent bien proprement avec de bonnes fourures, & le ſanglent avec de fortes courroies pour l'empêcher de tourner ou de tomber. Enſuite pour le changer elles n'ont qu'à remuer cette poudre, & à recoucher l'enfant; il eſt d'abord à ſec, & auſſi mollement qu'auparavant. Quand cette poudre a ſuffiſamment ſervi, elles la renouvellent & continuënt le même manége juſqu'à tant qu'elles l'aient ſevré.

Elles continuent enſuite de le nourrir avec leur boüillie de bled d'Inde: à peine peut-il ſe ſervir de ſes mains & de ſes pieds, qu'ils lui donnent un petit arc. L'enfant s'accoûtume à tirer, & ſuivant ſon pere & ſa mere dans les bois, il en apprend les routes, & prenant inceſſamment leur même train, il s'abandonne enfin à ce libertinage ſi naturel à tous ces peuples, & ſe fait à cette vie ſauvage, qui leur eſt commune avec les bêtes.

Je ne finirois point ſi je voulois ici expliquer toutes les coûtumes & façons d'agir de ces Sauvages. Ce que je viens d'en dire, ſuffit

pour faire comprendre que leur intelligence eſt bornée aux ſeules neceſſitez de la nature; qu'ils ſemblent s'être fait une loi de vivre ſans loix. Etant nez dans les bois, leur plus forte paſſion eſt pour la chaſſe & pour les armes; auſſi ont-ils tous une ferocité naturelle, qui les anime ſans ceſſe les uns contre les autres, & qui les porte à faire la guerre aux animaux, quand ils ne peuvent pas la faire aux hommes.

C'eſt au travers d'un nombre innombrable de ces Nations barbares que *M. de la Sale*, accompagné de trente hommes tout au plus, entreprit de pénétrer dans le milieu de ces ſpatieuſes Provinces, & d'en traverſer toute l'étenduë. Peut-être croira-t-on qu'il ne s'y engagea que très-bien pourvû de tout ce qui pouvoit lui être neceſſaire dans un ſi long voiage. Ses meilleures munitions conſiſtoient en poudre, en plomb & en armes. Il ne fit fonds pour ſa bouche, que ſur ce que le hazard de la chaſſe ou de la pêche lui pourroit fournir, & ſur quelque peu de *Caſſamite* & de lard pour le tems de ſa navigation; toute ſa voiture ne fut au commencement qu'une barque & quelques canots. La plûpart du tems ſur terre nous n'avions que des traîneaux, avec leſquels nous étions obligez de conduire nôtre équipage. Souvent même n'aiant ni Barque ni Canot nous nous vîmes reduits à paſſer des fleuves ou des rivieres ſur des branches d'arbres entrelaſſées en forme de cayeu. Pour tout guide au milieu de ces vaſtes deſerts & de ces Païs inconnus nous avions ſeulement la bouſſole ou le genie de nôtre conducteur, qui ſelon les diverſes inclina-

clinations de l'aiguille aimantée, & par la ſcience qu'il avoit des étoiles & des vents, connoiſſoit à peu près le climat où nous étions, & ſe formoit au plus juſte la route que nous devions tenir.

C'eſt avec ces foibles ſecours que nous parcourûmes ces vaſtes campagnes, tantôt forcez de combattre de petites Armées de Sauvages, qui faiſoient mine de vouloir nous arrêter, ou plûtôt nous devorer; tantôt & preſque toujours en peine de nous défendre de la faim. Après un grand nombre de perils & de traverſes nous eûmes la ſatisfaction de trouver la mer de Méxique comme le terme de nôtre longue & dangereuſe courſe. Nous eûmes même la conſolation, après de très grandes afflictions, de revenir au terme d'où nous étions partis: mais avant que d'entrer dans le détail de toutes nos avantures, il faut dire d'abord que nous fûmes obligez de nous faire paſſage au travers de quatre grands Lacs, qui ſont autant de grands Golfes.

Le premier de ces quatre Lacs eſt ſur le 47. degré de latitude. On l'appelle *Lac Superieur*, autrement *Lac de Frontenac*; ſa traverſée eſt d'environ quatre-vingt lieuës, & il en a bien trois cent de circuit. Il ſe joint avec un autre nommé le *Lac Herié* ou de *Conti* par un Canal de vingt lieuës, dont le courant ſe precipite dans le premier Lac par un ſaut de cent toiſes de hauteur. On appelle ce courant *le Saut Niagara*. Le Lac de *Conti* ſe communique, par un autre détroit très-rapide, à un troiſiéme nommé *des Hurons* ou d'*Orleans*: celui-ci ſe joint du côté du

Sud par un détroit d'environ quinze lieuës, avec un quatriéme qu'on nomme le *Lac des Iſlinois*, autrement *Lac Dauphin*, & du côté du Nord avec le dernier & le plus grand de tous, qu'on appelle *Lac de Condé*. Nous laiſſâmes celui-ci à côté, mais nous paſſâmes les quatre autres.

Ce fut le 18. Novembre de l'année 1678. qu'après un ſejour de quinze jours au Fort de Frontenac, nous nous embarquâmes dans un Vaiſſeau de quarante tonneaux, pour faire le trajet du premier Lac; ce fut la premiere Barque qui ait jamais paru ſur cette petite Mer; nous eûmes toûjours les vents contraires, & après une très-perilleuſe navigation d'un mois, nous nous trouvâmes à la hauteur d'un Village qui a nom *Onnontoüan*, où M. de la Sale envoia quelques Canots chercher du bled d'Inde pour nôtre ſubſiſtance: nous continuâmes cependant à faire voile vers *Niagara*; mais le courant étoit trop impetueux, & d'ailleurs les vents trop contraires pour en approcher de plus près que de neuf lieuës; ce qui nous obligea de débarquer à un bord aſſez commode, d'où nous allâmes par terre juſqu'à Niagara; c'eſt un Village ſitué ſur le Lac Conti, auprès du Saut de même nom, dans les Terres des Iroquois.

Cette Nation la plus belliqueuſe & la plus cruelle qui ſoit dans l'Amerique, s'étend depuis Montréal, ou plûtôt depuis le confluent de deux rivieres, qui forment le fleuve St. Laurent, juſqu'à l'extremité du Lac Conti, dans l'eſpace de plus de deux cent lieuës vers le Sud. Ce peuple jaloux de ſa

gloire,

gloire, & de l'honneur de commander à tous les autres, dès qu'il ſait qu'il y en a quelqu'un qui ſe rend plus puiſſant que les autres, ou par le nombre de ſes combattans, ou par l'étenduë de ſes terres, ne ſe fait pas une affaire de l'aller chercher juſqu'à deux ou trois cent lieuës pour le dompter, & pour le ſoumettre. Il eſt infatigable dans la peine, intrepide dans les dangers, d'une conſtance à l'épreuve de tous les ſupplices. Il ne fait ni ne demande jamais quartier; il ſe nourrit du ſang de ſes ennemis, & joint à cette extrême cruauté toute la ruſe, toute l'adreſſe, & même toute la prévoiance qu'on peut ſouhaiter dans les plus grands Guerriers.

Cette Nation, toute intraitable, toute farouche qu'elle eſt, ne laiſſa pas de nous recevoir fort humainement. Nous couchâmes une nuit dans leur Village, & le lendemain nous allâmes à trois lieuës plus haut chercher un lieu propre à bâtir un Fort. Après en avoir trouvé un, M. de la Sale en fit le plan & en jetta les premiers fondemens. Auſſi-tôt on y travailla avec diligence; mais les Iroquois en aiant conçû de l'ombrage, nous jugeâmes à propos, pour ne pas nous attirer un ſi puiſſant ennemi, d'en interrompre la continuation, mais ſeulement de fortifier par de bonnes paliſſades ce qu'il y avoit de fait.

M. de la Sale avoit déja donné ſes ordres pour la conſtruction d'une Barque; la ſaiſon étoit avancée, le froid très-rude, & les rivieres priſes par tout: ces vaſtes étangs n'étoient plus qu'une grande campagne gla-

cée, sur laquelle on pouvoit aller comme sur un marbre uni. Content d'avoir connu le terrain, il voulut aussi reconnoître les Habitans, & s'étant mis en état de les tenir en respect par son Ouvrage à demi-fait, il voulut, en attendant le Printems, emploier le reste de l'hyver à ramasser des pelleteries, & toutes sortes de munitions pour fournir aux frais de son voiage. Ces raisons l'obligerent de s'en retourner à *Frontenac* sur les glaces. Il commanda auparavant quinze hommes pour aller chercher les Islinois, le devancer, & lui preparer les voies: & me laissa pour Commandant à Niagara avec trente hommes & un Pere Recollet.

Dès le Printems il y fit transporter de Frontenac toutes sortes de provisions & de marchandises par la Barque qui nous y avoit conduits; mais enfin le malheur voulut qu'après plusieurs trajets, la Barque périt auprès du rivage, par la faute du Pilote. On en sauva les meilleurs effets. Cette perte fut reparée par le nouveau Bâtiment qui se trouva achevé vers le commencement du Printems.

M. de la Sale, qui avoit l'empressement de revoir sa nouvelle Barque, & de renouveller ses liaisons avec les Iroquois, ne tarda pas à nous venir rejoindre. Il entra aussitôt en commerce avec eux, tâcha par toutes sortes de voies de leur imprimer de la crainte & du respect pour le Roi, s'accommoda de leurs meilleures marchandises, en remplit son nouveau magazin, & m'ordonna cependant d'aller à six-vingt lieuës de là reconnoître les côtes & les terres qui sont au delà

des

des Lacs vers le Nord-Eſt. Je m'embarquai dans un Canot avec cinq hommes ; après deux jours de navigation, j'arrivai au détroit du Lac *Herié*. C'eſt un Canal d'environ trente lieuës de long, par où ce Lac ſe joint avec celui des Hurons. J'allai prendre terre à un de ſes bords du côté du Nord: étant là je m'informai auſſi-tôt de nos gens; l'on m'apprît qu'ils avoient paſſé plus haut. Le deſir de les rencontrer me fit faire une reveuë exacte du Païs; c'étoit une eſpéce de preſqu'iſle en forme de cœur compris entre ce trois Lacs. Après avoir aſſez parcouru ces terres, je remontai dans mon Canot, pour aller rendre compte de ma commiſſion à M. de la Sale, qui durant l'eſpace de mon petit voyage, étoit reparti pour Frontenac, où il porta de nouvelles marchandiſes, & d'où quelque tems après il rapporta de nouvelles proviſions & de nouveau monde à Niagara. Il y arriva le 7. Août de l'année 1679. accompagné de trois Peres Recollets. Toutes ces courſes l'occuperent non ſeulement le Printems, mais une bonne partie de l'Eté. En cas de nouveaux établiſſemens ces frequentes revuës ſont d'une neceſſité indiſpenſable. Non ſeulement elles affermiſſent les nouvelles poſſeſſions, mais encore elles fortifient dans un commencement d'habitation.

M. de la Sale étant de retour à Niagara, diſpoſa tout pour la continuation de ſon Ouvrage. Nous montâmes au nombre de quarante perſonnes dans ſa nouvelle Barque vers la mi-Août, & aiant heureuſement traverſé le Lac *Herié*, nous entrâmes dans le

Lac des *Hurons*, beaucoup plus grands que les deux premiers. Nous emploiâmes le reſte du mois à le parcourir à cauſe du mauvais tems, & après y avoir eſſuié la plus affreuſe tempête qu'on puiſſe éprouver dans les Mers les plus orageuſes, nous vînmes ſurgir à une rade de la contrée nommée *Miſſilimachinac*. C'eſt une eſpéce d'Iſthme d'environ vingt lieuës de large & de plus de ſix vingt lieuës de long, ſitué entre le Lac des Iſlinois d'un côté, & les deux Lacs d'Orleans & de Conti de l'autre. Ce Païs eſt auſſi riche par l'abondance de la pêche, que par la bonté de ſon terroir.

M. de la Sale en fit une exacte reveûë, y trafiqua de peaux, jetta les fondemens d'un Fort, laiſſa le ſoin de le conſtruire à quelques-uns de ſa troupe, & m'ordonna de remonter en canot plus haut vers le Nord-Eſt, juſqu'à un détroit nommé *le Saut Sainte Marie*, tant pour voir, ſi je ne decouvrirois pas quelques-uns de ſes deſerteurs, que pour lui donner de plus amples lumieres touchant les terres qui ſont au delà de ce Lac.

Ce Saut eſt un double Canal qui ſe forme à la derniere pointe du Lac par deux branches, qui ſe ſeparant l'une de l'autre, laiſſent dans le milieu une Iſle d'une grandeur raiſonnable, & qui venant à ſe réünir, forment un bras de riviere comme un torrent très-rapide, par où le Lac des Hurons ſe joint avec le dernier plus ſpatieux que tous les autres. J'abordai bien-tôt ſur une des côtes du Lac des Hurons près du Canal tourné au Nord. Je découvris de là un très-

beau

beau Païs, & ſuivant toûjours la côte, je pouſſai juſqu'à la riviere des *Outa*, qui ſortant de ce Lac, va ſe jetter à plus de cent lieuës de là dans le fleuve Saint Laurent. Le plaiſir de parcourir un ſi beau rivage m'en faiſoit oublier la peine & je vivois pendant ce tems-là de la chaſſe plus que de mes munitions. Après huit jours de courſe le long de ces côtes, je remontai dans mon canot, & aiant regagné la pointe du Lac, j'entrai dans ce bras d'eau qui regarde le Sud, & j'allai prendre terre à un bord qui n'en eſt pas loin. Là je découvris une grande plaine ſituée entre le dernier Lac & celui des Iſlinois. Les Peres Jeſuites y ont une très-belle habitation.

Ce fut là que je joignis la plûpart de nos deſerteurs : je les trouvai tous mal intentionnez, mais j'eus pourtant le bonheur de les ramener à leur devoir, en les obligeant de me ſuivre.

Cependant M. de la Sale s'étant rembarqué, & aiant levé l'ancre à *Miſſilimachinac* vers la fin du mois de Septembre, traverſa le Canal qui va du Lac des Hurons au Lac des Iſlinois, & aiant paſſé ce derniers Lac, il alla aborder à la Baye *des Puans* vers le 8. d'Octobre.

Cette Baye n'eſt qu'un regonflement du Lac des Iſlinois, cauſé par l'embouchure d'une groſſe riviere, nommée *Ouiſconſing*, qui prend ſon origine d'un aſſez grand Lac, à cent lieuës de là. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt que de ce Lac ſort, par ſon autre extremité, une autre Riviere qui ſe jette dans le fleuve *Miſſiſſipi* : ainſi il

peut être regardé comme un Lac de communication entre les deux grands Golfes de la Mer du Canada & de la Mer de Méxique, comme il eſt aiſé de le voir en jettant les yeux ſur les Cartes.

M. de la Sale, après avoir débarqué ſur le rivage de cette Baye, prit de nouvelles meſures, & renvoya ſa Barque chargée de pelleteries à *Niagara*. Enſuite il s'embarqua avec dix-ſept perſonnes & un Pere Recollet, en divers Canots, & après avoir côtoyé la plus grande partie du Lac des Iſlinois, il vint aborder le 1. de Novembre de l'année 1679. près de l'embouchure de la petite Riviere des *Miamis*.

Ce Païs ſitué entre le 35. & le 40. degré de latitude, confine d'un côté à celui des Iroquois, & de l'autre à celui des Iſlinois à l'Orient de la Virginie & de la Floride. Il eſt très-abondant en toutes choſes, en poiſſons, en bétail, & en toute ſorte de grains & de fruits. M. de la Sale en viſita les Habitans, ſonda leur eſprit qu'il trouva traitable; tâcha de les gagner par ſa douceur, & par ſes preſens; les accommoda de ſes marchandiſes, profita des leurs, leur fit concevoir par le moien de ſon negoce, le peu d'aſſurance qu'il y avoit pour eux, tant avec les Iroquois, qu'avec les Anglois; & les ayant aſſuré de la protection puiſſante du Roi, il les porta à une ſoumiſſion volontaire aux loix de nôtre Monarque. Cependant ayant reconnu que ce peuple étoit inconſtant, infidéle, incapable de ſe ſoutenir par lui-même, mais propre à ſe laiſſer toujours entraîner par le plus puiſſent, il crut devoir y bâtir un Fort,

tant

tant pour affermir l'autorité du Roi, que pour s'y faire une habitation solide, qui lui tint lieu en même tems d'un petit arsenal & d'un honnête magasin. Le plan de ce Fort fut bientôt dressé, & son dessein executé en très-peu de tems sur le bord de la petite Riviere des *Miamis*, qui se jette dans le Lac des Illinois.

Cependant l'impatience que j'avois de rejoindre M. de la Sale avec les quinze hommes, que j'avois retrouvez, me faisoit pousser à toutes voiles vers les mêmes bords où il étoit; mais le défaut de vivres & les vents contraires s'opposant à mes efforts, m'obligerent de relâcher à trente lieuës de là, tant pour tâcher d'y trouver de quoi satisfaire à la faim, que pour l'orage. Dès que nous fûmes à terre, le premier secours qu'elle nous offrit, fut une très-grande abondance de gland, ensuite quelques cerfs s'étant presentez on en tua deux, & j'eus la consolation de voir mes gens se rafraîchir. Ils étoient si fatiguez, que je ne pûs jamais les resoudre à se rembarquer le même jour. Pour moi je preferai à mon repos le soin d'aller au milieu de la tempête chercher nôtre Commandant.

Je quittai mes gens après leur avoir promis de revenir bien-tôt vers eux pour les ramener à M. de la Sale. Je revins donc à la voile, & malgré toute la fureur des vagues, j'eus le bonheur de rejoindre M. de la Sale, après six jours de tourmente. Je lui rendis un compte fidele de mon expedition & de mes découvertes; il me témoigna en être assez content, mais il dit qu'il l'auroit été beau-

coup davantage, s'il avoit vû ſes gens avec moi.

Ces dernieres paroles me parurent un commandement. Je pris dès ce moment congé de lui, & après m'être fort legerement rafraîchi, je repaſſai dans mon Canot. A peine fus-je avancé environ quinze lieuës vers ces bords où j'avois laiſſé mon monde, qu'auſſi-tôt, comme ſi le Ciel eût voulu pour jamais me ſeparer d'avec ces perfides, je fus accüeilli de la plus furieuſe tempête qu'on puiſſe eſſuïer ſur les plus grandes Mers. Nôtre Canot balotté par les vents & par les vagues, tantôt élevé dans les airs, tantôt précipité dans les abîmes, ne laiſſoit pas de ſe ſoutenir toûjours ſur ſon fond ſans tourner; mais un coup de vent l'ayant tout d'un coup renverſé, nous ne ſûmes où nous étions. La violence du mal étoit au deſſus de l'art & de nos forces, lors qu'un ſecond coup releva nos eſperances, en redreſſant nôtre petit Vaiſſeau, & nous porta dans un moment ſur la rade où nous nous jettâmes à corps perdu. Ainſi nous voyant garantis de la tempête par la tempête même, nous continuâmes par terre nôtre voyage, & le Pilote & moi tirant nôtre Canot & nôtre équipage ſur des traîneaux, nous arrivâmes le lendemain à l'endroit où nous avions laiſſé nos gens. Nous emploïames le reſte de la journée à les rallier. Le calme étoit revenu ſur les flots, & nôtre petite Mer nous preſentoit une navigation tranquile & commode; nous nous y rengageâmes tous enſemble, & en moins d'une journée nous vînmes moüiller au pied du Fort où M. de la Sale nous attendoit.

C'étoit

C'étoit vers la fin du mois de Novembre de la même année.

M. de la Sale nous reçut avec une entiere satisfaction. Il avoit compté sur cette petite recrûë, comme sur un secours necessaire pour avancer ses afaires, & pour achever sa traitte; cependant ce furent ces malheureux qui contribuerent le plus à le ruiner & à le perdre. Tel est l'aveuglement des hommes, de fonder le plus souvent leurs esperances sur ce qui dans la suite est l'unique source de leur malheur.

Nôtre conducteur ayant en moins de deux mois très-bien fait ses affaires en ce Païs, mit son nouveau Fort en état de défendre l'entrée du Lac, & de tenir en bride ses voisins; ayant d'ailleurs rempli son magasin de très-bons effets, & gagné les principaux de la Nation. Pour retenir les autres dans l'obéïssance, il resolut de pousser jusques chez les Illinois à plus de cent lieuës du port où nous étions. Pour penetrer dans le cœur de cette Nation, il faloit gagner à 40. lieues de là le portage de la Riviere des Illinois, qu'on a depuis appellée *Lac de Segnelai.* Elle prend sa source d'une éminence à six lieuës du Lac des Illinois, & va se jetter après deux cent lieuës de cours, dans le fleuve *Mississipi*, qu'on a depuis appellé *Fleuve Colbert.*

Nous partîmes de cette contrée des Miamis au commencement de Decembre, ayant seulement laissé dix hommes dans le Fort pour le garder. Il falut conduire nôtre équipage & nos Canots par des traîneaux. Après quatre journées de traite, nous nous trouvâ-

mes sur un des bords de cette Riviere très-navigable ; nous nous y embarquâmes au nombre de quarante personnes sans compter trois Peres Recollets. Nous la descendîmes à petites journées, tant pour nous donner le tems de reconnoître les habitans & les terres, que pour nous fournir de gibier ; il est vrai que tous ses bords sont aussi charmans à la veuë, qu'utiles à la vie. Ce ne sont que vergers, bois, prairies ; tout y est rempli de fruits : en un mot on y voit une agreable confusion de tout ce que la nature a de plus delicieux pour la subsistance des hommes & pour la nouriture des animaux.

Cette varieté si agreable, qui entretenoit nôtre curiosité, nous faisoit aller lentement. Enfin après six mois de navigation, nous arrivâmes sur la fin de Decembre à un Village des Iliinois, nommé *Pontdalamia*, de plus de cinq cent feux ; ce lieu nous ayant paru vuide & abandonné, nous y entrâmes sans resistance ; toutes les maisons en étoient ouvertes & à la discretion des passans. Les bâtimens n'étoient que d'une charpente grossiere avec de grosses branches d'arbres, recouvertes de diverses piéces d'écorce ; le dedans assez proprement natté, tant par terre que par les côtez. Chaque maison contenoit deux appartemens capables de loger diverses familles ; au dessous il y avoit des caves, dans lesquelles étoit renfermé leur bled d'Inde ; nous y en trouvâmes quantité, & comme les vivres commençoient à nous manquer, nous en fîmes notre provision.

De là ayant poursuivi nôtre voyage jusqu'à

qu'à trente lieuës plus bas, nous nous vîmes tout d'un coup au milieu d'un étang d'environ ſept lieuës de tour ; nous y pêchâmes de très-bon poiſſon, & nous laiſſant inſenſiblement conduire au courant de l'eau, nous retombâmes bien-tôt dans le lit de la Riviere. A peine y fûmes-nous rentré, que nous nous trouvâmes entre deux camps : tous les Sauvages s'étant partagez en deux corps d'armée, campez d'un côté & d'autre du rivage. Dès qu'ils nous eurent apperçus, ils coururent aux armes, & après avoir renvoié leurs femmes dans les bois, ils ſe rangerent en bataille, comme s'ils avoient voulu nous attaquer. De nôtre côté nôtre petite flotte ſe mit en diſpoſition de ſe bien défendre. Les Iſlinois étonnez d'une ſi fiere contenance, & d'ailleurs plus portez à repouſſer la guerre qu'à la commencer, ſe contenterent de nous demander qui nous étions ; nous leur fîmes entendre par nos truchemens, que nous étions *François*, que nous n'étions venus-là, que pour leur faire connoître le vrai Dieu du Ciel & de la Terre, & pour leur offrir la protection *du Roi de France.* Que s'ils vouloient ſe ſoûmettre à ſon obéiſſance, c'étoit l'unique moien de ſe rendre heureux, & de ſe mettre à couvert des inſultes de leurs ennemis ; qu'aiant en abondance tous les biens de la terre, il ne leur manquoit que l'art de s'en ſervir utilement ; que nous étions prêts de leur faire part de nôtre induſtrie, pourvû qu'ils vouluſſent entrer dans nôtre commerce & dans nôtre Societé. Ils reçurent nos offres & nos propoſitions, non comme des Sauvages, mais comme

des

des hommes tout à fait civiliſez. Nous aſant donné des marques très-reſpectueuſes de leur veneration pour nôtre auguſte Monarque, ils nous preſenterent le *Calumet*. C'eſt, comme nous avons déja dit, le ſignal de la paix parmi tous ces peuples. Ils ſe ſervent en ces occaſions des termes de *chanter* ou *danſer le Calumet*: on le chante, lors qu'au pied d'un pieu, ou d'un bâton fiché en terre, chacun vient apporter les dépoüilles de ſes ennemis en forme de trophée, & raconter ſes exploits guerriers. On le danſe, lors qu'après toutes ces harangues, on fait des danſes tout au tour.

Pendant qu'ils faiſoient toutes ces ceremonies, nous ne manquâmes pas de répondre de nôtre côté à leur demonſtration de joye par des preſens & par des aſſurances d'une amitié inviolable. Nous leur païames leur blé d'Inde en outils ou en eau de vie. Convaincus par là de nôtre bonne foi, ils voulurent fortifier leur nouvelle union avec nous par de bons feſtins à leur maniere: ils firent revenir leurs femmes & leurs enfans; leurs chaſſeurs revinrent chargez de gibier; on travailla d'abord aux apprêts d'un grand repas: on y étala le bœuf & le cerf boucanné; ce fut un ambigu merveilleux de toutes ſortes de gibier & de fruits; l'eau de vie n'y fut point épargnée de nôtre part; pendant deux ou trois jours ce ne fut que joye & que feſtins, mais au milieu de tous ces divertiſſemens deux ou trois décharges de nôtre artillerie, inſinuerent dans leurs eſprits, avec ces commencemens d'amitié, quelque reſpect mêlé de terreur pour nos armes; ils

nous

nous careſſoient, mais nous craignoient en même tems; nous faiſions de nôtre part tout ce que nous pouvions pour les affermir dans leurs bons ſentimens; chacun de nous ſe fit parmi eux des Societez agréables: nous nous traitions tous d'amis, de compagnons, de freres, quelques-uns même des nôtres furent adoptez par les Principaux d'entre eux: ſi bien qu'au travers de cette inconſtance commune à tous les Peuples Ameriquains, nous reconnûmes en ceux-ci beaucoup d'humanité, & une très-grande diſpoſition au commerce de la Société civile.

En effet ce ſont des hommes careſſans, flateurs, complaiſans au dernier point, mais auſſi fort ruſez, adroits, vifs, prompts & ſouples à toutes ſortes d'exercices. Ils ſont tous fort bien faits, robuſtes, de belle taille, & d'un teint baſanné. Leur paſſion pour les bois & pour la chaſſe les rend extrémement libertins, & tout à fait indociles. Ils ſont fort ardents pour les femmes, & encore plus pour les garçons, auſſi deviennent-ils tous preſque effeminez par leur trop grande molleſſe, & par leur abandonnement au plaiſir, ſoit que ce ſoit le vice du climat, ſoit que ce ſoit un effet de leur imagination pervertie. On remarque parmi eux un grand nombre *d'Hermaphrodites*. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt que malgré ce malheureux penchant qu'ils ont pour ce vice infame, ils ſe ſont fait de très-ſeveres loix pour le punir: dès qu'un garçon eſt proſtitué, il eſt dégradé de ſa qualité d'homme, on lui défend d'en porter l'habit & le nom, d'en faire la moindre fonction. La chaſſe même lui eſt dé-

défenduë. On le renferme dans le rang & dans l'occupation des femmes; & celles-ci le haïſſent autant que les hommes le mépriſent: ſi bien que ces malheureux ſe voient en même tems le rebut & l'opprobre de l'un & de l'autre ſexe. C'eſt ainſi que reconnoiſſant eux-mêmes leur brutalité naturelle, ils y ſavent mettre un frein, & que tout libres & independans qu'ils ſont, ils ſe mettent au-deſſus de leur propre ſenſualité par un effort de la raiſon. C'eſt auſſi pour aſſouvir leur fureur qu'ils ſe permettent de prendre pluſieurs femmes; mais afin d'entretenir la paix dans leurs familles, ils épouſent les ſœurs, ou les parentes, & le mari ſert d'un nouveau nœud entr'elles pour redoubler les liaiſons du ſang. Ils en ſont extrémement jaloux, & s'ils les ſurprennent dans la moindre infidelité, ils les defigurent & les puniſſent très-cruellement. Les femmes & les garçons effeminez y travaillent une très-fine & très-belle natte, dont ils tapiſſent le dedans de leurs cabannes. Pour ce qui eſt des hommes, les uns y vont à la chaſſe, les autres défrichent la terre, la cultivent pour y ſemer du bled d'Inde, & en recüeillent de fort bons fruits. Leur contrée eſt le long de la Riviere qui porte leur nom: ils ſont diſperſez en pluſieurs Villages, ils étoient dans celui-ci environ au nombre de quinze cent, tant de l'un que de l'autre ſexe, tant jeunes que vieux, & on y pouvoit compter cinq cent combattans.

M. de la Sale ayant reconnu l'étenduë & les forces de cette Nation, crut devoir les fixer dans l'obéïſſance & dans la ſoûmiſſion

par

par une eſpéce de Fort qu'il fit deſſein de bâtir ſur une hauteur près de la Rivierre. Il fit ſon plan, il donna des ordres, on y travailla auſſi-tôt; & comme les materiaux & les hommes ne lui manquoient pas, le bâtiment fut en peu de tems fort avancé. Cependant n'apprenant aucunes nouvelles de la Barque qu'il avoit renvoyée du Lac des Iſlinois à Niagara, richement chargée, il en étoit beaucoup en peine, & la douleur qu'il en conçut jointe au chagrin que lui cauſoit l'impatience & la malice de ſes gens, le conſumoit à vûë d'œil, mais renfermant ſes chagrins au dedans de lui-même, il ſe contenta de les faire éclater par le nom de *Crevecœur*, qu'il donna à ſon nouveau Fort.

Juſques-là nous ne pouvions nous plaindre du Ciel ni de la fortune; nous avions heureuſement pouſſé nos decouvertes juſqu'à cinq cent lieuës au delà du Lac appellé *Frontenac*, & nous avions ſoutenu par d'aſſez bons Forts les divers établiſſemens que nous avions faits en pluſieurs contrées. La plûpart des Sauvages s'étoient volontatrement rangez ſous nos loix, & les moins traitables d'entre eux nous avoient laiſſé tranquilement pouſſer nos progrès; car nous ne trouvâmes point d'autres ennemis que nous-mêmes, & ce fut dans nos diſſentions que nous rencontrâmes la ſource de nos plus grandes diſgraces.

La plûpart de nos gens, fatiguez des longueurs d'un voyage dont ils ne voyoient point la fin, & rebutez de traîner une vie vague au travers des bois & des terres incultes, toûjours parmi les bêtes, ou parmi les Sauvages,

vages, ſans guide, ſans voiture, & la plûpart du tems ſans vivres, ne pouvoient s'empêcher de murmurer contre le Chef, ou l'Auteur d'une ſi fatigante & ſi perilleuſe entrepriſe. M. de la Sale, à la penetration de qui rien ne pouvoit échapper, n'entrevit que trop leurs mécontentemens & leurs mauvaiſes intentions. Il n'oublia rien pour en prévenir les ſuites. Les promeſſes, les bons traittemens, la gloire, la raiſon, l'exemple des établiſſemens faits par les Eſpagnols dans l'Amerique, tout fut mis en uſage pour remettre les eſprits dans une bonne ſituation, & pour les tourner du bon côté, mais tout cela fut inutile: rien ne fut capable de les gagner, les careſſes, les conſeils, les raiſonnemens ne faiſoient que les irriter davantage. Quoi, *ſe diſoient-ils*, ſerons-nous toûjours les eſclaves de ſes caprices, toûjours les duppes de ſes viſions, & de ſes folles eſperances? Faut-il que les peines que nous avons eſſuyées juſqu'ici, nous ſoient un engagement pour en ſouffrir de nouvelles? Que ſous pretexte qu'un barbare nous tient ici tranſplantez dans un nouveau Monde, il nous traîne dans une ſuite perpetuelle de fatigues & de miſeres? Que nous revient-il de toutes nos courſes, qu'une eſpéce d'eſclavage, qu'une malheureuſe indigence, & qu'un épuiſement entier de nos forces? Qu'eſperons-nous gagner quand nous ſerons arrivez aux extremitez de la Terre? Nous y trouverons des mers inacceſſibles, & nous nous verrons enfin forcez de revenir ſur nos pas, auſſi vuides & auſſi miſerables que nous le ſommes à preſent. Prévenons un ſi grand mal-

malheur, & tandis que les forces nous reſtent, ſervons-nous en pour regagner les Païs que nous avons quittez, ſeparons-nous d'un homme qui nous veut perdre en ſe perdant lui même; abandonnons-le à ſes recherches auſſi penibles qu'inutiles. Mais quel moyen de pouvoir lui échaper ? il s'eſt fait de tous côtez des intrigues, des intelligences ; il a des forces, & des richeſſes qu'il ne doit qu'à nos peines & à nos travaux. Si nous le quittons, il ſaura bien-tôt nous r'attraper & nous punir enſuite comme deſerteurs. D'ailleurs où aller ſans proviſions, ſans aucuns effets, ſans aucune reſſource ? faiſons mieux, coupons l'arbre & la racine, finiſſons nos miſeres par la perte de celui qui les cauſe, & profitons par ſa mort des fruits de nos courſes & de nos peines. Voilà à peu près par quels diſcours ces eſprits mécontens ſe préparoient & s'excitoient eux-mêmes au plus deteſtable complot que la rage puiſſe inventer. Mais ſoit que l'horreur du crime, ſoit que la crainte du ſuplice les arrêtât, ils ne purent d'abord ſe déterminer à un attentat ſi horrible. Ils prirent le parti de porter ce peuple inconſtant à un ſoulevement général contre lui, pour le faire perir par leurs mains, & recueillir par ce moyem le fruit du crime, ſans paroître y avoir aucune part.

Ils crurent donc devoir les ſurprendre par de fauſſes confidences jointes à tous les faux ſemblans de la plus ſincere amitié : ils leur dirent qu'ils étoient trop ſenſibles à leurs bons traitemens, pour n'être pas touchez du peril qui les menaçoit ; qu'ils croyoient être obligez par toutes ſortes de devoirs de

les

les avertir que M. de la Sale étoit entré dans de très forts engagemens avec les Iroquois, leurs plus grands ennemis; qu'il ne s'étoit avancé jusques dans leurs terres, que pour reconnoître leurs forces; que s'il avoit bâti ce Fort, ce n'étoit que pour les tenir en bride; que le voiage qu'il meditoit pour Frontenac, n'étoit que pour aller avertir les Iroquois de la disposition où ils étoient, & pour les presser même à venir faire une prompte irruption sur eux, afin qu'unissant leurs forces avec les siennes, ils pussent plus facilement ensemble envahir leurs biens, les reduire à l'esclavage, & partager entre eux leur butin & leurs conquêtes. C'est à vous maintenant, *leurs dirent-ils*, à prendre vos mesures & à profiter des avis que nous vous donnons.

Jugez quelle impression firent de pareils discours tenus par nos gens mêmes, sur des esprits foibles, legers & credules. Aussitôt des murmures ou des bruits sourds se répandirent parmi ce Peuple soupçonneux; nos grandes Societez se rompirent. Les défiances & les refroidissemens succederent aux empressemens de se voir. En un mot les Islinois conçurent une inimitié générale contre nous, mais surtout contre nôtre Chef qu'ils regarderent dès-lors comme leur ennemi capital, & dans la perte duquel ils mirent toute leur esperance.

M. de la Sale ne manqua pas de s'appercevoir d'un si grand changement & de l'extrême danger où il étoit, craint ou plûtôt haï des siens, & d'ailleurs exposé à la fureur d'un peuple barbare. Mais il ne pouvoit augurer

d'où

d'où venoit un si grand changement, il tâcha de sonder les esprits, il pressa, il conjura les uns & les autres, il leur fit entendre qu'il n'étoit ni juste ni raisonnable de prendre légérement l'épouvante, & de rompre sans fondement avec des gens avec qui on étoit entré en de si grandes liaisons.

Les Islinois se rendant à ses raisons, lui declarerent que c'étoit de ses gens mêmes qu'il venoient d'être informez de son intelligence avec les Iroquois, & qu'ils n'avoient pû se défendre de tomber en de pareils soupçons après de telles ouvertures.

M. de la Sale leur fit d'abord toucher au doigt la malice & la perfidie de ses gens qui ne cherchant qu'à se defaire de lui sans infamie & sans danger, tâchoient d'employer des Etrangers pour le perdre. Il leur fit concevoir le peu d'apparence qu'il y avoit, de son union avec une Nation aussi perfide, que celle des Iroquois; qu'il y alloit non seulement de la gloire de son Prince, mais de l'interêt même de toute la Nation Françoise de faire une telle Societé. Quelle sureté, quelle gloire pour lui de s'associer avec des sauvages, avides du sang humain, sans foi, sans loi, sans humanité, & qui enfin ne suivent que leur interêt & leur brutalité? qu'au surplus il avoit declaré fort sincerement ses sentimens à toute la Nation Islinoise, qu'il n'étoit venu que leur faire connoître le vrai Dieu, & pour leur offrir la protection d'un Roi dont le seul nom pourroit les maintenir dans la paisible possession de leurs biens & de leurs terres. L'assurance & la sincerité dont il accompagna ses discours, dissipa leur défian-

fiance, rassura les esprits, & remit le calme dans toute cette multitude tumultueuse.

Mais à peine ce mouvement fut-il appaisé, qu'on en vit aussi-tôt renaître un autre beaucoup plus dangereux que le premier, par l'arrivée d'un nommé *Monsolea*, secret Emissaire des Iroquois, de la Nation voisine des *Mascontans*, homme fin, éloquent & seditieux. Cet homme venant sous le nom d'ami, & comme député de sa Nation, prit à dessein l'entrée de la nuit pour s'introduire plus secretement dans le camp des Islinois, & pour avoir le tems de mieux ménager ses pratiques, ou de mieux conduire sa negociation. D'abord il visita les uns & les autres, & après avoir attiré dans ses interêts ses plus affidez, il convoqua les plus considerables. Ensuite pour autoriser son ambassade, il fit divers presens, & declara à toutes l'Assemblée le motif qui l'amenoit vers eux : il leur representa que ce n'étoit pas seulement l'interêt commun de tous les Peuples de l'Amerique, mais celui de toute leur Nation & de la sienne, qui avoit engagé son peuple à l'envoyer vers eux pour deliberer ensemble sur le danger commun qui les menaçoit. Qu'ils étoient très-bien informez que les François n'étoient venus dans leurs Terres, qu'en vûë de subjuguer tous les peuples de l'Amerique Septentrionale jusqu'à la mer de Méxique. Que pour parvenir à leurs fins ils ne prétendoient pas seulement se servir de leurs forces, mais de celles des Ameriquains mêmes. Que nous avions assurément contracté de secrettes alliances avec des Iroquois, leurs ennemis communs. Que ce Fort que nous avions con-

conſtruit ſur leur riviére; n'étoit qu'un commencement d'une tyrannie & d'une domination uſurpée, en attendant que nous puiſſions achever nôtre conquête par la deſcente de nos Confederez. Qu'ils n'avoient qu'à prendre leurs précautions, ou plûtôt que s'ils attendoient que nous fuſſions tous unis, il ne ſeroit plus tems, & que le mal ſeroit ſans remede; mais que tandis que nous étions en ſi petit nombre, & qu'ils étoient les plus forts, il leur ſeroit aiſé de nous accabler, & de ſe mettre à couvert de nôtre prétenduë conjuration. C'eſt par ces ſortes d'avis que *Manſolea* machinoit nôtre perte dans l'eſprit de ce peuple crédule, & tous ces diſcours avoient d'autant plus de poids & de force, qu'ils convenoient avec ceux que nos François leur avoient déja tenus. Telle fut l'adreſſe & la politique des Iroquois pour nous troubler dans nos établiſſemens, & pour tâcher de s'emparer des Iſlinois. Ils ſe garderent bien d'employer quelqu'un de leur Nation, ils n'auroient pas manqué de donner par-là quelqu'ombrage aux Iſlinois, ils ſuſciterent leurs voiſins pour jetter chez eux des ſoupçons contre nous, & tenterent de nous perdre par les mains de nos Alliez, afin de pouvoir enſuite plus facilement détruire les autres. Cependant toute la nuit ſe paſſa en conſeil & en deliberation; on y conſpira nôtre ruine, M. de la Sale qui ſe repoſoit ſur l'apparence d'une parfaite reconciliation, ne ſavoit rien de ce qui ſe paſſoit. Impatient de mieux cimenter les nœuds de ſa réunion, il ſe leva dès la pointe du jour, & s'en alla dans le camp des Iſlinois, ac-

compagné de ſes plus fideles amis. Il ne vit de tous côtez que divers attroupemens & qu'un tumulte univerſel; loin d'y rencontrer cet accueil favorable qu'on lui faiſoit auparavant, ce n'étoit partout que viſages glacez, qu'un morne ſilence à ſon approche, ou plûtôt qu'un murmure menaçant. Quelques-uns même lui tournoient le dos, & ne le regardoient qu'avec des yeux pleins de colere & d'indignation. Surpris d'une telle revolution, il ne ſait que penſer, ni même à quoi ſe reſoudre, ou s'il ira ſe retrancher dans ſon Fort, ou s'il tâchera d'entrer en de nouveaux éclairciſſemens; mais ne pouvant ſouffrir l'incertitude, ni ſe relâcher dans les occaſions les plus perilleuſes, il s'avança dans le gros de l'aſſemblée, & comme il parloit un peu la langue des Sauvages, il s'adreſſa aux principaux de la Nation. Hé! quoi! *leur dit-il*, mes amis, ſera-ce toujours à recommencer? Vous verrai-je toujours dans des défiances perpetuelles? hier au ſoir dans le calme, & dans une ſituation paiſible; aujourd'hui dans l'allarme, dans la fureur, prêts à vous ſoulever contre moi. On me fuït, on me regarde avec des yeux menaçans, je vous vois aſſemblez par troupe. Que s'eſt-il paſſé de nouveau depuis hier au ſoir, de ma part, pour vous porter à un ſi grand changement? ou plûtôt par quelle impoſture, & par quelle ſuppoſition m'a-t-on noirci dans vos eſprits, pour alterer cette amitié ſincere dont vous m'avez donné juſqu'ici tant de marques obligeantes? Declarez-vous, je vous prie, je me livre entre vos mains, & je conſens d'être vôtre victime

me ſi vous pouvez me convaincre d'avoir machiné la moindre choſe contre le bien de vôtre Nation. Ces Barbares à demi perſuadez par ſa contenance & par ſa fermeté, ne tarderent pas à lui montrer *Manſolea*, deputé de la part des Maſcontans pour les informer de ſes pratiques & de ſes conventions avec les Iroquois. Auſſi-tôt M. de la Sale s'adreſſant à *Manſolea*; quels témoins, quels indices, quelles aſſurances avez-vous, vous & vôtre Nation, de mes liaiſons avec un peuple auſſi barbare, auſſi perfide que celui dont on me parlez? Où ſont mes ſecrets Emiſſaires, envoyez vers ces peuples pour m'en convaincre; Quels témoignages avez-vous contre moi? faites vos efforts pour me prouver cette prétenduë trahiſon, je ne demande pas mieux.

Manſolea preſſé par une ſi vive réponſe, ne manqua pas de lui faire entendre que dans des occaſions où il y va du ſalut ou de la perte de tout un Peuple, il n'eſt pas toûjours beſoin de preuves pour convaincre les gens ſuſpects; que les moindres apparences ſuffiſent pour obliger les perſonnes bien ſenſées à prendre leurs précautions contre de pareilles entrepriſes; que comme toute l'adreſſe des eſprits ſeditieux & turbulens conſiſte à bien diſſimuler leurs projets, toute la prudence des bons politiques conſiſte à les prevenir; que dans cette rencontre, tant ſes négociations paſſées avec les Iroquois, que celles qu'il étoit prêt de renouveller avec eux dans le voyage qu'il meditoit pour Frontenac; que ce Fort bâti ſur

la Riviere des Iſlinois, n'étoient que des témoignages trop convaincans du deſſein dont on le ſoupçonnoit, & qu'il n'en faloit pas davantage pour obliger leurs Nations à ſe tenir ſur leurs gardes, & à ſe mettre à couvert des embûches de ceux qui vouloient les perdre. Vous avez raiſon, *lui dit d'abord M. de la Sale*, il eſt bon de prendre ſes précautions contre ceux qui veulent nous détruire; il faut donc que les Iſlinois ſe précautionnent contre les Iroquois, & non pas contre nous qui ne ſommes venus que pour les proteger, que pour les maintenir dans leurs terres, & que pour unir enfin tous les Peuples de l'Amerique Septentrionale ſous l'Empire du Roi des François. Puis s'adreſſant aux Iſlinois, vous n'avez que trop ſouvent éprouvé, *leur dit-il*, l'avarice & la cruauté de cette Nation toûjours avide de vôtre ſang & de vos biens; nous prétendons mettre un frein à leur orgueil, & reduire ces barbares à vivre avec vous comme vos égaux, & non pas comme vos tyrans. Ils ont déja ſubjugué les *Miamis*, les *Quiquapous*, les *Maſcontans*; ils ont fait de tous leurs voiſins autant d'eſclaves, ils veulent en faire autant de vous, mais ils n'oſeront l'entreprendre, tant qu'ils nous verront unis enſemble. Leur premiere vûë eſt de nous perdre pour vous détruire enſuite plus facilement vous mêmes, c'eſt pour cela qu'ils voudroient rompre nôtre union pour mieux ſurprendre vôtre credulité. Ils vous font aujourd'hui donner des avis par les *Maſcontans* vos voiſins. Profitez de leur exemple plûtôt que de leurs diſcours, & ne vous laiſſez pas entraîner par vôtre facili-

cilité dans l'eſclavage où ils ſont tombez eux-mêmes par leur foibleſſe On veut me rendre ſuſpect de quelque intelligence particuliere avec les Iroquois par le commerce que j'ai eu avec eux: tout ce commerce ne s'eſt terminé qu'à negocier quelques pelleteries; j'ai tâché enſuite de les brider par le Fort de Frontenac, & par celui des Miamis, & je n'entrerai deſormais en ſocieté avec eux qu'autant qu'ils ſe ſoumettront aux loix de nôtre Monarque; ſans cela point de paix & point de trêve avec cette Nation. D'ailleurs ſoyez perſuadez que ſi je fais quelque liaiſons avec certains Peuples, ce ne ſera pas avec les plus forts pour opprimer les plus foibles, mais plûtôt avec les plus foibles, pour dompter les plus forts & les plus entreprenans. On me fait un crime de ce Fort que j'ai bâti ſur vôtre Riviere, hé comment pourvoir à la ſureté des peuples, que par ces ſortes de remparts, qui les mettent à couvert des inſultes de leurs ennemis? Si ce ſont des défenſes pour appuier l'autorité des Souverains, ce ſont auſſi des aſiles pour le Peuple, & des lieux d'aſſurance pour tout ce qu'il a de plus cher dans les perils les plus grands. C'eſt la conduite que nous avons tenuë juſqu'ici, & celle que nous pretendons tenir dans tout le cours de nos découvertes. Elle n'a rien de violent, ni de tyrannique: en tâchant de nous établir, nous ne voulons que vous procurer un entier repos; en vous propoſant de vivre ſous le gouvernement de nôtre Prince, nous voulons plûtôt vous aſſurer dans vos poſſeſſions, que vous les ravir. Tant que vous

menerez cette vie vague, ſans foi, ſans regles, ſans limites; tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre, chacun faiſant un Peuple à part, & voulant avoir l'avantage ſur ſon voiſin, vous courrez les uns ſur les autres, vous vivrez toujours expoſez à de nouvelles incurſions, toujours dans les pertes, dans les invaſions, & dans le carnage, au lieu qu'étant réünis ſous la loi d'un même Maître, vous vous entretiendrez tous dans une heureuſe ſocieté; les plus forts ſeront arrêtez, les plus foibles ſecourus par l'Autorité Royale, & vivant tous ſous les mêmes loix, nous vous ferons part de nos richeſſes, comme vous nous faites part des vôtres. Nous vous ouvrirons le commerce de nos terres, & nous ne ſerons parmi vous que pour être le nœud de la paix, de la concorde & de l'amité. Voilà quelles ſont nos intentions, c'eſt à vous à les accepter ou à les refuſer, à voir ſi vous devez vous défier de nous comme de vos ennemis, ou nous regarder plûtôt comme vos freres, & vos fidelles défenſeurs.

Ce diſcours ſoutenu par cette fermeté qu'inſpire un bon cœur & la bonne foi, fit tout l'effet que M. de la Sale en pouvoit attendre. *Manſolea* lui-même touché des bons ſentimens qu'il reconnut dans nôtre Chef, & preſſé par le témoignage de ſa conſcience, avoüa que les Iroquois avoient fait courir ces faux bruits parmi les *Maſcontans*, pour les obliger à faire entrer les Iſlinois dans ces défiances, & pour exciter par ce moyen une revolte générale contre nous. Il demeura d'accord de la malice des Iroquois, & convint

vint avec M. de la Sale, que leur propre ſureté & celle des Iſlinois dépendoit uniquement de leur union, & de leur intelligence avec nous. Dès ce moment les Iſlinois rentrerent dans leurs premiers ſentimens, & proteſterent de ne jamais renoncer ni à nôtre alliance, ni à nôtre protection qu'ils nous ſuplierent avec inſtance de leur continuer.

M. de la Sale content des nouvelles aſſurances de leur amitié ne ſongea qu'à pouſſer plus loin ſes découvertes ou ſes conquêtes; car c'étoit à lui la même choſe de decouvrir un Païs, & de le ſoumettre à la puiſſance du Roi.

Se voiant ſur une Riviere qui l'alloit faire tomber dans le milieu du grand fleuve *Miſſiſipi*, il crut que pour pouvoir remplir la vaſte étenduë de ſes deſſeins, il n'avoit qu'à partager ſes courſes en deux parties; l'une, après avoir gagné ce fleuve, de le ſuivre en remontant vers ſa ſource, & de côtoïer ſes rivages pour reconnoître les Nations qui ſont au Nord-Eſt de l'Amerique; l'autre de deſcendre ce même fleuve juſqu'à la Mer de Méxique, & de tâcher de ſoumettre toutes les Nations ſituées ſur ſes bords juſqu'à la Mer. Il ſe reſerva cette derniere partie, & ſe reſolut de charger quelqu'autre perſonne de la premiere.

Pendant qu'il diſpoſoit ainſi ſon voyage, nos perfides ne ſongeoient qu'à rompre le cours de ſes deſſeins: mais voyant que ſa prudence lui faiſoit prévenir tous leurs complots, ils reſolurent de l'empoiſonner. Pour executer ce deſſein ils choiſirent le jour de Noël de l'année 1679. & pour en avancer

le ſuccez, ils trouverent le moyen de jetter du poiſon dans la marmite, afin qu'empoiſonnant en même tems & le Maître & ſes affidez, ils puſſent ſeuls ſe rendre les Maîtres & du Fort, & de tout ce qu'il y avoit dedans.

Le dîner ayant été ſervi, on ſe mit à manger. A peine M. de la Sale & tous ſes conviez furent-ils ſortis de table, qu'ils ſe trouverent également attaquez de convulſions, de ſueurs froides, & de maux de cœur. Ces marques trop ſenſibles de poiſon les obligerent à prendre de la theriaque, & ſans ce promt remede, & ſans la précaution que chacun prit ſur le champ, il auroit été impoſſible de ſe garantir de la mort.

Le mal avoit trop éclaté pour demeurer dans le ſilence: ces ſcelerats voyant que leur malice avoit avorté, prirent la fuite dans les bois. M. de la Sale les fit chercher en vain, & inutilement les pourſuivit-on. N'ayant pû les rencontrer, il prit en leur place de jeunes Sauvages volontaires, qui ſe dévoüerent à lui avec une entiere fidelité. Sa reputation s'étoit ſi avantageuſement répanduë de tous côtez, que non ſeulement pluſieurs François diſperſez dans les bois, mais un grand nombre de Sauvages venoient de leur propre gré ſe ſoumettre à lui, & reconnoître en ſa perſonne l'Autorité du Roi. L'accueil favorable qu'il leur faiſoit lui attiroit ſans ceſſe de nouveaux ſoldats de toutes parts; ſi bien qu'il repara non ſeulement par-là le nombre de ſes fugitifs, mais il accrut de beaucoup ſa troupe, & groſſit conſi-

conſiderablement ſon magazin par ſon trafic & par ſes negociations.

Les choſes étant dans cette diſpoſition chez les Iſlinois, M. de la Sale crut devoir mettre en execution le deſſein de ſes découvertes. Pour cet effet il jetta les yeux ſur M. *Dacan* pour faire la découverte des terres qui ſont le long du Fleuve *Miſſiſſipi*, en tirant vers le Nord-Eſt. Il choiſit pour l'accompagner, le *Pere Louïs* Recollet, avec quatre François & deux Sauvages: les fournit d'armes, de munitions neceſſaires, & leur donna dequoi trafiquer avec les Nations qu'ils rencontreroient. Ils s'embarquerent le 28. Fevrier de l'année 1680. ſur la Riviere des Iſlinois; la deſcendirent juſqu'au fleuve *Miſſiſſipi*, & pouſſerent leur traite en remontant ce fleuve, juſqu'à quatre cent cinquante lieuës vers le Nord, à ſept lieuës de ſa ſource, en s'écartant de tems en tems d'un côté & d'autre du rivage pour reconnoître les diverſes Nations qui les habitent.

Ce fleuve ſort d'une grande ſource, du haut d'une colline, qui borde une très-belle plaine dans le Païs des *Iſſati*, ſur le cinquantiéme degré de latitude. A quatre ou cinq lieuës de ſa ſource il ſe trouve ſi fort accrû par cinq ou ſix Rivieres qui s'y déchargent, qu'il eſt capable de porter bateau. Les environs en ſont habitez par beaucoup de Nations, les *Hanétons*, les *Iſſati*, les *Oua*, les *Tintonhas*, les *Nadoüeſſans*. M. *Dacan* fut très bien reçû de tous ces Peuples, commerça avec eux, y fit pluſieurs eſclaves, augmenta ſa troupe de pluſieurs Sauvages vo-

lontaires, & posa, à deux lieuës de la source de ce grand fleuve, les Armes du Roi sur le tronc d'un grand arbre à la vûë de toutes ces Nations, qui les reconnurent comme celles de leur Prince & de leur Maître souverain. Il y établit aussi plusieurs habitations, l'une chez *les Iſſati*, ou plusieurs Europeans qui s'étoient joints à lui dans sa course, voulurent s'habituer; une autre chez les *Hanétons*; une autre chez les *Oua*, une autre enfin chez les *Tintonhas*, ou gens de Riviere.

Charmé de la docilité de ces Peuples, & d'ailleurs attiré par le grand commerce des peaux, il s'avança dans les terres jusqu'au Lac des *Asſenipoits*. C'est un Lac de plus de trente lieuës de tour. Cette Nation, toute farouche qu'elle est, le reçût fort humainement. Il y fonda une habitation pour les François, & une autre chez les *Chongaskabes*, ou Nation des Forts, leurs voisins.

Pendant que le Sieur Dacan faisoit toutes ces découvertes & ces établissemens, M. de la Sale prit congé des Islinois pour aller à Frontenac, le 8. Novembre de l'année 1680. tant pour apprendre des nouvelles d'une barque qu'il avoit fait depuis peu construire & équipper, que pour faire une revûë de ses magasins, de ses Forts & de ses habitations. La troisiéme journée, il arriva au grand Village des Islinois, où, après avoir observé la situation du Païs, au milieu de plusieurs Nations, des *Miamis*, des *Outagamis*, des *Kicoapous* des *Ainous*, des *Masconsans*, & de plusieurs autres, arrosé

rosé d'une belle Riviere, il crut devoir faire bâtir un Fort sur une hauteur qui commande à toute la campagne, tant pour se rendre le Maître de tous ces differens Peuples, que pour servir de retraite & de rempart à nos François. Ce dessein, quelqu'avantageux qu'il pût être, eut pourtant de fâcheuses suites.

Deux malheureux que M. de la Sale avoit envoyez l'Automne derniere à *Missilimachinac*, pour s'informer de son nouveau bâtiment, feignirent de revenir lui rendre compte de leur expedition. Ils le rencontrerent dans leur chemin à deux lieuës du dernier Village, & lui dirent qu'ils n'avoient rien pû découvrir de sa Barque. Cependant eux-mêmes l'avoient brûlée, après en avoir vendu tous les effets & tout l'équipage aux Iroquois. M. de la Sale se douta bien dès-lors, que sa barque étoit perduë, mais il n'en parut pas moins tranquile. Il m'écrivit sur le champ, m'envoya avec sa lettre un plan du Fort qu'il avoit designé, & m'ordonna d'y venir incessamment travailler. Ensuite après avoir recommandé l'union & la paix à ces deux nouveau-venus, il continua son voyage.

Ces traîtres qui nous avoient déja vendus aux Iroquois, & qui n'attendoient que l'occasion de nous livrer à ces barbares, impatiens de profiter de l'absence de nôtre Commandant, se hâterent de venir nous joindre. Dès qu'ils m'eurent donné la lettre, je me disposai à partir ; eux de leur côté ne trouvant que trop de disposition au mécontentement dans les esprits déja

mal intentionnez, firent confidence à leurs anciens compagnons, de leur ſecrette correſpondance avec les Iroquois, & les firent bien-tôt entrer dans leur pernicieux deſſein. Sans me défier, je leur recommandai à tous concorde, & ayant remis le commandement du Fort à celui que je crus le plus fidele, je partis pour me rendre à l'endroit deſtiné pour le Fort que je devois entreprendre. C'étoit un rocher fort élevé: ſur ſa cime il y avoit un terrain uni, étendu, & qui commandoit de tous côtez à une très-vaſte campagne. J'avois déja tiré quelques lignes pour en jetter les fondemens inceſſamment, lorſque je reçus avis, non ſeulement de la déſertion de nos gens, mais du vol & du pillage qu'ils avoient fait de tout ce qu'il y avoit de plus conſiderable dans le Fort. On peut juger quelle fut ma douleur & ma ſurpriſe. Auſſi-tôt je quittai tout pour aller ſur les lieux, je trouvai le Fort pillé & ſaccagé; il étoit encore gardé par ſept ou huit François, qui n'avoient pû reſiſter à la violence de ces traîtres. J'avoüe que je fus deſolé de me voir avec une poignée de gens, à la merci des Sauvages, ſans ſecours & ſans munitions. Ce qui fait voir que lors que les Societez ſont compoſées de differens eſprits, la diviſion & la meſintelligence y cauſent plus de dommage, que les armes & la violence des propres ennemis. Tout ce que je pûs faire dans une ſi triſte ſituation, ce fut de dreſſer un procez verbal de l'état du Fort, de l'envoyer à M. de la Sale, avec un fidele recit de tout ce qui s'étoit paſſé. Après cela je

ſongeai à me mettre en état de n'être point inſulté. Le Fort étoit aſſez bien fourni d'armes & de poudre; je relevai le courage de nos gens par l'eſperance d'un prompt ſecours, que nôtre Chef ne manqueroit pas de nous envoyer, dès qu'il nous ſauroit dans le peril. Enfin je leur remontrai que c'étoit dans ces grands revers de fortune que paroiſſoit le courage & la veritable fidelité; que c'étoit là une occaſion de ſe ſignaler. A l'égard des Iſlinois, je redoublai mes ſoins pour les ménager, & pour les entretenir dans les mêmes ſentimens à notre égard. Alors chacun tâcha de me ſeconder, & nous fîmes ſi bien, que nous trouvâmes par leur moyen dequoi nous conſoler, & dequoi reparer en quelque maniere les diſgraces que les notres nous avoient cauſées par leur trahiſon.

M. de la Sale ayant reçû ma Lettre, fit d'abord une exacte recherche de tous ces ſcelerats, les uns vinrent s'abandonner à ſa miſericorde, les autres furent pris, il en fit mourir une partie, & pardonna à l'autre. Après cela, il travailla à faire quelque nouvelle recruë, & m'écrivit auſſi-tôt de ne me pas décourager, & de l'attendre de pié ferme avec le peu de monde qui me reſtoit. Une année ſe paſſa dans cette attente; pendant ce tems-là ma petite troupe s'accrut de quelques nouveau-venus, tant François que Sauvages; & nous ne manquions, graces au Ciel, de quoi que ce ſoit.

A peine étions-nous relevez d'un ſi grand revers, que nous nous vîmes retomber dans un plus funeſte danger. Environ le mois de

Septembre de l'année 1681. il parut tout d'un coup à un quart de lieuë du Camp des Iſlinois un gros de ſix-cens Iroquois, armez les uns de fleches, les autres d'épées & de pertuiſannes : quelques-uns même d'armes à feu. Les Iſlinois à cet aſpect rentrerent dans leurs premiers ombrages contre nous, & nous ſoupçonnerent plus que jamais d'intelligence avec leurs ennemis.

Me voyant entre deux écueils, ſoupçonné par les Iſlinois, preſſé par les Iroquois, je fis tous mes efforts pour raſſurer les premiers : pour cet effet je m'offris d'aller trouver les Iroquois dans leur Camp, pour tâcher de les arrêter, & de les faire entrer en quelque accommodement: en tout cas je proteſtai aux Iſlinois de partager tout le peril avec eux, à quoi j'ajoûtai qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & qu'il falloit ſur l'heure ſe mettre en défenſe. Perſuadez par ce diſcours qui témoignoit ma bonne foi, ils me conjurerent de faire un effort pour tâcher de porter leurs ennemis à la paix ; me donnerent un eſclave pour me ſervir de truchement, & un Iſlinois pour être garant de tout ce que j'avancerois de leur part : & dès ce moment ils renvoyerent leurs femmes & leurs enfans dans les bois ; après cela chacun courut aux armes & ſe mit en état de combattre.

L'Armée des ennemis, diviſée en deux aîles, étoit commandé par deux Généraux, l'un nommé *Tagancourte*, Chef des *Tſonuontouans* ; l'autre *Agouſtot*, Chef des *Deſouatages* ; celle des Iſlinois ne faiſoit pas cinq cens hommes ; nous n'étions que vingt François tout au plus. Nos gens mêlez par-

parmi eux les aidoient à bien dreſſer leurs bataillons, & tâchoient de les encourager par leur exemple. Je me détachai de notre petite armeée, avec un Iſlinois & deux François ſeulement: Comme je m'avançois vers les ennemis, leur aîle gauche s'avançoit vers nos gens, qui les attendoient de pié ferme & avec beaucoup de réſolution.

Dès que ces Barbares me virent approcher, ils tirerent ſur nous, mais perſonne n'ayant été bleſſé, je conſeillai à l'Iſlinois & à nos deux François de ſe retirer, & comme je n'allois pas là pour combattre, mais pour être le mediateur de la paix, je voulus prendre ſur moi tout le peril de ma députation. Je preſentai d'auſſi loin que je pûs aux ennemis un Collier; c'eſt la coûtume parmi ces Sauvages de faire leurs propoſitions de paix avec des Colliers, qui ſont chez eux autant de marques d'alliance & d'union: je m'avançai ſur la foi de ce gage. A peine fus-je entré dans leur Camp que je me vis ſaiſi par ces perfides; l'un m'arracha bruſquement le Collier de la main, un autre me porta un coup de couteau dans le ſein. Mais par bonheur le coup ayant gliſſé ſur une côte, je ne fus que legerement bleſſé, & les plus raiſonnables de l'aſſemblée m'ayant donné quelque ſecours, ſoit par l'application d'un certain baume, ſoit par le moyen de quelque bande, on arrêta le ſang, & après m'avoir donné le tems de me remettre, on me conduiſit juſqu'au milieu du Camp, avec mon Interprete. Là on me demanda le ſujet de mon arrivée; mes forces étoient bien diminuées à cauſe

du

du ſang que j'avois perdu ; mais j'avois toujours le cœur bon, & ſans m'étonner, ni de leur grand nombre, ni de leurs menaces, je leur repreſentai le tort qu'ils avoient, d'avoir violé en ma perſonne le droit des Gens, qui doit être reſpecté de tout le monde, & l'injure qu'ils faiſoient au Roi mon Maître & à tous les François, de venir ſans ſujet faire la guerre à une Nation qui étoit dans ſon alliance & ſous ſa protection ; Que s'il leur reſtoit quelque conſideration pour notre Prince & pour nous, ils ſe deſiſtaſſent de cette guerre ; qu'ils regardaſſent les Iſlinois comme leurs freres & nos bons amis ; que nous trouvant unis dans cette rencontre, & ne faiſant preſque qu'un même Corps avec nous, ils ne pouvoient conſpirer leur perte, ſans conſpirer en même tems la nôtre ; qu'il ne leur étoit ni glorieux de tremper leurs mains dans le ſang de leurs compatriotes, ni trop avantageux pour eux de s'attirer de tels ennemis que les François ; que quelque grande que fut leur valeur, le peril étoit bien égal dans cette occaſion pour les deux partis, puiſque les Iſlinois étoient au moins au nombre de 600. combattans, & que nous étions bien près de deux cens dans notre troupe. (Il eſt bon quelquefois de n'accuſer pas tout-à-fait juſte, & ſur tout à la guerre ;) Qu'ainſi ce n'étoit ni manque de forces ni faute de courage, que je venois les inviter à la paix, mais par un pur principe d'amitié pour les uns & les autres. J'ajoutait à tout cela, que c'étoit au nom de toute notre Nation, de M. le Comte de *Frontenac* leur Pere, au nom même

me de nôtre grand Monarque, que je leur faisois cette priere, & leur protestai en même tems que je ne plaindrois pas le sang que j'avois perdu dans cette negociation, si j'avois le bonheur de recevoir de leur part une favorable réponse.

Pendant que je leur tenois ce discours, ou que mon interprête le leur faisoit entendre, on escarmouchoit de part & d'autre: & quelque tems après, un de leurs gens vint donner avis du combat à un des Généraux, & lui dit même que leur aîle droite commençoit à plier, & qu'on avoit reconnu parmi les Illinois quelques François qui faisoient grand feu sur eux. Ce fut un contretems fâcheux pour moi. Je remarquai que ces Barbares me regardoient d'un œuil feroce, & sans autre façon ils commençoient à déliberer sur ce qu'ils feroient de ma personne. Je me préparois à tout événement, lorsqu'un de la compagnie s'étant posté derriére moi, & tenant un rasoir dans sa main, me levoit de tems en tems mes cheveux. Je me retournai vers lui, & je vis bien à sa contenance & à sa mine, que son dessein étoit de m'enlever la chevelure; c'est-à-dire, de me couper la gorge: car c'est la coûtume parmi ces Peuples sauvages, quand ils vont en parti, où à la chasse, s'ils rencontrent un François, ou quelqu'autre de quelque Nation qu'il puisse être, de lui couper la tête, & de lui enlever la peau de dessus le crâne avec les cheveux en forme de calotte; ce qui est chez ces Barbares le plus glorieux trophée par où ils puissent se signaler; si bien que m'étant apperçû que ce

ce jeune Iroquois vouloit s'acquerir cette marque d'honneur à mes dépens, je le priai fort honnêtement de vouloir du moins se donner un peu de patience, & d'attendre que ses Maîtres eussent decidé de mon sort. *Tagancourte* vouloit qu'on me fit mourir, *Agoustot*, ami de M. de la Sale, vouloit qu'on me donnat la vie. Celui-ci l'emporta sur l'autre, & ce fut une espece de prodige chez un peuple si inhumain, que la clemence prévalût sur la cruauté. En un mot ils conclurent unanimement de me renvoyer pour porter de leur part aux Illinois parole d'une paix entiére & d'une parfaite réünion. Soit qu'il y eut de la sincerité ou de la dissimulation dans cette proposition, le plaisir de me tirer de leurs mains, guérit à demi ma blessure; cependant pour mieux me persuader de la bonne foi de leurs intentions, ils me chargerent d'un beaux Collier de porcelaine, comme d'un gage d'union, & me prierent de leur témoigner qu'ils souhaitoient desormais de vivre avec eux en veritables freres, & comme enfans communs de M. le Gouverneur. J'étois cependant si foible & si fatigué, qu'à peine pouvois-je me soutenir sur mes pieds.

Je rencontrai en m'en retournant le Pere *Gabriel de la Ribonde*, & le Pere *Zenobe Membré*, qui venoient s'informer de mon sort. Dès qu'ils me virent pâle, défait, tout en sang, me traînant avec peine, ils ne furent pas moins saisis de douleur que d'étonnement; ma blessure & la perte de mon sang les affligeoit, mais ils étoient un peu consolez de me voir encore en vie, &

ne pouvoient assez me témoigner leur joye de ce que ces Barbares ne m'avoient pas entiérement tué. Nous allâmes ensemble trouver les Illinois; je leur repetai à peu-près les mêmes discours que les Iroquois m'avoient tenus, & leur presentai de leur part, le collier de paix. Cependant je leur fis entendre qu'il ne falloit pas trop se fier à leurs propositions, ni à leur present, & qu'autant que j'en pouvois juger, ils n'étoient pas venus là pour s'en retourner sans rien faire; qu'ils étoient trop jaloux de leur gloire pour ne rapporter de leur course, que l'honneur de s'être accommodez avec un Peuple, qu'ils prétendoient soumettre; Qu'ainsi à mon sens, toutes ces belles paroles, toutes ces démonstrations d'amitié n'étoient que des apparences trompeuses pour les mieux surprendre.

Les Illinois n'eurent pas beaucoup de peine à croire & à se persuader tout ce que je leur dis. Ils se mirent cependant en devoir de répondre à leurs propositions par des présens reciproques & par une nouvelle ambassade. Il y avoit eu pendant tout ce tems une suspension d'armes: les jeunes Illinois contens d'avoir répoussé, au dépens de quelques-uns des leurs, les premiéres attaques de leurs ennemis, ne voulurent point s'exposer à un nouveau combat, & préfererent le plaisir de la chasse à une gloire perilleuse; ainsi la plûpart prirent ce moment pour décamper, & deserterent. Ceux qui étoient restez, se voyant abandonnez des plus braves, & appercevant venir à eux les ennemis en corps de bataille, ils n'eurent pas l'assû-

rance

rance de les attendre. Comme ils ne se croyoient pas assez forts pour se défendre, ils prirent le parti de leur abandonner le terrain, & d'aller chercher ailleurs une nouvelle demeure ; ils allerent rejoindre leurs familles à trois lieuës de là.

Les ennemis se jetterent dans leur camp entierement abandonné ; quelques François qui resterent, deux Peres Recollets & moi, nous nous renfermâmes dans nôtre Fort. Au bout de deux jours les Islinois ayant paru sur une hauteur en assez grand nombre, & dans une contenance assez fiere, les Iroquois nous soupçonnerent de quelque intelligence avec eux, & crurent que c'étoit nous qui les avions rappellez. Comme ils les croyoient en plus grand nombre qu'ils n'étoient en effet, & que d'ailleurs ils avoient éprouvé leur valeur dans la derniere occasion, il me prierent de vouloir être leur mediateur pour moyenner encore un nouveau traité de paix entre les deux Nations. J'acceptai volontiers cette mediation, ils me donnerent un des plus considerables des leurs pour me servir d'otage ; j'allai trouver les Islinois, & le Pere *Zenobe* eut la bonté de m'accompagner. Dès que je fus dans le champ des Islinois, je leur proposai les offres de leurs ennemis, & leur dis qu'ils étoient prêts d'étouffer toutes sortes d'inimitiez ; que j'amenois avec moi, pour garant de leur bonne foi, un jeune Iroquois des plus considerables de la Nation.

Les Islinois m'écouterent avec beaucoup de plaisir, me chargerent de les assûrer de leur entiere correspondance, me laisserent le maître des articles de la paix, & me promirent

mirent de leur envoyer sur l'heure un ôtage de pareille consideration. Cependant ils me prierent de ne point perdre de tems, & d'aller incessament traiter cette affaire.

Je voyois les chpses en trop bon chemin pour ne pas me promettre un bon succès de ma méditation. Après avoir pris un leger rafraichissement chez eux, je me hâtai d'aller conclurre avec les Iroquois. Je leur portai parole d'un entier consentement de la part des Islinois, & leur dis en même tems qu'ils avoient mis à ma disposition cette affaire; que, s'ils vouloient, nous irions sur l'heure même travailler aux conventions pour établir une paix stable, solide, & de longue durée. La-dessus l'ôtage Islinois arriva, qui confirma les Iroquois dans la croyance de tout ce que j'avois avancé. Mais il gâta tout par son imprudence : car après avoir loué leur valeur & leur generosité, il avoüa avec trop d'ingenuité, que le nombre de leurs combattans n'étant tout au plus que de quatre cent, ils recevoient leurs propositions de paix comme une grace dont toute sa Nation leur étoit très-obligée, & que pour marque de reconnoissance ils étoient prêts de leur envoyer quantité de castors & nombre d'esclaves. Qui ne sait que lorsqu'il s'agit d'accommodement, ou de traitté, le trop de sincerité ou d'empressement recule souvent les affaires, loin de les avancer? En effet les ennemis qui jusques-là, sur ce que je leur avois dit, avoient eu la moitié de la peur, & qui même croioient le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit en effet, reprirent toute leur

leur fierté, & me firent de sanglans reproches de ce que je leur avois fait les Islinois beaucoup plus nombreux qu'ils n'étoient, que je leur avois arraché la victoire des mains par cette tromperie, & qu'ils devroient me faire payer aux dépens de ma vie la perte du butin qu'ils auroient fait, sans moi, sur leurs ennemis.

J'eus bien de la peine à me tirer de ce mauvais pas: cependant je leur fis entendre que ce que l'ôtage venoit de leur dire, n'avoit rien d'incompatible avec ce que je leur avois dit, que dans le tems de leur arrivée, les Islinois étoient du moins au nombre de six-cent combattans, mais que beaucoup avoient deserté; qu'au reste mes intentions avoient toujours été très-bonnes, & que tout mon but n'avoit été qu'à faire parvenir les choses à un sincere accommodement. Au surplus je leur representai qu'ils s'étoient rendus les maîtres de leur champ & de leurs terres, qu'ils étoient en état d'imposer telle loi à leurs ennemis qu'ils souhaiteroient. Ne vous est-il pas assez glorieux, *ajoûtai-je*, d'accorder la paix à des gens qui s'offrent même de l'acheter? Les Iroquois se rendirent, ou plûtôt firent semblant de se rendre à mes raisons, me regarderent d'un œil un peu plus riant, & renvoyerent l'Islinois dans le camp dire à ceux de sa Nation, qu'ils le prioient de se rendre le lendemain dans le leur, pour y conclure une solide paix.

Les principaux des Islinois ne manquerent pas de se trouver le lendemain au rendez-vous, avec leurs castors & leurs escla-

ves:

ves : les Iroquois les reçurent fort honnêtement, leur promirent de les remettre au premier jour en poſſeſſion de leurs habitations, & leur offrirent en même tems divers colliers avec quelques pelleteries. Par le premier collier ils demandoient pardon au Gouverneur des François, de ce qu'ils étoient venus troubler une Nation qui vivoit ſous leur protection : par le ſecond, ils faiſoient la même civilité à M. de la Sale ; & par le troiſiéme ils juroient aux Iſlinois une éternelle alliance. Les Iſlinois leur firent les mêmes proteſtations, après quoi chacun ſe retira.

Pendant que ces deux Nations ſe donnoient de mutuelles aſſurances d'amitié, j'appris de bonne part, que les Iroquois faiſoient faire des canots d'écorce d'orme, à deſſein de pourſuivre les Iſlinois le long du fleuve pour les perdre & pour les exterminer. Comme j'accompagnois un des principaux Iſlinois, il me demanda ce que je penſois de leur reconciliation. Je lui répondis franchement qu'il n'y avoit pas grand fond à faire ſur la parole de ces perfides, que j'étois aſſuré qu'ils faiſoient travailler à des canots pour les ſuivre ſur leur Riviere ; que s'ils m'en croyoient ils profiteroient du tems, & ſe retireroient en quelqu'autre contrée où ils tâcheroient de ſe bien fortifier pour ſe mettre à couvert de leur ſurpriſe. L'Iſlinois donna dans ma penſée, me remercia de mon conſeil, & nous étant ſeparez, il s'en alla rejoindre ſes gens, & je me retirai dans nôtre Fort.

Le huitiéme jour de leur arrivée & le dixié-

dixiéme de Septembre, les Iroquois me firent appeller à leur Conseil avec le Pere *Zenobe*, & nous ayant fait asseoir, ils firent mettre six paquets de castor devant nous. Ensuite m'adressant la parole, ils me dirent que leur Nation nous offroit ces presens, & nous prioit en même tems de vouloir donner de leur part les deux premiers paquets à M. le Comte de Frontenac, leur pere, & de l'assurer qu'ils ne vouloient plus manger des Islinois, ses enfans; qu'ils me donnoient le troisiéme pour servir d'emplâtre à ma playe; que le quatriéme nous serviroit d'huile, au Pere *Zenobe* & à moi, pour nous frotter les jambes dans le cours de nos voyages; que par le cinquiéme ils nous exhortoient à adorer le Soleil; & qu'enfin par le sixiéme ils nous sommoient de décamper le lendemain, & de nous retirer dans nos habitations Françoises.

Je ne manquai pas de les remercier au nom de toute nôtre Nation, tant de la consideration qu'ils avoient témoignée avoir pour M. le Comte de Frontenac & pour M. de la Sale, que du bon traitement qu'ils avoient fait aux Islinois, nos bons amis, & des bonnes huiles, ou emplâtres dont ils nous avoient gratifiez, le Pere *Zenobe* & moi. Je les suppliai aussi de vouloir toûjours conserver les mêmes sentimens pour les uns & pour les autres; après quoi je leur demandai quand ils partiroient eux-mêmes, & quand ils remettroient les Islinois dans leurs terres, selon leur promesse. Cette demande leur parut un peu brusque ou trop hardie. Je ne l'eus pas plûtôt faire, qu'il

f
g
c
c
h
f
f
a

qu'il s'éleva un grand murmure parmi eux. Il y en eut quelques uns qui me répondirent, que *puisque j'étois si curieux, ils alloient me le dire; que ce seroit aprés avoir mangé quelques-uns de nos freres, ou des Islinois.* Ayant entendu ce discours, je repoussai avec le pié leur present, & leur témoignai que puisqu'ils avoient ce dessein, je n'avois pas besoin de leur present, loin de vouloir l'accepter; qu'au reste je partirois sans leur ordre & sans leur congé, quand il me plairoit. Leurs chefs s'étant levez, nous dirent que nous pouvions nous retier. Aussi-tôt un *Abenaguis* qui étoit parmi eux, & de mes anciens amis, s'approcha de moi pour me dire que ces gens étoient fort piquez contre moi, & me conseilla de me retirer le plus vîte que je pourrois. Je profitai de son avis, nous nous retirâmes, le Pere *Zenobe* & moi, & nous doublâmes le pas vers notre Fort, où nous étant renfermez, nous nous mîmes sur nos gardes durant la nuit, résolus de nous bien défendre en cas que nous fussions attaquez.

Quand nous nous vîmes en sureté, nous raisonnames quelque tems sur la dissimulation & sur l'infidelité de ces peuples, sur l'état de nos affaires, & sur le peril que nous avions couru dans ce dernier Conseil. Le Pere *Zenobe* me blâmoit de ma brusquerie, me disant qu'il est quelquefois bon, & même necessaire de se menager, quand on n'est pas le plus fort, dans l'esperance de trouver des occasions plus favorables. Mais je lui dis que la fermeté qu'on fait

paroître a ſouvent un meilleur effet, que la baſſeſſe & la ſoumiſſion. Que les ames cruelles ne s'attendriſſent jamais par des ſupplications & des actions rampantes, au lieu que ſouvent elles ſe rendent à la vigueur & à la reſiſtance; qu'au reſte, lorſqu'il y a du danger, il vaut mieux prendre le parti d'un homme de cœur, que celui d'un lâche; que dans cette derniere occaſion j'avois voulu repouſſer le mépris par le mépris; qu'ayant entrevû la mauvaiſe volonté des Iroquois, accompagnée même de raillerie, j'avois crû devoir rebuter ce qu'ils ne me preſentoient que pour ſe mieux moquer de moi, & leur témoigner par ma réponſe, ma fermeté dans le peril, plûtôt que d'en venir à des priéres ou à des flateries inutiles. Cependant voyant bien que nous n'étions pas en état de reſter plus long-tems, nous employâmes le reſte de la nuit à faire notre équipage pour le lendemain; nous étions encore quinze François dans le Fort, les deux Peres Recollets & moi. Cinq François voulurent être de ma compagnie, les autres ſe réſolurent d'aller rejoindre les Iſlinois, ou d'aller chez quelqu'autre Nation. Nous partageâmes nos munitions, nos armes & nos effets, & chacun fit ſon paquet.

Le lendemain onziéme de Septembre de l'année 1681. dès la pointe du jour, chacun prit ſon parti, & nous nous embarquâmes les deux Peres, les cinq François & moi dans un canot, ſur la Riviere des Iſlinois. Après cinq lieuës de chemin nous mîmes à terre pour ſecher quelque peleterie, & pour rac-

com-

commoder notre canot qui prenoit eau de tous côtez. Pendant ce tems-là le Pere *Gabriel* me dit qu'il s'en alloit le long du rivage dire à ſon Office. Je l'avertis de ne point s'écarter à cauſe que nous étions entourez d'ennemis. La beauté du climat, la douceur de l'air, l'agrement & l'aſpect de la campagne chargée de beaux arbres & couverte de vignes, l'engagerent à aller un peu trop avant; & le firent tomber dans le piege que je lui avois prédit. Cependant le jour finiſſoit, & voyant que ce Pere ne revenoit point, j'entrai dans quelque chagrin de ſon retardement. Le Pere *Zenobe* n'en avoit pas moins que moi; nous allâmes le chercher de tous côtez avec un de nos gens; nous rencontrâmes ſa piſte, nous la ſuivîmes quelques pas, mais bien-tôt après nous la trouvâmes occupée par pluſieurs autres qui nous empêcherent de ſuivre celle du bon Pere; de ſorte qu'après avoir couru de tous côtez, au commencement de la nuit nous fîmes un grand feu ſur le rivage pour lui ſervir de ſignal : nous paſſâmes même de l'autre côté de la riviere, l'appellant de tems en tems à haute voix. Tous nos cris, tous nos pas furent inutiles. Ce Religieux ayant été malheureuſement rencontré dans un lieu écarté, par une troupe de Sauvages nommez *Qnicapous*, fut entraîné dans le bois, & là il fut maſſacré par ces Barbares, qui lui couperent la tête; & lui prirent ſon Breviaire, qu'un de la troupe vendit enſuite à un Pere Jeſuite, de qui nous avons depuis apris ces particularitez. Ainſi mourut ce bon Religieux âgé de ſoixante dix ans, au

milieu des prieres & des cantiques, divins, par les mains de ces malheureux, pour le salut desquels il étoit venu dévoüer sa vie.

Après ces vaines recherches, nous ne laissâmes pas de l'attendre le lendemain jusqu'à midi; & n'y ayant plus d'esperance de le voir revenir, tristes que nous étions, nous nous embarquâmes sur la même riviere, & la remontâmes à petites journées, toûjours dans l'attente du Pere Gabriel. Après environ un mois de navigation, nous primes terre à deux journées du grand Lac des Illinois; Nous y conduisimes notre bagage par des traîneaux. Etant embarquez environ le 20. d'Octobre sur ce Lac, nous navigeâmes huit ou dix jours; un coup de vent nous porta sur un bord, à vingt lieuës du grand Village de *Potavalamia*. Les vivres nous manquant nous fumes obligez de prendre terre, & de glaner dans les bois. Comme j'étois extrémement affoibli par une fiévre qui me consumoit, & que d'ailleurs mes jambes étoient fort enflées, nous ne pouvions gueres avancer. Cependant à force de nous traîner, nous arrivâmes à la Saint Martin, audit Village dont je viens de parler, où nous ne trouvâmes personne, & par conséquent nul secours pour nous rétablir. Nous avançâmes dans le desert, où nous rencontrâmes heureusement du blé d'Inde, avec lequel nous fîmes de la bouillie durant quelques jours. Etant munis de cette petite provision nous regagnâmes le Lac, & nous y étant rembarquez, après deux jours de navigation un vent de large nous por-

porta à terre. Nous abordâmes à une rade où nous trouvâmes des traces fraîches, qui nous conduisirent jusqu'à un autre Village des *Poutoualamis*, mais entierement abandonné. Il y avoit cependant encore quelque reste de blé d'Inde, & quelque peu de cerf boucanné. Nous ne negligeâmes pas ce petit secours, que le hazard nous presentoit, & nous en étant fournis, le lendemain nous primes le chemin de la Baye des *Puans*, traînant toujours notre canot & notre bagage, & nous y arrivâmes vers la fin du mois de Novembre.

Cette Baye est un regorgement du Lac au dedans des terres; l'embouchure en est étroite, & va toûjours en s'élargissant: son circuit est de plus de dix lieuës. Il y a dans son enceinte une avance du Lac, qu'on a appellé, *l'Ance à l'esturgeon*: parce qu'il y a dans cet endroit plusieurs poissons de cette espéce. Nous nous y reposâmes quelques jours avec des Sauvages qui faisoient la chasse des Castors aux environs. C'étoient des *Poutoualamis* qui nous voulurent bien donnner le plaisir de la chasse.

Comme tout ce païs est coupé par un nombre infini de ruisseaux, ou de petites rivieres bordées de gros arbres, & que les bois y sont pleins de trembles, dont les petites feuilles & les branches les plus tendres servent de nourriture aux Castors, ces animaux s'y plaisent fort, & y sont en trés-grand nombre.

Ce sont, comme l'on sait, des amphibies, qui ne peuvent se passer de l'eau,

de l'air, & de la terre. Ils ſont preſque auſſi gros que des moutons, mais beaucoup plus petits; leurs jambes ſont courtes, leur pattes approchent de celles des Singes, pour leur ſoupleſſe. Leur muſeau eſt long, armé de dents très-fortes; leurs corps eſt revêtu d'une ſoie longue & fine, mais leur queuë eſt un aſſemblage de pluſieurs cordons très-durs, qui étant d'un fort petit volume ſur le croupion, ſe développent enſuite, & forment en s'élargiſſant la baſe d'un triangle. Elle leur ſert comme de maſſe ou de truelle pour taper la terre molle. Leur inſtinct admirable paroît dans leur bâtiment. Il ſe logent dans de petites cabannes qu'ils ſe bâtiſſent eux-mêmes; & quand il eſt queſtion de ſe loger, ils cherchent enſemble un lieu commode pour leur habitation. C'eſt pour l'ordinaire dans le lit de quelque riviere qui ne ſoit ni trop large, ni trop profonde, ſur le bord de laquelle il y ait quelque gros arbre, dont le tronc panche vers l'eau. Quand ils ont trouvé un lieu qui leur convient, ils font entre eux un cercle; ils ſe regardent comme s'ils vouloient tenir conſeil. En effet, on remarque qu'ils s'aſſemblent toujours en nombre impair, tels que ſont cinq, ſept, neuf, onze, comme s'ils vouloient qu'il y en eut un qui décidât. Enſuite, la premiere choſe qu'ils font, c'eſt de couper l'arbre qui eſt au bord de la Riviere. Ils le prennent ordinairement à un pié & demi de terre, & le tranchent tout au tour de haut en bas; ſi bien qu'après l'avoir coupé, l'arbre tombe toujours dans l'endroit & dans le ſens qu'ils veulent;

& c'eſt juſtement au travers de la riviere, pour en arrêter, ou du moins pour en rallentir le cours. Si les branches de l'arbre empêchent qu'il n'appuye bien contre le fonds, ils ne manquent pas de les couper bientôt, & de faire un bon ciment d'un côté & d'autre avec des pierres, des branches, & du limon, pour fermer exactement le paſſage à l'eau. Si l'arbre n'a pas aſſez de longueur pour joindre les deux bords, ils en vont couper un autre au rivage oppoſé, ou s'ils n'en rencontrent pas, ils font des eſpéces de bâtardeaux, pour arrêter le cours de l'eau. Mais comme la riviere pourroit inonder, ou rompre la digue par ſa violence, ils laiſſent de diſtance en diſtance quelques ouvertures à la chauſſée par où l'eau puiſſe s'écouler. C'eſt ainſi qu'ils commencent leur bâtiment, enſuite ils ſe mettent à maſſonner au pié de leur ouvrage: pour tout ciment ils prennent du limon qu'ils battent & rebattent avec leur queuë. Ils le mettent couche ſur couche, juſqu'à ce qu'ils ayent élevé leur édifice trois pieds de haut: ils le voutent, le poliſſent en dedans d'une maniére très-propre; ils ſe font ainſi trois petits pavillons, qui communiquent les uns aux autres. L'un eſt pour leur gîte, l'autre pour garder leur proviſion, & le dernier pour leur neceſſité. Ce qu'il y a de plus merveilleux en ceci, c'eſt que dans l'un de ces appartemens, ils creuſent un baſſin, une eſpéce d'aqueduc, ou de canal ſouterrain qui va juſqu'à la riviere. Ce baſſin ſert de reſervoir dans lequel ils mouillent toujours leur queuë, faute de quoi ils mourroient

bien-tôt; & en cas de peril, leur canal leur ſert de refuge & de chemin dérobé pour gagner la riviere. Si pendant qu'ils bâtiſſent, quelqu'un de la troupe a écorché ſa queuë à force de taper la terre, il renverſe ſa queuë ſur ſon dos, pour montrer au reſte de la troupe, qu'il n'eſt plus en état de travailler.

Leur digue & leur cabanne étant faites, les Sauvages pour les en chaſſer, n'ont qu'à courir les petites rivieres, & dès qu'ils apperçoivent la chauſſée, ils peuvent compter que la cabanne du Caſtor n'eſt pas loin. Ils s'en approchent d'auſſi prés qu'ils peuvent. Dès que le Caſtor voit ou entend les chaſſeurs, il s'enfonce dans ſon baſſin, & ſuivant le courant de l'eau par deſſous terre, il ſe retire dans le lit de la riviére. Mais comme il ne peut ſe paſſer d'air, il leve de temps en temps la tête hors de l'eau, & le Sauvage prend ce moment, ſi c'eſt en été, pour le tuer dans l'eau même, & ne manqne pas de le percer de ſon trait: ou ſi c'eſt en hiver, quand les rivieres ſont glacées; n'y ayant pas moyen de le tirer, le chaſſeur fait divers trous dans la glace, d'eſpace en eſpace, & ſe couche tout auprés ſur le glacis. Le Caſtor paſſant par deſſous leve la tête hors du trou pour reſpirer. Alors le chaſſeur enfonce & gliſe la main ſur le corps du Caſtor qui nage; mais quand il a paſſé juſqu'à l'endroit où la queuë s'élargit, le chaſſeur ſerre la main, & l'empoignant fortement, le tire & le jette ſur la glace. Comme il ne marche que fort lentement, on le ratrape auſſi-tôt, & l'on

l'aſ-

l'assomme. On trouve quelquefois des huit ou dix chaussées dans l'espace de deux lieuës. Aucun Castor n'en échape. Nous eumes le plaisir de cette chasse pendant huit ou neuf jours, quoique le tems fût extrémement froid.

Après nous être un peu refaits, & munis de quelques provisions, nous nous remîmes sur le Lac le 7. de Decembre, & ayant pris à droite pour aller à *Missilimachinac*, un vent contraire nous arrêta pendant huit jours, & nous força d'aller relâcher au même endroit d'où nous étions partis. Par malheur les Sauvages n'y étoient plus, mais ils y avoient laissé quelques restes de cerf boucanné, nous cabannâmes du mieux que nous pûmes, & nous allumâmes un grand feu pendant toute la nuit, mais nous fîmes une très mechante chere. Cependant le vent changea, & nous crûmes pouvoir faire voile le lendemain. L'ance s'étant toute glacée, il falut se resoudre d'aller par terre. Comme nous étions dans ce dessein, la maladie d'un de nos François nous arrêta. Je me disposai à chercher du secours dans les bois avec quelqu'autre de la troupe. Dans ce même moment deux Sauvages *Ontouas* se présenterent & s'offrirent de nous conduire dans un village voisin, où ils nous assurerent que nous serions bien reçus. Notre malade prit courage, ayant entendu des offres si agréables, & nous partîmes à l'heure même. Après trois bonnes heures de chemin, nous arrivâmes à un village des *Poutoualamis*, où nous fîmes rencontre de plusieurs François habituez avec ces Sauva-

ges, & les uns & les autres nous y firent un accueil favorable.

Après deux jours de séjour, le Pere *Zevobe* ayant appris que les Jesuites avoient une belle habitation au fond de la Baye, & croyant qu'il étoit plus séant à un homme de son caractere, d'aller dans une maison religieuse, que de demeurer parmi des Sauvages, hommes libertins, il alla hiverner avec ces Peres. Pour moi je passai agreablement le reste de l'hiver avec ma troupe dans ce même village, jusqu'au commencement du Printems.

Vers le milieu du mois de Mars de l'année 1682. l'herbe étant deja grande dans les prez, j'y pris quelquefois le divertissement de la chasse aux Bœufs. Ces animaux sont de la moitié plus grands que les nôtres; leur poil est une espéce de toison très-fine, & fort longue: leur paleron est d'une grandeur extraordinaire; leurs cornes recourbées sont d'une hauteur prodigieuse: leurs yeux sont grands à faire peur. Ils vont toûjours attroupez, la moindre troupe est de trois ou quatre cent; quand ils défilent ils font de grands chemins battus, où l'herbe est toute foulée. Au reste, ils sont si sauvages, qu'ils s'effarouchent au moindre bruit, ou à la moindre approche des hommes. Ils paissent dans de vastes prairies, où l'herbe est extrémement haute. Pour en faire une bonne chasse les Sauvages les entourent de loin; cependant l'un d'eux se glisse sous l'herbe jusqu'au milieu du troupeau, & dès qu'il est venu là, il s'éleve tout d'un coup en sursaut en faisans un grand cri. Les bœufs

[re-

prennent auſſi-tôt l'épouvante, les uns courent d'un côté, & les autres d'un autre: les Sauvages rangez en cercle les tirent de toutes parts, & comme ces animaux, tout bleſſez qu'ils ſont, ne laiſſent pas de courir ſur celui qui les a tirez, pour prévenir ce danger, le chaſſeur adroit les viſe à la cuiſſe ou à la hanche, ou à quelqne jambe, & ne manque pas de leur fracaſſer l'os: ce qui met l'animal dans l'impoſſibilité de courir après le coup. Comme aucun trait ne porte à faux, autant de coups tirez ſont autant de bœufs par terre; de ſorte que vingt chaſſeurs bleſſeront quelquefois plus de quarante ou cinquante bœufs, qu'ils vont enſuite aſſommer à coups de maſſuë. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt le fracas que fait le trait tiré par le Sauvage: car outre la juſteſſe & la rapidité du coup, la force en eſt ſurprenante; d'autant plus que ce n'eſt ou qu'une pierre, ou qu'un os, ou quelquefois un morceau de bois très-dur, mis en pointe, & ajuſté au bout de la fléche, avec de la colle de poiſſon, qui fait ce terrible effet. Quand les Sauvages vont à la guerre, ils empoiſonnent la pointe, ou l'extremité de leur dard, en ſorte que s'il reſte dans le corps, il faut mourir. L'unique reſſource qu'il y a en cette occaſion, c'eſt d'arracher le trait par l'autre côté de la plaie, en cas qu'il traverſe; ou s'il ne traverſe pas, c'eſt de faire une contr'ouverture, & de l'arracher; après quoi ils connoiſſent par inſtinct certaines herbes, dont l'application emporte le venin, & les guerit.

Je reſtai le mois de Mars dans ce même

lieu : le Pere *Zenobe* vint m'y trouver au Printems, & nous étant allez rembarquer à l'Ance que nous avions quittée, nous allâmes enfin aborder à *Miſſilimachinac*, au commencement d'Avril, à deſſein d'y attendre M. de la Sale.

Depuis l'onziéme de Septembre 1681. que nous prîmes congé des Iſlinois, juſqu'au 1. d'Avril, ſept mois s'étoient écoulez. Pendant cet intervalle, M. de la Sale, ſur l'avis que je lui avois donné par ma lettre, étoit deſcendu chez les Iſlinois, avec une bonne recruë, dans le deſſein de nous ſecourir. Les Iroquois avertis de ſa deſcente, craignant de ſe trouver entre deux armées, s'en étoient retournez, & les Iſlinois étoient rentrez dans leurs poſſeſſions. M. de la Sale n'en trouva pourtant que quelques-uns, les autres étant allez hyverner dans les bois. Il exhorta ceux qui étoient reſtez, de rappeller leurs gens, les aſſûrant qu'il alloit bâtir un Fort, qui les mettroit à couvert de l'invaſion de leurs ennemis ; viſita celui de *Crevecœur*, qui étoit toûjours en même état, y mit une petite garniſon de quinze ou ſeize François, avec un Commandant, des munitons & des armes. Enſuite il remonta la riviere juſqu'au grand village, où pluſieurs familles Iſlinoiſes étoient revenuës ; travailla aux enceintes de ſon nouveau Fort, & ayant appris par quelques coureurs de bois, que j'avois pris ma route vers *Miſſilimachinac*, il ſe remit en chemin pour me venir joindre, ayant cependant laiſſé quelques ſoldats, & quelques ouvriers au Fort déſigné, pour continuer

mer ſon ouvrage & pour défendre ce Poſte.

Il n'arriva qu'environ le 15. Août de l'année 1682. à *Miſſilimachinac*, lui ſixiéme: là nous prîmes de nouvelles meſures pour achever la découverte que nous avions commencée. Il falut d'abord ſonger à faire de nouvelles proviſions pour un voyage de ſi long cours. Ce fut dans cette vûë qu'après ſix jours de repos, M. de la Sale partit en canot, pour aller à Frontenac; nous l'accompagnâmes, le Pere *Zenobe* & moi. Après avoir heureuſement vogué le premier jour, nous allâmes prendre terre à un village nommé *Fejagou*, appartenant aux Iroquois. M. de la Sale y trafiqua quelques pelleteries, & m'ayant ordonné de l'attendre là avec le Pere *Zenobe*, il ſe remit en canot pour Frontenac. Il trouva ſa barque en état, s'y munit de beaucoup de munitions & de vivres, y fit quelques nouveaux ſoldats, & m'envoya huit jours après ſa barque chargée de nouveau monde, de bonnes marchandiſes, & des choſes les plus neceſſaires. Nous la montâmes le Pere & moi, & allâmes le premier jour aborder à *Niagara*, au deſſous du Saut; là il falut mettre notre bagage & nos marchandiſes ſur des traineaux, & les conduire juſqu'au lac *Hyereo*, où nous nous rembarquâmes en canot au nombre de vingt perſonnes, tant ſoldats que matelots, avec nos meilleures marchandiſes. Après trois jours de navigation, nous allâmes prendre terre au bord de la riviere des *Miamis*, où nous étant cabannez, j'eus le tems d'y raſſembler quelques François, quelques

Sauvages *Abenaguis*, *Loups*, *Quicapous*, & autres. J'y augmentai nos munitions par le secours de la chasse, & j'y trafiquai quelques-unes de nos marchandises pour du bled d'Inde.

Ce fut là que M. de la Sale nous vint rejoindre vers la fin de Novembre. Le jour même de son arrivée, nous descendîmes en canot la riviere des *Miamis*, jusqu'à l'embouchure d'une autre nommée *Chicacou*, & nous la remontâmes jusqu'à un portage, qui n'est qu'à une lieuë de la grande riviere, des Illinois. Ayant mis à bord en cet endroit, nous y passâmes la nuit avec un fort grand feu; car le froid fut si rude, que le lendemain les rivieres furent glacées & impraticables. Il falut encore avoir recours au traîneau, pour conduire notre bagage jusqu'au village des Illinois, où nous trouvâmes les choses dans le même état où M. de la Sale les avoit laissées. Le village étoit cependant plus peuplé, ce qui nous donna occasion de nous remettre un peu de nos fatigues, & d'y renouveller nos provisions.

Les rivieres demeurant toujours glacées, nous nous vîmes obligez de recommencer nôtre chemin par terre. Le troisiéme de Janvier 1683. nous poussâmes notre traite jusqu'à trente lieuës au dessous. Là, le tems se radoucit, & les glaces se fondirent. Ainsi la navigation nous ayant paru commode, nous nous mîmes en canot le 24. de Janvier, & nous descendîmes la riviere des Illinois jusqu'au fleuve *Mississipi*, où nous arrivâmes le 2. de Fevrier. A considerer la Riviere des Illinois, depuis son premier portage,

tage, juſqu'à ſon embouchure dans ce fleuve, elle a bien cent ſoixante lieuës de cours navigable. Les environs en ſont auſſi delicieux que fertiles. On y voit des animaux de toutes eſpéces, cerfs, biches, loups cerviers, orignacs, bœufs ſauvages, chévres, brebis, moutons, liévres, & une infinité d'autres, mais peu de Caſtors. Pour des arbres, ce ne ſont que bois à haute fûtaye, avec de grandes allées, qui ſemblent tirées au cordeau; outre les ormes, les heſtres, les planes, les cedres, les noyers, les châtaigniers, on y voit des plaines toutes couvertes de grenadiers, d'orangers, de citronniers: en un mot de toutes ſortes d'arbres fruitiers. En pluſieurs endroits on y voit de grands ceps de vignes, dont les ſarmens confondus parmi les branchages des plus grands arbres, ſoutiennent des grappes de raiſin ſuſpenduës, d'une groſſeur extraordinaire.

Nous étant embarquez ſur le *Miſſiſſipi*, nous ſuivîmes ce grand fleuve. A ſix lieuës de l'embouchure de la riviere des Iſlinois, nous rencontrâmes celle des *Ozages*, dont le rivage & les environs ne ſont ni moins agreables, ni moins fertiles. Il eſt vrai que ſon eau charrie une ſi grande quantité de limon, qu'elle altere celle du *Miſſiſſipi*, & la rend toute limoneuſe juſqu'à plus de vingt lieuës après ſon embouchure. Ses rivages ſont bordez de gros noyers; on y voit une infinité de chauſſées faites par les Caſtors, & la chaſſe y eſt très-grande & fort commune. En remontrant vers ſa ſource ſes bords ſont habitez par des Sauvages qui trafiquent beaucoup

beaucoup en pelleteries. Nous paſſames une nuit à l'embouchure de cette Riviere.

Le lendemain, après dix lieuës de navigation, nous trouvâmes le village des *Tamaoas*. Nous n'y rencontrâmes perſonne, les Sauvages s'étant retirez dans les bois pour hyverner. Nous y fîmes pourtant quelques marques pour leur faire connoître que nous y avions paſſé. Enſuite continuant notre route, nous tombames après trois jours de courſe dans l'embouchure de la riviere des *Ouabachi*, qui vient de l'Eſt, & qui ſe jette dans le *Miſſiſſipi*, à quatre-vingt lieuës de celle des Iſlinois: c'eſt par cette riviere que les Iroquois viennent faire la guerre aux Nations du Sud. Nous cabannâmes une nuit dans cet endroit; après ſoixante lieuës de courſe, ſuivant toûjours notre grand fleuve, nous prîmes terre à un bord habité par des Sauvages, nommez *Chicacha*. Ce fut-là que nous perdîmes un François de notre ſuite, nommé *Prudhomme*. La recherche que nous en fîmes pendant neuf jours, nous donna occaſion de reconnoître pluſieurs Nations, & de bâtir un Fort en ce lieu, pour ſervir aux François d'entre-pauſe & d'habitation dans un païs auſſi beau que celui-là.

Durant cet intervalle deux de nos chaſſeurs firent rencontre de deux Sauvages *Chicacha*; qui leur offrirent de les conduire dans leur village. Nos gens entraînez par un eſprit de curioſité les ſuivirent. Ils furent fort bien reçûs, enſuite comblez de preſens, & priez par les principaux de faire en ſorte

que

que notre Chef les honorât d'une visite. Nos gens très-satisfaits de cet accueil, en firent leur raport à M. de la Sale, qui le lendemain même s'y transporta avec dix de sa troupe; il y reçut tous les bons traitemens qu'on peut attendre des peuples les plus civilisez, & n'eut aucune peine de leur inspirer les sentimens de soumission & d'obéïssance pour le Roi. Ces Sauvages même consentirent volontiers à la perfection de notre Fort.

Cette Nation est fort nombreuse, & peut mettre deux mille hommes sur pié: ils ont tous la face platte comme une assiette, ce qui est un trait de beauté parmi eux; c'est pour cela qu'ils prennent soin d'applatir le visage de leurs enfans avec des tablettes de bois, qu'ils appliquent sur leur front, & qu'ils sanglent fortement avec des bandes: toutes ces Nations jusqu'au bord de la mer se donnent cette figure: tout abonde chez eux, blé, fruit, raisins, olives, poules domestiques, poules d'Inde, outardes. M. de la Sale y ayant reçû de si bons rafraichissemens, & après leur avoir fait, par reconnoissance, present de quelques couteaux, & de quelques haches, s'en vint retrouver ses gens. Enfin après neuf jour d'attente, *Prudhomme* qui s'étoit perdu dans le bois, où il n'avoit vécu que de gibier revint nous rejoindre. M. de la Sale le chargea du soin d'achever le Fort, qu'il nomma de son nom, & lui en donna le commandement; après quoi il reprit sa route sur le même fleuve, vers la fin du mois de Fevrier.

Nous

Nous fumes trois jours ſans débarquer, le quatriéme, après avoir fait cinquante lieuës nous arrivâmes au village des *Cappa*: à peine eumes nous mis pié à terre, que nous entendîmes battre le tambour. D'abord croyant voir les ennemis à nos trouſſes, nous nous jettâmes dans nos canots, & paſſames à l'autre bord. Ici nous fimes auſſi-tôt une redoute, pour nous mettre à couvert de toute ſurpriſe. Les Sauvages vinrent nous reconnoître en canot; nous envoyâmes quelqu'un de nos gens au devant d'eux, pour leur preſenter le *Calumet*. Ils l'accepterent volontiers, s'offrirent en même tems de nous conduire dans leur habitation, & nous promirent toutes ſortes de ſecours. M. de la Sale ne balença pas d'y aller: cependant l'un des deux Sauvages prit le devant, pour donner avis de notre arrivée à ceux de ſa Nation. Leur Chef accompagné des principaux s'avança pour nous recevoir. Dès qu'il vit M. de la Sale, il vint le ſaluer d'une maniere fort grave, & d'ailleurs reſpectueuſe; lui offrit tout ce qui dépendoit de lui & de ſa Nation, & l'ayant pris par la main, il le conduiſit dans ſa cabanne. M. de la Sale marchant avec lui, témoigna combien il étoit ſenſible à ſes honnêtetez, & lui fit entendre ſon deſſein & ſes intentions, qui ne tendoient qu'à la gloire du vrai Dieu, & à lui faire connoître la puiſſance du Roi des François. Etant arrivez au villages nous vîmes une très-grande multitude de peuple, au milieu de laquelle étoient pluſieurs archers rangez par file. Le Chef s'étant quelque tems arrêté, declara à toute l'aſſemblée,

que

que nous étions envoyez de la part du Roi de France, pour reconnoître l'Amerique Septentrionale, & recevoir ſes Peuples ſous ſa protection. Il ſe fit alors une acclamation generale, par laquelle ce peuple parut témoigner ſa joye : & auſſi-tôt le Chef aſſura M. de la Sale de la parfaite ſoumiſſion de tout ſon peuple aux ordres du Roi ; le conduiſit dans ſa cabanne, & lui fit tous les bons traitemens poſſibles, auſſi-bien qu'à ceux de ſa troupe. Outre cela il lui fit des préſens fort conſiderables : par exemple, beaucoup de blé d'Inde, & d'autre proviſions neceſſaires, dont M. de la Sale fut fort content, auſſi-bien que de toutes ſes honnêtetez. Cette Nation n'a preſque rien de ſauvage ; ils jugent par leurs loix & par leurs coutumes. Chacun y jouït de ſon bien en particulier, dans l'étenduë de ſa terre.

A huit lieuës là ſont les *Akancéas*, dont les terres ont plus de ſoixante lieuës. Ils ſont diviſez en pluſieurs villages, de diſtance en diſtance. Les *Cappa* nous donnerent deux guides pour nous mener juſqu'au premier, qu'on appelle *Togengan* : il eſt ſur le bord d'un fleuve, nous y fumes très-bien reçus : à deux lieuës de celui-ci nous deſcendîmes en canot à celui de *Torimant* ; & à ſix lieuës de ce dernier, dans un autre appellé *Ozotoni*. Nous fumes par tout également bien reçus ; & comme notre arrivée avoit déja fait du bruit dans toute la Nation, nous trouvâmes une fort nombreuſe aſſemblée de peuple dans celui ci ; ce qui obligea M. de la Sale d'y faire arborer les Armes du Roi, au bruit de notre Artillerie. L'éclat & le

feu de nos armes imprima un tel respect, & jetta une telle consternation parmi toute cette multitude, que leur Chef nous jura de la part de sa Nation une inviolable alliance. Ce climat & celui des *Cappa* est le même; il est sur le 34. degré de latitude: le païs abonde generalement par tout en grains, en fruits, en gibiers de toute nature & de toutes especes. La temperature de l'air y est merveilleuse; on n'y voit jamais de nége, très-peu de glace: leurs cabannes sont bâties de bois de cedre, toutes nattées en dedans: ils adorent toutes sortes d'animaux, ou pour mieux dire, ils n'adorent qu'une seule Divinité, mais qui se manifeste dans un animal, tel qu'il plait à leur *Jongleur* ou *Prêtre*, de le determiner. Ainsi ce sera tantôt un bœuf, tantôt un orignac, tantôt un chien ou quelque autre. Quand ce Dieu sensible est mort, c'est un dueil universel; mais qui se change bien-tôt en une grande joye, par le choix qu'ils font d'une nouvelle Divinité mortelle, qui est toujours prise d'entre les Brutes.

Environ soixante lieuës au dessous de cette Nation, sont les *Tacenças*, peuple qui ne cede ni en force, ni en beauté de climat à aucun autre de l'Amerique. Les *Akancéas* nous donnerent des guides pour nous y conduire. Nous étant mis en canot, nous suivîmes toujours le cours du grand fleuve. Dès la premiere journée nous commençames à voir des Crocodiles le long du rivage, ils sont en très-grand nombre sur ces bords, & d'une grosseur prodigieuse. Il y en a de vingt ou trente piés. A voir un animal

nimal si monstrueux, qui croiroit qu'il ne vient que comme un poulet, & qu'il soit éclos d'un œuf? aussi on remarque qu'il croît tous les jours de sa vie. Nous observâmes qu'ils nous fuïoient quand nous les poursuivions; & que lorsque nous les fuïons, il nous poursuivoient. Nous les écartâmes à coup de fusil, & nous en tuâmes quelques-uns. Le jour suivant, étant arrivé vis-à-vis du premier village de *Taenças*, M. de la Sale me députa vers le Chef, pour lui apprendre son arrivée, & me donna les deux guides *Akancéas*, avec deux *Abenaguis*, pour me servir de truchemens.

Comme ce village est au delà d'un Lac qui a huit lieuës de tour à demi-lieuë du bord, il nous fallut porter un canot d'écorce pour le traverser. Nous le passâmes en deux heures. Dès que nous fumes sur le rivage, je fus surpris de la grandeur du village, & de la disposition des cabannes. Elles sont disposées à divers rangs, & en droite ligne autour d'une grande place; toutes faites de bousillages, & recouvertes de nattes de canne. Nous en remarquâmes d'abord deux, plus belles que les autres, l'une étoit la demeure du Chef, & l'autre le Temple; chacune avoit environ quarante piés en quarré: les murailles en étoient hautes de dix piés, & épaisses de deux: le comble en forme de dôme étoit couvert d'une natte de diverses couleurs. Devant la maison du Chef étoient une douzaine d'hommes armez de demi piques: comme nous nous presentâmes, un Veillard s'adressa à moi, & me prenant par la main, il me conduisit dans un

un vestibule, & de là dans une grande salle en quarré, pavée & tapissée de tous côtez d'une très-belle natte. Au fond de cette salle, en face d'entrée étoit un beau lit, entouré de rideaux, d'une étoffe fine, faite & tissue de l'écorce de meûriers. Nous vimes sur ce lit, comme sur un Thrône, le Chef de ce peuple au milieu de quatre belles femmes, environné de plus de soixante vieillards armez de leurs arcs & de leurs fléches. Ils étoient tous couverts de cappes blanches & fort déliées: celle du Chef étoit ornée de certaines houppes d'une toison différemment colorée. Celles des autres étoient toutes unies. Le Chef portoit sur sa tête une thiare d'un tissu de jong très-industrieusement travaillé & relevé par un bouquet de plumes différentes; tous ceux qui étoient autour de lui, étoient nud-tête; les femmes étoient parées de vestes de pareille étoffe, portoient sur leurs têtes de petis chapeaux de jonc, garnis de diverses plumes: elles avoient encore des brasselets tissus de poil, & plusieurs autres bijonx, qui relevoient leur ajustement. Elles n'étoient pas toutes-à-fait noires mais bises, le visage un peu plat, les yeux noirs, brillans, bien fendus, la taille fine & dégagée, & toutes me parurent d'un air riant & fort enjoué.

Surpris, ou plûtôt charmé des beautez de cette Cour Sauvage, j'adressai la parole à ce venerable Chef, & lui dis au nom de M. de la Sale, qu'ayant l'honneur d'être envoyé de la part du *Roi de France*, le plus puissant des Rois de la terre, pour reconnoître toutes les Nations de l'Amerique, & pour les invi-

inviter à vivres sous la domination d'un si grand Prince, nous venions leur offrir notre alliance & notre protection, sous laquelle toutes les Nations d'enhaut s'étoient déja rangées: que si nous prétendions nous établir dans ce païs, c'étoit moins pour les assujettir sous un joug rigoureux, que pour les maintenir tous par la force de nos armes, dans les bornes de leurs possessions, & pour leur faire part de nos plus beaux Arts & de nos richesses; moins pour leur ravir leurs trésors, que pour leur aprendre à s'en servir; moins pour leur ôter leurs terres, que pour leur enseigner à les bien cultiver, & pour leur ouvrir par la navigation le commerce des notres; moins enfin pour être leurs Souverains & leurs Maitres, que pour être leurs amis & leurs freres.

Le Chef, après m'avoir attentivement écouté, & un de nos *Abenaguis* lui ayant expliqué le sens de mon discours, m'embrassa, & me répondit d'un air doux & riant, que sur le rapport que je lui faisois de la grandeur de notre Monarque, il avoit déja conçu pour sa Majesté tous les sentimens de veneration & de respect qu'on devoit à un si grand Prince; qu'il auroit le lendemain l'honneur de voir M. de la Sale, & de l'en assurer plus particulierement. Là dessus je lui offris de la part de M. de la Sale, une épée damasquinée d'or & d'argent, quelques étuis garnis de rasoirs, ciseaux & couteaux, avec quelques bouteilles d'eau de vie. Je ne saurois assez exprimer avec quelle joye il reçut tous ces petits présens. Je m'apperçus cependant qu'une de ses femmes maniant

niant une paire de ciseaux, & en admirant la propreté, me sourioit de tems en tems, & sembloit m'en demander autant. Je pris mon temps pour m'approcher d'elle, & ayant tiré de ma poche un petit étui d'acier travaillé à jour, où il y avoit une paire de ciseaux, & un petit couteau d'écaille; & faisant semblant d'admirer la blancheur & la finesse de sa veste, je lui mis finement l'étui dans la main. En le recevant elle serra fortement la mienne, & me fit conçevoir par là, *que ces femmes n'ont pas tout-à fait le cœur sauvage*, & qu'elles pourroient bien s'apprivoiser avec nous. Une autre de la compagnie, qui n'étoit ni moins propre, ni moins agréable que celle-ci, nous étant venue joindre, me fit entendre en me montrant les épines qui servoient d'attache à sa juppe, que je lui ferois plaisir de lui donner des épingles. Je lui en donnai un rouleau de papier garni, avec un étui d'aiguilles & un dé d'argent. Elle reçut ces colifichets avec une joye tout-à fait grande. J'en donnai autant aux deux autres. La mieux faite & celle qui paroissoit la plus aimable ayant pris garde que j'admirois le colier qu'elle portoit à son coû, le détacha adroitement, & me l'offrit d'une maniere tout-à-fait honnête. Je me défendis quelque tems de l'accepter: mais le Chef lui ayant fait signe de me le donner, je ne pus me dispenser de le recevoir, à dessein de le presenter à M. de la Sale. Pour lui témoigner ma reconnoissance, je lui donnai dix brasses de rasade bleuë, qu'elle me parut estimer pour le moins autant.

Ce-

Cependant comme le jour declinoit, je voulus prendre congé du Chef de cette Nation; mais il me pria fortement d'attendre au lendemain, & me remit entre les mains de quelques-uns de ſes Officiers avec ordre de me faire bonne chere. Je n'eus pas beaucoup de peine à me rendre à ſes offres, & l'envie que j'avois d'apprendre leurs mœurs & leurs maximes me fit reſter avec plaiſir. On me conduiſit d'abord dans un appartement meublé à peu prés comme celui du Prince. On m'y donna une collation mêlée de gibier & de fruit. Je bûs même quelques liqueurs.

Pendant ce tems là je m'entretenois avec un vieillard, qui me ſatisfit ſur tout ce que je lui demandois. Pour ce qui concernoit leur Politique, il me dit qu'ils ne ſe gouvernoient que par la ſeule volonté de leur Chef; qu'ils le reveroient comme leur Souverain, qu'ils reconnoiſſoient ſes enfans comme ſes legitimes Succeſſeurs; que lorſqu'il mouroit, on lui ſacrifioit ſa premiere femme, ſon premier Maître-d'hôtel, & vingt hommes de ſa Nation, pour l'accompagner dans l'autre monde. Que durant ſa vie perſonne ne buvoit dans ſa taſſe, ni ne mangeoit dans ſon plat, ni n'oſeroit paſſer devant lui quand il marche; qu'on prend ſoin non ſeulement de nettoyer le chemin par où il paſſe, mais de le joncher d'herbes & de fleurs odoriferantes. J'obſervai dans le peu de tems que je fus en ſa preſence, que s'il parloit à quelqu'un, avant que de lui repondre, il faiſoit de grands hurlemens. Je priai ce bon vieillard de m'en dire la raiſon. Il me dit que ces hurlemens étoient des marques d'admiration & de reſpect. A l'égard de leur Religion, il me dit

qu'ils adoroient le Soliel, qu'ils avoient leurs Temples, leurs Autels & leurs Prêtres. Que dans ce Temple ils y entretenoient un feu perpetuel, comme le ſymbole du Soleil : qu'à tous les declins de la Lune, ils portoient, par forme de Sacrifice, à la porte du temple un grand plat de leurs mêts les plus délicats, dont leurs Prêtres font une offrande à leur Dieu, & qu'enſuite ils l'emportoient chez eux pour en faire grand'-chere.

A l'égard de leurs Coûtumes, que tous les Printemps ils vont en troupe dans quelque lieu écarté, défricher un grand eſpace de terre, qu'ils piochent tous au ſon du tambour : qu'enſuiſuite ils prennent ſoin d'aplanir la terre, d'en faire un grand champ, qu'ils appellent *le Deſert*, ou *le Champ de l'eſprit*. En effet, c'eſt là qu'ils vont entretenir leurs rêveries & attendre les inſpirations de leur prétenduë Divinité. Cependant comme tous les ans cet exercice ſe renouvelle, il arrive qu'ils défrichent inſenſiblement toutes leurs terres, & qu'elles leur rapportent par-là de plus grands revenus. En Automne ils cueillent leur blé d'Inde. Ils le gardent dans de grands panniers juſqu'à la premiere Lune du mois de Juin de l'année ſuivante. En ce tems-là les familles s'aſſemblent, & chacun invite ſes amis ou ſes voiſins à venir manger de bons gâteaux, à quoi ils joignent de la viande, & ainſi ils paſſent la journée en feſtins.

Voilà tout ce que je pus apprendre ce jourlà de leur Religion, de leur Gouvernement & de leurs Coûtumes. Le lendemain j'eus la curioſité de voir leur Temple avant mon départ. Le même Vieillard m'y accompagna. La ſtructure

ture en dehors en eſt toute ſemblable à celle de la maiſon du Chef. Il eſt enfermé dans le circuit d'une grande muraille. L'eſpace qui eſt entre-deux, forme une eſpece de parvis, ou le peuple ſe promene. On voit au deſſus de cette muraille un grand nombre de piques, ſur la pointe deſquelles on met les têtes des ennemis, ou des plus grands criminels. Au deſſus du frontiſpice on voit un gros billot fort élevé, entouré d'une grande quantité de cheveux, & chargé d'un tas de chevelures en forme de trophée. Le dedans du Temple n'eſt qu'une nef peinte ou bigarrée en haut par tous les côtez, de pluſieurs figures différentes. On voit au milieu de ce Temple un grand foyer qui tient lieu d'autel, où brûlent toujours trois groſſes buches miſes de bout en bout, que deux Prêtres revêtus de grandes cappes blanches prennent ſoin d'attiſer. C'eſt autour de cet Autel enflammé, que tout le monde fait ſes prieres, avec des hurlemens extraordinaires. Ces prieres ſe font trois fois le jour, au lever du Soleil, à midi, & à ſon coucher. On m'y fit remarquer un cabinet menagé dans la muraille. Le dedans m'en parut très-beau. Je n'en pus voir que la voute, au haut de laquelle étoient ſuſpendus les corps de deux aigles déployées & tournées vers le Soleil. Je demandai à y entrer, mais on me dit que c'étoit-là le Tabernacle de leur Dieu, & qu'il n'étoit permis qu'à leur Grand Prêtre d'y entrer. J'apris cependant que c'étoit-là le lieu deſtiné pour la garde de leurs treſors & de leurs richeſſes, comme perles fines, pieces d'or & d'argent, pierreries, & même pluſieurs marchandiſes Européenes, qu'ils trafiquent avec leurs voiſins les Eſpagnols.

Après avoir vû toutes ces curiositez, je pris congé de ceux qui m'accompagnoient. Je m'en retournai avec mes deux interpretes vers M. de la Sale, à qui je rendis un compte fidele de tout le bon traitement que j'avois reçû du Chef des *Tacucas*, de sa magnificence, & sur tout de la disposition où il étoit de reconnoître l'Autorité du Roi.

Quelque tems après, nous le vîmes arriver dans une piroque magnifique, au son du tambour & de la musique des femmes qui l'accompagnerent. Les unes étoient dans sa barque, les autres vogoient à côté de la sienne. M. de la Sale le reçut avec un respect mêlé d'un certain air de gravité, qui répondit au caractére qu'il devoit soutenir en cette rencontre. Il le remercia de l'honneur de sa visite, & lui témoigna qu'il ne la recevoit qu'au nom du Prince, de la part duquel il étoit envoyé. Que ne doutant pas qu'il ne fut dans les sentimens de reconnoître sa puissance, il l'assuroit de sa protection & de son amitié Royale. Le Chef des *Tacucas* répondit, que ce qu'il avoit apris de la grandeur du *Roi des François*, & de la valeur de ses Sujets, ne lui avoit pas permis de balancer un moment sur les hommages qu'il venoit lui rendre en sa personne: & que tout Souverain qu'il étoit, il se soumettoit volontiers à la puissance de notre grand-Roi, & qu'il seroit ravi de meriter par ses services notre protection & notre alliance. Après ces protestations d'amitié de part & d'autre, ils se firent des presens reciproques. M. de la Sale lui offrit deux brasses de rassade, & quelques étuis pour ses femmes. Ce Chef des Sauvages lui donna six de ses plus belles robes, un collier de perles, une piroque toute rem-

remplie de munitions & de vivres ; après quoi l'on aporta une douzaine de caraffes d'eau de vie preparée avec le sucre & le noyau d'amande & d'abricot. La santé du Roi y fut bûë au bruit de notre artillerie. Ensuite celle du Chef des *Tacucas*, après quoi il remonta sur sa Piroque, & s'en retourna très-content.

Nous restames encore sur ce bord toute la journée, nous prîmes hauteur, & nous nous trouvâmes au vingt-cinquiéme degré de latitude. Le lendemain 22. de Mars de la même année 1683. nous allâmes coucher à dix lieuës de là.

M. de la Sale ayant apperçu une piroque qui venoit me reconnoître, m'ordonna de lui donner la chasse. Je courus d'abord vers elle, mais comme j'étois sur le point de la prendre, plus de cent hommes parurent sur le bord de l'eau, l'arc bandé, tout prêts à nous tirer. M. de la Sale me fit faire signe par de grands cris, de n'aller pas outre ; & m'étant aussi-tôt venu joindre avec son monde, nous allâmes nous camper vis-à-vis d'eux, le mousquet en joue. Cette contenance les ayant étonnez, ils mirent les armes bas : & je fus sur le champ commandé pour leur aller porter le *Calumet*. Après les avoir abordez, je leur offris le collier de paix. Ils l'accepterent de bonne grace, m'embrasserent, & me firent connoître qu'ils vouloient être de nos amis. M. de la Sale ayant remarqué la maniére obligeante dont ils m'avoient reçû, vint nous joindre au même bord. Aussi-tôt ces Sauvages l'ayant reconnu pour notre Commandant, lui rendirent toutes sortes d'honneurs. Il leur témoigna qu'il n'exigeoit rien d'eux qu'une reconnoissance & qu'une soumission volontaire aux ordres de notre Monarque:

à quoi il ajoûta l'exemple des Nations ſuperieures, & ſe ſervit des mêmes raiſons dont il s'étoit ſervi en de pareilles occaſions. Ils lui répondirent qu'ils avoient leur Chef, & qu'ils ne pouvoient rien faire que par ſon ordre ; qu'ils s'offroient de le faire venir vers nous, ou de nous conduire juſqu'à ſon habitation. M. de la Sale toujours fort aiſe de reconnoître la ſituation, les mœurs, & les facultez de toutes ces Nations prit ce dernier parti. Leur village étoit à quatre grandes lieuës du bord du fleuve. Nous n'y fumes pas plutôt arrivez, que le Chef nous vint recevoir. Il nous conduiſit dans ſa cabanne, où il nous regala très-bien. C'eſt le Chef de la Nation des *Natches*. Ce peuple eſt partagé en deux dominations ; celle-ci étoit la moindre, leurs terres ne vont pas à plus de vingt lieuës à la ronde.

Le Prince qui commande à ces Peuples, pria M. de la Sale de vouloir bien accepter quelques preſens du pays. M. de la Sale lui donna une hache, une marmite, & quelques couteaux. Nous en reçûmes quelques proviſions ; & nous nous ſéparâmes très-ſatisfaits les uns des autres. Il nous fit donner deux guides pour nous accompagner juſques dans l'autre Nation du même nom, qui eſt dix lieuës plus avant dans les terres.

Il y a parmi cette Nation un fort grand nombre de *Plongeurs*, qui vont au fond de l'eau chercher aux pieds des rochers les huitres à perles. Les jours qu'il fait beau, on voit ſur les avances des rochers, ce riche coquillage s'ouvrir pour recevoir la roſée du Ciel. Cette roſée fait éclorre au dedans de la nacre les premiers germes de la perle, comme autant de petits grains blancs

blancs, fortement attachez à ſa coquille. Ces grains groſſiſſent peu à peu, & acquierent enfin avec leur blancheur, une parfaite dureté. L'on remarque que les perles qu'on tire du fond de la mer ont l'eau plus belle que celles qu'on trouve ſur les rochers ; que le Soleil en ternir l'éclat, & que le tonnerre en étouffe les ſemences.

Nous étant mis en chemin ſous la conduite de nos guides, nous arrivâmes le ſoir même, au village des *Natches*. Cette Nation peut mettre en tout tems trois mille hommes ſous les armes. Leurs terres portent du blé d'Inde, de toutes ſortes de fruits, des oliviers & des vignes. On y voit de vaſtes prairies, de grandes forêts, de toutes ſortes de beſtiaux ; la pêche & la chaſſe ſont leurs occupations & leurs richeſſes.

Le Chef nous reçut avec joye ; nous fit preſent de proviſion de bouche, & nous regala de tout ce qu'il avoit de meilleur. Le lendemain de notre arrivée, nous y arborâmes les armes du Roi au bruit de nos mouſquets ; après quoi nous prîmes congé du Chef, qui nous aſſura d'une parfaite ſoumiſſion.

Etant rentrez dans nos canots, après huit lieuës de navigation, nous deſcendîmes au village des *Coroas*. Le Chef nous y fit le même accueil que les autres nous avoient fait.

Le lendemain, 27. Mars 1683. nous cabannâmes à l'embouchure d'une Riviere, qui vient de l'Oueſt : on la nomme *la Sabloniere*. A dix lieuës de là, nous remarquâmes qu'elle ſe partage en trois canaux. Je pris celui de la droite, & M. de la Forêt celui de la gauche, & M. de la Sale celui du milieu. Nous ſuivîmes chacun nôtre canal, environ dix lieuës, & peu

de temps après, nous nous trouvâmes réunis par une eſpéce de confluent ſur le même fleuve. A peine eumes nous fait ſix lieuës enſemble que nous apperçumes des pécheurs ſur le bord de l'eau. C'étoient des *Quinipiſſas*. Dès qu'ils nous virent approcher, ils allerent avertir leur gens. Auſſi-tôt nous entendîmes battre le tambour, & le rivage fut bordé de Sauvages armez d'arcs & de fléches. Nous voulumes envoyer quatre François à la découverte, mais ils furent rudement repouſſez à force de traits. Quatre de nos Sauvages voulurent s'avancer de même, & ils furent traitez à la pareille; de ſorte que Monſieur de la Salle ne voulant rien riſquer, & n'étant point d'humeur à forcer ces gens-là, il trouva plus à propos de les laiſſer en repos, que de paſſer outre.

A douze lieuës des *Quinipiſſas*, nous tombames ſur la droite, dans le Village de *Tamgibao*. Nous le trouvames pillé, ſaccagé & quantité de corps morts entaſſez les uns ſur les autres. Ce ſpectacle nous fit fremir, & jugeant bien qu'il ne faiſoit pas bon ſur ces rivages, nous paſſames plus loin. Après dix lieues de chemin, nous commençames à nous appercevoir que l'eau étoit ſalée, la plage nous parut plus étenduë, & toute ſemée de coquilles différemment figurées, les unes en gondoles, les autres en pointes ſpirales, & toutes ornées de pluſieurs couleurs. Nous allames plus avant, & après une heure de navigation, nous nous mîmes en un canot ſur la mer. Nous cotoyames le rivage environ un grand quart de lieuë, pour mieux connoître les bords, & nous revinmes enfin prendre terre à l'embouchure de notre fleuve.

Cela

Cela arriva le 7. Avril de l'année 1683. D'abord notre premier soin fut de rendre graces à Dieu, de nous avoir si heureusement conduits jusqu'au terme de notre voyage, après plus de huit cent lieues de navigation & de course avec si peu de monde, si peu de munitions, & au travers de tant de Nations barbares, que nous n'avions pas seulement découvertes, mais en quelque façon soumises. Nous chantâmes le *Te Deum*, ensuite dequoi, portant nos canots & notre équipage sur des traineaux, nous allâmes cabanner un peu au dessus de la place, pour nous mettre à couvert du reflux qui la couvre toute entiere, après l'avoir laissée à sec pendant six heures.

Ayant choisi le lieu de notre nouveau campement, nous attachâmes une Croix au haut d'un gros arbre, & nous y arborâmes les armes de France : après quoi nous construisimes trois ou quatre cabannes auprès, au milieu de quelques retranchemens. Ensuite M. de la Sale prit ces points de hauteur pour déterminer l'embouchure du *Mississipi*. Les Espagnols qui l'avoient inutilement cherchée, avoient déja donné à ce fleuve le nom *Rio escondido*. Selon le calcul de M. de la Sale, c'est entre le 22. & 23. degré de latitude, qu'il se jette dans le Golphe de Mexique, par un gros canal qui a deux lieuës de largeur, qui est profond, & très-praticable.

Avant que de quitter ses bords, M. de la Sale voulut un peu les reconnoître. Il est constant qu'aûprès de la mer ils sont inhabitables, tant à cause des frequentes inondations du Printems, que pour la sterilité de la plage. Ce n'est partout ce païs, que cannes, ronces, & bois

renverſez, mais environ une lieue & demi dans les terres, c'eſt le plus beau ſéjour du monde : grandes prairies, bois francs remplis de meuriers, noiers, chataigniers. On y voit des campagnes couvertes de toutes ſortes d'arbres fruitiers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, des côteaux chargez de vignes, des champs qui portent deux fois par an du blé d'Inde. On voit dans les étangs, ou ſur les rivieres toutes ſortes d'oiſeaux aquatiques, comme canards, oyes, macreuſes, plongeons : dans les bois & dans les campagnes toutes ſortes de volatiles, perdrix, faiſans, cailles ; d'animaux à quatre piés de toutes eſpeces, ſur-tout de gros bœufs qu'on apelle *Cibolas*. Ils ſont beaucoup plus gros que ceux dont nous avons déja parlé, & boſſus depuis le chignon du coû juſqu'au milieu du dos : ils paiſſent dans les cannes, & s'atroupent juſqu'au nombre de quinze cent. On en fait la chaſſe d'une maniere aſſez particuliere. Comme ils ſont au milieu de ces cannes dans des forts impenetrables, les Sauvages font un grand circuit autour, & y mettant le feu par divers côtez, ſurtout quand le vent ſouffle un peu plus fort qu'à l'ordinaire, ils excitent un grand incendie. Tout l'air eſt d'abord rempli de fumée, qui ſe change en flame en un moment, & la rapidité du feu jointe au bruit effroiable que fait cette forêt fragile & brulante, jette l'épouvante dans le troupeau. Ces gros bœufs effraiez fuient de toutes parts. Les Sauvages perchez de diſtance en diſtance ſur des arbres dardent les uns, tirent ſur les autres, & en font une boucherie incroyable. Les Sauvages *Tagibao*, *Quinipiſſas*, *Natches*, (car pluſieurs Nations ſe joignent enſemble pour cette chaſſe) firent

firent une chaſſe pendant notre ſéjour, & nous y profitâmes de trois gros bœufs, qu'ils nous abandonnerent. Les ayant dépecez, nous en fimes bonne chere pendant trois jours, & nous en eumes encore de reſte pour le jour de notre départ.

M. de la Sale voulant aller faire part de ſes découvertes à M. le Comte de Frontenac, & deſirant confirmer les peuples qu'il avoit reconnus, dans les bons ſentimens qu'ils avoient déja conçu pour notre Nation, reſolut de remonter le Fleuve vers les Iſlinois, de là regagner les Lacs, pour aller à *Quebec*, & enſuite de faire voile en France, à deſſein d'informer la Cour de ſes voyages & de ſes découvertes.

L'onziéme d'Avril de la même année 1683. nous nous remimes en canot ſur le même Fleuve: nous étions au nombre de ſoixante perſonnes. Comme ce fleuve, environ cinquante lieues au deſſus de la mer, ſe diviſe en trois grands canaux, qui ſe réüniſſent en un ſeul, nous arrivames dès la premiere journée au confluent de ces trois bras, & la ſixiéme après, à la pointe de ſa diviſion. Là les vivres ayant commencé à nous manquer, il falut pourvoir à cette neceſſité. Notre premiere reſſource fut des *Crocodiles*. Nous en tuames d'abord deux d'une mediocre grandeur; la chair en eſt blanche & d'un très-bon goût; elle a la fermeté du Thon, & la douceur du Saumon. Nous nous en regalâmes pendant quelques jours, mais le courant du fleuve nous paroiſſant de jour en jour plus rapide, nous fûmes obligez d'aller par terre, & de conduire notre équipage avec des traineaux juſqu'aux *Quinipiſſas*. Comme ce peuple nous avoit très-mal reçû en deſcendant, nous

crûmes devoir prendre nos meſures pour nous le rendre plus traitable; c'eſt pourquoi nous envoyâmes deux *Abenaguis*, & deux *Loups* à la découverte. Ceux-ci n'ayant rencontré que quatre femmes, nous les amenerent le ſoir même. Cette capture nous fit plaiſir, & nous eſperames pouvoir par-là reduire ces Sauvages à tout ce que nous voudrions. Il eſt vrai que nous en uſames à l'égard de ces femmes avec toute la diſcretion & l'honnêteté poſſible; & le lendemain nous étant approchez de leur village, nous leur en renvoyames une avec quelques préſens, pour leur témoigner que nous ne voulions que leur amitié, & quelque ſecours de vivres. Elle leur montra des ciſeaux, & quelques couteaux que nous lui avions donnez; leur fit rapport de notre bon traitement, & de nos intentions. D'abord quatre des Principaux de leur Nation vinrent nous aporter quelques munitions, & nous inviter à venir nous réjoüir dans leur habitation. Nous remîmes les trois autres femmes entre leurs mains, comme nous les avions priſes; & nous nous approchâmes d'eux, en nous tenant toûjours ſur nos gardes. Dès que nous fumes arrivez à leur Village, ils nous preſenterent de leurs fruits, & quelques oiſeaux de riviere aſſez bien apprêtez. Après nous être remis, nous nous retirames environ cent pas à l'écart, & cabannames entre leur Village & le fleuve. Dès la pointe du jour, ces traîtres nous environnerent, & nous attaquerent; mais ils ne nous trouverent point endormis. Nous avions fait ſentinelle toute la nuit, & dès leur premiere aproche, nous fumes en état de les repouſſer. Nous en jettames d'abord cinq ou ſix par terre, le reſte prit la fuite,

te, & les ayant poursuivis, nous nous contentâmes d'en tuer encore deux ou trois autres. Leur chevelure nous servit à faire un trophée.

De là nous poussâmes jusques aux *Natches*. Nous y avions caché du blé d'Inde; en descendant nous l'y trouvâmes en fort bon état. Le Chef nous y vint aussi-tôt recevoir. M. de la Sale, après les premieres civilitez, lui presenta les chevelures des *Quinipissas*, les plus grands ennemis de sa Nation. Ce present ne lui deplût pas, & lui fit concevoir que nous n'étions pas gens à nous laisser insulter impunement. Il nous fit d'abord presenter quelques rafraîchissemens, que nous acceptames volontiers. Mais nous prîmes garde qu'il n'y avoit point de femmes dans leur village; ce qui nous fit soupçonner quelque méchant dessein de leur part. Nous mangions & buvions à bon compte, comme gens qui ne se mêlent de rien, sans pourtant quitter nos armes. Quelque tems après, nous vîmes arriver à la file grand nombre de combattans; nous nous mîmes d'abord en défense; le Chef nous pria de ne point entrer en aucun défiance. Il s'avança vers ses gens, leur comanda de faire alte à une certaine distance, & revint nous assurer que c'étoient quelques-uns des leurs qui venoient de la petite guerre contre les Iroquois; & que toute leur Nation n'avoit autre dessein, que de se maintenir dans nôtre amitié. Il accompagna ses paroles de quelques presens, & de quelques nouvelles provisions, que nous acceptames de bon cœur. Nous laissâmes par reconnoissance une partie de nos canots, qui nous embaraſſoient; & nous retirames sains & saufs; mais nous n'en fumes redevables qu'à notre précaution.

Enſuite nous continuames notre route vers les *Taenças*, & les *Akancéas*, qui nous firent les mêmes honnêtetez qu'en deſcendant. C'eſt ainſi que paſſant au travers de tant de differens peuples, nous éprouvions la fidelité des uns, & l'infidelité des autres ; & que joignant la vigilance à la douceur & à la fermeté, non ſeulement nous nous mettions à couvert de leurs embuches, mais encore nous ſavions les mettre à la raiſon, & les reduire à nôtre obéïſſance.

Nous prîmes congé des *Akancéas* le 12. jour de Mai. Nous pouſſames juſqu'à l'embouchure de la riviere des Iſlinois. Enſuite nous continuâmes notre route le long de ſes bords, en remontant juſqu'à Fort *Prudhomme*, où M. de la Sale tomba dangereuſement malade. Une partie de ſon monde reſta avec lui ; & je fus commandé avec vingt hommes, pour aller à *Miſſilimachinac* mettre orde à ſes affaires. Je me ſeparai d'avec lui le 15. Mai de la même année 1683. J'allai coucher la premiere journée chez les *Ouabaches*, qui me reçûrent très-bien. A vingt lieuës plus haut, je fis rencontre de quelques Iroquois. Ces Sauvages ſi terribles d'ailleurs paroiſſent doux quand ils ſont les plus foibles, & ſont ſans pitié, quand ils ont l'avantage. Ceux-ci qui n'étoient qu'au nombre de cinq, me dirent que j'allois bien-tôt donner dans une troupe de plus de quatre cens hommes bien armez. Cet avis m'obligea de me tenir ſur mes gardes. En effet, à peine eumes nous fait un quart de lieüe, que nous découvrîmes une petite armée. A la verité, il n'y a pas plaiſir de trouver ſur ſes pas ces Barbares attroupez, ſur tout quand ils n'ont pas fait coup ; mais nous ne laiſſames pas d'aller notre chemin. Ils nous paru-

parument d'abord des Iroquois, & ce n'étoient que des *Tavaroas*, qui s'étoient joints avec quelques Iſlinois. Eux de leur côté nous voyant avec nos armes à feu, nous prirent auſſi pour des Iroquois, & firent mine de nous vouloir envelopper, à deſſein de nous brûler; car c'eſt le moindre châtiment qu'on fait ſouffrir à ces barbares, quand on les tient. Telle eſt l'horreur que toutes les Nations ont pour eux; mais les Iſlinois nous ayant reconnus, les *Tavaroas* débanderent leurs arcs, & nous firent part de leurs munitions. Nous pourſuivîmes notre route juſqu'à la riviere *Chicacou*; & après vingt journées de traitte, nous arrivames enfin vers le commencement du mois de Juiller à *Miſſilimachinac*, où nous attendîmes M. de la Sale, qui nous y vint joindre au mois de Septembre de la même année. Il n'y reſta que trois jours, pour donner quelque ordre à ſes affaires. Il me chargea du ſoin d'aller achever le Fort *S. Louis*, m'en accorda le le Gouvernement, avec un plein pouvoir de diſpoſer des terres des environs, & remit tout ſon monde ſous mon commandement, à la reſerve de ſix François qu'il prit avec lui pour l'accompagner juſqu'à Quebec. Nous partimes le même jour, lui pour Canade, moi pour les Iſlinois.

Je pris d'abord mon chemin vers les *Miamis*, à la tête de quarante hommes, tant François que Sauvages. J'y arrivai le 6. de Janvier 1684. J'en viſitai le Fort qui étoit en fort bon état. J'y laiſſai dix hommes de ma troupe bien armez; enſuite m'étant remis en chemin, je me rendis à la fin du mois au Fort. *S. Louis*; j'y fis travailler auſſi-tôt; & en moins de deux mois je le mis dans ſa derniere perfection. J'invitai auſſi-

aussi-tôt toutes les Nations voisines à y venir. Je n'eus pas beaucoup de peine à les y attirer par la beauté du païs, la fecondité des terres, la commodité d'une riviere trés-marchande, le voisinage de cent Nations differentes, la proximité de ces étangs, ou plutôt de ces petites mers, qui ouvrent le commerce à toute l'Amerique Septentrionale, depuis le fleuve S. Laurent, jusqu'au Golphe de Mexique. Enfin, la situation avantageuse de ce nouveau Fort, qui devoit servir de rempart aux nouveaux habitans de ces Terres, contre l'irruption des Barbares, invitoit à y venir faire des habitations. On vit en très-peu de tems plus de cinq cent cabannes bâties sur ces bords; & en moins de deux mois il y eut un concours merveilleux de tous ces peuples differens. Cela seul peut facilement faire comprendre avec quelle facilité l'on pourroit humaniser ces Sauvages, si l'on se donnoit la peine de les apprivoiser par de petites colonies de nos Européans : car en quelque petit nombre qu'ils puissent être, ils sont parmi ces Barbares comme le ciment de la concorde & de la societé civile.

Cependant M. de la Sale étant arrivé à Quebec, eut le chagrin de n'y pas rencontrer M. le Comte de Frontenac; il étoit repassé en France par ordre de la Cour. Dès son arrivée, il ne manqua pas d'informer toute la Ville de ses grandes découvertes, & de la soûmission volontaire de tant de Nations differentes à la puissance du Roi. On chanta le *Te Deum*, en action de graces pour cet heureux accroissement de gloire à la Couronne. L'empressement qu'avoit M. de la Sale, d'aller faire part au Roi & à ses Ministres, du succès de ses voyages, l'obli-

gea

gea à preſſer ſon départ. Il partit du Canada au commencement d'Octobre de l'an 1684. Mais avant que de faire voile, il m'envoia le Chevalier *de Bagia*, comme un homme qui lui avoit été fortement recommandé. Il vint me trouver au Fort S. Louïs : je le reçus du mieux qu'il me fut poſſible, & lui fis tous les bons traitemens que mon état me permit de lui faire.

Le vingtiéme de Mars de la même année, ayant eu avis que les Iroquois, jaloux de notre établiſſement chez les Iſlinois, venoient avec des forces conſiderables, pour nous faire la guerre, j'envoyai un Exprès vers M. *de la Durontai*, Commandant au Fort de *Miſſilimachinac*, pour lui demander du ſecours. Cependant je fis faire de nouvelles fortifications au Fort, & mis le village en état de ſe défendre par de bons foſſez, des remparts, & tous les ouvrages capables d'arrêter les attaques des ennemis. Ils parurent le 28. Mars, au nombre de cinq cent. Dès leurs premiers attaques ils furent repouſſés vigoureuſement. Enfin, après ſix mois de ſiége, ils furent forcez de ſe retirer avec une perte de plus de quatre vingt des leurs, & ſans aucune perte des notres. Ils prirent quelques eſclaves des environs, pour pouvoir ſeulement ſe vanter qu'ils n'étoient pas venus ſans coup ferir, & qu'ils ne s'en retournoient pas les mains vuides. Mais comme ils étoient ſur le point de leur enlever la chevelure, ces pauvres malheureux eurent l'adreſſe de ſe ſauvrer de leurs mains, & vinrent nous réjoindre dans notre Fort.

Vers le 15. d'Avril, M. *de la Durontai*, & le Pere *Daloy* Jeſuite, accompagnez de ſoixante François, vinrent me ſecourir, mais après coup,

&

& ſans aucun beſoin. Cependant M. *de la Barre* étoit arrivé à Quebec, pour y prendre la place de M. le Comte de Frontenac. Ce changement fut un coup de foudre pour toute la Nouvelle France, qui regardoit M. de Frontenac comme ſon Pere & ſon Patron; mais il ne futt pas moins accablant pour moi. A peine ce nouveau Gouverneur, ami ou parent de M. le Chevalier *de Bogia*, fut arrivé, qu'il lui expedia des Lettres de Gouverneur du Fort St. Louïs, lequel avoit été commencé & achevé par mes ſoins. Il les adreſſa à M. de la Durontai, pour me les faire tenir. Celui-ci me ſignifia de la part du nouveau Gourverneur, l'ordre donné en faveur du Chevalier, pour être à ma place. Je n'eus point d'autre parti à prendre dans cette occaſion, que celui d'obéïr. Je laiſſai quelques effets conſiderables dans le Fort. J'en fis un Inventaire, que le Chevalier eut la bonté de ſigner; & je partis le même jour avec ce que je pus emporter de plus important & de plus neceſſaire. Je pris d'abord le chemin de *Montreal*, & de là je me rendis à Quebec, où je n'arrivai qu'au commencement de Juillet. Je ne pus me diſpenſer d'aller faire la reverence à M. le Gouverneur, de lui rendre un compte fidéle de l'état & de l'importance de la Place, que j'avois quittée par ſon ordre; en un mot, de la diſpoſition de toutes choſes dans ce pays. Il m'écouta favorablement, m'offrit tel autre établiſſement que je voudrois dans l'Amerique, & m'aſſura de ſa protection en tout ce qui dépendroit de lui. Je le remerciai de ſes offres, & lui dis que je me ferois toujours un très-grand plaiſir d'obéïr à ſes ordres; mais que j'étois réſolu de ne prendre d'établiſſement qu'après le re-

retour de M. de la Sale. Ce fut à peu près tout l'entretien que nous eûmes enſemble.

Dès mon arrivée, je ne manquai pas de mander à M. de la Sale l'état de mes affaires, & de lui repreſenter l'injure que je croiois qu'on m'avoit faite, en m'ôtant d'un poſte où il m'avoit placé lui-même. A quoi j'ajoutai le danger qu'il y avoit que ces peuples, habituez depuis peu auprés du Fort, ne s'accommodant pas d'un nouveau Commandant, n'abandonnaſſent tout, ou ne fiſſent quelque deſordre. J'écrivis encore à M. *de la Forêt*, mon ami, pour recommander mes interêts à notre commun protecteur. Ces Lettres firent tout l'effet que j'en avois pû eſperer. J'en reçus réponſe par M. de la Forêt lui-même, que je vis revenir à Quebec ſur la fin de Juillet de l'année 1684. & j'eus le plaiſir d'apprendre de ſa bouche le favorable accueil que l'on avoit fait à la Cour à M. de la Sale, les ſecours que le Roi lui avoit accordez pour établir des Colonies dans les Terres nouvellement découvertes, & ſon nouveau rembarquement pour le Golphe de Mexique. Mais ce qui acheva ma ſatisfaction, ce fut d'apprendre de lui même mon rétabliſſement au Fort S. Louïs, en qualité de Gouverneur & Capitaine, par une Lettre expreſſe, que M. de la Sale avoit obtenue en ma faveur, de S. M. J'avoue que le plaiſir de triompher de mes ennemis fit la plus grande partie de ma joye. Je m'équipai auſſi-tôt d'armes, de linges, d'étoffes & de toutes autres choſes neceſſaires, tant pour la fortification de mon poſte, que pour mettre ma Compagnie ſur pied. J'employai vingt-mille francs à mon équipage. Et aprés nous être ſouvent regalez à Quebec, M. de la Forêt & moi, nous partîmes enſem-

ſemble le premier jour de Novembre, lui pour *Frontenac*, dont il étoit fait Gouverneur, & moi pour les Iſlinois.

Les glaces ayant interrompu notre voyage ſur le fleuve Saint Laurent, nous fumes obligez de relacher & de paſſer l'hyver à Montreal, juſqu'au Printems de l'année ſuivante 1685. Dés le commencement d'Avril nous remontâmes le fleuve, où je pris congé de M. de la Forêt. Je me mis en canot ſur le premier lac, juſqu'à *Niagara*; d'où aprés avoir franchi le Saut, je gagnai *Miſſilimachinac*, & de là les Miamis. Enſuite étant arrivé juſqu'à l'embouchure de la Riviere des Iſlinois, je me rendis au Fort. S. Louïs, environ le 15. de Juin de la même année.

M. le Chevalier *de Bogia* m'y reçût d'abord avec toutes les marques de joye & d'amité poſſibles. Je repondis à ces civilitez du mieux que je pûs; mais enfin aprés l'avoir inſtruit de l'embarquement de M. de la Sale, & de toutes les autres nouvelles, je ne pûs me diſpenſer de lui preſenter mes Lettres patentes de Capitaine & Gouverneur du Fort S. Louïs, dont le Roi m'avoit honoré. Il reçut cet ordre avec beaucoup de ſoumiſſion, me remit la place entre les mains, avec tous les effets que je lui avois confiez, m'aſſurant qu'il n'en étoit pas moins mon ſerviteur, & mon ami. Nous paſſames le reſte de la journée enſemble, & le lendemain il partit lui troiſiéme pour la ville de Quebec. Cependant les *Miamis* & les *Iſlinois* peuples voiſins, & nos amis étant broüillez enſemble pour quelques legers interêt, je fis des démarches pour les accommoder, je reçûs même de part & d'autre des ôtages & des gages de leur bonne foi.

Au

Au commencement de l'Automne, étant fort inquit de ne point entendre parler de M. de la Sale, je me transportai à *Missilimachinac*, pour en apprendre des nouvelles. Là je sus que M. le Marquis *d'Enonville* avoit relevé M. de la Barre, en qualité de Gouverneur de la Nouvelle-France. J'eus même l'honneur de recevoir une Lettre de sa part, par laquelle il me témoignoit vouloir entrer en conference avec moi, sur le dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Iroquois. Il m'assuroit en même tems que M. de la Sale étant depuis long-tems sur mer, devoit être déjà entré dans le Golphe avec quatre bons vaisseaux, que le Roi lui avoit donnez; & qu'apparamment il devoit avoir abordé à l'embouchure du *Missisipi*, ou à quelque autre bord.

Cette Lettre ne fit que redoubler la passion que j'avois de l'aller joindre. Je me mis d'abord en devoir de lui mener tout le secours que je pourrois. J'équipai une vingtaine de Canadiens, & m'étant remis en chemin vers les Illinois avec ma nouvelle recrue, j'arrivai en un mois au Fort St. Louïs. Après avoir donné ordre à tout, je laissai le commandement de la place au Sieur *de Bellefontaine*; je partis avec 20. hommes pour le Golphe de la Mer de Mexique. Nous descendîmes notre riviere jusqu'au grand fleuve *Missisipi*, dont nous suivîmes le cours jusqu'à la mer. Nous fumes environ deux mois à faire ce voyage. Etant arrivé au bord de la Mer, ne découvrant point ce que je cherchois, ni personne qui pût m'en donner des nouvelles, j'envoyai deux canots, l'un vers l'Est, l'autre vers le Sud-Oüest, pour voir s'ils ne découvriroient rien. Ils voguerent environ 20. lieuës, d'un côté & d'autre, le long

de

de la côte, & n'ayant rien apperçu, ils furent obligez de relâcher faute d'eau douce, & revinrent nous joindre après deux jours de course, sans aucun éclaircissement sur ce que je souhaitois. Pour toute consolation, ils m'apporterent un Marsoüin, & quelques écailles de nacre très-belles, qu'ils avoient prises sur un rocher. Voyant donc qu'il étoit inutile d'attendre là plus long-tems, je deliberai avec les plus sages de la compagnie, touchant le chemin que nous prendrions pour notre retour. J'aurois souhaité de suivre la côte jusqu'à la *Menade*, esperant par-là de découvrir toujours quelque nouveau Païs, ou de faire quelque bonne prise: mais la plûpart furent d'avis contraire, soûtenant qu'il étoit plus sûr d'aller par un chemin connu, que par un qui ne l'étoit pas, & qui d'ailleurs ne pouvoit être que très-difficile, tant à cause des terres qui s'élevent sur la côte, qu'à cause du grand nombre de rivieres, qui se déchargent dans la mer. Cela nous obligea de retourner sur nos pas.

Avant que de nous mettre en chemin, ayant remarqué que l'arbre sur lequel M. de la Sale avoit fait arborer la Croix, & les Armes du Roi, étoit sur le point d'être renversé par les grosses eaux, & par la violence des vents, nous remontames un peu plus haut, ou ayant dressé un grand Pillier, nous y attachames une Croix, & au dessous un Ecusson de France. Nous cabannames la nuit en ce lieu. Le lendemain, qui étoit le Lundi d'aprés Pâques de l'année 1685. nous nous mimes en chemin, & nous suivimes par terre les rivages du *Missisipi*.

A la sixiéme journée, étant arrivez chez les *Quinipissas*, le Chef vint au-devant de nous, & nous

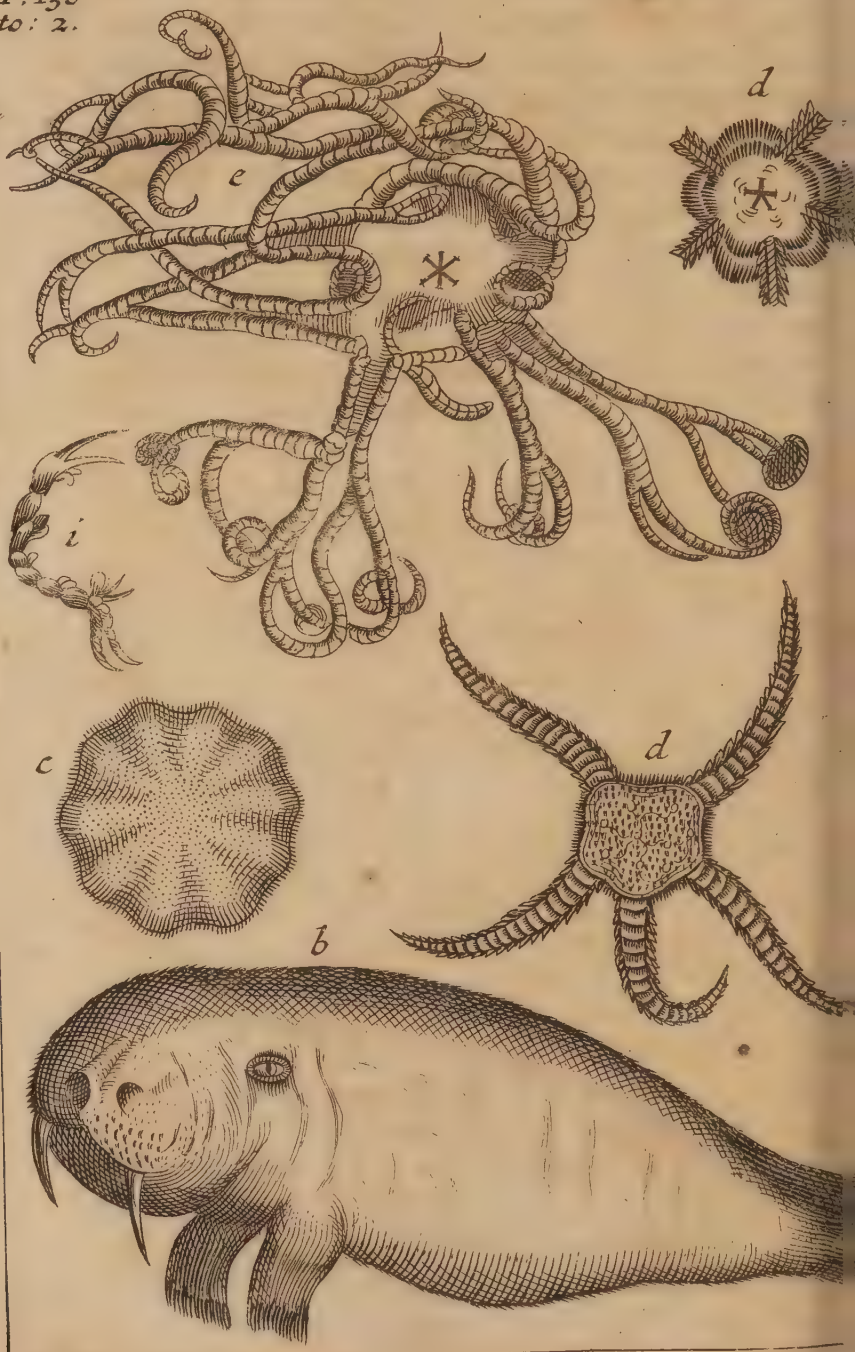
nous offrit le *Calumet*. Il nous demanda par-
lon du mauvais accueil qu'ils nous avoient fait
u dernier voyage, & nous pria de les vouloir
ien recevoir au nombre de nos Alliez. Nous
epondîmes d'un ton assez fier à leurs civilitez;
& après nous être un peu rafraichis chez eux,
nous continuames notre route. Quarante lieuës
u dessus, nous découvrimes dans les terres une
Nation qui nous avoit échapé dans notre pre-
nier descente. C'étoit celle des *Oumas*, les plus
raves de tous les Sauvages. Dès qu'ils nous
irent, ils furent frappez d'un étonnement mê-
de respect, qui desarma toute leur ferocité,
x qui les obligea de nous promettre une par-
aite soumission. Ils nous donnerent de nou-
eaux rafraichissemens, & nous offrirent tout
e qui étoit en leur pouvoir. Ce fut dans ces
Terres que nous remarquames un animal ex-
raordinaire, qui tient du Loup & du Lion. Il
la tête & la taille d'un gros Loup, la queuë
x les griffes d'un Lion; il devore toutes les bê-
es, & n'attaque jamais les hommes. Quelque-
ois il emporte sa proie sur son dos, en mange
ne partie, cache l'autre sous des feüilles; mais
es autres animaux l'ont en une telle horreur,
u'ils ne touchent jamais à ses restes. On appel-
e cet animal, *Michibichi*.

Aprés les *Oumas*, nous trouvâmes les *Akan-
as*. Toutes ces contrées sont si belles, & si en-
chies des productions de la nature, que nous
e pouvions assez les admirer. Les bois d'une
auteur extraordinaire y semblent être plantez à
a ligne. La campagne est couverte de bons grains
e toutes sortes d'arbres fruitiers, & par tout
ournie de toute sorte de gibier. On y trouve
eauconp de gros Chats sauvages, qui devorent
tout

tout ce qu'ils trouvent. Nos François charmez de la beauté de ce climat, me demanderent de s'y établir; & comme notre intention n'étoit que de civiliser les Sauvages par notre societé, j'y consentis volontiers. Je formai le plan d'une maison pour moi chez les *Akancéas*. J'y laissai dix François de ma troupe, avec quatre Sauvages, pour en avancer la construction; & je leur donnai la permission de s'y loger eux-mêmes, & d'y cultiver autant de terre qu'ils pourroient en défricher. Cette petite Colonie s'est depuis tellement accrue, qu'elle sert d'entre-pause aux François qui voyagent dans ce païs. De là je continuai mon chemin le long de la Riviere des Illinois; & après 3. mois de traite, j'arrivai au Fort S. Louis, vers la S. Jean, moins fatigué de la longueur du chemin que de l'incertitude du destin de M. de la Sale.

Comme je n'avois pas encore rendu mes devoirs à notre nouveau Gouverneur, après avoir pris quelques jours de relâche, je partis des Illinois à la fin de Juin; & j'arrivai à Montréal vers le 15. de Juillet. J'allai d'abord y saluer M. le Gouverneur, de qui je reçûs ordre de faire publier chez nos Alliez la guerre contre les Iroquois, & de les sommer de se rendre au Fort S. Louïs, pour le succès d'une pareille entreprise. Chargé de cette commission, je pris bien-tôt congé de M. *d'Enonville*; & je me rendis le 4. de Septembre chez les Illinois, d'où je depêchai aussi-tôt de tous côtez divers Couriers, pour informer les Nations voisines de notre dessein, & les inviter à se trouver de bonne heure au rendez-vous. Tout le monde y fut assemblé sur la fin du mois de Mars de l'année

P. 138
to: 2.



née 1686. tant *Iſlinois* que *Chouanous*, *Miamis* & *Loups*. Toute cette troupe faiſoit environ quatre cens hommes. J'y joignis ſoixante François de ma Compagnie, & j'en laiſſai quarante dans le Fort, ſous le commandement de M. *de Bellefontaine*. Cette petite armée campoit à un quart de lieuë du village. Là ayant fait mettre tout le monde ſous les armes, je leur declarai la volonté du Roi, & les ordres de notre Gouverneur. Je les exhortai tous à rappeller leur force & leur courage pour reprimer l'orgueil des Iroquois, nos ennemis communs. Ce diſcours fût ſuivi des acclamations de tous ces Peuples : & m'étant ſur le champ mis à leur tête, je commençai ma marche vers le canal, qui joint les deux Lacs des *Hurons* & des *Iſlinois*. Il y a en cet endroit un Fort, nommé le *Fort S. Joſeph*, qui ſert de défenſe à toutes ces petites mers. M. de la Durontai en étoit le Commandant ; j'envoiai vers lui un de nos François, pour l'informer de mon arrivée. Il commanda auſſi-tôt à ſon Lieutenant de me venir joindre avec trente hommes, & le lendemain lui-même m'en amena autant. Nous campames ſur les bords de ce détroit; où il nous arrivoit des proviſions de tous côtez. Deux jours après, M. de la Forêt, Gouverneur du Fort de Frontenac, & M. *de Lude*, Commandant de celui des Miamis, vinrent nous joindre. Etant tous aſſemblez, nous tinmes conſeil de guerre, pour ſavoir quelles meſures nous prendrions. On fut d'avis de partager l'armée en deux corps, que Mrs. de la Durontai & de Lude commanderoient, l'un pour

garder les avenuës de Missilimachinac, & pour défendre les côtes du Lac Herié, jusqu'à Niagara, où nous avions dessein d'achever un Fort déja commencé, pour tenir en bride les Iroquois, qui s'y étoient toujours opposez. Que M. de la Forêt & moi commanderions l'autre, pour entrer dans les terres des Ennemis.

Les choses ainsi disposées, M. de la Durontai étant sur les côtes de *Missilimachinac* trouva un gros parti des ennemis, composé de plus de cent hommes, tant Anglois qu'Iroquois. On peut dire que ces deux Nations, quand il s'agit d'aller en guerre contre nous, s'accordent fort bien ensemble. Il les attaqua si vigoureusement, qu'il en resta plus de la moitié sur la place, fit quelques prisonniers, & mit le reste en fuite. De nôtre côté, à vingt lieuës de Niagara, nous fimes rencontre d'un nombreux parti d'Anglois, d'Hurons, d'Iroquois, d'Ouabaches, qui sous la conduite du Major *Gregoire*, portoient quantité d'eau de vie, de munitions & de marchandises aux habitations Iroquoises. Nous les chargeames, & après avoir tué la plûpart des Iroquois & des autres Sauvages, nous enlevames leur bagage & leurs marchandises. Nous nous rendimes les maitres de plusieurs esclaves, & nous emmenames prisonniers plus de 25. Anglois. Après cette petite victoire, nous continuames nôtre route vers Niagara, où nous achevames notre Fort, à la vûë des Iroquois, & même au pié de leurs habitations.

Ces premiers progrès nous engagerent à deputer vers le Gouverneur, pour l'informer

mer de tout ce qui s'étoit passé. M. de la Forêt, qui voulut bien accepter cette commission, partit aussi-tôt. M. d'Enonville reçût cette nouvelle avec plaisir, en fit part à tout le Canada, & nous envoya un nouveau secours de Hurons, de Pfonnontans & d'Otaoüas, qui nous vinrent joindre au pié du Saut, avec une barque bien équipée. Renforcé par cette nouvelle recrûë, je m'avançai dans les terres des ennemis. Nous avions parmi nous un Iroquois, qui feignant d'être mécontent de sa Nation, paroissoit nous être fort affectionné: mais ce traître nous abandonna, pour aller se rendre à l'armée des ennemis, leur donna avis de notre marche, & les avertit des marques de nos Sauvages, pour ne pas s'y laisser tromper. Comme nous avancions toûjours, nous nous trouvâmes au-delà d'un Marais, à trois lieuës du camp des Iroquois. Là quelques uns des leurs nous dressèrent une embuscade, où nous perdimes sept hommes, du nombre desquels étoit mon Sous-Lieutenant. Aussi-tôt nous étant ralliez, nous les repoussâmes avec vigueur; & après avoir tué plus de trente des leurs, nous les poursuivîmes jusques dans les bois: mais n'ayant pû les joindre, & ne croyant pas devoir nous engager plus avant, de peur de tomber dans quelques piéges, nous nous contentames de piller un de leurs villages, où nous passâmes au fil de l'épée tout ce que nous y pûmes rencontrer.

Nous campames là quelques jours, & l'armée commandée par M. de Lude & de la Durontai se vint joindre à la notre. Le

lendemain de leur arrivée, nous ne balançâmes pas un moment à nous resoudre d'aller forcer les ennemis dans leur Camp : mais ayant été avertis de notre dessein, par leurs espions, ils ne jugerent pas à propos de nous attendre, & décamperent bien vîte. Nous trouvâmes dans leur camp quelques restes de bled d'Inde, & d'autres munitions, dont nous profitames ; & nous passames la nuit dans leurs tentes, ou plûtôt dans leurs cabannes, la saison étant déja assez avancée. Dès le lendemain nous renvoiames nos Alliez, chacun dans ses terres, avec ordre de se rassembler à la premiere revocation. M. de Lude & de la Durontai prirent la route de leur Gouvernement.

Comme j'étois en marche pour m'en aller dans le mien, je rencontrai quelques Hurons, qui me donnerent avis, que j'allois être investi par l'armée entiere des Iroquois. Il n'y avoit plus moyen de recourir à Mrs. de Lude & de la Durontai, qui s'étoient déja embarquez sur les Lacs en canot. Je fis faire alte à mes gens, & m'étant retranché le mieux qu'il me fut possible, j'envoyai sur l'heure même à Niagara, demander un prompt secours au Commandant du nouveau Fort: Par hazard M. *de la Valromé*, qui y commandoit, nous croyant aux prises avec les Iroquois, nous amenoit 50. fusiliers. Celui que je lui avois envoyé l'ayant rencontré, lui dit l'état où j'étois ; ce qui lui fit hâter sa marche. Son arrivée nous rassura, les ennemis parurent, nous rangeâmes notre petite armée en bataille, & nous étant avancez vers eux, à la portée du mousquet,

mouſquet, ils n'eurent pas le courage de nous attendre. Ils nous tournerent le dos; & nous les pourſuivîmes quelques tems. Il en reſta environ cent ſur la place, & le reſte ſe ſauva dans les bois. Je rappellai mes ſoldats, & ayant eſcorté une partie du chemin M. de la Valromé, je crus devoir aller hyverner à *Miſſilimachinac*, & attendre là le retour de la campagne ſuivante, en cas que la guerre continuât.

Les choſes changerent de face. Les Iroquois nous cederent leurs habitations voiſines de Niagara, firent preſent à M. le Gouverneur, de leurs meilleures pelleteries, & nous promirent de ne plus iniquiter les Nations qui ſeroient ſous notre protection & dans notre alliance. Ainſi la paix ayant été concluë, je repris au commencement d'Avril 1687. le chemin des Iſlinois. Je ſerois revenu très-content de ma campagne, ſi l'abſence de M. de la Sale, & l'incertitude de ſa deſtinée ne m'eut point toujours inquieté. Il étoit parti de l'Amerique en 1683. & nous étions en 1687. Quatre années s'étoient preſque écoulées, ſans en avoir eu d'autres nouvelles, que celles de ſon rembarquement, ou de ſon départ de la Rochelle, pour le Golphe de Mexique, mais ſans en apprendre aucune de ſon retour. Je ne ſavois que penſer. Seroit-il peri, *diſois-je*, par quelque naufrage, ou plûtôt n'auroit-il point abordé ſur quelque Rivage habité par des Barbares, qui l'auront peut-être maſſacré? Agité par ces penſées, je ne pouvois prendre aucun repos, ni tenir de route aſſurée; & me laiſſant conduire plûtôt par

mes gens, que les conduisant moi-même, j'arrivai au Fort S. Loüis, vers la fin du mois de Mai. Je fus bien surpris à mon arrivée, de trouver en ma maison M. Cavelier, frere de M. de la Sale. A la verité, je ne vis point en lui cet air ouvert & riant, qui paroît à la premiere entrevûë de deux amis, après une longue separation. Mais les premiers transports de ma joye ne me permettant pas de faire de plus longues reflexions, je l'embrassai d'abord, & lui demandai en même tems des nouvelles de son frere. A ce discours il me parut interdit. Il regarda vers le Ciel en soupirant. Je le priai avec instance de ne me rien celer. S'étant un peu rassuré, il me dit avec assez de fermeté, que M. de la Sale, son frere étoit en parfaite santé; mais que le malheureux succès de sa navigation l'avoit si fort accablé, qu'il n'avoit pas le courage de continuer sa route; que revenant à petites journées il se faisoit un plaisir de negocier avec les differentes Nations qu'ils rencontroit; & que l'ayant chargé de prendre les devants pour m'informer de son arrivée, il étoit resté entre les Natches & les Akanceas, pour acheter des uns & des autres des marchandises. L'assurance avec laquelle il parloit, jointe à une simplicité qui lui étoit naturelle, (car il étoit Prêtre,) ne me permirent pas d'entrer dans la moindre défiance. Je le priai donc de me faire le recit de son voyage, de me dire depuis quand ils s'étoient rembarquez, & en quel tems ils avoient abordé. Comme je lui ouvrois par là un fort grand champ à parler sans déguise-

guiſement, il me parut entrer dans ce recit avec beaucoup plus de liberté.

Il me dit d'abord que toute la Cour ayant été charmée des grandes découvertes de M. de la Sale, le Roi n'avoit nullement balancé à lui accorder les ſecours qu'il avoit demandez, ſans parler des titres d'honneur, qui lui donnoient plus d'autorité dans ſes nouveaux établiſſemens. Qu'ils étoient partis de France le 24. du mois de Juillet 1684. avec quatre vaiſſeaux très-bien équipez, & avec plus de deux cens hommes, tant ſoldats, qu'artiſans de toutes ſortes de metiers: que cependant par un excès de malheur, toute leur flotte ſe trouvoit reduite à quelques canots; & ce grand nombre de perſonnes à ſept ou huit François, qui eſcortoient ſon frere dans ſon retour. Etonné d'un ſi grand revers, je ne pus m'empêcher de vouloir aprendre à fond le détail de leurs avantures. Auſſi-tôt reprenant ſon hiſtoire depuis le commencement de leur navigation, il me dit, qu'après quelques jours de calme, à la hauteur de S. Domingue, ils furent ſurpris d'une rude tempête; qu'alors un de leurs vaiſſeaux chargé de plus de trente mille livres en marchandiſe fut emporté d'un coup de vent, & enſuite enlevé par quelques piroques Eſpagnoles: que le reſte de la flotte alla mouiller à un bord de cette même Iſle, où ils ſe refirent bien-tôt par les nouvelles proviſions qu'ils y chargerent, & les marchandiſes qu'ils y acheterent; mais que leurs gens s'y étant un peu trop licentiez, y avoient contracté de très-fâcheuſes maladies: Que de là ayant vogué vers les Iſles

de *Caimant*, ils allerent faire eau à l'Isle de *Cuba*, où ayant trouvé à l'abandon plusieurs tonneaux de vin d'Espagne, de bonne eau de vie, du sucre & du blé d'Inde, ils enleverent tout, & firent sur les Espagnols une reprise qui les consola de tout ce qu'ils leur avoient pris auparavant : qu'ensuite après s'être bien munis de toutes choses, ils remirent à la voile ; & qu'ayant toujours eu un vent très-favorable, ils étoient entrez dans le Golphe de la Mer de Mexique ; mais qu'ayant trouvé des courans très-rapides, & des écueils très-frequens, ils furent obligez de tenir le large ; ce qui empêcha M. de la Sale de rencontrer au juste le point de hauteur pour l'embouchure du *Missisipi* ; de sorte que pour ne pas s'exposer à de plus grands perils, il alla prendre terre à la Baïe du S. Esprit, cinquante lieuës au dessous du fleuve qu'ils cherchoient. Mais que deux jours après, dans l'esperance de le trouver, ils remonterent sur leurs vaisseaux, & reprenant toujours le large, pour éviter les bancs & les écueils, ils allerent enfin aborder beaucoup plus haut, à une Baye qu'on a depuis nommé *la Baye S. Louïs*. Cette Baye est d'une profondeur assez commode pour un Port, mais l'abordage en est perilleux, tant à cause des bancs qui l'environnent, qu'à cause des rochers dont elle est bordée. Ce n'eut été rien pour nous, *continua-t-il*, d'avoir manqué l'entrée du fleuve ; car après avoir une fois abordé si près de son embouchure, il n'eut pas été difficile de la trouver, du moins par terre ; d'y bâtir un havre, pour ne pas s'y tromper

une

une autre fois, & d'y construire un Port pratiquable. Mais le malheur voulut qu'après que M. *de Beaujeu* qui commandoit un de nos trois vaisseaux nous eut mis à bord, nos deux autres s'y perdirent, tant par la méchante manœuvre du Pilote, que par la negligence des Matelots. Le premier échoüa à l'entrée de la Baye, contre un banc de sable, d'ou, quelques secours que nous y pûmes apporter, il nous fut impossible de le retirer. Nous eûmes, à la verité, la consolation d'en sauver l'équipage, & nos meilleurs effets. L'autre fut brisé dans le Port même contre un rocher, avec perte de la plûpart de nos Matelots. Heureusement nous en avions débarqué toutes nos provisions & nos marchandises. D'ailleurs la plûpart de notre monde & de nos effets avoient été mis à terre par M. *de Beaujeu*, qui, après avoir été le témoin de nos desordres, tourna les voiles pour s'en retourner en France. Tel fut le dessein de notre flotte. A compter depuis le 24. Juillet 1684. jour de notre départ de la Rochelle, jusqu'au 18. Fevrier de l'année suivante 1685. que nous debarquâmes à la Baye S. Louïs, il s'étoit passé environ sept mois. Mon frere ayant recueilli le débris de nos vaisseaux, après avoir reconnu la situation avantageuse du Païs à l'embouchure d'une très-belle Rivierre, nommée la *Riviere aux Vaches*, au milieu de plusieurs autres, qui viennent se jetter dans la même Baye, & d'un grand nombre de Nations; les environs charmans par la beauté des terres, l'abondance des fruits, & la multitude des Bestiaux, ne balança pas un

moment à s'y faire une habitation. Il dreſſa d'abord le plan d'un Fort, en deſſigna le circuit, & fit mettre la main à l'œuvre. La neceſſité de ſe loger, jointe à la commodité du bois & du ciment, fit ſi fort avancer l'ouvrage, qu'il fut conſommé en moins de deux mois. Cependant M. de la Sale plus impatient que jamais de retrouver le Miſſiſſipi, couroit de part & d'autre pour le reconnoître, & comme tout ce Païs eſt coupé par beaucoup de rivieres qui ſe jettent d'eſpace en eſpace dans la Baye, il faiſoit ſes courſes, tantôt à pié, tantôt en canot, accompagné de dix ou douze François armez de bons fuzils. Il trouvoit de diſtance en diſtance des habitations de Sauvages, & par tout abondance des choſes neceſſaires à la vie, juſqu'à des volailles domeſtiques. Enfin, après 15. jours de recherche, il rencontra un grand fleuve. Il en ſuivit le courant durant ſept ou huit lieuës, juſqu'à ſon embouchure dans la mer, & reconnut que c'étoit juſtement celui qu'il avoit tant cherché, & dont il n'avoit pû rencontrer l'embouchure. Il prit encore une fois ſa hauteur pour ne plus la manquer, en cas qu'il revint une autre fois par le Golphe. Content de l'avoir trouvé & plus ſatisfait encore de la fecondité des campagnes qui l'environnent, il revint à la Colonie naiſſante : mais par un ſurcroît d'affliction, il trouva que les uns avoient ſuccombé à la longueur de ces maladies qu'ils avoient contractées à *S. Domingue*; & que plus de 40 avoient été égorgez par les Sauvages. Cette perte le toucha ſenſiblement ; mais s'étant fortifié con-

contre ſa douleur, il appella ceux qui reſtoient: (leur nombre n'alloit pas à cent;) Il les encouragea, les exhorta à faire ſi bien par leur travail, par leur concorde, par leur induſtrie, & par leur bonne conduite avec ces Barbares, qu'ils puſſent profiter des richeſſes que la Nature leur preſentoit avec abondance. Comme les nouvelles découvertes paroiſſoient à M. de la Sale des Provinces conquiſes, & que toutes les pertes qu'il pouvoit faire ne lui ſembloient rien en comparaiſon d'une Nation volontairement ſoumiſe, il chercha à ſe conſoler par de nouveaux voyages. Ainſi ayant pris une nouvelle réſolution, il voulut aller reconnoître ces vaſtes contrées, qui ſont entre le Miſſiſſipi & le Golphe de Mexique, vers le Sud-Eſt.

Le 22. d'Avril de l'année 1685. il partit de la Baye S. Louïs pour cette nouvelle traite. Il ne prit avec lui que vingt hommes en tout, au nombre deſquels étoient nos deux neveux Cavelier, & de Moranget, un Pere Recollet & moi. Nous avions pour tout équipage deux canots; & deux traîneaux, pour porter nos proviſions & nos marchandiſes.

Le premier jour, nous paſſames plus de vingt rivieres, dont les environs nous paroiſſoient un Païs enchanté, & au travers de peuples bien faiſans, qui ne nous refuſoient rien. Ce que nous trouvâmes de particulier dans ces contrées, c'eſt que parmi le bétail à corne, nous aperçûmes dans les prairies grand nombre de Chevaux, mais ſi farouches, qu'on ne pouvoit les approcher. Dès la ſeconde journée, nous com-

mençâmes à vivre ſur la chaſſe. Nous tuâmes ſur le ſoir un chevreuil, & nous cabannâmes cette nuit en pleine campagne au milieu d'un petit retranchement. Cette nuit nous nous fimes une loi de prendre de pareilles precautions, en quelque endroit que nous puſſions nous trouver. Le troiſiéme jour nous trouvâmes ſur le midi, quatre Cavaliers qui nous accoſterent très humainement. Ils nous demanderent qui nous étions & où nous allions. Nous leur declarâmes que nous étions *François*, & que nous ne voyagions dans ces Terres, que dans l'intention de reconnnoître les diverſes Nations de l'Amerique, & de leur offrir la protection du Roi de France: que s'ils vouloient ſe ſoumettre à ſa puiſſance, ils reſſentiroient bien-tôt des effets de ſa protection par le moyen de ſes vaiſſeaux. Eux de leur côté, nous prierent auſſi-tôt de vouloir accepter leurs maiſons, & de les ſuivre juſques dans leur village. Nous y conſentimes avec plaiſir, & nous y fumes bien recûs & bien regalez.

C'étoit la Nation des *Quoaquis*, ou des *Mabis*. Les hommes & les femmes ſont fort bazannez. Ils ont les cheveux noirs & aſſez beaux; le viſage plat; les yeux grands, noirs, bien fendus; les dents très-blanches; le nez écaché. D'ailleurs leur taille eſt libre & dégagée. Les hommes ſont vétus de corſelets d'un double cuir, à l'épreuve de la fléche. Ils portent depuis la ceinture juſqu'au genou une eſpéce de ringrave de peau d'ours, de cerf, ou de loup; leur tête eſt couverte d'une maniere de turban fait de mêmes peaux. Ils ont des bottines de peaux de

de bœuf, d'élan, ou de cheval très-bien paſſées. Pour leur équipage à cheval, outre leurs corſelets, leurs bottines, & leurs boucliers couverts de peaux les plus dures, ils ont des ſelles faites de pluſieurs cuirs, ajuſtez & collez les uns ſur les autres; des brides comme les notres; des étriers de bois, & les mords de dents d'ours ou de loup. A l'égard des femmes, elles portent en guiſe de chapeau un tiſſu de jonc ou de cannes différemment colloré; leurs cheveux tantôt cordonnez, tantôt nouez. Leur corps eſt couvert d'une veſte d'un tiſſu très-fin juſqu'à demi-cuiſſe. Elles ſont chauſſées à peu près comme les hommes, avec des bottines à fleur de jambes.

Nous ne fimes que coucher chez eux, mais toujours ſur nos gardes, en nous relevant de ſentinelle de tems en tems. Le lendemain, les Principaux nous vinrent trouver avec quelques preſens de blé d'Inde, pour nous aſſurer qu'ils ſeroient toujours bien aiſes de vivre dans notre alliance, & ſous les loix du Prince que nous reconnoiſſions. De notre côté nous leur fimes preſent de quelques couteaux, & de quelques braſſes de raſſade pour leurs femmes. Après quoi nous primes congé d'eux, & nous remimes en chemin.

A deux lieuës de là, nous nous trouvâmes ſur les bords d'une très-belle Riviere, que nous nommâmes *Riber*, du nom d'un homme de notre ſuite qui s'y noya. Sur ſes bords paiſſent de nombreux troupeaux de *Cibolas*. Nous en tuâmes dans un mo-

ment trois, que nous fimes boucanner pour nous servir de provision.

A une lieuë de cette Riviere, nous en remontâmes une autre beaucoup plus rapide, à qui nous donnâmes le nom de *Hiens*, nom d'un Allemand de notre compagnie, qui demeura trois jours perdu aux environs, pour s'être trop avant engagé dans les bois, par le plaisir de la chasse. Ainsi continuant notre course, tantôt dans des plaines, tantôt au travers des ravines & des rivieres, que nous passions avec nos canots, nous tombâmes au milieu d'une Nation assez extraordinaire, qu'on appelle les *Biscatonges*. Nous leur donnâmes le nom de *Pleureurs*; parce qu'à la premiere approche des Etrangers, tout ce peuple, tant hommes que femmes, se mettent à pleurer amerement. La raison en est assez particuliere; ces pauvres gens s'imaginent, dit-on, que leurs parens ou amis decedez sont allez en voyage; & comme ils en attendent toujours le retour, l'abord des nouveaux-venus renouvelle leur idée: mais comme ils ne retrouvent pas en eux ceux qu'ils regrettent, leur arrivée ne fait qu'augmenter leur douleur. Ce qu'il y a de plaisant, & peut-être d'assez raisonnable dans cette croyance, c'est qu'ils pleurent beaucoup plus à la naissance de leurs enfans, qu'à leur decés; parce qu'ils ne regardent la mort que comme un voyage, dont on revient après un tems; mais qu'ils regardent leur naissance comme une entrée dans un champ de perils & de malheurs. Quoi qu'il en soit, ces larmes étant passées, ce ne fut parmi tout ce peuple qu'un visage serain, ca-

careſſant & rempli de tendreſſe. On nous conduiſit dans des cabannes très proprement nattées, où l'on nous offrit du bœuf & du cerf boucanné, avec de la *Sagavite*, leur pain ordinaire, qu'ils font avec une racine nommée *Toquo*, eſpéce de ronce. On la lave, la ſeche, la broye, & on en fait une pâte, qui étant cuite eſt d'un fort bon goût, mais aſtringente. Nous joignimes à leur regal un peu de notre eau de vie, & nous leur en donnâmes deux petites bouteilles. Ils nous firent preſent de pluſieurs peaux bien paſſées, qui nous ſervirent à faire de bons ſouliers. Ces peuples n'adorent que le Soleil, & c'eſt la Divinité de toutes ces Nations. A propos de quoi, nous leur dimes que notre Prince étoit le Soleil des autres Rois; que ſon éclat ſe repand dans toute l'Europe, & même dans pluſieurs contrées de l'Amerique; que s'ils ſe ſoumettoient à ſa puiſſance, ils ſentiroient bientôt quelques effets de ſa grandeur & de ſa bienveillance. Ils ſe ſoumirent volontiers, & nous jurerent amitié.

Ayant paſſé deux jours chez cette Nation pleureuſe, nous nous remimes en chemin. La premiere journée nous fimes dix grandes lieuës, preſque toujours dans les bois. Enſuite nous nous trouvâmes à la vûë d'un grand village, à l'entrée duquel nous apperçûmes un gros Chevreuil, qu'un *Chaouanous* de notre ſuite tira, & tua d'un coup de fuſil. L'éclat du bruit & de la flamme en parut ſi terrible à ſes Habitans, qu'au premier aſpect de nôtre troupe & de nos armes, ils prirent tous l'épouvante & la fuite.

Le

Le Chef & trois de ſes enfans s'étant montrez plus fermes, les firent revenir de leur terreur. Ils s'avançerent vers nous, nous offrirent quelques rafraichiſſemens, & quelques-unes de leurs cabannes pour y paſſer la nuit, mais mon frere n'ayant pas jugé à propos d s'y fier, nous cabannâmes un peu à l'écart, ſelon notre coutume : heureux d'avoir pris cette précaution. Car le lendemain à la pointe du jour, nous apperçumes un grand nombre de cette canaille cachée dans des cannes avec des fléches; Auſſi-tôt M. de la Sale les ayant fait coucher en joüe les obligea à demander quartier. Ils en furent quittes pour quelque proviſion de blé d'Inde, que les fils de leur Chef nous apporterent, & nous primes auſſi-tôt le parti de décamper.

A ſix lieuës de là, nous rencontrames une autre habitation de plus de trois cent cabannes, habitées par les *Chinonoas*; il nous firent un accueil très-favorable. Toutes ces contrées ſont preſque ſur la côte Orientale de la Mer de Mexique. Les Eſpagnols paſſent juſques dans leurs terres, & leur font de très-cruelles vexations. Ces Sauvages ſurent d'abord nous diſtinguer d'avec eux par notre air, notre langage, nos manieres; & l'horreur qu'ils avoient conçûë contre tous ceux de cette Nation ne fit que redoubler leur amitié pour nous. Nous ne tardâmes pas à leur faire entendre que les Eſpagnols & nous n'étions gueres d'accord enſemble, & qu'ils étoient nos ennemis jurez. Sur quoi nous ayant offert tout ce qui étoit en leur pouvoir, ils nous prierent de vou-

vouloir nous unir avec eux, pour leur aller faire la guerre. Nous leur dîmes que nous n'étions pas pour lors en cet état, mais que nous pourrions bientôt revenir les joindre en plus grand nombre pour les seconder : de sorte qu'ayant passé fort tranquillement la nuit chez eux, nous nous retirames le lendemain chargé de beaucoup de blé d'Inde & de très-belles peaux.

A peine eumes nous avancé une lieuë dans notre route, qu'un nommé *Nica*, de notre suite, se sentit piqué d'une vipere. Il fit aussi-tôt un fort grand cri ; & en moins d'un demi quart d'heure, son corps s'enfla prodigieusement, & devint toute livide. On fit d'abord de grandes incisions sur la playe. Nous la frottâmes avec l'eau de vie, & du sel de vipere ; nous lui donnâmes de l'orvietan, & après deux jours, il se trouva parfaitement gueri. Nous étant remis en chemin, nous nous trouvames, après deux jours de marche, sur le bord d'une rivierre très-rapide. Il fallut la passer, & nous étions sans canot ; parce que les notres prenant l'eau de tous côtez, nous avions été forcez de les abandonner. Nous n'eumes point d'autre expedient que de faire un cayeu de cannes & de plusieurs branches d'arbres entrelassées & couvertes de nos meilleures peaux. Mon frere & nos deux neveux se mirent dessus avec deux Sauvages pour la conduire ; & je restai avec le reste de nos gens sur le rivage. A peine furent-ils au fort du courant, que la rapidité de l'eau les emporta dans un moment, & les fit disparoître à notre vûë. Par un bonheur singulier le cayeu

fut

fut arrêté à une grande demie lieuë de là par un gros arbre qui flottoit ſur l'eau à demi déraciné. Ses branches qu'on accrocha avec le ſecours de quelques perches, leur donnerent moyen de gagner le bord ; ſans quoi infailliblement la rapidité du fleuve les eut emporté à la mer. Cependant nous étions fort en peine de ce qu'ils étoient devenus. Nous ſuivimes toujours notre bord, portant nos yeux auſſi loin que nous pouvions, & criant de toutes nos forces pour tâcher de les rappeller, ou pour les découvrir. Nous fumes un jour & une nuit dans ces inquiétudes : le lendemain nous recommençâmes le même train. A la fin ils nous repondirent, & nous les apperçûmes de l'autre côté : c'étoit une neceſſité de les aller joindre, & pour cela il faloit nous expoſer au même danger. Nous fimes un nouveau cayeu, car le premier s'étoit tout délié, & ne tenoit plus à rien ; nous le fimes beaucoup plus fort que l'autre ; & nous étant munis de bonnes perches, nous paſſames tous à diverſes repriſes fort heureuſement. Toute la troupe s'étant ainſi réünie, nous pourſuivimes notre route ſous la conduite de mon frere, qui n'avoit d'autre bouſſole que ſon genie. Un de nos chaſſeurs s'écarta pour chaſſer, nous le perdimes durant un jour, & le lendemain nous le revimes chargé de deux chevreuils boucannez. Il venoit d'en tuer un autre qu'il avoit laiſſé à un demi quart de lieuë. Après nous avoir abandonné les deux, il alla ſur ſes pas avec un *Abenaquis*, chercher l'autre ; & nous l'ayant apporté, nous nous regalâmes d'une partie de ſa

ſa chaſſe, & gardâmes le reſte pour notre proviſion.

Ayant paſſé de là dans des terres plus peuplées, après ſix ou ſept lieuës de marche, nous vimes venir à nous un Sauvage à cheval avec une femme en croupe, ſuivi de quatre eſclaves fort bien montez. Cet homme nous aborda, s'informa qui nous étions, & de ce que nous cherchions en ce païs. Mon frére lui fit entendre tant par lui-même, que par les Sauvages de ſa ſuite, que nous étions *François*, & que notre intention n'étoit que d'offrir à tout le peuple de leur Continent, juſqu'à la Mer de Mexique, nôtre alliance, & la protection du Roi de France. Ce Sauvage mit auſſi-tôt pié à terre, offrit ſon cheval à mon frere, le força même de l'accepter, & de vouloir venir dans leur habitation; l'aſſurant qu'il y ſeroit très-bien reçû. Mon frere, après l'avoir remercié de ſes honnêtetez, lui fit connoître, qu'avant que faire cette démarche, il ſeroit bien aiſe d'aprendre le ſentiment de toute ſa Nation par un Envoyé de ſa part. Le Sauvage reçût cette reponſe de bonne grace; & par un ſurcroit de civilité lui laiſſa ſa femme & un de ſes eſclaves en ôtage. Mon frere lui donna ſon Neveu *Cavelier*, & deux *Chaouanous*. Le Sauvage monta ſur le cheval d'un de ſes eſclaves, & mon Neveu Cavelier ſur celui qui avoit été donné à mon frere. Le lendemain notre Envoyé revint avec nos deux *Chaouanous*, montez chacun ſur un beau cheval, l'un & l'autre chargez de toutes ſortes de proviſions, & fit un rapport auſſi agréable que ſurprenant du bon

ac-

accueil qu'il avoient reçû de ce Peuple, qu'on nomme *Cenis*. Leur habitation a 20. lieuës d'étendue, elle eſt diviſée en pluſieurs hameaux, près l'un de l'autre. Leurs cabannes ont quarante ou cinquante piés de hauteur, faites de groſſes branches d'arbres, qui ſe rejoignant par enhaut, forment une eſpéce de voute. Le dedans eſt très bien natté, & d'une propreté charmante.

M. de la Sale informé de leurs bonnes intentions ne manqua pas de s'y tranſporter le lendemain. A deux cent pas du village il vit venir au devant de lui des principaux de la Nation empanachez, & couverts de leurs plus riches peaux. Mon frere les reçût à la tête de ſa Compagnie. Le premier abord s'étant paſſé en civilitez reciproques, il fut conduit par le Chef juſqu'au village, au travers d'une très-belle jeuneſſe, & parmi un très-grand concours de peuple. On l'emmena lui & ſa troupe dans un quartier qui ſembloit faire un hameau à part. On nous y regala très-bien. Le Chef convaincu de la magnificence de notre Prince, par les éloges que lui en fit M. de la Sale, le reconnut comme ſon Souverain, & fit à mon frere un préſent de ſix bons chevaux, & de ſes plus belles peaux. M. de la Sale lui donna des haches, & quelques étuis de ciſeaux, des couteaux, & des raſoirs, qu'il reçut avec toute la joye imaginable. Il y avoit en ce tems-là chez eux des Ambaſſadeurs d'une Nation appellée les *Choumans*. Le ſujet de leur Ambaſſade étoit une ligue qu'ils prétendoient former entre eux, pour faire la guerre aux Eſpagnols, leurs tirans

&

& leurs perſecuteurs. Ils nous rendirent viſite, & nous conviérent de vouloir y entrer. Nous leur donnâmes parole de nous joindre avec eux après notre voyage, & ils nous jurerent, comme les autres, une amitié inviolable.

Les *Naſſonis* ſont à une journée des *Cenis*. Nous paſſâmes juſques chez eux. Nous en reçûmes un pareil traitement, une même reconnoiſſance, & une même proteſtation d'amitié, ils ont tous une égale antipatie pour les Eſpagnols. Leurs pâturages y ſont remplis de Chevaux & de Bœufs. On voit dans toutes leurs familles de gros chapons, des poulets, & de gros pigeons d'Inde. Nous reconnumes chez eux, auſſi-bien que chez les *Cenis*, quelque teinture de notre Religion. Les une y faiſoient le ſigne de la Croix; les autres nous exprimoient par certaines marques le S. Sacrifice de la Meſſe. Nous vîmes bien que c'étoit l'effet de quelques Miſſions Eſpagnoles: mais ils n'y a point de doute que le fruit en ſeroit beaucoup plus grand, ſi ces premieres ſemences de la Religion leur avoient été inſpirées par des perſonnes qui leur fuſſent moins odieuſes. En effet, notre Pere Recolet, avec quelques Images, quelques Croix, & quelques *Agnus Dei*, qu'il diſtribua aux uns & aux autres, leur faiſoit concevoir & croire tout ce qu'il leur enſeignoit: tant ces peuples ſont dociles.

Au milieu de toutes les ſatisfactions que nous avions ſujet d'avoir parmi ces Sauvages, nous y eumes deux fâcheux contretems. L'un fut la deſertion de quatre de nos François,

&

& l'autre la maladie de mon frere. A l'égard de ces quatre deſerteurs, on ne ſait ſi entrainez par la beauté de ces contrées, ils allerent chercher à s'établir chez quelques-unes de ces Nations voiſines ; ou ſi attirez par les flateuſes amorces des Sauvageſſes ils s'en retournerent chez les *Cenis*, ou s'ils ſe retirerent chez les *Naſſonis*. La vérité eſt que depuis qu'ils ſe virent en poſſeſſion d'un cheval ils ne crurent plus être parmi les Sauvages. On ne put plus les retenir, & nous n'entendimes plus parler d'eux.

Pour la maladie de mon frere, ce fut aſſurement une ſuite du chagrin que la deſertion de ſes gens lui cauſe. Il tomba malade le 24. d'Août de l'année 1685. après trois mois de courſe, & à deux cent lieues de la Baye S. Louïs. Sa maladie fut preſque en même tems ſuivie de celle de *Moranget* notre Neveu. Nous eumes dans cette affliction la conſolation de trouver parmi les Sauvages tous les ſecours que nous aurions pû trouver en Europe, excepté des Medecins. Nous avions tout ce que nous pouvions deſirer, le veau, le mouton, des poules, des pigeons, des ramiers ; & avec tout cela, toutes ſortes de bonnes herbes, tant pour les bouillons, que pour les ptiſannes, & autres remedes néceſſaires aux malades. Nous avions avec nous deux Chirurgiens, qui nous furent d'un grand ſecours. Les Sauvages mêmes, tant hommes que femmes, nous donnerent du Gibier, de la viande, des volailles. En un mot, graces à la bonté du Ciel & à nos ſoins, nos deux malades recouvrerent leur

ſan-

nté, après un mois de maladie. Dès que urs forces furent rétablies, mon frere cro- ant devoir s'en tenir à ſes dernieres décou- ertes, & ne pouvant même s'engager plus vant ſans rencontrer les Terres des Eſpa- nols; d'où, ſelon toutes les apparences, ous ne ſerions jamais revenus, prit le parti e s'en retourner en ſa nouvelle Colonie.

Nous nous remimes en marche vers la fin u mois de Septembre 1685. L'avantage ue nous eumes dans notre route fut de nous n retourner à cheval, au lieu que nous é- ions venus à pié. Ce qu'il y eut de ſur- renant dans cette nouvelle voiture, c'eſt ue nos chevaux, ſans être ferrez, avoient pié ſi bon, qu'ils franchiſſoient tout, & bouche ſi fine, qu'ils obéiſſoient à la bri- e, comme s'ils y avoient été dreſſez. Cha- n de nous étoit raiſonnablement monté, les chevaux que nous avions de reſte nous rvoient ou de relais, ou de chevaux de harge, pour porter nos munitions, nos anots & notre équipage, ce qui nous fut un fort grand ſoulagement Cependant omme les choſes les plus utiles ſont quel- efois les plus funeſtes, ſoit par le hazard, it par le manque d'adreſſe; il arriva qu'un nos chevaux fut la cauſe de la perte d'un nos Sauvages. Sur les bords de *la Ma- gne*; cette riviere ſur laquelle mon frere urut riſque de le perdre, un cheval s'é- nt cabré à la vûë d'un gros Crocodile, jet- ſon cavalier dans l'eau. A peine fut-il mbé, que cette bête avide l'entraîna & le vora à nos yeux. Ce ſpectacle nous cau- une très-grande douleur; mais il eſt mal

aiſé

aisé que dans les voyages de long cours, il n'arrive à ceux qui les entreprennent, quelque accident funeste. Le plus sûr est de s'y preparer, en donnant ordre à sa conscience, & en se remettant entre les mains du Dieu tout-puissant, qui nous guide & nous conserve.

Ce malheur étant sans remede, nous continuames notre chemin; & après trois mois de marche, nous arrivâmes au commencement de Janvier de l'année 1686. à la Baye S. Louïs. Aux premieres approches de notre Colonie, nous apperçûmes que tous les environs en étoient défrichez, & même très-bien cultivez. Nous y trouvames grand nombre de femmes, & les Habitations remplies de nouvelles familles. Chaque famille avoit ses petites provisions, son jardin & ses possessions; en un mot, tout y promettoit un heureux accroissement, & une nombreuse multiplication. Mon frere y fut reçû comme le pere commun de ce peuple naissant, & nous eumes un grand plaisir de voir ces commencemens de societé de nos François avec les Sauvages, & le bon usage que chacun faisoit des avantages de ce nouvel établissement.

Comme la presence de mon frere étoit necessaire en ce païs, tant pour la consommation du Fort, que pour donner quelque reglement à ce nouveau peuple; nous y sejournames encore environ trois mois. Ce tems étant écoulé, il resolut de repasser en France, pour obtenir de nouveaux secours de la Cour, & pour demander quelques renforts d'artisans & de laboureurs, tant en fa-

faveur de cette derniere Colonie, que pour toutes les autres qui ſont repandues en divers endroits de l'Amerique Septentrionale. Ayant donc pris congé, il partit accompagné de vingt François pour le Canada, & prit ſa route vers les Iſlinois par les terres, ſur la fin du Mois de Mars de l'année 1686.

Cette route, quoique la plus penible, ſervit à reconnoître le cours des rivieres, dont nous n'avions vû que l'embouchure, en deſcendant le *Miſſiſſipi*, à obſerver de plus près tous les peuples qui en habitent les bords, & à contracter avec eux de nouvelles alliances. Nous traverſames d'abord la *Riviere aux Cannes*, ainſi nommée, à cauſe du grand nombre de Canards, dont elle eſt couverte. Après celle-ci nous paſſâmes *la Sabloniere*, qui n'a pour lit qu'une vaſte campagne ſabloneuſe. Enſuite le *Robec*, dont les rivages ſont habitez par des peuples qui parlent tous du goſier. Après celle-ci *la Maligne*, aux environs de laquelle ſont les *Quanotinas*, Peuple auſſi redoutable aux Iroquois par leur valeur, que par leur cruauté. Car outre qu'ils les combattent ſans quartier, ils ſe font une loi d'en brûler autant qu'ils en peuvent prendre. Allant toujours plus avant, nous trouvâmes les *Taracha*, les *Cappa*, les *Palaqueſſons*, tous ennemis declarez des Eſpagnols.

Je n'entrerai pas dans un plus ample détail des particularitez de ces Nations, & de ces Contrées. Je me contenterai de dire, que bien que ces païs ſoient beaux generalement parlant; on remarque en chacun d'eux ſon abondance & ſa beauté particuliere.

Les uns abondent en blé d'Inde, dont on fait de la bouillie; les autres en *Toquo*; les autres en *Caſſave*, dont on fait une eſpece de pain. On voit une multitude innombrable de *Cibolas* chez les Peuples qui approchent le plus de la mer. Les *Caſtors* ſont par troupes chez les *Ouadiches*, les *Ouabaches*, les *Akancéas*, les *Iroquois*, & en beaucoup d'autres Cantons de l'Amerique. Les *Ours* ſont très-frequens dans les Pays du Nort. Pour des chevaux, on n'en voit que chez les Peuples voiſins des Eſpagnols; mais preſque par tout on voit des *Orignacs*, des cerfs, des élans, des loups, tant cerviers que communs, de gros béliers, des moutous & des brebis, qui ont une ſoie beaucoup plus fine que les notres.

Ce fut au travers de toutes ces Plaines, que nous reconnumes une infinité de Sauvages, qui nous reçûrent tous avec beaucoup d'humanité, & avec une entiere ſoumiſſion aux loix de notre Monarque. Nous trouvant entre les *Palaqueſſons*, & les *Ouadiches*, les proviſions nous manquerent. Nous eumes recours à la chaſſe; trois ou quatre de nos chaſſeurs ſe détacherent de la troupe pour aller dans les bois. Ils n'y furent pas long-tems ſans rapporter du gibier. La beauté du pays ſitué entre deux Nations très affectionnées pour la notre; la campagne abondante en blé d'Inde, en toutes ſortes de fruits & de gibier, les pâturages remplis de bétail de toute eſpece, & ſur tout de chevaux: tous ces grands avantages firent naître à mon frere l'envie d'y faire un établiſſement. Dans cette penſée, il trouva

à

à propos de me faire prendre les devants vers les Islinois, tant pour vous informer de son arrivée, que pour d'autres raisons que je vous dirai dans la suite. Il me donna le Pere *Anastase* Cavelier mon neveu, M. *de la Marne*, quatre autres François; & deux esclaves pour me servir d'interpretes, avec deux canots, deux chevaux de charge, & nos munitions necessaires. Nous nous separames le 15. Mai de l'année 1686. & nous primes notre chemin par les terres, tant pour la commodité de nos chevaux, que pour les frequens secours que nous tirions des Sauvages, autant zelez pour nous, qu'ils sont ennemis des Iroquois & des Espagnols.

Dès la premiere journée, nous allames coucher chez les *Ouadiches*, qui nous reçurent à bras ouverts, & qui nous inviterent à nous joindre avec eux pour faire la guerre aux Espagnols. Ils nous assurerent qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent chez eux: qu'ils nous abandonneroient volontiers toutes ces richesses, & qu'ils ne prétendoient s'en reserver que les femmes & les enfans pour en faire des esclaves. Quelque peu d'amitié que nous eussions pour les Espagnols; nous ne laissames pas de sentir de la repugnance à cette proposition. Nous ne pumes consentir que des Chrétiens devinssent esclaves de Sauvages. Pour colorer notre refus, nous leur repondimes que nous n'étions pas en nombre suffisant pour leur être de quelque secours dans cette guerre; mais que nous allions trouver le Capitaine *Tonti*, à qui nous ne manquerions pas de representer les mêmes conditions qu'ils

nous offroient, & que ſans doute il les accepteroit. Cette réponſe les ſatisfit. Ils nous donnerent des vivres en abondance, & nous logeames dans leurs meilleurs cabannes. Le lendemain nous pourſuivimes notre route vers les *Cenis* & les *Naſſonis*. Ceux-ci nous donnerent des guides pour nous conduire juſques chez les *Nabiri*; & ceux-ci pour aller juſques chez les *Naauſi*. Nous fumes également bien reçus de tous ces Peuples; & nous trouvames par tout les mêmes diſpoſitions à vivre dans notre alliance, & ſous la protection de notre Prince.

Les Terres y ſont fertiles, & le climat heureux pour la vigne: les ſeps y viennent d'eux-mêmes. On voit parmi les ormes le raiſin fleurir, & croître à l'ombre de leurs feuillages. On ne ſauroit faire trois lieues qu'on ne rencontre quelque ruiſſeau, ou quelque riviere. Les Caſtors y ſont par troupes. Tous ces peuples generalement y adorent le Soleil, & n'ont d'autre couverture qu'un certain tiſſu de jonc, ou des nattes très-fines qu'ils bigarrent de certaines peintures du Soleil, d'oiſeaux, & de fleurs. Pour armes ils ne connoiſſent que l'arc & la fléche. Un coup de fuſil ou de piſtolet leur paroît un coup de foudre précedé par ſon éclair.

Nous paſſames des *Naauſi*, chez les *Cadodaches*. Nous y fumes trés-bien reçûs. Les Principaux de la Nation vinrent au devant de nous. On nous conduiſit entre deux rangs de la jeuneſſe armée, juſques dans des cabannes trés-propres. Le reſte du regal fut auſſi groteſque que ſauvage. Des

fem-

femmes bazannées, mais très-bien faites, & à demi-nuës nous laverent les piés dans des auges de bois. On nous servit de differens mets très-bien apprêtez. Outre la bouillie & le Cerf boucanné, mêts ordinaire à tous ces Peuples, on nous presenta un grand rôt de poulets d'Inde, d'oyes, de canards, de ramiers; sans y oublier les pigeons à la grillade. Parmi cette grande réjouïssance, il nous arriva un mortel déplaisir. Comme les chaleurs étoient grandes, tant à raison du climat que de la saison, M. *de la Marne* eut envie de s'aller baigner dans une riviere, qui passe le long du village. Pour cet effet il chercha un lieu à l'ombre, pour y prendre tranquillement le bain. L'ayant trouvé, il se jetta à l'eau; mais par malheur il tomba dans un abîme, où il fut englouti à l'instant même. Quelque tems après, ne le voyant point revenir; nous voulumes nous approcher du lieu où il n'étoit déja plus. Nous eûmes la pensée que peut-être quelque Crocodile l'auroit dévoré; mais des gens du lieu ayant vû l'endroit où il s'étoit jetté, ne douterent plus qu'il ne se fut perdu dans ce grouffre. En effet l'ayant péché sur l'heure même, on le retira tout défiguré. Je ne puis assez exprimer quel fut notre regret à la vûë d'un si triste spectacle. La femme du Chef vint elle-même l'ensevelir. Nous lui rendimes les derniers devoirs; & après l'avoir pieusement inhumé, nous mimes une Croix sur sa sepulture. Les Sauvages, témoins de nos ceremonis, joignirent leurs larmes avec les nôtres, & tacherent de nous consoler par

toutes les honnêtetez qu'ils nous purent faire.

Le jour ſuivant nous trouvâmes ſur la même riviere les *Narchoas*, les *Ouidiches* nous vimes à cinq lieuës plus bas les *Cabinvio*, & les *Mentons*. Ces Peuples ne ſachant ce que c'étoit que nos armes, nous prenoient pour les maitres du Tonnerre, & nous craignoient en même tems. Les Caſtors ſont en très-grand nombre dans leur païs, mais ſur tout chez les *Ozothéoas*, qui ſont obligez d'en brûler les peaux, tant elles ſont communes chez eux. Ces Peuples nous donnerent deux guides pour nous conduire chez les *Akancéas*, dont ils dépendent. Ce fut là que nous commençâmes à nous reconnoître. Nous vimes une Croix élevée: au milieu étoient attachées les armes du Roi. A quelques pas de là, nous apperçûmes une belle maiſon à la Françoiſe, habitée par un nommé *Couſtare*, qui nous y reçut honnêtement, & nous apprit que cette habitation vous appartenoit avec toutes ſes dépendances. Après nous y être repoſez deux jours, nous paſſâmes dans les villages des *Torimans*, des *Doginga*, & des *Cappa*, pour gagner le Miſſiſſipi. Ces derniers Peuples nous accommoderent d'une piroque pour deux chevaux que nous leur donnâmes.

Fatigué de nos courſes par terre, je pris le parti de remonter le Miſſiſſipi, juſqu'à la riviere des Iſlinois. Le Pere *Anaſtaſe* fut fort aiſe d'entrer dans le même canot que moi. Cavelier mon neveu ſe joignit à cinq autres François, & s'étant contenté d'un Sauvage, il m'en laiſſa un autre pour me ſervir d'Interprete

prete & de Rameur. Nous étant donné rendez-vous chez les Miamis, nous nous séparâmes. Il suivit les plaines, & je m'embarquai sur le Mississipi, vers le quinze d'Août de l'an 1686. Il seroit inutile de parler ici de toutes les Nations que nous rencontrâmes. Je ne ferai mention que de celles que nous ne reconnûmes pas dans nôtre descente. Les *Chichacha* furent les premiers, que nous trouvâmes à trente lieuës des *Akancéas*. Ce sont des Peuples très-dociles, industrieux, braves, guerriers, & en assez grand nombre pour mettre en tout tems deux mille combattans sous les armes. Nous continuâmes delà nôtre route vers les *Ouabaches*. A dix lieuës de leur riviere on voit celle des *Massourites* & des *Ozages*, qui n'est ni moins rapide, ni moins profonde que le Mississipi. Nous la remontâmes pendant deux jours, tant à dessein de reconnoître les Nations qui sont sur ses bords, que pour nous fournir de nouvelles provisions. Nous rencontrâmes, en la remontant, les villages des *Panivacha*, des *Pera*, des *Panaloga*, des *Matotantes*, des *Ozages*, tous Peuples braves, nombreux, & bienfaisans; & qui, parmi les bons mêts & les bons fruits, dont ils nous regalerent, nous firent manger des raisins d'un gout merveilleux.

Le troisiéme jour, après avoir remonté cette riviere, nous allâmes regagner le Mississipi, où nous étant rembarquez en canot, nous le remontâmes pendant quelques jours, jusqu'à la riviere des Islinois. Après trente jours de navigation, nous arrivâmes au pié du Fort de *Crevecœur*; & de-là nous retour-

nâmes au Fort S. Louïs. Nous eumes d'abord le chagrin de ne pas vous y rencontrer ; mais à preſent nous avons la conſolation de vous y voir en parfaite ſanté. Là-deſſus ayant renouvellé nos embraſſemens, je demeurai quelque tems ſans lui rien dire, ne ſachant pas bien moi-même en quel état j'étois pour lors. D'un côté, la perte de notre flote, & de la plûpart de nos François m'avoit fort attriſté ; de l'autre, l'aſſurance qu'il m'avoit donnée de la ſanté de M. de la Sale, & le ſuccès de tant de belles découvertes m'avoit fait paſſer de la triſteſſe à la joye. J'étois même dans un étonnement qui tenoit de l'admiration : mais auſſi l'abſence d'une perſonne, pour qui j'avois une reconnoiſſance, & une amitié auſſi tendre que reſpectueuſe dont j'attendois le retour depuis ſi long-tems, & avec tant d'impatience ; d'ailleurs le regret de n'avoir pas été le témoin & le compagnon de ſes voyages me penetroit d'une douleur que je ne pouvois ſurmonter. Auſſi ne pouvant retenir les chagrins de mon cœur. Helas, *lui dis-je*, comment ſe peut-il faire que M. de la Sale, mon unique Protecteur, & mon appui, ſoit depuis deux ans de retour en Amerique ? & que j'aye été pendant tout ce tems-là, non ſeulement privé du plaiſir de le voir, mais de recevoir de ſes nouvelles ; & que même encore, il ne me ſoit pas permis de l'embraſſer ? Je vous avouë, que quelque joye que vôtre preſence me donne, je me trouve ſaiſi en vous voyant, d'une plus grande douleur ; puiſque plus je vous regarde, & plus je reſſens de chagrin de ne le pas voir. Quoi M. de la Sale eſt depuis deux ans dans l'Ameri-

que,

que, & je ne puis encore le joindre, ni lui parler? Helas! ce n'a pas été ma faute. Dès que j'ai crû qu'il pouvoit avoir touché les bords du Golphe de Mexique, je suis descendu vers ces contrées. J'ai visité tous les Caps, tous les rivages de cette Mer, tant du côté de la *Malcoline*, que du côté du Mexique. J'ai parcouru tous les Peuples qui sont sur ces bords, je leur ai demandé à tous M. de la Sale, & pas un ne m'en a jamais sû rien dire. Jugez de ma peine & de ma douleur.

Le moyen, *me dit-il pour lors*, que vous puissiez nous rencontrer? Vous allâtes nous chercher à l'embouchure du Missisipi & aux environs, & nous n'abordâmes qu'à vingt-cinq lieues au dessous. Vous suivîtes le cours de ce fleuve dans vôtre descente & dans vôtre retour; & nous nous écartions toûjours, tirant vers le Sud est, & le long du Golphe de Mexique. Quel moyen de nous trouver en suivant des routes si opposées! Pour le moins, *lui dis-je*, devoit-il m'envoyer quelqu'un pour m'informer de son retour. Il est vrai, *me dit-il*, aussi l'auroit-il fait, s'il l'avoit pû: Mais qui de ces nouveaux-venus auroit pû démêler les chemins au travers de tant de Barbares, & dans une si grande distance? Et pouvoit-il se passer de ses deux neveux ni de moi? D'ailleurs, l'esperance qu'il avoit de vous revoir bien-tôt en personne, lui fit toujours differer à vous informer de son arrivée. A la bonne heure, *lui dis-je*, on ne peut remedier au passé. Ce qui me réjoüit, c'est de savoir qu'il se porte bien, & à peu près où il est. Nous ne serons pas long-tems à l'aller retrouver. Cependant je

me ressouviens que vous aviez encore quelque chose de plus particulier à me communiquer de sa part. Je vous prie de me la declarer, afin que je puisse prendre au plûtôt de juste mesures pour mon voyage. C'est, *me dit-il*, que mon frere impatient de donner les secours necessaires à l'affermissement & à l'entretien de sa nouvelle Colonie, & à faire bâtir deux Ports & deux Havres, l'un à la Baye S. Louïs, & l'autre à l'embouchure du Missisipi, dont il a très-bien observé le fond & les bords, ne m'a détaché d'avec lui, que dans le dessein de me faire incessamment repasser en France, tant pour informer la Cour de son dernier établissement, & de ses grandes découvertes, que pour preparer les esprits à lui accorder ce qu'il faut pour des choses si pressantes & si necessaires. C'est pour cela qu'il m'envoye à Quebec, & qu'il m'a chargé de venir vous trouver pour vous demander quelque argent. Je vous en donnerai un reçû, & mon frere vous en tiendra compte.

Ce discours fut accompagné d'une Lettre bien cachetée du Cachet de M. de la Sale. A l'égard de l'écriture, je n'y fis point de reflexion; leurs caracteres étant d'ailleurs si approchans, qu'il eût été mal aisé d'en connoître la difference. Je lûs cette Lettre avec un extréme plaisir. Elle contenoit à peu près la même demande, avec des protestations d'une entiere confiance, & d'une parfaite amitié. La joye où j'étois d'apprendre de ses nouvelles, la simplicité de la personne qui me presentoit cette Lettre, & le devoûment que j'avois fait de tout ce que je possedois

aux

aux volontez d'un homme, à qui je croyois tout devoir, ne me permirent pas de balancer. Je demandai auſſi-tôt à M. Cavelier ce qu'il ſouhaitoit. Il me dit qu'il croyoit que ſon frere avoit fixé la ſomme à celle de ſept mille livres. Il eſt vrai, *lui dis-je*, mais s'il vous en faut davantage, vous n'avez qu'à me le demander; tout ce que j'ai eſt à vôtre ſervice. Il me remercia fort honnêtement, & me dit qu'en cas qu'il eût beſoin de quelque choſe de plus, il le pourroit trouver en France. De ſorte que je lui comptai ſur l'heure même cette ſomme d'argent. Il voulut m'en faire ſon reçû, ſuivant l'ordre qu'il me dit en avoir de ſon frere & j'y donnai volontiers les mains. Comme il me proteſta qu'il vouloit partir le lendemain, je rafraichis ſon équipage & ſes munitions: nous paſſâmes le reſte de la journée le moins mal qu'il nous fut poſſible; & le jour ſuivant, il prit congé de moi, de grand matin, & partit avec un Pere Recollet, & un eſclave, à deſſein de paſſer chez les Miamis. Je me diſpoſai à partir le jour ſuivant par la riviere. Tout étoit reglé pour cela. Après avoir paſſé le reſte du jour avec aſſez d'inquietude, le lendemain comme j'allois embarquer mon petit équipage, environ les neuf heures du matin, je vis arriver le Sr. *Couſture*, mon Lieutenant parmi les Akancéas, chez leſquels Mrs. Cavelier, oncle & neveux, étoient allé ſe repoſer. J'eus d'abord un vrai plaiſir de le voir, mais un moment après, il me jetta dans un terrible accablement. Je lui demandai auſſi-tôt en quel lieu il avoit laiſſé M. de la Sale. M. de la Sale, *me dit-il*? Ne ſa-

vez-vous pas qu'il eſt mort ? M. de la Sale eſt mort, *m'écriai-je* ? Cela n'eſt que trop vrai, *me dit-il*, il eſt mort. Il a été aſſaſſiné par ſes gens, entre les *Palaqueſſons* & les *Ouadiches*. Que me dites-vous là ? Cela eſt-il poſſible ? Hé ! Quoi, ſon propre frere M. Cavelier vient de prendre congé de moi ; bien loin de me rien dire de cela, il m'a rendu une Lettre de ſa part, & ne m'en a pas témoigné la moindre douleur. C'eſt de lui-même que je le ſai, *me dit-il*. Ses larmes & celles de ſon neveu *Cavelier* ne me l'ont que trop confirmé ; & je ſuis au deſeſpoir de vous dire le premier une ſi méchante nouvelle. Je fus ſi conſterné par cette réponſe, que je tombai dans un accablement extréme. Je ne pûs ni parler ni pleurer : je me trouvai ſi ſaiſi, que je ne ſavois que devenir. Quelques momens après, je me levai, en diſant : *M. de la Sale, mon unique Patron eſt mort, aſſaſſiné par les ſiens ! Juſte Ciel ! Cela ſe peut-il ? mais puis je ſavoir qui ſont les malheureux qui ont porté leurs mains parricides ſur un ſi bon pere* ? Ce ſont deux coquins, *Dan & Lantelot*, me dit il. Ah ? les ſcelerats, *m'écriai-je* ! Par quel motif ? ou plûtôt quel demon a pû les porter à commettre un forfait ſi terrible ? Je le priai de me dire tout ce qu'il en ſavoit. Helas ! *me dit-il*, je vous le dirai de point en point, comme on me l'a raconté. M. de la Sale revenu d'une fort grande maladie avoit regagné ſa derniere Colonie, au Fort S. Louïs, & en étoit reparti le 26. Mars de l'année 1686. dans le deſſein de revoir ſes anciens établiſſemens, ac-

com-

compagné d'environ trente perſonnes, du nombre deſquels étoient ſon frere, ſes deux neveux, les deux freres *Lantelot* & *Dan*, un Sauvage *Chouanon*, deux Flibuſtiers Anglois, & un certain *Hiens*, Allemand de Nation. Dès la premiere journée, M. de la Sale s'étant apperçû, que le plus jeune des Lantelot, encore foible d'une grande maladie ne pouvoit ſuivre le reſte de la troupe, voulut le renvoyer à la Baye. Quelques inſtantes prieres que ſon frere fit pour ne ſe pas ſeparer d'avec lui, M. de la Sale ne voulut point s'y rendre. Le jeune Lantelot fut ainſi obligé de s'en retourner à la Baye. Ces manieres qui parurent hautes & imperieuſes, furent difficiles à digerer à un homme de cœur. Par malheur il arriva que ce jeune homme fut rencontré en chemin par quelques Sauvages, qui l'égorgerent. La nouvelle en vint le jour même à ſon frere aîné, qui ne put diſſimuler ſa douleur. Il en jetta d'abord la faute ſur M. de la Sale. Dès ce moment, penetré de fureur & de reſſentiment, il jura ſa perte. Après s'être laiſſé aller aux plaintes & aux regrets, il étouffa tout d'un coup ſa colere, meditant de la faire éclater dans l'occaſion. Il ſuivit le reſte de la troupe; & après deux mois de marche, les vivres leur ayant manqué entre les *Palaqueſſons*, & les *Ouadichès*, Dan & Lantelot firent une partie pour aller chaſſer dans les bois. Ils engagerent le Sieur *Moranget* à ſe joindre avec eux. Celui-ci, ſans entrer dans aucune défiance, ou plûtôt par complaiſance, ſe mit de leur partie. Les deux autres, qui lui en vouloient depuis longtems,

tant par la jalousie qu'ils avoient de son merite, que par la haine implacable qu'ils portoient à son oncle, l'ayant insensiblement attiré à l'écart, assouvirent leur rage sur lui. Pour cet effet ils lui donnerent un coup de hache sur la tête, dont il mourut deux heures après, en bon Chrétien, pardonnant de tout son cœur à ses ennemis. Ce fut-là le premier coup de leur vangeance.

Le jour étant fini, & M. de la Sale ne voyant pas revenir son neveu, ni ceux de sa compagnie, passa la nuit en détranges inquiétudes. Le lendemain il alla lui-même vers l'endroit, où il jugea qu'ils pouvoient avoir été. Il ne fut pas long-tems à le trouver. Le Pere Anastase, son frere & son laquais le suivirent presqu'aussi-tôt. Etant arrivé dans une prairie, qui est sur le rivage du Missisipi, il entrevit, au travers de l'herbe fort haute, le valet de *Lantelot*; d'abord, il lui demanda où étoit Morangett son neveu. Ce coquin lui répondit avec impudence, qu'il pouvoit l'aller chercher à la dérive. En effet le corps de cet infortuné jeune homme étoit-là étendu, & deux vautours voltigeoient au dessus, pour en faire leur curée. Cependant ces deux perfides étoient couchez & cachez dans l'herbe, le fusil bandé. Comme M. de la Sale voulut approcher de ce valet, pour le mettre à son devoir, il se sentit atteint de trois balles à la tête, d'un coup de fusil que lui lacha Lantelot. Il tomba à terre, le visage tout ensanglanté. Le Pere *Anastase* & son frere ayant entendu le coup, coururent d'abord à lui, ils trouverent qu'il se mouroit,

oit, mais encore avec quelque connoiſſan-
ce. Leur douleur ne les empêcha pas de
ui donner le dernier ſecours, du moins pour
e ſalut de ſon ame ; & il eut aſſez de tems
& de force pour ſe confeſſer, & faire à Dieu
n Sacrifice de ſa mort. Voilà le dernier
coup de leur rage, & la fin tragique de no-
re illuſtre Chef, & de votre bon ami.

Ces derniers mots me ſerrerent ſi fort le
œur, que je n'eus pas la force de me plain-
re. Je demeurai muet & immobile pen-
lant quelque tems : mais enfin la violence
le ma douleur me faiſant revenir de ma
conſternation, par un ſoudain débordement
de larmes: ô Ciel ! *dis-je*, quoi je ne rever-
ai plus M. de la Sale ? Quelle reſſource
ne reſte-t-il ? Que deviendront toutes ces
amilles naiſſantes, dont il étoit le pere,
& le ſoutient ? Quel deſeſpoir pour elles, que
le travaux perdus, que de perſonnes déſo-
ées par la perte d'un ſeul homme ! Helas
e peut-il qu'une perſonne ſi venerable par
a vertu, ſi utile à la France par ſes dé-
couvertes, qu'un homme ſi reſpecté, ſi
heri des peuples les plus barbares, ait été
naſſacré par les ſiens ! Eſt-il de ſupplice
aſſez grand pour ces meurtriers, pour ces
niſerables ? mais où les trouver ? Ah ſi ja-
nais je puis les découvrir ! Ces ſcelerats me
lit alors *Couture*, ſont déja punis, s'ils
peuvent l'être aſſez par leur mort. Com-
nent *dis-je*, la Terre les a-t elle englouti,
ou le Ciel les a-t-il foudroyé ? Non *me dit-
l*, leurs camarades leur ont rendu juſtice.
Ces malheureux, après cet attentat, voulu-
ent encore faire main-baſſe ſur tout le reſte,
pour

pour ne point laiſſer de témoins de leur crime : mais les deux Anglois feignant d'entrer dans leur interêt, & de ſoutenir leur action, obtinrent grace pour le Pere & le neveu qui reſtoient, avec la liberté d'enſevelir les deux Corps. Pendant que ces deux parens affligez avec ce bon Religieux, s'acquittoient de leurs devoirs envers les défunts, ces perfides, coururent s'emparer du reſte des effets, & des marchandiſes de M. de la Sale. Tout conſiſtoit en dix chevaux, quelque linge, & environ deux mille écus en marchandiſes. Dès qu'ils ſe furent ſaiſis de tout, le reſte de la troupe ſe vit obligé de faire de neceſſité vertu, & de ſe joindre à eux. Le frere & le neveux, qui avoient rachetté leur vie par le ſilence, & par un abandonnement volontaire de tout, ſe virent forcez de ſuivre le torrent. On arriva au Village des *Ouadiches*. Quelques François, qui avoient deſerté du vivant de M. de la Sale, s'étoient habituez parmi ce peuple. Ces peuples voyant arriver cette nouvelle compagnie aſſez bien armée, & mediocrement équipée, n'eurent pas moins de joye de les voir, que les François. Ils leur firent un très-bon accueil, & les inviterent dès le premier abord à aller avec eux faire la guerre aux *Quoanantinos*. Il falut s'accommoder au tems & au beſoin, tous entrerent dans cet engagement, à la reſerve des deux M. Cavelier, & du Pere Recollet. Cependant *Lantelot* & *Dan*, qui s'étoient érigez en chefs de la troupe, faiſoient logement à part, diſpoſoient abſolument de tous les effets de feu M. de la Sale, s'en

vertiſſoient, & faiſoient bonne chere. On tendoit de jour en jour le départ des Sauges. L'Anglois & l'Allemand qui n'avoient eu aucune part aux dépouilles du défunt, & qui avoient neanmoins un grand beſoin de s'équiper, allerent bien armez trouver leurs prétendus chefs dans leur cabanne, les prierent de vouloir les accommoder de quelque linge pour leur nouvelle expedition. *Lantelot* les reçût bruſquement. L'Anglois lui réitera ſa demande. L'autre lui fit un ſecond refus encore plus bruſque que le premier. Là-deſſus l'Anglois lui dit: *Tu es un miſerable, tu as tué ton Maître & le mien*; & dans le même inſtant tirant un piſtolet de ſa ceinture, il lui enfonça trois balles dans les reins, dont il le porta par terre. *Dan* voulut auſſi-tôt courir à ſon fuſil, mais l'Allemand le coucha en joüe, lui caſſa la tête, & le tua tout roide. Un accourût auſſi-tôt à ce bruit, le Pere Anaſtaſe trouva l'un mort, & l'autre qui mouroit. Il confeſſa celui-ci qui étoit le meurtrier de Mr. de la Sale. A peine lui eut-il donné l'abſolution, qu'un François lui brûler les cheveux d'un coup de piſtolet ſans balle; le feu prit auſſi-tôt à ſa chemiſe qui étoit aſſez graſſe; & ce malheureux ſe vit mourir dans les flammes. C'eſt ainſi que perirent ces meurtriers, dont l'action étoit trop noire pour reſter long-tems ſans punition. On ne doute point que ceux qui liront cette Relation ne conçoivent de l'horreur contre de pareils aſſaſſins.

L'Allemand & l'Anglois ſe rendirent enſuite les maitres de leurs dépouilles; & offri-

frirent le tout à la discretion de Mrs. Cave
lier, qui n'en prirent qu'autant qu'il leu
en falloit pour leur voyage ; & qui après leu
avoir abandonné le reste, vinrent me trou
ver chez les *Akancéas*. Ils étoient l'oncle &
le neveu, M. de la Marne, M. Joustel &
un *Chaouanou*. C'est de leur propre bouch
que j'ai apris tout ce que j'ai rapporté. J
fus témoin de leurs regrets & de leurs lar
mes. Ils se reposerent deux jours dans vô
tre maison ; & le troisiéme jour suivant
ils partirent pour les Islinois. Voilà, Mon
sieur, tout ce que j'en sai.

Je n'ai vû, *lui dis je alors*, que l'oncle &
le Pere Recolet. Pour ce qui est du ne
veu, de M. Joustel, & du *Chaouanou*, je n
les ai point vûs. A l'égard de M. de l
Marne, il me souvient que M. Cavelier m'
dit qu'il s'étoit noyé. Cependant je ne pui
revenir de mon étonnement, quand je son
ge à la constance & à la tranquilité avec la
quelle il m'a conté tout son voyage, &
toutes ses avantures. On dit que les gran
des douleurs sont muettes, je n'oserois dou
ter de la sincerité de la sienne, mais je sui
sur qu'il a bien démenti cette maxime. I
avoit besoin de dissimuler, me repondit a
lors *Cousture* ; il vouloit dissiper sa douleu
par de longues histoires ; & d'ailleurs il avo
ses vûës & ses raisons pour cela. Je com
prens fort bien votre penſées, *lui dis-je* ; i
vouloit tirer de l'argent de moi ; & il ap
prehendoit que je ne lui en donnasse pas
s'il m'apprenoit la mort de son frere. Mai
helas ! j'étois trop redevable à son nom &
à sa famille, pour lui rien refuser. Plût

Dieu

eu n'avoir rien au monde, & n'avoir pas
rdu mon cher Maître, & mon plus fidele a-
. Mais tous nos regrets ſont vains. Si nous
pouvons reparer cette perte, armons-nous
moins de conſtance : tachons de voir finir
qu'il a ſi heureuſement commencé.
Dès ce moment je me raffermis dans le
ſſein d'aller, non ſeulement porter du ſe-
urs à ces pauvres François abandonnez
r le bord de la mer, mais mêmes d'aller
re quelque nouvelle entrepriſe, qui me
nnât ſujet de me conſoler de la perte que
vois faite. Je fis mes preparatifs pour une
uvelle deſcente vers toutes ces Nations
connuës nouvellement par M. de la Sale,
dont ſon frere m'avoit parlé. Dans cet
tre-tems je reçûs une Lettre de Mr. le
arquis d'Enonville, notre Gouverneur,
r laquelle j'apris que nous avions la guer-
avec les Eſpagnols. Il me donnoit une
tierre liberté d'entreprendre ſur eux tout
que je pourrois. Cette Lettre jointe à
que M. Cavelier m'avoit dit de ces Na-
ons qui devoient leur faire la guerre, m'a-
ma d'autant plus à preſſer mon voyage.
partis le troiſiéme jour de Decembre
87. accompagné de cinq François, de
atre *Chouanons*, & de quelques autres
uvages. Je laiſſai mon couſin de Liette
our Commandant au Fort S. Louïs. Ma
emiere journée ſe termina au village des
inois. Je trouvai qu'ils venoient de la
ierre contre divers peuples voiſins, dont
ramenoient 130. priſonniers. Je paſſai
là chez les *Cappa*, qui me firent une
rt bonne reception, de même que les *To-*
ginga

ginga & les *Torimans*. De là je fus chez le *Offotoue*, où j'avois ma maison de commerce. J'y passai cinq ou six jours, pendant lesquels j'y fis de nouvelles emplettes, & augmentai mes munitions.

Je partis de ma maison sur la fin du mois de Fevrier 1688. je regagnai après quelques journées, le grand village de *Taensas*. Dans le cours de cette traite, un de mes *Chaouanons* fut attaqué par trois *Chachouma*. Il en tua un & fut blessé lui-même legerement à la mammelle, d'un coup de flèche. Il nous arriva un malheur bien plus grand dans cette route. Deux François de ma troupe s'étant écartez dans les bois pour chasser, furent attaquez & tuez par un parti de *Natches*, & ce déplaisir fut d'autant plus grand qu'il nous fut impossible de nous en vanger, ne pouvant joindre ces Sauvages. Etant arrivé chez les *Taensas*, les principaux de la Nation m'informerent de la querelle avec les *Nachitoches*, à raison du sel, dont ceux-ci ne leur vouloient point faire part, & me prierent de vouloir me mêler de leur accommodement. J'acceptai volontiers cette mediation : 30 *Taensas* se joignirent à notre troupe. Nous arrivâmes après huit jours de marche au village des *Nachitoches*. Cette Nation ne fait qu'un Peuple avec deux autres qui sont les *Ouasita* & les *Capichis*. Ces Chefs de trois Nations s'étant assemblez, on me fit asseoir au millieu. Les trente *Taensas*, avant que de prendre leur place, demanderent la permission d'aller au Temple implorer le secours de leur Dieu pour en obtenir une bonne paix. Le Soleil est la Divinité ordinai-

re

de tous ces Peuples. Ils furent conduits
a Temple; & après avoir fait leur priere
s furent ramenez à l'Assemblée, où s'é-
nt presentez, ils prirent leur Dieu à té-
oin de la sincerité de leurs intentions pour
paix; presenterent leurs presens aux trois
ations, & me prirent pour garant de leur
nne foi. Je fis valoir, du mieux qu'il me
t possible, leurs interêts dans l'esprit de
s trois Peuples. Je portai les choses à un
on accommodement, qui fut cause que
eux-ci leur promirent de leur fournir du
l en échange de leurs peaux & de leurs
rains. Ces conventions faites, ils se jurerent
ne paix mutuelle, & l'on dansa le *Calumet*.
e pris ensuite congé des uns & des autres.

Les *Nachitoches* me donnerent cinq gui-
es pour me conduire au village des *Yata-
bes*; je montai, pour y aller, la riviere
Norroyste environ trente lieuës. Nous trou-
âmes dans notre route quinze cabannes de
latches. Nous y passames la nuit, toû-
ours sur nos gardes. Le lendemain en
yant rencontré une douzaine à l'écart,
ous ne les épargnâmes point, & nous
engeâmes sur eux la mort des deux Fran-
ois qu'ils avoient égorgez. A quelques
ournée de là, nous arrivâmes chez les *Ya-
ches*, joints avec deux autres Nations, qui
ont trois villages ensemble; à savoir les
ataches, les *Onodao* & les *Choye*. Com-
e ils apprirent notre arrivée, ils vinrent
ois lieuës au devant de nous, avec de bons
afraichissemens. Nous allâmes de com-
agnie à leur village. Les Chefs nous fi-
ent plusieurs festins. Je leur fis quelques

pre-

preſens & je leur demandai des guides po
me conduire juſques chez les *Quodadiqu*
Ils eurent bien de la peine à m'en accorde
parce que depuis trois jours ils avoient ma
ſacré trois de leurs Ambaſſadeurs : maiss
force de prieres & de proteſtations de les d
fendre, ils nous en accorderent cinq.

Quand nous fumes proche des trois vill
ges, nous découvrîmes ſur les chemi
des piſtes d'hommes & de chevaux. E
effet nous rencontrâmes le matin quelqu
Cavaliers qui s'offrirent à nous y conduir
J'étois accompagné de vingt bons fuſilier
& ainſi en état de tenir en reſpect ces Sa
vages. Dès que je fus dans le village, u
femme qui tenoit le premier rang da
cette Nation, vint à moi, & me demanc
vengeance de la mort de ſon mari, qui avo
été tué par les *Yataches*. Une autre vi
me faire les mêmes plaintes, & c'étoie
juſtement les femmes de ces Ambaſſadeur
que les *Yataches* avoient maſſacrez. To
le peuple s'embloit s'intereſſer dans leu
mort ; & comme l'on ſe ſert de tout, j
promis à ces femmes & à tout ce peuple d
vanger le ſang de leurs maris & de leurs Am
baſſadeurs. Ils me conduiſirent d'abord da
leur Temple, me laverent le viſage ave
de l'eau, avant que d'y entrer ; & après
avoir prié Dieu l'eſpace d'un quart d'heur
on me ramena dans la cabanne d'une d
ces femmes, où je fus magnifiquement trai
té. J'appris là que les ſept François qu
s'étoient détachez d'avec M. Cavelier, aprè
la mort de M. de la Sale, étoient encor
parmi les *Ouadiches*. Cette nouvelle m
don

onna beaucoup de plaiſir; & j'eſperois être au out de mes peines, ſi je pouvois les rejoin-re. Ayant donc paſſé le reſte de la journée ez les *Quodadiquio*, je les priai de me donner es guides, & les aſſurai, qu'à mon retour leur ferois faire raiſon par les Yataches, u que je vangerois le ſang par le ſang.

Les *Quodadiquio* ſont joints avec deux Na-ons, à ſavoir les *Natgitoches* & les *Naſſonis*, tuez ſur la Riviere rouge. Ces trois Na-ons parlent une même langue. Elles ne nt pas aſſemblées par villages, mais par abitations aſſez éloignées les uns des au-es. Leurs terres ſont fort belles, ils ont pêche & la chaſſe en abondance, mais il a fort peu de bœufs. Ces peuples font ne guerre cruelle à leurs voiſins; auſſi leurs illages ne ſont ils gueres peuplez. Je n'ai as reconnu qu'ils fiſſent d'autres ouvrages ue des arcs & des fléches, qu'ils trafiquent ec des Nations éloignées. Ils ont tous de ort beaux chevaux, qu'ils appellent *Cavallios*. es hommes & les femmes ſont piquez au vi-ge, & par tout le corps; ils croient en être lus beaux. Telle eſt la bizarrerie de l'eſprit es hommes; car ce qui fait la difformité dans n Païs, fait la beauté dans un autre.

Leur Riviere s'appelle *Rouge*, parce u'effectivement elle jette un ſable qui la end rouge comme du ſang. J'en partis le xiéme d'Avril 1690. avec deux eſclaves u'ils me donnerent pour les *Ouadiches*. Nous étant remis en chemin, nous trou-ames quelques *Ouadiches* à la chaſſe, ui m'aſſurerent qu'ils avoient laiſſé nos rançois chez eux; ce qui me donna beau-

beaucoup de joye ; mais j'eus en même tems le chagrin de perdre un jeune Françcois de ma suite. Trois jours après, il revint à moi, n'ayant plus son havre-sac, où j'avois mis la meilleure partie de mes munitions ; ce qui me mit dans une fort grande peine. Cependant ne croyant pas à propos de lui en rien témoigner, nous allâmes coucher à une demie-lieuë du Village des *Ouadiches*, où les Chefs nous vinrent trouver. Je leur demandai aussi-tôt des nouvelles de nos François. Ils me dirent qu'ils se portoient fort bien ; mais ne les voyant point, je n'en augurai rien de bon. Le lendemain étant arrivé chez eux pas un d'eux ne se presentant à moi, je m'en défiai davantage. Les Principaux de la Nation ne manquerent pas de me venir offrir le *Calumet*. Je ne voulus rien accepter de leur part, qu'ils ne me representassent les Français. Voyant que je m'opiniâtrois à cela ils m'avoüerent que nos François les ayant accompagnez à la guerre contre les Espagnols, avoient été invitis par la Cavallerie : que trois avoient été tuez, & que les quatre autres s'étant retirez chez les *Quoanantinos*, ils n'en avoient plus entendu parler. Je leur répondis qu'assurement c'étoient eux-mêmes qui les avoient tuez. Ils s'en défendirent fort, & moi les en accusant toujours : leurs femmes se mirent à pleurer, & me firent connoître par leurs larmes, que leur mort n'étoit que trop veritable. Les *Ouadiches* firent ce qu'ils purent pour s'en disculper, & m'offrirent une seconde fois le *Calumet*. Je leur dis que je ne l'accep-

ceptois qu'après avoir apris à fond leur innocence sur cet article; que cependant si je leur pouvois être utile à quelque chose, ils trouveroient en moi une fidelité inviolable. Le Chef répondit à mes civilitez par un présent de dix beaux chevaux assez bien harnachez. Je lui donnai sept haches, & une brasse de grosse rassade.

Nous quittâmes leur pays le 29. du mois de Mai, & nous avançâmes jusqu'à une journée des *Palaquessons*. Ce fut là que nous apprimes que la derniére Colonie établie par M. de la Salle, sur les bords de la Mer de Mexique, n'ayant pû se maintenir dans une parfaite union, s'étoit toute dispersée; que les uns s'étoient confondus avec les Sauvages, & que les autres avoient pris le parti de remonter vers les habitations Françoises. C'est pourquoi n'ayant pas cru devoir les aller chercher où ils n'étoient plus, je me résolus de revenir sur mes pas. Je tâchai de gagner le Village des *Coroas*; mais une inondation prodigieuse étant survenue par des pluyes extraordinaires, qui durerent trois jours consécutifs, nous nous trouvâmes dans la plus grande peine du monde. Le moins d'eau que nous avions, c'étoit jusqu'à demi-jambe. Il faloit dormir sur de gros arbres, & faire du feu au dessus. Nous fumes heureux d'être munis de cassave, de bœuf & de cerf boucanné; nous restâmes trois ou quatre jours dans ces extremitez. De bonne fortune, nous trouvâmes une petite Isle, que les eaux n'avoient pas inondée. Nous nous y retirâmes un jour & une nuit. Nos chevaux s'y refirent un peu, & la terre s'étant bien-tôt dessechée par les grandes ardeurs de la saison & du climat, nous regagnâmes en une journée le Village des *Coroas*.

Je ne saurois assez exprimer les bons traitemens que nous reçûmes chez ce peuple. Ils envoioient tous les jours à la pêche & à la chasse pour nous regaler. Ils nous fournissoient avec abondance des poules, des oyes, des pigeons & des poulets d'Inde. Ce qui redoubla ma joye, c'est que j'y trouvai deux de ces François que j'avois été chercher chez les Ouadiches, & que j'eus le plaisir de réünir à ma troupe. Je quittai les *Coroas* le 20. Juillet, & j'arrivai le 31. chez les Akancéas, où la fiévre me prit; ce qui m'obligea d'y séjourner jusqu'au 15. d'Août. Après m'y être un peu rétabli, je repris ma route jusqu'aux Islinois, chez lesquels j'arrivai au mois de Septembre.

La paix des Taensas avec les Nachitoches, la satisfaction de me voir très-bien reçu de tous ces Peuples sauvages, & le plaisir de ramener deux François que je croyois perdus, furent les fruits de mon dernier voyage.

L'on peut voir, par cette Relation, la richesse & la beauté de toutes ces Terres habitées par tant de Peuples, qui sont déja presque tous soumis, & qui sont parfaitement prevenus de la grandeur de notre Monarque. On ne sauroit croire l'abondance de ce Païs, tant en grains, en fruits, qu'en bétail. Il est entouré de tous côtez de grandes Mers, dont les bords qui sont très-profonds, semblent nous y presenter des Ports naturels. Trois ou quatre Havres sur le Golphe de Mexique nous en assureroient indubitablement la possession. Les François y sont si aimez, que pour s'en rendre les maîtres, ils n'ont qu'à vouloir s'y établir. Ce qui manque peut y être porté par nos vaisseaux; & ce qui manque dans nos terres, peut

peut nous venir de celles-là. C'eſt d'elles que nous viennent nos Pelleteries. Nous pourrions n tirer des ſoyes, du bois pour des vaiſſeaux, & d'autres commoditez. S'il y manque du vin & du pain, c'eſt moins le défaut du terroir que celui de l'agriculture. Enfin, pour en retirer ous les tréſors de la nature, il ne faut que les hercher ou les cultiver. Tel eſt l'état de ce 'ays. Plaiſe au Ciel, qu'une heureuſe Paix ous en procure la jouiſſance.

VOYAGE

EN UN PAYS PLUS GRAND

QUE

L'EUROPE,

Entre la Mer glaciale & le Nouveau

MEXIQUE.

PAR LE

P. HENNEPIN.

VOYAGE

En un Pays plus grand que

L'EUROPE,

Entre la Mer glaciale & le nouveau

MEXIQUE.

Par le P. HENNEPIN.

I. LEs hommes doivent se payer de raison en toutes choses, & quand ils ne peuvent pas excuser l'intention de ceux, dont ils ont reçû quelque chagrin, il faut au moins qu'en bons Chrétiens ils l'attribuent plutôt à leur préoccupation qu'à leur malice. J'ai demeuré près de trois ans en qualité de Missio-

 naire

Cette Relation n'est pas celle que ce Religieux a donnée sous le nom de Relation de la Louïsianne, ni celle qui a été imprimée à Uttecht chez Broedelet, & ensuite à Leide chez vander Aa. C'est une troisiéme Relation de ce Missionaire.

naire avec le Sr. Robert Cavelier de la Sale dans le Fort de Frontenac, dont il étoit Gouverneur & proprietaire. Pendant ce séjour nous nous occupions souvent à lire les Voyages de Jean Ponce de Leon, de Pamphile Narvaëz, de Christofle Colomb, de Ferdinand Soto, & de plusieurs autres grands voyageurs, afin de nous preparer mieux à la Découverte, que nous avions dessein de faire.

Le Sr. de la Sale étoit capable des plus grandes entrepriſes, & on peut l'appeller avec justice un celebre Voyageur. En effet il s'est épuisé pour achever la plus grande, la plus importante, & la plus traversée Découverte, qui ait été faite de notre Siécle. Il a conservé son monde dans des Pays, où tous ces grands voyageurs ont peri à la reserve de Christofle Colomb, sans avoir remporté aucun avantage de leurs entrepriſes, quoi qu'ils y ayent employé plus de deux cens mille hommes. Jamais personne avant le Sr. de la Sale & moi ne s'est engagé dans un pareil dessein avec si peu de monde parmi le grand nombre de Peuples inconnus, que nous y avons découverts. Notre premiere pensée, lorsque nous étions au Fort de Frontenac, avoit été de trouver, s'il étoit possible, le passage que l'on a cherché depuis si longtems à la Mer du Sud, sans passer la Ligne Equinoctiale. Quoi que le fleuve Missisipi n'y conduise pas, cependant le Sr. de la Sale avoit tant de lumieres & de courage, qu'il esperoit de le trouver par ses soins. Je ne doute pas, qu'il n'eut réüssi dans son dessein, si Dieu lui eût conservé la vie. Mais il fut massacré dans cette recherche, & il semble que Dieu a permis, que je survécusse au dit Sr. de la Sale, afin que

je

je fourniſſe au public le moyen de trouver le chemin de la Chine & du Japon, par le moyen de ma Découverte.

Le Pays des Iſlinois, & les vaſtes contrées qui l'environnent, étant le centre de notre Découverte, le Sr. de la Sale avoit pris la réſolution d'y faire un établiſſement. Il faut donc tout de même que les Princes, qui travailleront à cette entrepriſe, s'aſſurent de ce vaſte Continent par des Forts, & par des Colonies, qu'ils établiront de lieu en lieu.

Le Sr. de la Sale avoit deſſein d'aller chercher par Mer l'embouchure du fleuve Miſſiſſipi dans le Golphe de Mexique, & d'y établir de bonnes Colonies ſous l'autorité du Roi ſon Maître. Les propoſitions, qu'il fit pour cela au Conſeil, furent favorablement reçûës de Monſieur de Seignelai Miniſtre & Secretaire d'Etat, & Sur-Intendant du Commerce & de la Navigation de France. Sa Majeſté conſentit à favoriſer ſon entrepriſe, non ſeulement par les Commiſſions dont elle l'honora, mais encore par des ſecours de Vaiſſeaux, de Troupes, & d'argent, dont elle le gratifia. Le Sieur de la Sale aſſiſté de cette maniere s'appliqua d'abord aux moyens d'avancer la gloire de Dieu en ce pays-là. Il jetta les yeux ſur deux Corps differens de Miſſionaires, afin d'avoir de bons ſujets capables de travailler utilement au Salut des Ames, & de poſer les fondemens du Chriſtianiſme dans ces Contrées Barbares. Il s'adreſſa donc à Monſieur Tronçon Superieur géneral de Meſſieurs du Seminaire de S. Sulpice à Paris, qui voulut bien prendre part à ce grand Ouvrage. Il deſtina trois de ſes Eccleſiaſtiques, hommes pleins de zele, de vertu & de capacité pour ſe rendre

dans ces Missions nouvelles, & il choisit Monsieur Cavelier, Frere du Sieur de la Sale, Monsieur Chef deville son parent, & Monsieur de Majulle, tous trois Prêtres dans ce Seminaire. J'avois secondé près de douze ans les desseins que le Sieur de la Sale avoit formé pour la gloire de Dieu, pour le Salut des Ames des vastes Pays de la Louïsianne, & pour ce qui dépend du Fort de Frontenac. Le Pere Zenobe & moi l'avions accompagné par tout dans ces Contrées, où notre Pere Gabriel de la Ribourde avoit été massacré par les Barbares. Il se fit donc un point capital d'avoir des Recollets pour travailler de concert avec lui à l'établissement du Royaume de Dieu dans ces Pays nouvellement découverts. Le Sieur de la Salle s'adressa pour cela au Pere Hyacinthe le Févre, qui étoit pour la seconde fois Commissaire provincial de la Province de St. Denis en France. Ce Religieux voulant seconder de tout son possible les bonnes intentions du Sieur de la Sale, lui accorda les Missionaires qu'il demandoit, savoir le Pere Zenobe Mambré natif de Bapaume pour Superieur, les Peres Maxime le Clerc de l'Isle en Flandres, Anastase Douay du Quenoi en Hainaut, & Denis Morquet d'Arras, tous quatre Recollets de la Province de St. Antoine en Artois. Le premier, comme je l'ai déja dit, avoit été avec le Sieur de la Sale & moi jusques aux Islinois sur la fin de l'an 1679. & au commencement de 1680. & en l'an 1682. il avoit été jusques au Golphe de Mexique par le fleuve Missisipi deux ans après moi. Le second avoit servi de Missionaire durant cinq ans en Canada avec beaucoup d'édification, & sur tout dans les Missions des sept Isles, & d'Anticosti.

ticosti. Le troisiéme, qui est Vicaire actuel des Recollets de Cambrai n'avoit jamais été dans l'Amerique. Le quatriéme, savoir le Pere Denis, s'étant trouvé fort malade dès le troisiéme jour de l'embarquement fut obligé de relâcher, & de s'en retourner en Province.

Le Pere Provincial donna avis de cette Mission à la Congregation *de propaganda Fide*, afin d'obtenir l'autorité necessaire pour l'exercice des Fonctions de Missionaire. Il en reçut les Décrets dans les formes, & le Pape Innocent XI. y ajouta par un Bref exprés les Pouvoirs & les permissions authentiques en 36. articles, comme on les expedie ordinairement pour les Missionaires, qui par le grand éloignement sont hors d'état d'avoir recours à l'autorité de l'Ordinaire. Les choses furent ainsi reglées nonobstant l'opposition de l'Evêque de Quebec. Mais le Cardinal d'Etrées fit voir que la distance des lieux, où ils se devoient rendre, étoit de plus de neuf cens ou mille lieuës depuis Quebec jusques à l'embouchure du Missisipi.

Les esperances, que l'on fondoit sur cette fameuse Découverte, que nous avions faite avec de si grands travaux, étoient si grandes, que cela porta plusieurs jeunes Gentils-hommes à prendre parti avec le dit Sieur de la Sale en qualité de Volontaires. Ainsi le Sieur de la Sale profitoit de la publication, que j'avois faite de ma Louïsianne, dont j'avois fait imprimer la description avant son retour de Canada en France. Cela lui avoit acquis une grande réputation, & lui avoit fait trouver du crédit dans l'esprit de M. de Seignelai. Ce Ministre m'avoit souvent obligé de l'entretenir des circonstances de notre Découverte. Cependant je cachai ce qu'il y

avoit de plus particulier concernant le fleuve Miſſiſſipi, depuis la Riviere des Iſlinois juſques au Golphe de Mexique. J'avois deſſein en cela de contribuer à donner de bonnes & de favorables impreſſions dudit Sr. de la Sale au Prince de Conti dernier mort, & à M. de Seignelai. Il choiſit douze jeunes Gentils-hommes, à qui les nouveautez plaiſent ordinairement, leſquels lui parurent bien réſolus à faire ce Voyage. Il y avoit entr'autres deux de ſes Neveux, le Sr. de Moranget, & le Sieur Cavelier, ce dernier n'étoit âgé que de quatorze ans. Il engagea encore à la Rochelle l'un des Fils du Sr. Merlin riche Marchand de cette ville-là. L'on preparoit dans le port de la Rochelle la petite Flotte, qui devoit faire ce voyage. Elle étoit compoſée de quatre Batimens, ſavoir du Joli, vaiſſeau du Roi, d'une Fregate nommée la Belle, d'une Flute appellée l'Aimable, & d'une Caiche nommée le S. François.

Le Vaiſſeau du Roi étoit commandé par le Sr. de Beaujeu, Gentilhomme de Normandie, à qui j'ai ſouvent parlé depuis dans notre Couvent de Dunquerque. C'eſt un homme connu par ſa valeur, par ſon experience, & par ſes grands ſervices. Il avoit pour Lieutenant M. le Chevalier de Hére, dont le Pere avoit été Doyen des Conſeillers du Parlement de Metz. Il eſt aujourd'hui Capitaine de Vaiſſeau pour le ſervice du Roi. L'Enſeigne étoit le Sr. du Hamel Gentilhomme de Bretagne, qui avoit beaucoup de feu & de courage. Il eût été à ſouhaiter que le reſte des Troupes & de l'équipage eût été auſſi bien choiſi. Ceux qui en eurent la commiſſion, pendant que le Sieur de la Sale étoit à la Cour pour ſolliciter ſes affaires, ramaſſerent

). Soldats tout gueux, & miſerables, qui de-
andoient l'aumône, dont pluſieurs étoient
ontrefaits, & n'étoient pas capables de tirer un
oup de mouſquet. Le Sieur de la Sale avoit
rdonné outre cela, qu'on lui choiſit trois ou
uatre Ouvriers de chaque façon. Mais il fut
ncore ſi mal ſervi en cela, que quand on fut
ur les lieux, & qu'on voulut les mettre en œu-
re, on reconnut, qu'ils n'entendoient pas leur
nétier. Il ſe preſenta huit ou dix familles, aſ-
ez bonnes gens, qui s'offrirent d'aller com-
nencer la Colonie. On accepta leurs offres,
& on leur fît de grandes avances, de même
u'aux Arriſans & aux ſoldats.

Tout étant prêt on mit à la voile le 24. Juil-
et 1684. La tempête, qui s'éleva peu de jours
près, les obligea de relacher à Chefdebois pour
y raccommoder quelques-uns de leurs Mats,
ui avoient été briſez par la tempête. Ils remi-
ent à la voile le 5. Août, prenant leur route vers
St. Domingue. Mais une ſeconde tempête les
ſurprit, & ſépara la flotte le 14. Septembre. La
Flute nommée l'Aimable reſta ſeule avec la Fre-
gate la Belle, & elles arrivérent enſemble au pe-
tit Goave à St. Domingue, où par bonheur el-
les trouverent le Joli. Pour ce qui eſt du St.
François chargé de marchandiſes & de divers
effets il ne put ſuivre les autres. Il s'arrêta donc
au Port de paix, d'où il partit après que l'orage
fût paſſé, afin d'aller rejoindre la Flotte. Mais
pendant une nuit aſſez calme le Pilote & l'équi-
page ſe croyant en lieu de ſeureté négligérent de
faire garde. Ils furent donc ſurpris par deux
Pyrogues Eſpagnoles, qui ſe rendirent maîtres
de cette Caiche.

Autrefois étant dans le Canada avec le Sieur

de la Sale nous nous entretenions souvent au Fort de Frontenac du projet que nous faisions de cette grande entreprise. Il me disoit, qu'il mourroit content, s'il pouvoit se rendre maître des mines de Sainte Barbe, qui sont dans le nouveau Mexique. Et comme il repetoit souvent le même discours devant moi, quoi qu'il fût, que j'étois sujet du Roi d'Espagne; je ne puis m'empêcher un jour de faire paroître mon affection pour mon Souverain. Je lui dis donc, *Vincit amor patriæ*, l'amour de ma Patrie l'emporte dans mon cœur. Je n'aurois peut être pas tant souffert, que j'ai fait depuis, si j'avois pu dissimuler mes sentimens secrets. Mais enfin je ne pus me retenir dans cette occasion. Cependant ce même panchant pour mon Prince m'a fait faire cette reflexion. C'est, que nos Espagnols ayant eu l'adresse de se saisir de ce Vaisseau chargé de marchandises, que le Sr. de la Sale avoit chargées pour son compte, ils éventoient le dessein, qu'il avoit sur les Mines de Ste. Barbe, dont le Sr. de la Sale avoit tant d'envie de s'emparer; & s'indemnisoient à bon compte de ses bonnes intentions.

Ce premier contretems commença à traverser la Navigation. Tout l'Equipage en fût dans une grande consternation, & le Sieur de la Sale, qui relevoit d'une fort grande maladie, qui le mit à l'extremité, en eût une douleur mortelle. L'on séjourna à St. Domingue, on y prit beaucoup de rafraichissemens, & bonne provision de blé d'Inde, & de toutes sortes de bestiaux domestiques pour peupler le Païs, où on avoit dessein d'aller.

Mrs. de S. Laurent Gouverneur général des Isles, Begond Intendant, & de Gussi Gouverneur

neur particulier de la plus petite partie de St. Domingue, (les Espagnols ayant la principale,) les favoriserent en tout, & rétablirent même l'intelligence reciproque, & si necessaire pour réüssir dans de pareilles entrepriſes; parce que le Sr. de la Sale avoit des ennemis, qui traverſoient ſourdement tous ſes deſſeins. Cependant les ſoldats & tout l'équipage s'étant licentiez à toutes ſortes de débauches, comme cela eſt aſſez ordinaire en ce païs-là, ſe gâterent ſi fort & contractérent des maladies ſi dangereuſes, que les uns en moururent dans l'Iſle même, & les autres en furent toûjours incommodez depuis, ſans pouvoir ſe rétablir.

Cette petite flotte étant donc reduite de quatre Vaiſſeaux à trois, leva l'Ancre le 25. Novembre 1684., & pourſuivit ſa route aſſez heureuſement le long des Iſles des Caimans. En paſſant par l'Iſle de Paix aprés y avoir moüillé un jour pour faire de l'eau, on gagna le port de Saint Antoine dans l'Iſle de Cuba, où les trois Vaiſſeaux moüillérent auſſi. La beauté & les agrémens du lieu, & la ſituation avantageuſe de ce Port les engagerent à s'y arrêter, & même à deſcendre à terre. On ne ſait par quelle raiſon les Eſpagnols y avoient laiſſé à l'abandon pluſieurs ſortes de rafraichiſſemens, & entr'autres du vin d'Eſpagne. Quoi qu'il en ſoit on en profita, & aprés deux jours de repos, on en partit pour continuer le Voyage vers le Golphe de Mexique. Le Sieur de la Sale étoit naturellement fort éclairé, & peu d'humeur à ſe laiſſer tromper. Cependant il crut trop facilement des avis, qui lui furent donnez par certaines perſonnes de St. Domingue. Il reconnut, mais trop tard que toutes les routes, qu'on lui avoit don-

données étoient fausses. La crainte d'être maltraité par les vents de Nord, fort dangereux & fort frequens à l'entrée de ce Golphe, l'obligea de relâcher deux fois avec sa flotte. Mais son courage lui fit tenter le passage une troisiéme fois. On y entra fort heureusement le premier de l'an 1685. Le Pere Anastase Recollect y celebra la Messe solemnellement en action de graces. Après quoi ces Vaisseaux continuant leur route l'on arriva dans quinze jours à la vûë des terres de la Floride, où un grand vent obligea le Joly de prendre le large. La Flutte & la Fregate se rangerent du côté des terres, le Sieur de la Sale étant bien aise de s'approcher de la Côte.

On lui avoit fait croire à St. Domingue, que les courans de la Mer du Golphe portoient avec une incroiable rapidité vers le Canal de Bahama. C'est aussi ce que le Sieur de la Sale m'avoit dit plus de cent fois avant que d'entreprendre ce Voiage. Ce faux avis lui fit entierement perdre sa route. Car croiant être beaucoup plus au Nord, qu'il n'étoit en effet, il passa la Baye du St. Esprit sans la reconnoître seulement. Mais on suivit encore la côte bien au delà du Fleuve Meschasipi. On auroit même encore continué à la suivre, si l'on ne se fût apperçu par le retour qu'elle fait au Sud, & par la hauteur du Pole, que l'on étoit à plus de quarante ou cinquante lieües de l'embouchure de ce Fleuve. On fût même confirmé dans cette pensée, parce qu'avant que le Meschasipi se décharge dans le Golphe, il côtoye la Mer du Golphe à l'Oüest, de sorte que ne pouvant pas bien prendre la longitude, parce qu'elle est inconnue aux Navigateurs, on trouva pourtant, qu'on avoit passé de

beau-

beaucoup la ligne parallele de ce Fleuve.

Les trois Vaiſſeaux ſe joignirent enfin à la mi-Fevrier dans la Baye du St. Eſprit, où l'on trouvoit une rade preſque continuelle. On prît donc la réſolution de retourner au lieu d'où l'on venoit. On avança dix ou douze lieuës, juſques à une Baye, qu'on nomma de St. Louïs. Comme les vivres commençoient à manquer, les Soldats avoient déja mis à terre. Le Sieur de la Sale ſonda la Baye, qui eſt d'une lieue de large, & reconnut, qu'elle avoit un bon fond. Il crut que ce pourroit bien être le bras droit du Meſchaſipi, comme il y avoit beaucoup d'apparence. Il y fit donc entrer la Frégate fort heureuſement le 18. Fevrier. Le Canal en eſt profond, juſques-là même, que ſur la bature de ſable, qui en barre l'entrée en quelque ſorte, il y a pourtant douze ou quinze pieds d'eau en baſſe Marée.

II. Le Sieur de la Sale avoit ordonné au Capitaine de la Flute de ne point entrer dans le Canal de la Baye appellée de St. Louïs, ſans prendre avec lui le Pilote de la Fregate, en qui l'on avoit beaucoup de confiance. De plus il avoit commandé de décharger ſon Canon, & ſon eau dans les Chaloupes, afin de diminuer ſa charge. Sur tout il avoit enjoint fort expreſſément de ſuivre exactement le chemin, qu'on avoit balizé. Il ne fit rien de tout cela, & ce perfide, malgré l'avis d'un Matelot, qui étoit ſur la Hune, & qui lui diſoit de tenir le vent, conduiſit le Vaiſſeau dans un endroit, où il toucha, & où il s'enſabla ſi bien, qu'il ne fut point poſſible de l'en retirer. Le Sieur de la Sale étoit alors ſur le bord de la Mer, & il s'embarquoit pour remedier à cette manœuvre, quand il

il vit venir cent ou six vingt Sauvages. Il fallu donc penser à mettre son monde sous les armes. Le bruit du Tambour fît prendre la fuite à ces Barbares. On les suivit, & après leur avoir présenté le Calumet, qui est le Symbole de la paix parmi ces Nations, on les conduisit au Camp, où on les regala, & on leur fît quelques presens. On sçeût même si bien les engager, qu'on fît alliance avec eux, & ils apporterent des vivres au Camp dans les jours suivans. On traita de quelques-unes de leurs Pyrogues, ou Canots de bois, & l'on avoit sujet d'attendre toute d'une alliance si nécessaire.

Le malheur voulut, qu'un ballot de couvertures fut jetté du Vaisseau échoüé sur la Côte. Il arriva quelques jours après, qu'une troupe de Sauvages s'en saisit. Le Sieur de la Sale envoya du monde pour retirer ce ballot à l'amiable. Mais on en usa tout au contraire. Le Commandant leur presenta le bout du fusil, comme pour les coucher en joüe. Cela les effaroucha de telle maniere, qu'ils ne les regardérent plus que comme des ennemis. Etant donc indignez jusques à la fureur ils s'attroupérent la nuit du 6. au 7. de Mars, & étant venus au Camp ils trouverent la sentinelle endormie. Ils firent une horrible décharge de leurs fléches. On courut aux Armes, & le bruit des coups de fusils leur fît prendre la fuite. Cependant ils tuerent sur la place les Sieurs Oris, & Desloges, & deux Cadets volontaires. Ils blessérent dangereusement le Sieur de Moranget Lieutenant & Neveu du Sieur de la Sale, de même que le Sieur Gayen volontaire. Le lendemain il tuérent encore deux des gens du Sieur de la Sale, qu'ils trouverent endor-

dormis le long de la Côte. Cependant la Flute demeura bien trois ſemaines au lieu où elle avoit échoüé, ſans ſe demembrer. Mais elle s'empliſſoit de toutes parts. On en ſauva donc tout ce qu'on pût avec des Chaloupes, & avec des Pyrogues, lors que le calme permit d'y aborder. Le Pere Zenobe y étant un jour allé dans une Chaloupe, elle ſe briſa par un grand coup de vent contre le Vaiſſeau. Tout le monde monta promptement ſur le bord, & ce bon Religieux, qui étoit reſté le dernier pour faire ſauver les autres, eût été ſubmergé, ſi un Matelot ne lui eût jetté un cordage. On le tira à bord par ce moien, dans le tems qu'il commençoit à s'enfonçer dans la Mer.

Enfin Monſieur de Beaujeu mit à la voile dans le Joli avec tout ſon monde le 12. Mars pour s'en retourner en France, & le Sieur de la Sale ayant fait faire un grand reduit ou Hangar avec des planches, & des pieces de bois équariées, il y fît mettre ſon monde & ſes effets en ſureté, & y laiſſa cent hommes ſous le commandement de Monſieur de Moranget, & partit avec les cinquante autres. Il emmena avec lui le Sieur Cavalier Prêtre, qui avoit demeuré quelque tems avec nous pendant que j'étois en Miſſion au Fort de Frontenac. Les Peres Zenobe & Maxime Recollets furent de la compagnie, & ils allérent chercher enſemble dans le fond de la Baye l'embouchure du Fleuve Meſchaſipi, & un endroit propre à y faire un établiſſement. Le Capitaine de le Fregate eut ordre de ſonder cette Baye en Chaloupe, & d'y conduire ſon Vaiſſeau le plus avant qu'il pourroit. Il ſuivit pendant douze lieües le long de la Côte, qui eſt du Sud-Eſt au Nord-Oüeſt, & moüilla vis à vis d'une

d'une pointe, à laquelle le Sieur Hurier donna son nom, parce qu'il y fût ordonné Commandant. Ce poſte ſervit d'entrepôt du Camp de la Mer à celui, que le Sieur de la Sale alla faire au fond de la Baye le deuxiéme d'Avril. Il étoit avancé de deux lieües dans une belle Riviere, qu'on nomma la Riviere aux Vaches, parce qu'on y en trouva une fort grande quantité. Une troupe de Barbares y vint attaquer nos gens. Mais on les repouſſa ſans perte.

Le 21. veille de Pâques le Sieur de la Sale s'étant rendu au Camp de la Mer, on y célébra le lendemain & les trois jours ſuivans cette fête avec toutes les ſolemnitez poſſibles. Chacun y communia. Les jours ſuivans on tranſporta des deux Camps, où commandoient les Sieurs de Moranget, & Hurier, tous les effets, & généralement tout ce qui pouvoit être utile au Camp du Sieur de la Sale; après quoi on détruiſit ces deux Forts. Le Sieur de la Sale fit travailler pendant un mois à la culture de la terre. Mais le blé ni les legumes, que l'on y ſema, ne levérent point, ſoit qu'ils euſſent été alterez par l'eau de la Mer, ſoit que la ſaiſon ne fût pas favorable. Le Sieur de la Sale ne ſe ſouvint pas alors, de ce que je lui avois dit autrefois en allant aux Illinois, qu'il faut que le blé, & toutes les autres ſemences, qu'on porte de l'Europe dans l'Amerique, ſoient ou dans les épics, ou dans leurs gouſſes. Autrement tout cela perd ſa ſéve en Mer, & ne peut pas germer dans des terres Vierges, qui n'ont pas encore été cultivées.

L'on bâtit un Fort dans un poſte extrémement avantageux, & il fut bientôt en état de deffenſe. On le munit de douze pieces de Canon,

&

& on y fit un grand Magazin ſous terre, pour y ſerrer toutes les marchandiſes & toutes les proviſions, les mettant à couvert du feu.

Il faut remarquer, que ce n'eſt pas une grande affaire de conſtruire un Fort contre les fléches des Sauvages. Il n'y a aucune de ces Nations de l'Amerique, qui ait la hardieſſe d'attaquer les Européens à cauſe de leurs armes à feu. Il n'y a jamais eu que les Iroquois, qui aient oſé attaquer les François dans l'Iſle d'Orleans, qu'on a depuis appellée St. Laurent les Quebec. Ils étoient retranchez, & couverts de grands pieus. Mais ces peuples Barbares, qui ſont les plus cruels, & les plus vaillans de toute l'Amerique, y mirent le feu, & afin de ſe garantir des coups de fuſils, chacun porta devant ſoi, non une rondache de fer à l'épreuve du Mouſquet, mais de doubles Madriers ou planches, dont ils ſe couvroient contre les balles.

Pour ce qui eſt de ce Magazin ſouterrain, dont je viens de parler, le Sieur de la Sale prit toutes les meſures neceſſaires pour le mettre à couvert de l'invaſion des Sauvages. Rien n'eſt à l'épreuve du feu volant. Ils attachent du Tondre ou de la méche allumée au bout de leurs fléches, qu'ils décochent avec beaucoup de roideur. Ils percent en partie les planches, qui ſont au ſommet des maiſons, & des Forts, & dès qu'ils ont fait leur coup, ils ſe ſauvent avec tant de vîteſſe, qu'il n'y a point d'Européen, qui les puiſſe attraper dans les bois, où ils ont accoutumé de ſe ſauver. Au reſte les maladies, que les ſoldats avoient contractées dans l'Iſle de St. Domingue, les minoient à vue d'œil. Il en mourut une centaine dans peu de jours, quelque ſoin que l'on ſe donnât pour les ſecourir avec

des

des boüillons, de la Confection d'Hyacinthe, de la Theriaque, & du vin.

Le 2. d'Août trois des hommes du Sr. de la Sale étant à la Chasse, qui est abondante dans ces Contrées-là, où l'on trouve en effet toutes sortes de Gibier, & de bêtes fauves, ils se virent environnez tout d'un coup de plusieurs bandes de Sauvages armez d'arcs, & de fléches: mais ces hommes se mirent en défense, & tuérent d'abord le Chef de ces Barbares, à qui même ils en levérent la chevelure. Ce coup effraia les ennemis & les dissipa. Ils ne laissérent pourtant pas quelque tems après de tuer un Européen, qu'ils trouvérent à l'écart.

Le 13. d'Octobre le Sieur de la Sale se voiant continuellement insulté par les Sauvages, & voulant d'ailleurs avoir de gré ou de force quelques unes de leurs Pyrogues parce qu'on ne pouvoit s'en passer, prit la resolution de leur faire la guerre, afin d'en venir à une paix avantageuse s'il étoit possible, Il partit donc avec soixante hommes armez de Corselets de bois contre les fléches des Barbares. Il arriva enfin au lieu où ils étoient attroupez, & après diverses rencontres, qu'il eut avec eux de jour & de nuit, il en mit une partie en fuite, en blessa plusieurs, en tua un assez grand nombre, & fit plusieurs prisonniers sur eux; entr'autres plusieurs enfans, dont une fille âgée de trois ou quatre ans fût baptisée, & mourut quelques jours après. Elle fût comme les premices de cette Mission.

Cependant, ceux qui étoient venus pour commencer la Colonie, se bâtissoient des maisons, & défrichoient les terres de ce Désert. L'on y sema des grains, qu'on avoit conservez dans des épics. Ils reüssirent mieux que les premiers.

L'on

'on paſſa en Canots à l'autre côté de la
ıye, & on y trouva près d'une grande Ri-
ere quantité de Chaſſe, ſur tout des Tau-
aux, & des Vâches Sauvages avec des Cocs
Inde. Par deſſus tout cela on élevoit tou-
s ſortes de beſtiaux domeſtiques dans les
bitations, comme des vâches, des cochons,
des volailles, qui multiplioient beaucoup.
a guerre, que l'on avoit faite aux Sauvages,
oit mis la petite Colonie un peu plus en
reté, qu'elle n'étoient d'abord : mais un
ouveau malheur ſucceda à tous les prece-
ns.

Le Sieur de la Sale m'avoit parlé autrefois
ns nos Voyages des cruautez inoüies, que
s Eſpagnols avoient exercées dans le Perou,
dans le Mexique contre les peuples de ces
ands Empires, où ils avoient exterminé, au-
nt qu'ils avoient pu, les hommes & les fem-
es, & n'avoient conſervé que les enfans, com-
e pour en faire un nouveau peuple. Il deſap-
ouvoit extrémement cette conduite des Eſpa-
ols, & la blâmoit comme indigne de Chré-
ns. Je diſois tout ce que je pouvois pour les
cuſer, & je lui faiſois connoître, que s'ils
euſſent exterminé un grand nombre de Mexi-
ains, ils n'euſſent pas manqué eux-mêmes de
rir dans leur entrepriſe; que ſouvent des Ar-
ées entieres étoient venues les ſurprendre dans
Mexique pour les tailler en piéces : que la
olitique les avoit obligé de faire perir ce grand
ombre d'hommes pour aſſurer leurs Conquê-
s. Il me ſemble, que le Sieur de la Sale avoit
blié tout ce qu'il blâmoit dans la conduite des
ſpagnols à l'égard de leurs nouvelles Décou-
rtes. Il pouvoit bien s'imaginer, que les Sau-

va-

vages, qui n'en reviennent jamais, quand o
les a une fois irritez; comme l'experience le fai
voir des Iroquois à l'égard des Canadiens, dor
ils se sont vangé tôt ou tard, quelque accom
modement que les Canadiens eussent fait avec
eux; ne manqueroient pas non plus de tirer rai
son de la guerre qu'il leur avoit faite. On voi
en effet, que les habitans du Canada sont en
core actuellement en guerre avec les Iroquois
qui cependant n'ont jamais fait la guerre aux An
glois de la nouvelle Jork. La raison en est
qu'ils ont toûjours bien menagé les Iroquois
quelque insulte particuliere qu'ils aient pu leu
faire. Le Sieur de la Sale, qui avoit beaucou
de pénétration, & même le talent de gagner le
Sauvages, devoit être assûré, que tôt ou tard lu
ou les siens souffriroient dans l'établissement de
leur Colonie, puis qu'il faisoit une guerre ou
verte à ces peuples. D'ailleurs il mettoit en ce
la un grand obstacle à la conversion de ces Bar
bares, & ruïnoit d'avance tout le travail de
Missionaires qu'il avoit avec lui. En effet tou
Chrétien, qui veut convertir des Ames à Dieu
doit s'y prendre par des voies de douceur. C'es
aussi la leçon, que nous donne le Sauveur lui
même. *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis de
bonnaire & humble de cœur.*

Le Sieur de la Sale avoit ordonné au Capi
taine de la Fregate, qui lui restoit, de sonde
exactement la Baye, où il vouloit s'établir, &
de reconnoître le terrain, à mesure qu'il avan
ceroit. Il lui avoit recommandé sur tout de fai
re retirer son monde à bord de la Fregate tous
les soirs. Ce Capitaine & six de ses hommes
les plus adroits, & les plus robustes, charmez
de la douceur de la saison, & de la beauté du

Païs,

Païs, ayant laiſſé leur Canot, & leurs armes ſur les vaſes à marée baſſe, s'avancerent à une portée de fuſil ſur le pré pour y être à ſec. Ils s'y endormirent profondément: mais une troupe de Sauvages s'en étant apperçûe les ſurprit à la faveur du ſommeil de la nuit, les maſſacra cruellement, & briſa leurs armes avec leur Canot ou Pyrogue. Avanture tragique, qui jetta le Camp dans la derniere conſternation.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureux, le Sieur de la Sale laiſſant des vivres pour ſix mois à ceux qui demeuroient dans ce Camp, partit avec vingt hommes & le Sieur Cavelier Prêtre, ſon frere, pour aller chercher par terre l'embouchure du Fleuve Meſchaſipi. Cette Baye, qu'il reconnut être à 27. degrez 45. minutes de latitude, eſt la décharge d'un grand nombre de Rivieres, dont pas une ne paroiſſoit aſſez large ni aſſez profonde pour être un des bras de ce Fleuve. Le Sieur de la Sale les parcourut dans la penſée que ces Rivieres étoient peut-être formées plus haut par un des bras du Meſchaſipi, ou qu'au moins en traverſant ces terres bien avant il reconnoîtroit le cours de ce Fleuve. Il fut bien plus long-tems qu'il n'avoit cru à faire cette Découverte. Il étoit obligé de faire des Cajeux pour paſſer toutes les Rivieres, qu'il trouvoit en ſon chemin, & par deſſus tout cela il falloit qu'il ſe retranchât tous les ſoirs pour ſe garentir des inſultes des Barbares. Les pluyes continuelles rendoient les chemins fort difficiles, & cauſoient des torrens par tout. Enfin pourtant il crut avoir trouvé le Fleuve le 13. de Fevrier 1686.

On s'y fortifia, & le Sieur de la Sale y laissa une partie de ses gens, prit neuf hommes avec lui, & continua sa Découverte dans les plus beaux païs du monde, traversant quantité de Villages, & des Nations nombreuses, qui les traiterent fort humainement. Enfin revenant à ses gens il arriva au Camp général le 31. de Mars, charmé de la beauté & de la fertilité des Campagnes, de la quantité incroiable de toutes sortes de Chasses, & des peuples nombreux, qu'il avoit trouvez dans sa route. Mais Dieu lui preparoit une épreuve bien plus sensible que toutes les precedentes par la perte de sa Fregatte. Ce seul Vaisseau, qui lui restoit, & avec lequel il esperoit de côtoyer la Mer, & passer ensuite à S. Domingue pour obtenir de nouveaux secours; ce Vaisseau, dis-je, échoua malheureusement par la faute de ceux, qui le conduisoient. Ce funeste accident arriva par le peu de précaution du Pilote, qui ne prit pas garde à lui. Toutes les marchandises qui étoient dessus perirent sans ressource. Le Navire se brisa à la Côte. Les Matelots furent noyez, & à peine le Sieur Chefdeville Prêtre, le Capitaine, & quatre personnes se sauvérent-ils dans un Canot, qu'ils trouvérent à la Côte par une espéce de miracle. On y perdit trente six barils de farine, beaucoup de vin, les coffres, les habits, le linge des équipages, & la plus grande partie des outils. On peut s'imaginer quel fût le chagrin mortel qu'en eut le Sieur de la Sale. Son grand courage n'auroit point été capable de le soutenir, si Dieu ne l'eût aidé par un secours particulier de sa grace.

III. Ceux qui ſont un peu verſez dans l'hiſtoire des découvertes, ſavent, que ceux qui les entreprennent ſont obligez de faire pluſieus tentatives ſouvent inutiles avant que de reüſſir, & qu'il leur arrive mille avantures tragiques tout à fait ſurprenantes. Ils ne ſeront donc point ſurpris de voir ici les contretems & les funeſtes accidens, dont Dieu a trouvé bon de traverſer la grande découverte, dont nous parlons ici, & l'établiſſement d'une Colonie dans les vaſtes contrées de la Louïſianne. Pluſieurs Hiſtoriens ont voulu ſonder les raiſons de la conduite de Dieu à l'égard de ces ſortes d'entrepriſes, dans leſquelles ſa gloire ſembloit être intereſſée, parce qu'il s'agiſſoit de la converſion des peuples barbares à la Foi de l'Evangile : mais il ne nous appartient pas d'entrer dans ces ſecrets. Ce ſont des abîmes pour nous. Il nous doit donc ſuffire d'adorer les merveilles de la Providence & d'admirer les prodiges de cette découverte, & le courage dont Dieu a animé ceux qui l'ont faite ſous ſa conduite. Il eſt vrai qu'on doit ici reconnoître ſur tout le cœur magnanime du Sieur de la Sale, qui ne s'eſt point rebuté de toutes les traverſes qui lui ſont arrivées, & qui n'a pas laiſſé parmi tout cela de continuer ſes travaux juſqu'à la fin.

Comme j'ai plus d'interêt que perſonne de ſavoir ce qui s'eſt paſſé ſur le grand Fleuve Meſchaſipi, ſur lequel j'ai navigé le premier de tous les Européens ; je ſuivrai ce que le Pere Anaſtaſe Vicaire Actuel de nos Recollects de Cambrai a écrit du Voyage du Sieur de la Sale, & cela me fournira le moien d'exa-

miner, ſi en effet le dit Sieur de la Sale étoit à l'embouchure de ce Fleuve, lors qu'il s'en retourna en Canada par les terres de l'Amerique. Voici ce que j'en ai apris par l'hiſtoire dudit Pere Anaſtaſe.

Lors que le Sieur de la Sale vit ſes affaires ruinées ſans reſſource par la perte de ſes deux Vaiſſeaux, qui avoient malheureuſement échoüé & qui s'étoient briſez à la Cotte du Nord du Golphe de Mexique, il fut abſolument mis hors d'état de retourner par Mer en Europe. Toutes ſes meſures furent rompues, & ſes affaires reduites à la derniere extremité. Il ſe vit donc forcé de ſe rendre par les terres aux Illinois, afin de ſe rendre enſuite en Canada pour donner avis en France de ſes malheurs. Voulant effectuer cette reſolution il choiſit vingt de ſes meilleurs hommes, y compris un Sauvage Chaoüanon de Nation nommé *Nika*, qui ſignifie Camarade dans la langue des Illinois. Cet homme l'avoit toûjours accompagné depuis le Canada juſqu'en France, & depuis la France juſques au Golphe de Mexique. Le Sieur Cavelier Prêtre, frere du Sieur de la Sale, de Moranget ſon neveu, & le Pere Anaſtaſe de Doüai Recollet, ſe joignirent à lui pour ce grand voyage. Et on ne fit autre proviſion pour cela que de quatre livres de poudre, ſix livres de plomb, deux haches, deux douzaines de couteaux, de la raſſade, c'eſt à dire de petits grains de jayet de pluſieurs couleurs, & deux chaudieres. Le Sieur de la Sale n'auroit pas manqué de prendre de plus grandes proviſions avec lui. Mais il eſperoit de retourner dans peu de tems au

For

Fort qu'il quittoit, & cela dès qu'il seroit arrivé aux Illinois. Après donc qu'on eût fait le service divin dans la Chapelle du Fort, & qu'on eût imploré en commun le secours du Ciel, il partit avec sa Compagnie le 22. Avril 1686. faisant route au Nord-Est.

Il faut remarque, que le Fleuve Meschasipi décend du Nord au Sud pour se décharger dans le Golphe de Mexique. Ainsi les Illinois, chez qui le Sieur de la Sale vouloit se rendre, sont au Nord-Est de la route qu'il faisoit. Au reste il y a beaucoup d'aparence, que les Pyrogues ou Canots de bois manquoient au Sieur de la Sale. On ne trouve point de Canots d'écorce tels que je les ai décrits dans le Volume precedent, dans les lieux où étoit alors le Sieur de la Sale. On n'en voit que parmi les Nations du Nord. Ainsi le Pere Anastase ne parlant d'aucun Vaisseau dans son histoire, il y a lieu de croire que ce Voyage se fit par terre faute de Canots, ou que le Sieur de la Sale n'étoit pas assuré d'avoir trouvé l'embouchure du Fleuve Meschasipi; parce qu'en ce cas-là il eût été facile de se rendre par eau jusques chez les Illinois.

Après trois jours de marche le Pere Anastase dit, qu'ils trouvérent les plus belles campagnes du monde, & qu'ils virent quantité de gens les uns à pied, & les autres à cheval, qui venoient à eux au galop, bottez, éperonnez, & ayant des selles. Ces gens les invitérent d'aller avec eux dans leurs habitations: mais parce qu'ils étoient hors de leur route, ils les remerciérent, après qu'ils se furent informez du chemin qu'ils devoient observer, ce qui se fit apparemment par signes;

car perſonne des gens du Sieur de la Sale n'entendoit la langue de ces peuples, qui avoient des habitudes avec les Eſpagnols. Ils continuérent leur chemin le reſte du jour, & cabannérent le ſoir dans un petit Fort retranché de pieux, afin de ſe garantir de toute inſulte: ce qu'ils continuérent depuis fort heureuſement. Étant partis le lendemain ils marcherent deux jours par des prairies continuelles juſques à la Riviere, qu'ils appellérent Robeck. Ils trouvérent là une ſi grande quantité de Taureaux ſauvages, qui ſont appellez par les Eſpagnols *Cibolas*, que les moindres troupes paroiſſoient être de deux ou trois cens bêtes. Le Sieur de la Sale & ſes gens en tuerent huit ou dix en un moment, dont ils firent boucanner une partie, afin de ne pas reſter plus de cinq ou ſix jours en ce lieu-là.

A une lieuë & demie plus avant ils trouverent une belle Riviere plus grande & plus profonde que la Seine. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme ſi on les y avoit plantez exprès, & on y voioit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la paſſa avec des Cajeux, & on l'appella la Maligne. En paſſant ainſi au travers de ces beaux Païs, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de vignes, de vergers, d'arbres fruitiers, & entr'autres de meuriers, on arriva peu de jours après à la Riviere qui fut nommée Huëns, du nom d'un Allemand, du Païs de Wirtemberg qui s'y embourba en telle maniere, qu'on eut bien de la peine à l'en retirer. Je crois que le Pere Anaſtaſe ſe trompe ſur le nom de *Huëns*, & qu'il faut mettre *Hans*, qui ſignifie Jean. Un des hommes de ce Voyage

tra-

traverſa cette Riviere à nage, ayant la hache ſur le dos. Un ſecond le ſuivit en même tems, & étant tous deux à l'autre bord ils couperent de grands arbres, pendant que d'autres en faiſoient de même de leur côté où ils étoient demeurez. On laiſſa donc tomber ces arbres de part & d'autre au travers de la Riviere, leſquels ſe rencontrant de cette maniere formoient une eſpece de pont, pour paſſer facilement d'un côté à l'autre. C'eſt une invention, de laquelle ils ſe ſont ſervis plus de trente fois dans leur Voyage pour paſſer des Rivieres, qu'ils rencontroient. Elle paroiſſoit plus ſure que celle des Cajeux, qui ſont une eſpéce de Radeau formé de pluſieurs branches d'arbres liées enſemble, que l'on conduit en perchant pour paſſer les Rivieres.

Ce fut en cet endroit, que le Sieur de la Sale changea ſa route du Nord-Eſt à l'Eſt, pour des raiſons, qu'il n'explique point, & que ceux, qui l'accompagnoient, ne purent penetrer. Un peu plus de communication de ſa part avec ceux qui faiſoient le Voyage avec lui, auroit accommodé les affaires, & prévenu les malheurs; ſur tout en un Païs où il n'y avoit point de reſſource pour les Européens.

Après quelques jours de marche dans un Païs aſſez beau, dans lequel pourtant il falloit paſſer des ravines en Cajeux; ils entrerent dans des contrées beaucoup plus agréables, & tout à fait delicieuſes, où ils trouverent une Nation nombreuſe, qui les reçût avec toutes ſortes de témoignages d'amitié. Les femmes même alloient embraſſer les hommes qui étoient à la ſuite du Sieur de la Sale. Elles les firent aſſeoir ſur des nattes très-bien travail-

lées, & les placerent au haut bout près des Capitaines, qui leur préſenterent le Calumet de paix, orné de plumes de toutes couleurs, & les y firent fumer à leur tour. Ils leur ſervirent entr'autre regal d'une ſagamité ou bouillie faite d'une certaine racine, qu'ils appellent *Tiqué* ou *Toquo*. C'eſt un arbuſte fait comme une eſpece de ronces ſans épines. La racine en eſt fort groſſe. Après que ces peuples l'ont bien lavée ils la font ſecher, après quoi ils la pilent, & la réduiſent en poudre dans un mortier. La bouillie qu'ils en font eſt de bon goût, mais un peu aſtringente. Ces Sauvages leur firent des preſens de peaux de Taureaux ſauvages paſſées proprement, qui étoient fort ſouples, & bonnes à faire des ſouliers, dont on a beſoin en ces quartiers-là pour ſe garentir les pieds de quelques herbes tranchantes, qui s'y trouvent. On leur donna en échange de la raſſade noire, dont ils font grand cas. Ils firent quelque ſejour parmi cette Nation, pendant que le Sieur de la Salle avec ſes manieres inſinuantes leur donnoit des grandes idées de la grandeur & de la gloire du Roi ſon maître. Il leur faiſoit connoître, qu'il étoit plus grand & plus élevé que le Soleil, & ces peuples en étoient dans l'admiration.

Le Sieur Cavelier Prêtre, & le Pere Anaſtaſe, faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour leur donner les premiers élemens de la connoiſſance du vrai Dieu. On appelle cette Nation *Biſcatonge*. Mais nos Européens les appellerent la Nation des pleureurs, & donnerent le même nom à la Riviere, qui eſt fort belle. La raiſon en eſt, qu'à leur arrivée ces gens ſe mirent tous à pleurer amerement pendant

lant un bon quart d'heure. C'eſt leur coutume, lorſqu'ils voient arriver parmi eux des gens qui viennent de loin ; parce que cela les fait ſouvenir de leurs parens morts, qu'ils croient être dans un grand Voyage, & dont ils attendent le retour.

Enfin ces bonnes gens donnerent des guides au Sieur de la Sale, accommoderent ſon monde de tout ce qui leur étoit neceſſaire, & leur firent même paſſer la Riviere dans leurs Pirogues, ou Canots de bois. Ils en traverſerent trois ou quatre autres les jours ſuivans, & il ne leur arriva rien de conſiderable, ſinon que leur Sauvage Chaouanon ayant tiré ſur un Chevreuil aſſez près d'un grand Village, le bruit du coup y jetta la frayeur de telle ſorte, que ceux qui y habitoient prirent la fuite. Le Sieur de la Sala fit mettre ſon monde ſous les armes pour entrer dans ce Village, qui étoit compoſé de plus de trois cens cabannes. Ils ſe rendirent dans la plus apparente, qui étoit celle du Chef, où la femme ſe trouva encore, parce qu'elle n'avoit pu ſe ſauver à cauſe de ſa grande vieilleſſe. Le Sieur de la Sale lui fit entendre, qu'il venoit chez eux avec ſes gens comme amis. Trois de ſes fils braves guerriers obſervoient de loin ce qui ſe paſſoit. Ayant donc reconnu que tout ſe faiſoit à l'amiable, & qu'on n'exerçoit aucun acte d'hoſtilité, ils rappellerent tout leur monde, & traiterent de paix : après quoi ils danſerent le Calumet juſqu'au ſoir. Le Sieur de la Sale ne ſe fiant pas trop à toutes ces belles apparences alla ſe camper au delà des cannes qui ſe trouvoient dans cet endroit, afin que ſi ces Barbares approchoient

choient pendant la nuit pour l'insulter, le bruit des cannes l'empêchât d'être surpris par les Sauvages. On reconnut en cela, que ledit Sieur de la Sale en avoit usé avec beaucoup de sagesse & de prudence. Une troupe de guerriers armée de fléches s'aprocha pendant la nuit. Mais le Sieur de la Sale sans sortir de son retranchement les menaça de faire une décharge sur eux, & leur parla d'un air de fierté, qui les obligea de se retirer. La nuit achevat de se passer fort tranquilement depuis la retraite des Sauvages, & le lendemain, après bien des amitiez reciproques, du moins en apparence du côté des Sauvages, ils continuerent leur route à cinq ou six lieuës au delà.

Ils furent agreablement surpris de trouver une troupe de Sauvages, qui vinrent au devant d'eux d'un air civil & honnête, ayant des épics de blé d'Inde à la main. Ils embrasserent le Sieur de la Sale & ses gens à leur mode, & les invitérent fort instamment de les visiter dans leurs Villages. Le Sieur de la Sale voyant leur franchise y consentit, & s'en alla avec eux. Ces Sauvages lui firent connoître, qu'il y avoit des hommes du côté de l'Oüest, qui étoient cruels & méchans, & qui dépeuploient les Païs voisins. Le Pere Anastase, conjecture, qu'ils vouloient parler des Espagnols du Nouveau Mexique, parce que sans doute le Sieur de la Sale le lui a dit. Ces Barbares leur firent concevoir, qu'ils étoient en guerre avec ces gens-là. Le bruit s'étant répandu par tout le Village, que ledit Sieur de la Sale étoit arrivé avec son monde, chacun leur fit des caresses à l'envi. Il les pressa de demeurer avec eux pour faire

la

la guerre à ces prétendus Eſpagnols du Mexique. Le Sieur de la Sale les amuſa de paroles, & de l'eſperance de faire une alliance étroite avec ces peuples qu'on appelle les *Kirononas*. Il leur promit de revenir bien-tôt chez eux avec des troupes plus nombreuſes, & après tous les regals, & les preſens qu'on ſe fit de part & d'autre, les Sauvages les aiderent à paſſer la Riviere dans leurs Pirogues. Pendant que le Sieur de la Sale pourſuivoit toujours ſa route à l'Eſt par de fort belles prairies, il lui arriva un contretems au bout de trois jours de chemin. Son ſauvage chaſſeur nommé *Nikana* s'écria tout d'un coup de toute ſa force, qu'il étoit mort. On y courut, & on aprit qu'il avoit été cruellement mordu d'un ſerpent ſonnete. Cet accident arrêta toute la troupe pendant quelques jours. On lui fit prendre de l'Orvietan en poudre. On lui appliqua du ſel de Vipere ſur ſa playe, après l'avoir ſcarifiée pour en faire ſortir le venin & le ſang corrompu. On le tira d'affaire par le moyen de ces remedes : mais il falut du tems pour le guerir.

IV. Le Sieur de la Sale & ſes hommes furent bien ſurpris, lorſqu'ils furent arrivez à une Riviere large & rapide, qu'ils croioient aboutir à la mer, & qu'ils nommerent la Riviere des malheurs. Ils firent un Cajeu pour la traverſer. Les Sieurs de la Sale & Cavelier Prêtre, ſon frere le mirent deſſus avec une partie de leurs hommes. Mais à peine furent-ils arrivez au fort du courant, que la violence les emporta avec une rapidité ſurprenante, de ſorte qu'ils diſparurent en un moment. Le Pere Anaſtaſe Recollet étoit reſté à terre avec une partie de leurs

gens, & le chaſſeur Nikana étoit abſent depuis quelques jours, & s'étoit égaré dans les bois. Ce fut une extrême deſolation pour les uns & pour les autres, qui deſeſperoient de ſe revoir jamais. Le Pere Anaſtaſe encourageoit du mieux qu'il pouvoit les hommes qui étoient avec lui, & tout le jour ſe paſſa en pleurs & en larmes. Mais à l'entrée de la nuit ils virent le Sieur de la Sale à l'autre côté de la Riviere, qui leur apprit que par une benediction particuliere de la Providence, leur Cajeu avoit été arrêté au milieu de la Riviere; ce qui leur avoit donné le moyen de travailler à paſſer au delà du courant, qui ſans cela les emportoit à la mer: qu'un de ſes hommes s'étoit jetté à l'eau pour attraper une branche d'arbre, mais que ce pauvre garçon n'avoit pu ratraper le Cajeu. Il s'appelloit Rut, Breton de Nation. Peu de tems après ce jeune homme parut du côté où le Pere Anaſtaſe étoit reſté. Il s'étoit ſauvé à la nage. La nuit ſe paſſa en inquietude, & ce Religieux & les hommes, qui étoient reſtez avec lui, cherchoient le moyen de ſe rendre auprès du Sieur de la Sale. Ils n'avoient point mangé pendant toute la journée: mais la Providence y pourvût par le moyen de deux Aiglons, qui tomberent d'un Cedre. Ils étoient dix hommes à ce repas.

Le Lendemain il fut queſtion de paſſer la Riviere. Le Sieur de la Sale leur conſeilla de faire un Cajeu de cannes. Le Pere Anaſtaſe, le Sieur de Moranget & trois autres frayerent le chemin, & ſe riſquerent les premiers. Ils ne firent point ce trajet ſans danger, car ils enfonçoient à tout moment;

&

& le Pere fut obligé de mettre ſon Breviaire dans ſon capuchon, parce qu'il ſe mouilloit dans ſa manche.

Le Sieur de la Sale leur envoya deux hommes à la nage, qui les aiderent à pouſſer leurs cannes, & qui les firent enfin arriver heureuſement. Ceux qui étoient demeurez de l'autre côté ne vouloient point ſe hazarder à paſſer : mais enfin ils y furent obligez, parce que les autres firent ſemblant de partir pour continuer leur route. Ils paſſerent donc à la fin, & firent ce trajet avec beaucoup moins de peine que les autres. Toute la troupe étant ainſi réunie à la reſerve du chaſſeur, on marcha deux jours parmi des cannes fort épaiſſes. Le Sieur de la Sale lui-même avec quelques autres fraioit le chemin en coupant & briſant les cannes à coups de haches. Enfin au troiſiéme jour le chaſſeur Nikana ſe retrouva chargé de trois Chevreuils boucannez, & d'un autre, qu'il venoit de tuer. Le Sieur de la Sale fit faire une déchage de quelques coups de mouſquets pour en témoigner ſa joie. Ils ſuivirent leur route à l'Eſt, entrerent dans des Païs encore plus beaux que ceux qu'ils avoient paſſez. Ils y trouverent des Peuples, qui n'avoient rien de Barbare que le nom. Entr'autres ils rencontrerent un Sauvage fort honnête qui revenoit de la chaſſe avec ſa femme & ſa famille. Il fit preſent au Sieur de la Sale d'un de ſes chevaux, & de quelque viande, le priant par ſignes d'aller chez lui avec tous ſes gens : & pour les obliger d'y aller, il leur laiſſa ſa femme, ſa famille & ſa chaſſe, comme pour leur ſervir de gages, & cependant il ſe rendit au

Village pour faire savoir leur arrivée. Le chasseur Nikana & un Laquais du Sieur de la Sale l'accompagnerent. Au bout de deux jours ils revinrent avec deux chevaux chargez de provisions, & plusieurs Chefs de ces Sauvages l'accompagnoient.

Ils étoient suivis de guerriers habillez fort proprement de peaux passées & ornées de plumes. Ils portoient tous le Calumet en ceremonie. Ils les rencontrerent à trois lieuës du Village, qui alloient au devant d'eux. Le Sieur de la Sale y fut reçû comme en triomphe, & logea chez le grand Capitaine. C'étoit un concours surprenant de peuples, dont la jeunesse paroissoit rangée sous les armes se relevant jour & nuit, & les comblant de biens, & de toutes sortes de vivres. Cependant le Sieur de la Sale craignant qu'une partie de son monde ne se débauchât avec des femmes, les fit camper à trois lieuës du Village. Ils demeurerent là trois ou quatre jours, & traiterent avec ces peuples pour des chevaux, & pour plusieurs autres choses, qui leur étoient necessaires. Ce village, qu'on appelle des *Cénis*, est un des plus considerables qui se trouvent dans toute l'Amerique, & est extrémement peuplé. Il a bien vingt lieuës de long au moins. Ce n'est pas qu'il soit contiguement habité. Il l'est seulement par hameaux de dix ou douze Cabannes; qui font comme des cantons, & qui ont chacun des noms differens Leurs cabannes sont belles longues de 40 ou 50 pieds, dressées en maniere de ruches à miel On y plante des arbres, qui se rejoignent en haut par les branches, que l'on couvre d'herbes. Les lit

ſont placez autour des Cabannes, élevez de terre d'environ trois ou quatre pieds. Le feu eſt au milieu, & chaque cabanne ſert de logement à deux familles. Ils trouverent chez les Cénis pluſieurs choſes qui viennent indubitablement des Eſpagnols, comme des Piaſtres & autres monnoyes, des cueilliers d'argent, de la dantelle de toutes ſortes, des habits, des chevaux. Ils y virent entr'autres une Bulle du Pape, qui exempte du jeune les Eſpagnols du Mexique pendant l'été. Les Chevaux y ſont communs. On en donnoit un à nos gens pour une hache. Un Cénis voulut donner un cheval pour le capuchon du Pere Anaſtaſe, dont il avoit envie.

Ils ont commerce avec les Eſpagnols par le moyen des *Choumans* alliez des Cénis, qui ſont toujours en guerre avec la nouvelle Eſpagne. Le Sieur de la Sale, qui a toujours penſé à faire quelque entrepriſe ſur les Mines de ſaint Barbe du Nouveau Mexique, fit faire une Carte de leur pays, de celui de leurs voiſins & du Fleuve Miſſiſſipi, dont il croyoit qu'ils avoient connoiſſance. Ils marquerent tout cela ſur une écorce d'arbre. Ils dirent, qu'ils étoient à ſix journées des Eſpagnols, dont ils firent une deſcription ſi naturelle, qu'il ne reſte plus aucun doute au Sieur de la Salle; quoique les Eſpagnols n'euſſent fait encore aucune entrepriſe ſur ces Peuples ni ſur leurs villages. Seulement leurs guerriers ſe joignoient aux *Choumans* pour aller à la guerre dans le nouveau Mexique.

Le Sieur de la Sale, qui ſavoit parfaitement bien l'art de gagner les Sauvages de

toutes les Nations, raviſſoit ces peuples à tout moment, en leur faiſant entendre, que celui qui l'avoit envoyé chez eux, étoit le plus grand Capitaine du monde, auſſi haut que le Soleil, & autant élevé par deſſus les Eſpagnols, que le Soleil l'eſt au deſſus de la terre. Au récit des Victoires du grand Monaque dont le Sieur de la Sale parloit, les Cénis faiſoient des exclamations, mettant la main ſur la bouche pour marquer leur étonnement. Le Pere Anaſtaſe dit qu'il trouva ces peuples fort dociles, & fort traitables. Il ajoute, qu'ils entroient aſſez dans ce qu'on leur diſoit de l'exiſtence & de la verité d'un Dieu Createur & Maître du Monde.

Il eſt certain, que le Sieur de la Sale avoit un talent particulier de gagner l'amitié des Sauvages. Cependant il n'avoit point alors de truchement pour expliquer ſes penſées aux Cénis. Il ne pouvoit donc s'exprimer que par quelque ſignes: ce qui fait voir que ces longs diſcours ſont des choſes exaggerées. Ledit Sieur de la Sale ayant toute l'obligation de ſa fortune à ſon Souverain, avoit raiſon de l'élever bien haut. Cependant il ne devoit point le faire au prejudice de la Nation Eſpagnole, & ſur tout du Roi d'Eſpagne, qui outre les grands & vaſtes Païs dont il eſt Souverain dans l'Europe, eſt encore Seigneur des Indes Orientales & Occidentales: ce qui a donné lieu à ce qu'on dit ordinairement, & que le Sieur de la Sale m'a repeté bien des fois dans nos converſations, que le Soleil ne ſe couche jamais ſur les terres du Roi d'Eſpagne. Il ne pouvoit donc ignorer, que les

Cé

énis ne connoiſſoient point de Prince plus uiſſant dans toute l'Amerique que le Roi 'Eſpagne, puiſqu'il eſt Souveraiu de plus de eux mille cinq cens lieuës de Païs dans ce rand Contient, qui fait la moitié du Globe e la Terre.

Il y avoit alors des Ambaſſadeurs des Chou- ans chez les Cénis. Ils rendirent viſite au Sr. e la Sale. Il fut fort ſurpris de leur voir ire le ſigne de la Croix, & ſe mettre à genoux es mains jointes, qu'ils élevoient au Ciel de ois à une autre. Ils baiſoient l'habit du Pere naſtaſe, & lui faiſoient connoître, que des ens vêtus comme lui inſtruiſoient les Peuples e leur voiſinage, qui n'étoient qu'à deux jour- ées des Eſpagnols. En effet nos Religieux ont e grandes Egliſes dans ce Païs-là, dans l'eſ- uelles les habitans s'aſſemblent pour y fai- e leurs prieres. Ils exprimoient aſſez na- urellement les Ceremonies de la Meſſe. L'un entr'eux fit le crayon d'un tableau, qu'il a- oit vû d'une grande femme qui pleuroit, par- e que ſon fils étoit ſur une Croix. Le Pere A- aſtaſe ajoute que les Sauvages firent connoî- re au Sieur de la Sale, que les Eſpagnols fai- oient une cruelle boucherie chez les Indiens, que s'il vouloit aller avec eux, ou leur don- er des fuſils, il ſeroit facile de ſe rendre aître d'eux, parce que ce ſont des hommes ches & ſans cœur, qui font marcher des ens devant eux avec des éventails pour les fraichir dans les grandes chaleurs.

Le Sieur de la Sale s'entretenant autre- is avec moi au Fort de Frontenac tou- nant nos découvertes me dit bien des fois ue les Jeſuites du College de Goa, Ca-

pitale

pitale des Indes Orientales, qu'un Evêque de l'Ordre de S. François leur a donné, & dont les revenus montent presentement à des sommes immenses, vont en Mission en ces Païs-là, & que plusieurs lui avoient dit souvent à Paris, qu'ils se faisoient porter dans des brancars avec deux hommes à leurs côtez, qui avoient des évantails pour les rafaichir pendant les grandes chaleurs. Mais parce que le Sieur de la Sale avoit été de la même Societé, je rabattois souvent une partie de ce qu'il me disoit. Cependant je ne puis m'empêcher d'admirer ici l'adresse, qu'il avoit d'attribuer aux Espageols du Mexique, dans la description de son Voyage, ce qu'il m'avoit souvent dit de ces reverends Peres.

Après que le Sieur de la Sale eut demeuré 4. ou 5. jours chez les Cénis pour délasser son monde, il poursuivit sa route par les *Nassonis*. Il passa une grande Riviere par le milieu du grand Village des Cénis. Ces deux Nations sont alliées, & ont à peu près le même genie & les mêmes coutumes. A cinq lieuës de là il eut le déplaisir de voir que quatre de ses hommes avoient deserté à la faveur de la nuit, & s'étoient retirez chez les Nassonis. Pour comble de malheur le Sieur de la Sale & le Sieur de Moranget son neveu, furent attaquez d'une fiévre violente, qui les reduisit à l'extremité. Leur maladie fut longue, & obligea son monde de faire un fort grand séjour en cet endroit, parce qu'après que la fiévre les eut quittez, il falut encore bien du tems pour les retablir. La longueur de cette maladie rompit toutes leurs

neſures, & fut dans la ſuite l'occaſion des erniers malheurs qui leur arriverent. Elle eur fit perdre plus de deux mois de tems, endant leſquels il fallut vivre, comme on ut. La poudre commençoit à leur man- uer. Ils n'avoient avancé que de 150. euës en droite ligne, & quelques uns de eurs gens avoient deſerté. Dans une ſi acheuſe conjoncture le Sieur de la Sale rit le parti de retourner ſur ſes pas au Fort ouïs. Chacun fut de ſon avis, & on re- rit le chemin en droiture. Il ne leur arriva ien de remarquable dans ce voyage, ſinon u'en repaſſant la Riviere maligne un de leurs ommes fut emporté par un Crocodile d'une ongueur & d'une groſſeur prodigieuſe.

Après un mois de marche, dans laquel- e les chevaux leur furent d'un grand ſe- ours, ils arriverent au Camp le 17. d'Oc- obre de la même année 1686. Ils furent eçûs avec toute la joye, qu'on peut s'imagi- er. Au reſte ils étoient dans des penſées fort artagées de joye & de triſteſſe. Chacun racon- oit à ſon ami les avantures tragiques arrivées ux uns & aux autres depuis leur ſéparation.

V. On trouve peu de gens dans les hiſ- oires des Voyageurs, dont le courage ait té plus intrepide, que celui du Sieur Ro- ert Cavelier de la Sale. Il ne ſe laiſſoit jamais battre dans les évenemens contraires, & il eſ- eroit toujours avec le ſecours du Ciel de ve- ir à bout de ſon entrepriſe, malgré tous les bſtacles, qui ſe preſentoient continuellement.

Il demeura deux mois & demi à la Baye e S. Louïs. Il viſita avec le Pere Anaſta- e, dont j'ai parlé, toutes les Rivieres qui s'y

s'y déchargent. Ce Religieux dit, qu'ils en trouverent plus de cinquante toutes navigables, qui viennent de l'Ouëſt, & du Nord-Ouëſt. L'endroit où eſt le Fort eſt un peu ſablonneux. On trouve par tout ailleurs un bon fond. De tous côtez on voit des prairies où l'herbe eſt plus haute que nos fromens, & cela dans toutes les ſaiſons de l'année. Il y a des rivieres d'eſpace en eſpace à deux ou trois lieuës l'une de l'autre. Elles ſont bordées de chênes d'épinettes, de meuriers & d'autres arbres. Cela continue à l'Ouëſt juſqu'à deux journées des Eſpagnols.

Le Fort eſt bâti ſur une petite éminence Nord & Sud, ayant la Mer au Sud-Eſt, des vaſtes prairies à l'Oueſt, & au Sud-Oueſt deux Etangs & des bois d'une lieuë de tour. Une Riviere bat au pied. Les Nations voiſines ſont les *Quoquis*, qui ont des chevaux à fort grand marché, les *Bahamos*, & les *Quinets*, Nations errantes, avec qui le Sieur de la Sale étoit en guerre. Il n'oublia rien durant tout ce tems-là pour conſoler ſa petite Colonie naiſſante, dont les familles ſe peuploient d'enfans. Il fit beaucoup avancer les défrichemens & les habitations. Le Sieur Chef-deville Prêtre, avec le Sieur Cavelier & trois Recollets travailloient de concert à leur édification, & à l'inſtruction de quelques familles ſauvages qui ſe détachoient des Nations voiſines pour ſe joindre à eux. Pendant tout ce tems là le Sieur de la Sale faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour apprivoiſer les Barbares, connoiſſant bien que la Paix avec ces peuples étoit de la derniere importance pour l'établiſſement de la Co-

Colonie. Enfin il n'eut point d'autre reſ-ource que de reprendre ſon Voyage des Il-inois ſi neceſſaire pour ſon deſſein. Il fit donc une harangue fort éloquente & d'un ir capable de toucher; ce qui lui étoit aſſez naturel. Il parla à la petite Colonie, qui étoit aſſemblée pour cela. Chacun fut ému juſqu'à verſer des larmes, perſuadé de la neceſſité de ce voyage, & de la droiture de ſes intentions. Il eut été à ſouhaiter, qu'ils euſſent tous perſeveré dans les mêmes ſen-imens. Il fit donc achever de fortifier un grand nclos, où étoient enfermées toutes les habi-ations avec le Fort. Après cela il choiſit vingt ommes; le Sieur Cavelier Prêtre, ſon frere, es Sieurs de Moranget & Cavelier ſes neveux, vec le Sieur Jouſtel Pilote, & le Pere Anaſ-aſe Recollet. On fit des prieres publiques pour a benediction de ſon voyage & de la Colonie.

VI. Le Sieur de la Sale partit de cette Baye avec vingt hommes le 7. de Janvier 687. Dans le premier jour ils rencontre-ent une armée de *Bahamos*, qui alloient en guerre contre les *Erigoanna*. Le Sieur de la Sale fit alliance avec eux. Il voulut traiter de même avec les *Quinets*: mais ils prirent la fui-e à ſon abord. On les joignoit en courant à heval après eux. Ils firent donc un traité en-ſemble, & on ſe promit de part & d'autre une paix inviolable. Au quatriéme jour à trois ieuës au delà vers le Nord-Eſt ils trouverent a premiere Riviere aux Cannes. On ne voit que les prairies, & de petits bocage d'eſpace en eſ-pace. Les terres en ſont ſi fertiles, que les her-bes y croiſſent à dix & douze pieds de haut. Il y a un fort grand nombre de Villages ſur cette

cette Riviere, qui sont extremement peuplez. Ils ne visiterent que les *Quaras* & les *Anachoreema*. Sur le même Rhomb de vent à trois lieuës plus loin, l'on trouve la seconde Riviere aux Cannes habitée par des Nations différentes. Il y a des campagnes de chanvre. A cinq lieuës plus avant on passe la Sablonniere, riviere ainsi appellée, parce qu'elle est environnée de terres sablonneuses, quoi que le reste soit de bon fond, & consiste en de grandes prairies.

On marche sept à huit lieuës jusques à la Riviere *Robec*, en passant par des prairies, & par trois ou quatre Rivieres éloignées d'une lieuë les unes des autres. La riviere de *Robec* est peuplée de plusieurs grands Villages, dont les Peuples parlent tellement du gosier, qu'il faut du tems pour s'y façonner. Ils ont guerre avec les Espagnols. Ils presserent fort le Sr. de la Sale de se joindre avec leurs guerriers : mais il n'y avoit point d'apparence de s'y arrêter. De plus le Sieur de la Sale n'étoit guerre en état avec vingt hommes de faire du mal aux Espagnols. Cependant ils resterent cinq ou six jours parmi ces peuples, tâchant de les gagner par des instructions Chrétiennes qu'ils ne reçoivent point des Espagnols.

En continuant leur route ils traverserent de grandes prairies jusqu'à la riviere Maligne. Elle est fort profonde & ainsi appellée, parce qu'un de leurs hommes y avoit été devoré par un Crocodile monstreux. Cette riviere vient de fort loin, & est habitée par un grand nombre de peuples partagez en quarante Villages fort peuplez, qui composent la Nation des *Canoatinno*, qui font la guerre aux Espagnols, & qui dominerent sur les Nations voisines.

Ils

Ils visiterent quelques villages. Ils sont habitez par de bons peuples, mais qui néanmoins sont barbares. Le Pere Anastase ajoute, que la cruauté des Espagnols les rendoit encore plus farouches: mais je soupçonne fort, que cette remarque vient du Sr. de la Sale, qui vouloit amadouer ces Nations & les dégouter des Espagnols, qui ont été forcez de détruire plusieurs Nations voisines pour soutenir la conquête du nouveau Mexique; parce qu'assurement ces peuples les eussent exterminez eux-mêmes, s'ils ne les eussent prévenus. Il faut supposer comme une chose certaine, que ces Barbares n'ont de la consideration pour les Européens que par la crainte, qu'ils ont d'eux. L'agrandissement du Sr. de la Sale ne se pouvoit faire qu'en détruisant tout de même les Espagnols. Ainsi il tâchoit de soulever tous ces Barbares contr'eux. Il pouvoit pourtant se souvenir, qu'étant autrefois ensemble au Fort de Frontenac je lui avois fait connoître bien des fois une chose dont il ne pouvoit disconvenir. C'est que le joug d'Espagne est peut-être le plus doux & le plus supportable qui soit dans le monde.

Après que le Sr. de la Sale eut fait des presens, & en eut reçu de ces peuples, il acheta quelques chevaux d'eux à bon marché, & ensuite il passa la Riviere pour continuer sa route dans des canots faits de peaux de Taureaux sauvages. Il y a apparence, qu'ils firent passer leurs chevaux à la nage. Sur le même Rhomb de vent environ à quatre lieuës de ce Païs, qui est extrémement fertile, ils passerent en Cajeu la Riviere Hiens, ou pour mieux dire de Hans, dont nous avons fait mention ci devant. Ensuite

suite ils firent leur route au Nord-Est, &
furent obligez de traverser quantité de petites Rivieres & de Ravines navigables. Ils employerent à cela l'hiver, qui n'est sensible dans ces contrées-là que par les pluyes. Ils y furent encore pendant le Printems. Au reste tout le Païs étoit agréablement diversifié de prairies, de collines, & de quantité de sources. Ils arriverent enfin à trois grands Villages appellez les *Taraha*, *Tyakappan*, & *Palonna*, où l'on trouve des chevaux. A quelques lieuës plus avant ils rencontrerent les *Palaquessons* composez de dix Villages alliez des Espagnols.

Je suis étonné, de ce que notre Pere Anastase Recollet n'a pas fait un Journal plus circonstantié de tant de Nations différentes. Je prie donc le Lecteur de trouver bon que je fasse de tems en tems des reflexions sur ce dernier Voyage du Sr. de la Sale, avec qui j'en ai tant fait, lorsque j'étois avec lui dans l'Amerique. Ma description de la Louïsianne que j'ai fait autrefois imprimer à Paris, a contribué beaucoup à son entreprise.

VII. Ce fut après avoir passé toutes les Nations, dont je viens de parler, qu'arriva le plus grand de tous les malheurs aux gens du Sieur de la Sale, parce qu'il fut tué, aussi-bien que le Sieur de Moranget son neveu, & quelques autres. Le Sr. de la Sale se trouvoit dans un beau Païs de chasse. Tout son monde y fit bonne chere, & se rétablit de la fatigue du Voyage par d'excellentes viandes pendant plusieurs jours. Il avoit envoyé le Sr. de Moranget son neveu, son laquais nommé Saget, & sept ou huit de ses gens, au lieu où Nikana son chasseur qui étoit un sauvage *Chaouanon* avoit laissé quan-

quantité de viande de Taureau sauvages, afin de la faire boucanner, & de n'être pas obligé de séjourner si souvent pour aller à la chasse.

Le Sieur de la Sale avec toute sa prudence n'avoit pas pû prévoir le complot, que quelques-uns de ses gens devoient faire de massacrer son Neveu. Ils en prirent pourtant la résolution tout d'un coup, & l'exécuterent le 17. de Mars par un coup de hache, qui lui cassa la tête. Ce malheureux assassinat fut fait par un homme, que la charité n'a pas permis au Pere Anastase de nommer. Ils tuerent de même le valet du Sieur de la Sale, & le pauvre sauvage Nika ou Nikana, qui les nourissoit de sa chasse depuis trois ans avec beaucoup de fatigues & de dangers. Le Sieur de Moranget languit deux heures après ce malheureux coup, & pendant ce tems il donna toutes les marques possibles de sa pieté, pardonnant à ses meurtriers, les embrassant même de fois à autre, & donnant au reste des preuves sensibles de sa résignation à la volonté de Dieu, & de sa confiance dans le merite de son Sauveur: selon que ceux qui l'avoient assassiné le recitérent eux-mêmes, depuis qu'ils furent revenus de leur fureur. C'étoit un parfaitement honnête homme, qui s'acquitoit fidelement de tous les devoirs d'un vrai Chrétien. Il y a lieu de croire, que Dieu lui aura fait misericorde.

Ces miserables n'étant pas contens d'avoir commis ce meurtre, formerent le dessein de tuer leur Maître même; parce qu'ils craignoient que par l'effet d'un juste ressentiment il ne les fit punir de l'horrible crime qu'ils avoient commis. Le Pere Anastase remar-

que qu'ils étoient éloignez de deux grandes lieuës de l'endroit où ledit Sieur de Moranget fut assassiné. Le Sieur de la Sale donc inquiet du long retardement de son Neveu & de ses gens, dont il étoit séparé depuis deux ou trois jours, eut peur qu'ils neussent été surpris par quelque troupe de Sauvages. Il pria le Pere Anastase de s'engager avec lui à la recherche de son Neveu, & prit encore deux Sauvages avec lui.

Pendant le chemin le Sieur de la Sale ne l'entretint que de discours de pieté, & s'étendit fort sur les matieres de la grace & de la prédestination. Sur tout il parla beaucoup des grandes obligations, qu'il avoit à la Divine Providence de l'avoir garenti de tant de dangers qu'il avoit courus pendant vingt ans de séjour dans l'Amerique, dont neuf s'étoient passez dans les Voyages que j'avois fait avec lui. Il paroissoit fort penetré des graces singulieres, que Dieu lui avoit faites. Tout d'un coup le Pere Anastase le vit accablé d'une profonde tristesse, dont il ignoroit lui même la cause. Il paroissoit dans un trouble qui le rendoit méconnoissable à ceux qui avoient accoutumé de le voir. Cette situation d'esprit ne lui étoit point ordinaire. Le Pere Anastase fit tout ce qu'il pût pour le tirer du profond assoupissement, où il étoit. Après deux lieuës de marche, il trouva la cravate ensanglantée de son laquais. Il aperçût deux aigles qui voltigeoient sur sa tête. Ces oiseaux sont assez communs dans ces païs-là. En même tems, il découvrit ses gens, qui étoient sur le bord de l'eau. Il s'aprocha & leur demanda des nouvelles de son Neveu.

Mo-

Moranget. Ces gens lui repondirent par des paroles entrecoupées, & lui montrerent le lieu où il étoit. Le Pere Anaſtaſe ſuivit quelques pas le long de la Riviere, & arriva enfin à l'endroit fatal où deux de ces meurtriers étoient cachez dans les herbes, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, ayant leurs fuſils bandez à la main. L'un d'eux tira ſon coup ſur le Sieur de la Sale & le manqua. Le ſecond tira en même tems, & le frappa à la tête. Il en mourut une heure après, le 19. Mars 1687.

Le Pere Anaſtaſe Recollet s'attendoit au même ſort: mais il ne fit point de reflexion ſur le danger, où il étoit. Il étoit tout penetré de ce cruel ſpectacle, & ſentoit une douleur incroyable de ce funeſte coup. Il vit tomber le Sieur de la Sale à un pas de lui, ayant le viſage tout enſanglanté. Il ſe jetta à lui auſſi-tôt, l'embraſſa, & l'arroſa de ſes larmes, l'exhorta du mieux qu'il pût, dans la conjoncture où il ſe trouvoit, à bien mourir. Ce pauvre homme avoit fait ſes dévotions avant ſon départ. Il eut encore le tems de recapituler ſa vie, & le Pere Anaſtaſe lui ayant donné l'abſolution, il mourut quelque tems après. Il s'exerça pendant ces derniers momens à tout ce qui étoit convenable à l'état où il ſe trouvoit. Il ſerroit la main à ce Religieux à toutes les choſes qu'il lui diſoit, & ſur tout quand il l'exhortoit à pardonner à ſes ennemis. Pendant tout cela ces meurtriers effrayez de l'horreur de ce qu'ils venoient de faire, commencerent à ſe frapper la poitrine & à deteſter leur aveuglement. Le Pere Anaſtaſe ne voulut point quitter ce triſte lieu, ſans avoir enterré le corps du Sieur

de la Sale le mieux qu'il pût. Il mit une Croix sur sa sepulture.

Ainsi mourut malheureusement le Sieur Robert Cavelier de la Sale, homme d'un grand merite, constant dans les adversitez, genereux, engageant, adroit & capable de tout. Il avoit travaillé vingt ans à adoucir l'humeur farouche d'une infinité de Nations Barbares, parmi lesquels il avoit voyagé. Il eut le malheur d'être massacré par ses propres domestiques, qu'il avoit comblé de biens. Il mourut dans la force de l'âge au milieu de sa course, sans avoir pu réussir dans les desseins qu'il avoit formé sur le Nouveau Mexique.

VIII. Le Sieur de la Sale m'a conté bien des fois, pendant que nous étions ensemble au Fort de Frontenac, avant le tems de nos découvertes, & même lorsque nous y travaillions, que quand il étoit Jesuite, les Peres de cette Societé faisoient faire de fréquentes lectures, pendant les deux premieres années à tous ceux qui se rendoient parmi eux, des morts tragiques & des funestes avantures arrivées à ceux, qui avoient deserté de leur Compagnie: afin d'y faire demeurer ceux qui étoient une fois entrez. Je dois cette justice au Sieur de la Sale, qui me laissa autrefois tous ses papiers en dépot, pendant un Voyage qu'il fit en France, & que je restai au Fort de Frontenac, que sa sortie de la Societé s'étoit faite du consentement de ses Superieurs, & qu'il avoit de grands témoignages par écrit de sa bonne conduite, pendant qu'il avoit été parmi les Jésuites. Il me montra une lettre du General de cet Ordre écrite à Rome, qui témoignoit, que ledit Sieur s'é-

oit comporté en toutes choſes avec beaucoup
le ſageſſe, ſans avoir même donné le moin-
re ſoupçon de peché veniel. J'ai reflechi
ent fois ſur les choſes, qu'il m'avoit dites,
orſque nous nous entretenions des hiſtoires
es nouvelles découvertes. J'adorois en ce-
a les deſſeins inſcrutables de Dieu, qui ac-
omplit toujours ſa volonté par les moyens
u'il en a lui même reglez: & incertain que
étois de ma deſtinée, je me preparois à tout
e que Dieu voudroit m'envoyer, bien re-
olu de me ſoumettre paiſiblement en toutes
hoſes aux ordres de ſa Providence.

Le Pere Anaſtaſe arriva enfin au lieu, où
toit Monſieur Cavelier Prêtre, Frere du Sieur
de la Sale, à qui il raconta le malheur qui
veno it d'arriver. Les meurtriers entrerent
ruſquement un moment après dans la Ca-
anne où ils étoient, & ſe ſaiſirent de tout
e qu'ils y trouverent. Ce bon Religieux
'eut pas le loiſir de faire un grand diſcours;
nais ſon viſage tout baigné de larmes fit aſ-
ez connoître ce qu'il vouloit dire. Ledit Sieur
Cavelier n'eut pas plutôt apris cette funeſte
nouvelle, qu'il ſe jetta à genoux. Le Sieur
Cavelier ſon Neveu en fit de même. Ils cro-
voient tous deux que ces ſcelerats alloient les
naſſacrer: ainſi ils ſe préparoient à la mort
en bons Chrétiens. Cependant ces malheu-
reux aſſaſſins touchez de quelques ſentimens
de compaſſion à la vûë de ce venerable Vieil-
ard, & d'ailleurs à démi repentans des crimes,
qu'ils venoient de commettre réſolurent de les
épargner, à condition qu'ils ne retourne-
roient jamais en France. Mais ils furent long-
tems incertains ſur ce ſujet. Quelques-uns

d'entr'eux qui avoient envie de revoir leurs parens, se disculpoient autant qu'il leur étoit possible, & on en entendoit qui disoient souvent, qu'il falloit se défaire du reste, ou qu'autrement ils les mettroient en justice pour les faire punir, si jamais ils retournoient en France.

Ils élurent pour leur Chef le meurtrier du Sr. de la Sale, & enfin après plusieurs deliberations ils resolurent de s'en aller à la fameuse Nation des *Cénis*, dont nous avons parlé. Ils marcherent tous ensemble durant plusieurs jours, & passerent plusieurs Rivieres & Ravines. Ces infames meurtriers se servoient des Srs. Caveliers comme de valets, & ne leur donnoient que leurs restes à manger. Ils arriverent sans accident aux lieux, où ils vouloient se rendre. Cependant la justice divine minutoit déja la punition de ces scelerats au défaut de la justice des hommes. La jalousie du commandement se mit entre l'Allemand natif du Wirtemberg nommé Hans, & l'assassin du Sr. de la Sale. Chacun des meurtriers prit parti pour l'un ou pour l'autre selon son inclination. Ils avoient passé chez les Cénis, où ils avoient fait quelque séjour. Ils étoient même déja arrivez chez les *Naffonis*, où les quatre déserteurs, dont j'ai fait mention ci-devant, les rejoignirent. Se voyant ainsi tous raſſemblez la veille de l'Ascension, & la dissention, qui s'étoit mise entr'eux, leur ayant fait prendre la funeste resolution de s'entretuer les uns les autres, le Pere Anastase leur fit une exhortation le jour de la Fête, dont ils parurent touchez, faisant même semblant de se vouloir confesser: mais cela ne dura pas long-tems. Ceux qui avoient le plus de re-

gret d'avoir massacré leur Maître & leur Conducteur, se rangérent du côté de Hans. Cet homme, deux jours après, ayant trouvé l'occasion favorable, punit un crime par un autre. Il tira un coup de pistolet au Meurtrier du Sr. de la Sale, & le frappa droit au cœur, de sorte qu'il mourut sans se reconnoître. Un des compagnons de Hans lacha son coup de fusil dans le côté de celui qui avoit tué le Sr. de Moranget. Il eut le tems de se reconnoître; après quoi un autre lui tira un coup de fusil sans balle à la tête. Le feu se prit à ses cheveux, & ensuite à sa chemise, & à ses habits avec tant de violence, qu'il n'y eut point de moyen de l'éteindre; de sorte qu'il expira dans les tourmens. Le troisiéme Auteur de ce détestable complot prit la fuite, & se sauva. Hans vouloit à toute force s'en défaire, & achever par lui de vanger la mort du Sr. de la Sale: mais le Sieur Joutel les reconcilia, & on en demeura-là.

Par ce moyen Hans demeura le Chef de cette malheureuse troupe. Ils prirent la resolution de s'en retourner chez les *Cénis*, où ils avoient dessein de s'habituer, parcequ'ils n'osoient retourner en Europe, de peur de recevoir le juste chatiment de leurs crimes. Les *Cénis* avoient mis leur Armée sur pied & étoient prêts de marcher en guerre contre les *Kanoatinnos*, peuples cruels, qui sont leurs implacables ennemis. Ils les mettent tout vifs dans la chaudiere, lors qu'ils les ont faits prisonniers. Les *Cénis* donc emmenérent Hans & quelques autres Européens avec eux. Les autres attendirent leur retour, après lequel Hans pressa fort les autres Européens de demeurer

avec eux : mais ils n'en voulurent rien faire.

Ils partirent donc du païs des *Cénis*, & parmi eux étoient les Srs. Caveliers Frere & neveu du Sr. de la Sale, le Sieur Joutel, le Pere Anaſtaſe, avec quelques autres. On leur donna à chacun un cheval, de la poudre, & du plomb avec quelques marchandiſes pour les défrayer ſur leur route. Ils s'arrêterent parmi les *Naſſonis* pour y célébrer l'Octave de la Fête de Dieu. Ils diſent dans leurs rélations, que ces peuples les entretenoient tous les jours de la cruauté des Eſpagnols envers les Americains. Ils leur dirent, que vingt Nations Sauvages alloient faire la guerre aux Eſpagnols, & les invitérent d'y aller avec eux, ajoutant, qu'ils en feroient plus avec leur fuſils que tous leurs Guerriers enſemble avec leurs Maſſes & leurs fléches Mais ils avoient d'autres deſſeins dans l'eſprit. Ils prirent ſeulement occaſion de tous ces diſcours de leur faire entendre, qu'ils n'étoient venus parmi eux, que par les ordres exprès de Dieu pour les inſtruire dans la connoiſſance de la verité & pour les mettre dans la voie du Salut. Ils emploiérent à cela dix ou douze jours de tems juſques au troiſiéme de Juin.

Je ne doute point, que le Sr. Cavelier Prêtre, & le Pere Anaſtaſe n'aient fait tout leur poſſible pour donner des lumieres aux *Naſſonis*, afin de les tirer de leur ignorance: Mais les quatre autres Européens, qui étoient avec eux, n'étoient pas en aſſez grand nombre pour faire peur aux Eſpagnols, qui ſont accoutumez aux fuſils. D'ailleurs ils ne ſavoient pas la langue de ces peuples. J'ai donc de la peine à comprendre, comment ils pouvoient

voient recueillir des discours des *Nassonis*, que les Espagnols exerçoient de grandes cruautez sur les peuples de l'Amerique. Ils n'avoient point d'interpretes avec eux: Ainsi ils ne pouvoient point du tout entendre ce que leur disoient ces peuples, qui n'avoient jamais veu d'autres Européens qu'eux.

IX. Les *Cénis* donnérent deux Sauvages pour guides à ces six Européens, qui continuérent leur route par les plus beaux païs du monde vers le Nord, & vers le Nord-Est. Ils passérent quatre grandes Rivieres, & plusieurs Ravines peuplées de plusieurs Nations. Ils trouvérent les *Haquis* à l'Est, les *Nabiri* ou les *Naansi*, peuples puissans, qui sont en guerre contre les *Cénis*. Enfin ils approcherent le treiziéme Jun des *Cadodacchos*. L'un de leurs Guides prit les devans pour annoncer leur venue. Les Chefs & la jeunesse, qu'ils trouvérent à une lieue de leur village les reçûrent avec le Calumet, & le leur donnerent à fumer. Les uns conduisoient leurs chevaux par la bride, & les autres les portoient comme en triomphe. Ils disoient, que c'étoient des Esprits venus de l'autre Monde. Tout le village étant assemblé, les femmes, selon leur coutume, leur lavérent la tête & les pieds avec de l'eau chaude: après quoi on les plaça sur une estrade couverte de nattes blanches fort propres. Les festins vinrent ensuite, les danses du Calumet, & d'autres réjouissances publiques, qui duroient le jour & la nuit. Ces peuples ne connoissent les Européens que par réputation. Il y a quelque legere apparence que tous ces peuples ont une ombre de Religion. Mais leurs idées sont fort confuses, & fort em-

broüillées. Ils semblent adorer le Soleil, parce qu'ils lui envoient la fumée de leur Tabac, dont ils sont pourtant les premiers partagez. Leurs habits de Cérémonie ont ordinairement deux Soleils figurez, & sur le reste du corps des representations de Taureaux Sauvages, de Cerfs, de serpens, ou d'autres animaux. Cela donna occasion au Sieur Cavelier Prêtre, & au Pere Anastase de leur donner quelques leçons touchant le vrai Dieu & les principaux Mysteres du Christianisme. Il faut supposer que tout cela se fit par signes.

Dans cet endroit Dieu les affligea d'un tragique accident. Le Sieur de la Marne, malgré tout ce qu'on lui put dire, voulut se baigner le soir du 24. de Juin. Le Sieur Cavelier Neveu du Sieur de la Sale l'accompagna jusques sur le bord de la Riviere, qui est assez près du Village. Ledit de la Marne s'étant jetté brusquement dans l'eau disparut en même tems. C'étoit un abîme, où il fut noié en un moment. Peu de tems après on tira son corps hors de l'eau, & on le porta chez le Capitaine. Tout le village pleura sa mort en cérémonie. La femme du Chef l'ensevelit fort proprement dans une belle natte, & pendant cela les jeunes gens lui creuserent une fosse, que le Pere Anastase bénit. Cela étant fait, on le mit en terre avec toutes les solemnitez possibles. Les Sauvages admiroient les Cérémonies de l'enterrement, & sur tout les Pseaumes, qu'on chanta aux obséques. On prit de là occasion de donner quelques instructions aux Sauvages touchant l'immortalité de l'Ame, pendant huit jours qu'on resta dans ce lieu fatal. On enterra le

le mort sur une éminence proche du village, son tombeau fût environné d'une palissade, & on y mit une grande Croix, qu'on fit faire par les Sauvages. Ensuite on partit de là le 2. Juillet.

Ces peuples sont sur le bord d'une Riviere, où l'on trouve trois Nations fameuses, les *Natches*, les *Natchetes*, & les *Ouidiches*. Ces Voyageurs y furent reçus fort humainement. Depuis la Riviere des *Cénis*, où l'on commence à trouver des Castors & des Loutres, à mesure que l'on avance vers le Nord, on en voit une plus grande quantité. Etant parmi les *Ouidiches* ils rencontrérent trois Guerriers de deux Nations, apellées les *Cabinnio*, & les *Mentons* à vingt cinq lieuës plus avant tirant à l'Est Nord-Est, qui avoient veu des Européens François. Ils s'offrirent de les y accompagner, & en faisant leur route, ils furent obligez de passer quatre Rivieres en Cajeux. Ils y furent reçus par ces peuples le Calumet de paix à la main, avec toutes les marques possibles de joye & d'estime. Plusieurs de ces Sauvages leur parlérent d'un Européen, qui étoit Capitaine, & qui n'avoit qu'une main. C'étoit le Sr. de Tonti Napolitain. Ils ajoutérent qu'il leur avoit dit, qu'un plus grand Capitaine que lui passeroit peut-être par leur village. C'étoit le Sieur de la Sale.

Le Chef les logea dans sa Cabanne, & en fit sortir sa famille. On les y regala durant plusieurs jours de toutes sortes de viandes. On fit même un festin public, où le Calumet fût dansé durant vingt quatre heures avec des chansons faites exprès, que le Chef en-

tonnoit de toute sa force. On les traitoit d'Envoiez du Soleil, qui venoient les defendre contre leurs ennemis par des coups de tonnerre. Ils vouloient dire de fusils, qu'ils ne connoissoient point avant cela. Au milieu de ces réjouissances le petit Cavelier Neveu du Sieur de la Sale tira trois coups de pistolet en criant *Vive le Roi*, ce que ces Barbares repetoient à haute voix, y ajoutant vive le Soleil.

Ces Sauvages ont une quantité prodigieuse de Castors & de Loutres, dont le transport seroit fort facile par une Riviere, qui est voisine du village. Ils voulurent en charger leurs chevaux. Mais il les refusérent pour témoigner leur desintéressement, & ils leur firent des presens de haches & de couteaux. Ensuite ils partirent avec deux *Cabinnio*, pour leur servir de guides après avoir reçu les Ambassadeurs des *Analac*, des *Tamico*, & de quelques autres Nations du Nord-Oüest, & du Sud-Est. Ils eurent le plaisir de traverser pendant quelques jours les plus beaux païs du monde, entrecoupez de plusieurs Rivieres; de prairies, de petits bois, de côteaux, & de vignes. Ils passerent entre autres quatre grandes Rivieres navigables, & enfin, après une marche d'environ soixante lieües, ils arrivérent aux *Ossottoez*, qui habitent sur une grande Riviere, laquelle vient du Nord Oüest, bordée des plus beaux bois du monde. Les peaux de Castors & de Loutres s'y trouvent par tout en si grande quantité, aussi bien que toutes les autres pelleteries, qu'on les y brûle à tas, parce qu'elles n'y sont d'aucune valeur. C'est la fameu-

meuſe Rivieres des *Akanſa*, qui y forme quantité de villages nombreux, dont j'ai fait mention dans ma premiere Relation de nos découvertes. Le Pere Anaſtaſe dit qu'ils commencérent pour lors à ſe reconnoître. Cependant il ſavoit bien, qu'aucune des quatre perſonnes qui étoient avec lui n'avoit jamais été, non plus que lui, ſur le Fleuve Melchaſipi. En effet j'y avois été ſeul avec mes deux Canoteurs en 1680., & depuis le Sr. de la Sale y avoit été en 1682. juſqu'aux *Akanſa*. Aparemment que le Pere Anaſtaſe croyoit être pour lors au Fort de Crevecœur ſitué chez les Illinois, parce qu'il trouva là une grande Croix, & au bas les Armes du Roi de France. Il y voyoit de plus une maiſon bâtie à l'Européenne & ce fut ce qui donna lieu au Sr. Joutel, & aux deux autres hommes qui reſtoient, de faire la décharge de leurs fuſils.

Au bruit de cette Salve ils virent ſortir deux François Canadiens. Le Commandant s'appelloit *Couture*, que j'ai connu particulierement pendant mon ſéjour en Canada. Il avoit même été du Voiage, que nous entraprîmes pour la découverte de la Louïſianne. *Couture* fit connoître, que le Sieur de *Tonti* l'avoit placé dans ce Fortin par ordre du Sieur de la Sale pour lui ſervir d'entre-poſt, pour maintenir l'Alliances avec les Nations Sauvages, qui ſont voiſines de ces lieux, & pour les mettre en ſeureté contre les inſultes des Iroquois leurs ennemis jurez, ls viſitérent trois de ces villages, les *Torinans*, les *Doginga*, & les *Kappa*. On leur it par tout les feſtins, les harangues, & les

danſes du Calumet avec toutes les marques poſſibles de joie. Ils étoient logez dans la maiſon de ce Fortin. Ceux du Canada, qui étoient venus s'y habituer, leur firent tout le bon accueil, que l'on pouvoit ſouhaiter, & les rendirent maîtres de tout.

Au reſte quelques affaires qu'il y ait à decider parmi ces peuples Sauvages, jamais ils n'en donnent leur reſolution ſur le champ. L'on aſſemble les Chefs & les Anciens des villages, après quoi on delibere ſur les choſes, dont il s'agit. Ces Voyageurs leur avoient demandé une Pyrogue, & quelques Sauvages pour remonter le Fleuve Meſchaſipi, & pouſſer juſques aux Illinois par la Riviere de cette Nation, que j'ai nommée dans la Carte de ma Louïſianne, la Riviere Seignelay, pour faire honneur au Miniſtre d'Etat de ce Nom, qui avoit à cœur, & qui prenoit ſoin de tout ce qui regardoit nôtre découverte. Le Pere Anaſtaſe dit, qu'ils offrirent à ces Sauvages leurs Chevaux, de la poudre & du plomb en échange d'une Pyrogue. Après que le Conſeil eût été aſſemblé ſur ce ſujet, on leur répondit, qu'on leur accordoit la Pyrogue qu'ils avoient demandée, & quatre Sauvages pour les conduire, un de chaque Nation pour marque mieux l'étroite Alliance, qu'ils faiſoient avec eux. Cela fût executé fort ponctuellement, de ſorte qu'ils congedierent les *Cabinnio* avec des preſens, dont ils furent ſatisfaits. Il faut remarquer ſur ce ſujet, ſans que je pretende faire tort en cela aux lumieres du Sieur de la Sale, qu'aſſurément il n'avoit point encore trouvé la veritable em-

bou-

bouchure du Fleuve Meſchaſipi, non plus que le Pere Anaſtaſe, qui n'avoit jamais été en ce païs-là. Que ſi ce dernier l'a heureuſement rencontré par le moien des Sauvages, qui le conduiſoient, ce n'a été que par la connoiſſance que *Couture* Commandant du Fortin lui en avoit donné. Il nous éclaircira peut être davantage cette affaire dans la ſuite.

X. Après quelque ſéjour parmi ces peuples le Sieur Cavelier & le Pere Anaſtaſe s'embarquerent le premier d'Août 1687. ſur le Fleuve Meſchaſipi. Ils le traverſérent le même jour dans une Pyrogue de 40. pieds de long. Le courant du Fleuve étoit fort en cet endroit. Ils ſe mirent donc tous à terre pour faire le reſte du Voyage à pied, parce qu'ils avoient laiſſé aux *Akanſa* leurs Chevaux qu'ils auroient peut-être mieux fait de garder. Il ne demeura dans la Pyrogue que le jeune Cavelier, dont l'âge joint à la fatigue du chemin, qu'ils avoient fait juſques-là, ne lui permettoit pas d'achever le Voyage à pied.

Le Pere Anaſtaſe croit, que depuis le lieu, d'où ils étoient partis juſques aux Illinois, ils avoient bien encore 400. lieues de chemin à faire, pour s'y rendre. Mais dans le fond il n'en parle ainſi que par conjecture. L'un des Sauvages perchoit pour conduire la Pyrogue, & pour la faire remonter. L'autre de ſes Camarades le relevoit de fois à autre. Le reſte de la Compagnie ne ſe ſervoit point de la Pyrogue, ſinon quand ils y étoient obligez pour franchir quelque paſſage dangereux, ou pour traverſer des Rivieres. Ils eurent beaucoup de peines & de fatigues dans ce Voyage. Les chaleurs étoient

exceſ-

exceſſives dans cette ſaiſon-là. Le ſable étoit tout brûlant par l'ardeur du Soleil. Et par deſſus tout la diſette de vivres qui dura pluſieurs jours les fit extremement ſouffrir pendant ce tems là.

Le Pere Anaſtaſe ajoute, qu'ils avoient déja fait deux cens lieues par le travers des terres depuis la Baye de St. Louïs, ſavoir cent lieues juſques aux *Cénis*, ſoixante au Nord-Nord-Eſt, & les 40. dernieres à l'Eſt-Nord-Eſt. Depuis les *Naſſonis* juſques aux *Cadodacchos* 40. au Nord-Nord-Eſt. Des *Cadodacchos* aux *Cahinnio* & aux Mentons 25. à l'Eſt-Nord-Eſt, & des *Cahinnio* aux *Akanſa* 60. à l'Eſt-Nord-Eſt. Ils continuérent leur route en remontant le Fleuve par les mêmes endroits, dont ils avoient ouï parler au Sr. de la Sale en 1682. excepté qu'ils allérent aux *Sicacha*. Le Pere Anaſtaſe dit, que le Sieur de la Sale n'y avoit point été. J'ai fait mention de cette Nation dans ma ſeconde Relation. Le village principal eſt à 25. lieues à l'Eſt des *Akanſa*. Cette Nation eſt forte & nombreuſe. Elle a pour le moins 4000. hommes de guerre. Ils ont abondance de toutes ſortes de pelleteries. Les Chefs leur aportérent pluſieurs fois le Calumet pour marquer qu'ils vouloient s'allier avec eux. Ils leur offrirent même d'aller s'habituer ſur la Riviere *Ouäbache*, pour être plus près du Fort de Crevecœur aux Illinois, où ils alloient.

Cette fameuſe Riviére *Ouäbache*, eſt bien auſſi grande que le Fleuve Meſchaſipi. Elle en reçoit quantité d'autres, & par ce moien on peut entrer dans le Fleuve. L'embouchure, par où elle ſe décharge dans le Meſ-

Meſchaſipi, eſt éloignée des *Akanſa* de deux cens lieuës, ſelon l'eſtime que le Sieur de la Sale leur en avoit faite. A la verité on ne trouve pas cette diſtance en droite ligne par les prairies: mais elle ſe conte en ſuivant le Fleuve Meſchaſipi, qui fait de grandes anſes, & qui ſerpente beaucoup. En coupant droit par les terres il n'y auroit que cinq bonnes journées. Ils paſſerent donc au travers de la Riviere *Ouäbache* le 26. d'Août, & ils trouverent bien ſoixante lieües de chemin en remontant toûjours le Fleuve Meſchaſipi juſqu'à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Environ ſix lieues au deſſous de cette embouchure on trouve au Nord-Oüeſt la fameuſe Riviere des *Maſſourites*, ou des *Ozages*, qui eſt pour le moins auſſi grande que ce Fleuve, dans lequel elle ſe décharge. Elle eſt formée par un grand nombre d'autres Rivieres connues, & navigables par tout, qui ſont habitées par des Nations fort nombreuſes, comme les *Panimoha*; qui n'ont qu'un Chef, & 22. Villages, dont le moindre eſt de 200. Cabannes, les *Paneaſſa*, les *Pana*, les *Panaloga* & les *Matotantes*, dont aucun ne le cede en rien aux *Panimaha*. On y comprend auſſi les *Ozages*, qui ſont dix ſept Villages ſur la Riviere de leur nom, laquelle ſe décharge dans celle des *Maſſourites*. Nos Cartes, & celles du Sieur de la Sale y ont auſſi étendu le nom des *Ozages*. Les *Akanſa* étoient autrefois établis au haut de l'une de ces Rivieres, qui porte aujourd'hui leur nom & de laquelle j'ai parlé, vers le milieu du chemin de la Riviere *Ouäbache* à celle des *Maſſourites*. On trouve là le Cap de Saint

Antoine de *Padoüe*. C'eſt dans ces endroits, ou demeurent les Sauvages de la Nation, qui ſe nomme *Manſopolea*.

Enfin le 5. Septembre le Sieur Cavelier Prêtre du Seminaire de St. Sulpice à Paris, & le Pere Anaſtaſe de Doüai Recollet arrivérent à l'embouchure de la Riviere des Illinois. On compte de là juſqu'au Fort de Crevecœur environ cent lieües, ſelon que je l'ai remarqué dans ma premiere Relation. Toute cette route fournit une navigation fort aiſée, même aux grands batimens. Un *Chaouanon* nommé *Turpin* les aiant apperçus à ſon village, courut par terre pour en porter les nouvelles au Sieur Belle-Fontaine, qui commandoit dans ce Fort. Il ne pouvoit point croire la nouvelle qu'il lui aportoit. Mais ils ſuivirent ce Sauvage de fort près, & entrérent dans le Fort le 14 Septembre. On les conduiſit d'abord à la Chapelle, où le *Te Deum* fût chanté en action de graces. Les Canadiens, qui y étoient, s'étant mis ſous les Armes avec quelques Sauvages, ils firent tous la décharge de leurs fuſils.

Le Sieur de *Tonti*, qui étoit deſtiné par le Sieur de la Sale pour Commandant dans ce Fort de Crevecœur, étoit allé chez les Iroquois pour tacher de menager l'eſprit de ces Barbares. Ces gens ne laiſſérent pas d'être reçus avec tout le bon accueil poſſible, & le Sieur de Belle-fontaine n'oublia rien pour témoigner la joie qu'il avoit de leur arrivée, afin de les conſoler de leurs diſgraces, & de les rétablir de leurs fatigues.

Il faut avoüer, qu'il n'eſt pas poſſible à perſonne d'éviter ſa deſtinée. Cependant on

on ne peut s'empêcher de reconnoître que le triſte ſort du Sieur de la Sale a eu quelque choſe de bien fatal. Il avoit entrepris ce grand Voyage dans le deſſein de trouver l'embouchure du Meſchaſipi, & il eſt mort malheureuſement dans cette recherche ſans avoir pu réüſſir dans ſon entrepriſe. Cependant incontinent après ſa mort, ſon Frere avec le Pere Anaſtaſe Recollet & ceux qui les accompagnoient dans ce Voyage navigentſur ce Fleuve, & ſe rendent par là aux Illinois. Il eſt conſtant qu'il y a un très-beau port à l'embouchure de ce Fleuve, ſelon la remarque que j'en ai faite l'an 1680. L'entrée en eſt belle, comme on le peut voir aiſément. De trois bras, qui compoſent cette embouchure, j'ai toûjours ſuivi le Canal du milieu. On en trouve l'embouchure commode, & on y rencontre pluſieurs endroits propres à y bâtir des fortereſſes, qui ne ſeront point au hazard d'être inondées, comme on l'avoit cru ci-devant. Le bas de ce Fleuve eſt habitable, & eſt même habité par pluſieurs Nations Sauvages, qui n'en ſont pas fort éloignées. Les plus grands Vaiſſeaux peuvent monter plus de deux cens lieuës depuis le Golphe de Mexique, & aller ainſi juſques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Cette Riviere eſt navigable plus de cent lieuës, & ſe décharge dans le Meſchaſipi. Au bas du même Fleuve on voit d'autre Nations, que j'avois oubliées, comme les *Picheno*, les *Ozanbogus*, les *Tangibao*, les *Ottonika*, les *Mouiſa*, & pluſieurs autres, dont on perd aiſément la mémoire, lorſqu'en y paſſant on n'a pas la commodité de

de faire toutes les obſervations neceſſaires.

Il y a apparence, que le Sr. de la Sale, qui n'a point trouvé l'embouchure de ce Fleuve dans la Mer, a eſtimé que la Baye de St. Louïs n'étoit qu'à 40. ou 50. lieuës de l'embouchure de l'un de ſes bras, au moins à aller en droite ligne. Mais par malheur il n'y a point été, & ne l'a pas trouvé, Dieu donnant des bornes à tous les hommes dans leurs entrepriſes, auſſi-bien qu'à l'Océan. Il l'a ſans doute ainſi permis, afin que le Pere Anaſteſe, qui eſt preſentement Vicaire des Recollets de Cambrai, decouvrît 1100 Nations ſur la route, au défaut du Sr. de la Sale, ſans comprendre dans ce grand nombre pluſieurs autres peuples Sauvages, qui ſont connus à ceux par leſquels il a paſſé, parce qu'ils ont commerce avec eux, & qui pourtant ne ſont point encore connus des Européens.

Ces Nations, comme je l'ai remarqué, ont des Chevaux propres à toutes ſortes d'uſages en fort grande quantité. Les Sauvages ſe croyent bien payez d'un bon Cheval, quand on leur en donne une hache.

Le Pere Anaſtaſe étoit parti de la Baye de St. Louïs au Golphe de Mexique dans le deſſein de demeurer parmi les *Cénis* à ſon ſecond Voyage, pour y établir la Miſſion. Le Pere Zenobe Mambré Recollet, qui étoit reſté dans la Baye, devoit l'aller joindre, afin de s'étendre chez les Nations voiſines. Ils attendoient de l'Europe un plus grand nombre d'Ouvriers. Mais la mort funeſte du Sr. de la Sale l'ayant obligé de paſſer outre, il ne doute pas que le Pere Zenobe n'ait été le chercher. Peut-être même, qu'il eſt preſentement en ces Païs-là avec le Pere Maxime Recollet, natif de

de Lile en Flandres, & qu'ils auront laiſſé le Sr. Chefdeville Miſſionaire de St. Sulpice à la Miſſion du Port de cette Baye. Il s'étoit deſtiné lui-même à cela, parce qu'il y avoit neuf ou dix familles Européennes avec leurs enfans. De plus il y a quelques-uns des gens du Sieur de la Sale, qui ont épouſé des femmes Sauvages pour tacher d'augmenter leur petite Colonie. Voilà l'extrait de ce que le Pere Anaſtaſe a écrit de ſon pénible Voyage. On ne ſait pas au reſte, ce que ces pauvres gens ſont devenus depuis ce tems-là.

Le Pere Anaſtaſe cacha la déplorable deſtinée du Sr. de la Sale, parce qu'il étoit de ſon devoir, auſſi-bien que celui de Mr. Cavelier Prêtre, d'en donner les premieres nouvelles à la Cour, & de menager par ce ſecret les effets appartenans au défunt dans le Fort des Illinois: parcequ'il lui avoit fait toutes les avances qu'il avoit pu pour ſon entrepriſe. Il partit des Illinois au Printems de l'an 1688. avec le Pere Anaſtaſe, le jeune Cavelier, le Sr. Joutel & un Sauvage, qui eſt preſentement habitué auprès de Verſailles. Ils arrivérent à Quebec le 27. Juiller, & firent route pour France le 20. Août ſuivant. Dieu leur a fait la grace d'arriver heureuſement à Paris, après avoir eſſuié un nombre incroiable de dangers. Ils rendirent compte de leur Voyage à Monſieur le Marquis de Seignelay.

Voilà l'hiſtoire de ce dernier Voyage du Sr. de la Sale, dont j'ai cru devoir donner connoiſſance au public, parce que c'eſt comme une ſuite du mien, & qu'il ſert à confirmer pluſieurs choſes que j'ai avancées. Je paſſe preſentement à la deſcription de la Religion & des

des mœurs de ces Nations Barbares, que j'ai decouvertes dans mon Voyage.

XI. Nos découvertes nous aiant fait connoître la plus grande partie de l'Amerique Septentrionale; je ne doute point, que si l'on nous y renvoioit pour achever ce que nous avons si heureusement commencé, on ne developpât enfin ce qu'on n'a pu éclaircir jusqu'à present, quelque tentative que l'on ait faite pour cela. Il a été impossible jusques ici d'aller au Japon par la Mer glaciale. On à taché plusieurs fois d'en faire le Voyage: mais on n'a pu y reüssir, & je suis moralement assuré, qu'on ne pourra jamais en venir à bout, qu'auparéallable on n'ait découvert le Contient tout entier des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le nouveau Mexique. Il semble, que Dieu ne m'ait preservé de tous les dangers extraordinaires de mes grands Voyages, que pour achever cette heureuse découverte. Je m'offre encore d'y travailler, & je suis persuadé que cette entreprise aura un succès heureux moienant Dieu, si l'on me fournit les moiens de m'y employer.

Je ne suis pas surpris de ce que les Savans avouent, qu'ils ignorent encore comment l'Amerique s'est peuplée, & comment ce nombre infini de Nations, que l'on y trouve, s'est établi dans ce vaste Continent. L'Amerique forme la moitié du Globe de la terre. Les plus habiles Geographes n'en ont point encore une connoissance entiere, & les habitans même de ce nouveau Monde, lesquels nous avons découverts, & qui selon toutes les apparences en devroient être les mieux informez, ne savent pas eux-mêmes, comment leurs Ancê-

tres

tres y ſont venus. Certes ſi dans l'Europe nous étions comme ces peuples, ſans l'uſage de cet Art ingenieux de l'Ecriture, qui fait en quelque ſorte revivre les morts, qui rappelle le ſouvenir du paſſé, & qui conſerve la mémoire des choſes, il eſt certain, que nous ne ſerions pas moins ignorans que ces pauvres Sauvages.

La plus grande partie des Barbares, qui habitent l'Amerique Septentrionale croient communement une eſpéce de création du Monde. Ils diſent, que le Ciel, la terre, & les hommes ont été faits par une Femme, qui gouverne le Monde avec ſon Fils. C'eſt peut-être pour cela, qu'ils content leurs genealogies par les femmes. Ils ajoutent, que ce Fils eſt le principe de toutes les choſes bonnes, & que la femme eſt la cauſe de tout le mal. Ils croyent que l'un & l'autre jouïſſent d'une parfaite felicité. Ils diſent encore, que cette Femme tomba du Ciel enceinte, & qu'elle fut reçue ſur le dos d'une Tortue, qui la ſauva du naufrage. Quand on leur fait quelque objection ſur le ridicule de leur creance, ils répondent ordinairement que cette objection eſt bonne pour ceux qui la font; mais qu'elle ne fait rien contr'eux, parce qu'ils ſont faits d'une autre maniere que les Européens. D'autres Sauvages du même Continent croient, qu'un certain Eſprit que les Iroquois appellent *Otkon*, ceux de la Virginie *Okée*, & d'autres Barbares, qui demeurent au bas du Fleuve St. Laurent, *Atabauta*, eſt le Createur du Monde & qu'un nommé *Meſſou* en a été le reparateur après le Déluge. C'eſt ainſi qu'ils alterent & qu'ils broüillent par leurs traditions la connoiſſance

que

que leurs Ancêtres peuvent avoir eue du Dé
luge universel. Ils disent, que ce Messou ou *Ot*
kon allant un jour à la chasse, ses chiens se per
dirent dans un grand Lac, qui venant à
déborder couvrit toute la terre en peu de
tems, & ne fit qu'un abîme de tout le Mon
de. Ils ajoûtent, que ce *Messou* ou *Otkon*
amassa un peu de terre par le moyen de quel
ques animaux, & se servit de cette terre
pour réparer le Monde. Au reste ils croient
que les Européens habitent un Monde diffé
rent du leur. Quand donc on veut les desa
buser de leurs folies, & les instruire de la
veritable Création de l'Univers, ils disent
que tout cela peut bien être veritable pour le
Monde que nous habitons: mais qu'il en est
tout autrement du leur. Il demandent même
fort souvent, s'ils y a un Soleil & une Lune
dans nôtre Europe comme dans leur Païs.

Il y a d'autres Sauvages, qui habitent au
haut du Fleuve S. Laurent & un Meschasipi
qui racontent, à peu-près comme les precé
dens, qu'une femme décendit du Ciel, & de
meura quelque tems à voltiger en l'air sans
trouver où poser son pied. Les poissons de la
Mer en aiant compassion tinrent conseil pour
savoir qui d'entr'eux la recevroit. La Tortue
se presenta, & offrit son dos au dessus de
l'eau. Cette femme s'y vint reposer, & y fit
sa demeure. Dans la suite les immondices de la
Mer s'étant ramassées autour de la Tortue,
s'y forma peu à peu une grande étendue de
terre, qui fait presentement ce que nous appe
lons l'Amerique. Il ajoûte, que la solitude ne
plaisoit du tout point à cette femme, & qu'elle
s'ennuïoit de n'avoir personne, avec qui elle
pû

N. 1.

A

N. 2.

B

N. 3.

C

N. 4.

D

N. 5

E

N. 6

F

pût s'entretenir pour passer sa vie plus agreablement qu'elle ne faisoit. Il décendit d'enhaut un esprit, qui la trouvant endormie de chagrin, s'approcha d'elle imperceptiblement, & de cette approche il en vint deux fils, qui sortirent de sa côte. Ces deux enfans ne purent jamais s'accorder dans la suite. L'un étoit meilleur chasseur que l'autre, & ils avoient tous les jours quelques démêlez entr'eux. Ils en vinrent enfin à une telle extremité, qu'ils ne purent plus se souffrir l'un l'autre. Sur tout il y en avoit un d'une humeur extrémement farouche. Il avoit une haine mortelle pour son Frere, qui avoit le naturel plus doux. Celui-ci ne pouvant plus endurer les mauvais traitemens, que l'autre lui faisoit tous les jours, se vit enfin obligé de s'en separer. Il se retira dans le Ciel, d'où pour marque de son juste ressentiment, il fait gronder son tonnerre de fois à autre sur la tête de son malheureux Frere. Quelque tems après l'Esprit décendit encore vers cette femme, & il en vint une fille, de laquelle, disent les Sauvages, est décendu ce grand peuple, qui occupe presentement une des plus grandes parties de l'Univers.

Quelque fabuleuse que soit cette histoire, on ne laisse pas d'y entrevoir quelque verité. Le sommeil de cette femme, & la naissance de ses deux fils ont quelque rapport avec le sommeil d'Adam, pendant lequel Dieu prit une de ses côtes pour en former Eve. La desunion de ces deux Freres est l'image de la haine irréconciliable de Caïn & d'Abel. La retraite de celui, qui s'en alla dans le Ciel, nous represente la mort d'Abel,

& le tonnere, qui gronde du Ciel, marque assez bien la malediction, que Dieu prononça contre ce malheureux Caïn, qui avoit inhumainement tué son Frere.

C'est une chose déplorable de voir de combien de chimeres le Démon embrouille l'esprit de ces pauvres Sauvages. Quoi qu'ils estiment toutes les Ames corporeles, (car ils entendent par leur *Otkon*, *Okée Atahauta* ou *Manitou*, je ne sçay quel ressort materiel, qui donne l'être & le mouvement à toutes choses:) ils font pourtant profession de croire l'immortalité de l'Ame, & une autre vie, dans laquelle on jouït de toutes sortes de plaisirs, & où l'on trouve de la chasse, & de la pêche en abondance, du blé d'Inde pour ceux qui en sement, car il y en a qui n'en sement point, du Tabac, & mille autres choses curieuses & necessaires. Ils tiennent que l'Ame n'abandonne point le corps incontinent après la mort. C'est pour cela, qu'ils enterrent avec le corps, Arc fléches, blé d'Inde, & viande grasse, afin que les morts se puissent nourrir, disent-ils, en attendant qu'ils soient arrivez au Païs des Ames. Comme ils donnent des Ames à toutes les choses sensibles, ils estiment, qu'après la mort les hommes chassent encore les ames des Castors, des Elans, des Renards, des Outardes, des Loups marins, & des autres animaux. Ils croient que l'Ame des raquettes, dont ils se servent pour ne point enfoncer dans les neiges pendant l'hyver, leur sert encore pour le même usage dans l'autre vie, de même que l'Ame des arcs & des fléches à tuer les bê-

tes

tes. Ils ont les mêmes penſées de la pêche: de ſorte que ces Ames ont beſoin ſelon eux, des armes que l'on enterre avec les morts. Les Corps, qu'ils élevent à ſept ou huit pieds de terre, n'ont beſoin de ces armes & des vivres que l'on met auprès d'eux, que pour faire le voyage de l'autre vie. Ils s'imaginent que ces Ames ſe promenent viſiblement dans les Villages pendant un certain tems, & qu'elles prennent part à leurs feſtins, & à leurs régales. C'eſt pour cela, qu'ils leur laiſſent toûjours leurs portions. Pluſieurs de ces Nations vont même juſqu'à avoir de certaines Fêtes générales des Morts, accompagnées de chanſons & de cris horibles, de feſtins à manger tout ce qui s'y preſente, de danſes, & de preſens de differentes ſortes. Ils tirent les corps morts du village, & même les os de ceux qui ſont déja conſumez, qu'ils appellent des paquets d'Ames. Ils les tranſportent d'un tombeau dans un autre ornez de peaux paſſées, de raſſades, de Coliers de porcelaine, & d'autres pareilles richeſſes de leurs Païs. Ils croient, que tout cela ſert à rendre ces morts plus heureux. Je ne m'arrête pas ici à déduire la ſuperſtition de leur créance ſur ce ſujet, les lieux differens ou les emplois qu'ils leur aſſignent, la maniere dont ils croient que les ames vivent, leurs guerres, leur paix, leur Police & leurs Loix. Ce ſont autant de traditions extravagantes & ridicules, fondées ſur des fables que leurs Peres ont inventées, & auſquelles ils ont donné du credit, les faiſant paſſer à leurs enfans, qui y ſont fortement attachez. On

pourroit même soupçonner que les Sauvages de l'Amerique sont originairement issus des Juifs, dont quelques uns peuvent avoir été jettez par quelque naufrage dans cette grande partie du Monde. En effet ils ont du rapport avec les Juifs en plusieurs choses. Ils font leurs Cabannes en forme de pavillons comme les Juifs. Ils s'oignent d'huile, & s'attachent superstitieusement aux songes. Ils pleurent leurs morts avec beucoup de lamentations. Les femmes portent le dueil de leurs proches parens un an entier. Pendant cela elles s'abstiennent des danses & des festins, & ont une maniere de chaperon sur la tête. Pour l'ordinaire le Pere & le frere du défunt ont soin de la Veuve.

Au reste il semble qu'il y ait une malediction particuliere de Dieu sur eux comme sur les Juifs. Ils sont brutaux, & opiniâtres au dernier point. Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée. Ils sont fort impudiques, & ont même l'esprit si grossier, que quand on leur dit, que leurs Ames sont immortelles, ils ne laissent pas de demander ce qu'elles mangeront dans l'autre Monde. D'ailleurs on voit quelques traces de la créance des Juifs conformément à la révélation de Moïse, dans ce que nous avons touché ci-dessus de la créance des Sauvages sur l'origine du Monde : mais à parler franchement ces peuples Barbares paroissent n'avoir aucune idée de la Divinité. Ils croient néanmoins un autre monde, où ils esperent de jouir des mêmes plaisirs, qu'ils goûtent ordinairement en celui-ci. Ce sont des gens sans subordination, sans Loix, & sans forme de Gouvernement ni de police. Ils sont gro-

fiers

ſiers en matiere de Religion, fins & ruſez pour le commerce & pour leur profit : mais ſuperſtitieux juſqu'à l'excès.

XII. Nos Anciens Miſſionaires Recollets du Canada, & ceux qui leur ont ſuccedé dans ce travail ont toûjours avoué, comme je l'avouë avec eux, qu'on ne reüſſira jamais à convertir les Sauvages, ſi on ne travaille à les rendre hommes, avant que de les rendre Chrétiens. Il faut donc neceſſairement, que pour les humaniſer, les Chrétiens de l'Europe ſe mêlent avec eux, & qu'on les habitue parmi nous ; ce qui ne ſe peut faire ſans doute qu'en augmentant les Colonies. Mais il faut avouer, que la Compagnie des Marchands du Canada a toujours mis de grands obſtacles à l'aggrandiſſement des Colonies. Car dans le deſſein d'attirer tout le commerce, ces Meſſieurs n'ont jamais voulu ſouffrir, qu'on fit des établiſſemens particuliers pour s'habituer dans le Païs, ni permettre même, que les Miſſionaires rendiſſent les Sauvages ſedentaires. Sans cela pourtant il n'eſt pas poſſible de rien faire pour la converſion de ces Infideles. Ainſi l'avidité de ceux qui veulent trop gaigner en peu de tems a retardé beaucoup l'établiſſement de la Foi parmi les Sauvages. Le mauvais exemple des Chrétiens y a auſſi cauſé beaucoup de préjudice. Il paroît donc de tout cela, que la Miſſion eſt fort pénible & fort laborieuſe parmi ces abondantes Nations. Ainſi il faut tomber d'accord, qu'il ſeroit neceſſaire d'emploier pluſieurs années, & de s'engager dans de grands travaux pour humaniſer ces peuples, qui ſont extrémement

grossiers & barbares. C'est pour cela, qu'à la reserve de quelques sujets fort douteux on ne peut se hazarder d'administrer les Sacremens aux Adultes, qui semblent se convertir. Car on voit en effet qu'après tant d'années de Mission, on a fait très-peu de progrès, quoi qu'on ait beaucoup travaillé. Ainsi l'on n'avancera jamais le Christianisme parmi les Sauvages, si l'on ne fortifie les Colonies d'un grnd nombre d'habitans, d'Artisans & de Laboureurs. Il faut même que la traite avec les Sauvages soit libre & permise indifferemment à tous les Européens. De plus il faut rendre à ces Barbares sedentaires, & les façonner à nos manieres & à nos Loix. On pourroit encore, par le secours des personnes zelées de l'Europe, établir des Colleges, afin d'y élever de jeunes Sauvages dans les lumieres du Christianisme. Ces gens pourroient contribuer ensuite avec les Missionaires à l'instruction de leurs Compatriotes. C'est un moyen très-propre sans doute à fortifier l'établissement temporel & spirituel des nouvelles Colonies : mais on voit ordinairement que les hommes fort attachez au gain & au commerce, sont peu sensibles à attirer la bénédiction de Dieu sur eux, & à s'employer à l'avancement de sa gloire.

Dieu se plait souvent à éprouver ses Enfans, & entr'eux ceux qui s'employent au Salut des Ames, par les endroits, qui leur sont les plus sensibles: mais les dangers, les travaux, les soufrances, & le sacrifice même de leur vie leur seroient agréables, si en se devouant ainsi au salut de leurs prochains, Dieu leur donnoit la consolation de voir leurs entrepriſes couronnées de quelques

ſuccès, par raport à ſa gloire & à la converſion des Ames. Il eſt impoſſible qu'en jettant les yeux ſur ce grand nombre de peuples, dont je parle dans cette Relation, & ſur le peu de progrès, que l'on a fait juſqu'à preſent parmi les Sauvages, qui habitent ces grands & vaſtes Païs, on ne ſoit obligé d'admirer en cela les jugemens inſcrutables de Dieu. Un grand nombre de Prêtres Seculiers fort ſavans, & de zelez Religieux de notre Ordre ont porté le flambeau de l'Evangile par tout, & ont travaillé à ce grand ouvrage. Mais Dieu veut nous faire ſentir, que la converſion des Ames eſt l'ouvrage de ſa grace, dont les momens heureux ne ſont point encore arrivez. Il ſe contente de nous voir gemir ſous cette dépendance de ſon ſecours interieur. Il eſt le témoin de nos larmes & de nos ſoupirs. Il entend nos prieres. Il reçoit le ſacrifice de nos vœux, & agrée les ſupplications ardentes, que nous lui faiſons d'avancer les tems de ſa miſericorde envers ces peuples enſevelis dans les tenebres de l'ignorance. Cependant il veut que les ouvriers travaillent à preparer cette vigne & qu'ils y employent toute leur adreſſe: mais il faut qu'ils en attendent le fruit avec patience. Dieu agira dans le tems qu'il en a marqué dans le ſecret de ſa providence, & ſera le juſte remunerateur de ceux qui s'emploieront fidelement à ce grand ouvrage. Cependant il ne trouve pas encore à propos de nous donner cette joye, que nous ſentirions ſans doute, ſi nos travaux étoient ſuivis d'un grand ſuccès: parce que ces nombreuſes converſions pourroient flatter notre amour propre, & notre vanité.

Je puis dire ici avec douleur, qu'il y a beaucoup de différence entre les Missions modernes de l'Amerique & celles que nos Recollets ont commencées dans ce nouveau Monde, & continuées dans l'Amerique Meridionale, & en particulier dans le Perou. On y convertissoit tous les jours des millions d'Ames ; mais on ne remarque aujourd'hui dans le Cananda qu'une terre ingrate & sterile. On n'y trouve que de l'aveuglement, de l'insensibilité, un prodigieux éloignement de Dieu, & même une entiere opposition aux mystere de la Foi. Il faudroit des siécles entiers pour preparer ces Barbares à l'Evangile, avant que d'en esperer quelque succès: & pour comble de malheur Dieu a permis que le Païs fut mis entre les mains d'une Compagnie de Marchans, qui ne pensent qu'à leur interêt, & qui sont tout à fait insensibles à la propagation de la Foi.

Nos anciens Missionaires Recollets n'accordoient le Baptême aux Sauvages, qu'après de grandes précautions, de peur que ce Saint Mystére ne fut profané. On voit encore aujourd'hui que ces Nations sont très mal disposées pour la Religion Chrétienne. Elle ne paroissent avoir aucun sentiment de Religion en général, & semblent incapables des raisonnemens les plus communs, qui meinent les autres hommes à la connoissance d'une Divinité. Ils écoutent comme des chansons tout ce qu'on leur dit de nos Mysteres. Ils ont de grands vices naturels & sont attachez à des superstitions, qui ne signifient rien. Ils ont des coutumes sauvages, brutales & barbares. Ils se laissent

roient

roient baptiſer dix fois par jour pour un verre d'eau de vie, ou pour une pipe de Tabac. Ils offrent leurs enfans pour être baptiſez, mais ſans aucun motif de Religion. Ceux qu'on peut avoir inſtruits tout un hyver, comme il m'eſt arrivé d'en inſtruire quelques-uns pendant que j'étois au Fort de Frontenac, ne témoignent pas plus de diſcernement que les autres pour les articles de la Foi. On les trouve tous généralement enſevelis dans cette inſenſibilité pour la Religion. C'eſt ce qui a cauſé de terribles allarmes de conſcience à nos Religieux dans les commencemens de leur Million parmi les Peuples du Canada. Ils voioient, que le peu d'Adultes, qu'ils avoient inſtruits, & enſuite admis au Baptême retomboient auſſitôt dans leur indifférence ordinaire pour le Salut, & que les enfans ſuivoient l'exemple malheureux de leurs Peres, de ſorte qu'on profanoit viſiblement le Baptême en le leur adminiſtrant. Le Cas fut examiné à fonds, & diſcuté avec beaucoup de ſoin. On le porta même en Sorbonne. Enfin après toutes les diligences poſſibles il fut conclu, qu'à l'égard des Adultes & des enfans moribonds, de la mort deſquels on ſeroit moralement aſſuré, on pourroit ſe hazarder à leur accorder le Baptême, lorſqu'ils le demanderoient, parce qu'on avoit droit de preſumer que dans cette extrémité Dieu donnoit quelques rayons de lumiere aux Adultes, comme on croyoit l'avoir entrevû en quelques-uns. Mais on déclara, qu'à l'égard des autres Sauvages, on ne devoit point du tout leur accorder le Baptême, à moins que

par un grand uſage, & après une longue &
forte experience, on n'eut remarqué qu'ils
étoient touchez, inſtruits, penetrez de nos
Myſteres & abſolument détachez de leurs
coutûmes Barbares. On déclara de plus
qu'on pourroit adminiſtrer le Baptême
ceux qui ſeroient entierement habituez parmi
mi les Chrétiens, élevez dans nos manieres
de vivre, & humaniſez, ſur tout après avoir
été bien inſtruits: & qu'il en ſeroit uſé de
même à l'égard des enfans de ces derniers
On dreſſa un formulaire, & une eſpece de Ca
non fondamental pour ſervir de régle à nos
Miſſionaires, afin qu'ils s'y conformaſſent ab
ſolument dans les fonctions de leur emploi

XIII. Nos anciens Miſſionaires Recol
lets ont connu pluſieurs Nations differen
tes dans l'eſpace de plus de ſix cens lieues
dans les terres de l'Amerique Septentrion
le, & j'en ai viſité un grand nombre d'au
tres, parce que j'ai été plus avant qu'eux
& que j'ai voyagé dans tout le Fleuve
Saint Laurent, & dans celui de Miſſiſſi
J'ai remarqué, comme mes predéceſſeurs
que les Sauvages ne manquent point de b
ſens dans les choſes qui concernent l'inter
general & particulier de leur Nation.
vont droit à leur fin. Ils prennent même
meſures aſſez juſtes pour cela: mais c'eſt
qui fait le ſujet de mon étonnement, qu
tant aſſez éclairez pour leurs propres af
res, ils n'ayent rien que d'extravagant d
l'eſprit, par rapport à ce qui concerne la R
ligion, les Mœurs, les Loix, & les ma
mes de la vie. Nous avons tous recon
co

que presque tous les Sauvages en general ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils sont même incapables des raisonnemens communs & ordinaires sur ce sujet: tant ils ont l'esprit stupide & rempli de ténébres. On trouve pourtant quelquefois au travers de leur aveuglement, des sentimens confus de Divinité. Les uns reconnoissent le Soleil pour Dieu. D'autres un Genie qui domine dans l'air. Quelques-uns regardent le Ciel comme une Divinité, d'autres un Otkon ou Manitou bon, ou mauvais. Cependant tout cela n'est qu'en aparance seulement. Les Nations du Sud semblent croire un Esprit universel qui domine par tout. Ils s'imaginent qu'il y a un Esprit en chaque chose, même dans celles qui sont inanimées, & ils s'y adressent par fois pour le conjurer, comme nous l'avons remarqué du Sauvage, qui faisoit une espece de sacrifice sur un Chêne au Saut de St. Antoine de Padoue sur le Mississipi.

Cependant ils ne reconnoissent point de Divinité par esprit de Religion. Ils en parlent ordinairement par prévention, caprice & entêtement, ne regardant eux-mêmes ce qu'ils en disent que comme une espece de fable. Ils n'ont aucune ceremonie exterieure, qui montre qu'ils rendent quelque culte à la Divinité. On ne leur voit ni sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune marque de Religion. Les songes leur tiennent lieu de Prophetie, d'inspiration, de Loix, de commandement & de regles dans leurs entreprises de guerre, de paix, de commerce, & de chasse. La foi qu'ils y ont leur impose

une espece de necessité, * parce qu'ils croient, que c'est un Esprit universel qui leur inspire pour leur avertir de ce qu'ils doivent faire. Cela va si loin, que si leur songe leur ordonne de tuer un homme, ou de commettre quelque autre mauvaise action, ils l'exécutent en même tems, & la reparent ensuite par les moyens que nous dirons ci-après.

Les parens songent pour leurs enfans, & les Capitaines pour leurs Villages. Ils ont des gens qui se mêlent d'interprêter ces songes, & qui les expliquent selon leurs inclinations. S'ils ne réüssissent pas dans leurs interpretations, on ne les regarde pas comme fourbes pour cela. On remarque que s'il y a quelque saut ou chute d'eau difficile à passer, & quelque danger à éviter, ils y jettent une robe de castor, du tabac, de la porcelaine, ou autre chose semblable par maniere de sacrifice pour s'attirer la faveur de l'esprit qui y preside. Il n'y a point de Nation, qui n'ait ses Jongleurs. Peut-être n'y a-t'il dans leur fait aucune communication avec le Diable; mais cependant on peut dire, que cet esprit malin regne dans toutes les impostures de ces Jongleurs; qu'il s'en sert pour amuser ces peuples & les rendre toûjours plus incapables d'être amenez à la connoissance du vrai Dieu. Ils sont fort entêtez de ces Jongleurs, quoi qu'ils les trompent continuellement.

Ces imposteurs se mêlent de prédire l'av-

* Tout ceci est plein de contradiction. Si ces Sauvages croient qu'un esprit universel les inspire, s'ils croient qu'un genie domine dans l'air, ou que le Soleil soit le plus grand de tous les Etres; qu'on apelle cela comme on voudra, c'est reconnoître un être Suprême, & la dispute ne sera jamais qu'une dispute de mots.

nir & veulent qu'on les regarde comme ayant un pouvoir presque infini. Ils se vantent de faire venir la pluye, le beau tems, le calme, l'orage, la fécondité & la sterilité des terres, les chasses heureuses ou malheureuses. Ils servent aussi de Medecins & appliquent souvent des remedes qui n'ont aucune vertu pour la guerison des maladies. On ne peut rien s'imaginer de plus horrible, que les cris, & les contorsions de ces trompeurs, lorsqu'ils se mettent à jongler, ou à faire leurs enchantemens. Ils ne laissent pourtant pas d'avoir de l'adresse: quoi qu'ils ne gueriſſent personne & ne prédisent jamais rien que par hazard. Cependant ils ont une infinité de détours pour amuser ces pauvres peuples, lorsque l'évenement ne répond pas à leurs promesses, à leurs prédictions, & à leurs remedes. Ils ne font rien sans recompense; mais s'ils ne sont adroits à s'accrediter, & à trouver des défaites, lorsque la personne qu'ils traitent vient à mourir, ou que les entrepriſes n'ont pas le succès, qu'ils en faisoient esperer, on les tue souvent sur le champ sans autre formalité.

Les sauvages sont attachez à d'autre superstitions, dont les Demons se servent pour les abuser. Ils croyent, qu'il y a plusieurs sortes d'animaux qui ont une ame raisonnable. Ils ont je ne sai quelle veneration pour certains os d'Elans, de Castors & d'autres bêtes. Jamais ils ne les donnent à manger à leurs chiens, qui sont les seuls animaux domestiques, qu'ils nourissent, parce qu'ils s'en servent à la chasse. Ils conservent précieusement ces os & ont même de la repugnance à les jetter dans le Fleuve. Ils prétendent que les Ames de

ces animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps & qu'elles en avertiſſent enſuite les bêtes vivantes, & celles qui ſont mortes. Que s'il arrive qu'on les maltraite, les bêtes de cette eſpece ne veulent plus ſe laiſſer prendre, ni dans ce monde ni dans l'autre.

Tel eſt leur aveuglement & leur inſenſibilité pour toutes ſortes de Religions; de ſorte qu'on ne voit rien de ſemblable dans toutes les hiſtoires. Il eſt vrai, qu'ils ont de certaines ſuperſtitions, auxquelles ils s'atachent avec beaucoup d'opiniatreté. Cependant ils n'ont en cela aucun principe de Religion. Quand on diſpute avec eux, & qu'on les pouſſe un peu ſur leurs réveries, il ne répondent rien, & demeurent comme ſtupides & hebetez. Ils écoutent nos myſteres avec la même indifference, qu'ils ont pour leurs propres réveréveries. J'en ai vû pluſieurs qui ſembloient ſe rendre à cette verité, qu'il y a un premier principe, qui a tout a fait. Cependant cela ne fait qu'éfleurer leur eſprit, qui retombe d'abord dans ſon aſſoupiſſement ordinaire, & dans ſa premiere inſenſibilité.

XIV. L'inſenſibilité de ces Barbares ne vient ordinairement que de ce qu'ils ne ſe ſoucient point d'être inſtruits. Ils ne s'attachent à nous que par fantaiſie, ou ne nous recherchent que par le bon accueil que nous leur faiſons, ou par le ſecours que leurs malades reçoivent de nous, ou par l'eſperance de tirer quelque profit de notre commerce, ou enfin parce que nous ſommes des Européens, qu'ils croient plus vaillans qu'eux, & qu'ils eſperent que nous les défendrons contre leur ennemis.

Ils recitent nos prieres comme des chanſons

ſans

ſans aucun diſcernement de foi. Ceux que l'on a catechiſez long-tems ſont fort chancelans. A la réſerve d'un fort petit nombre, ils quittent tout, retournent à leurs bois, & reprennent leurs ſuperſtitions à la moindre fantaiſie qui leur monte dans l'eſprit.

Je ne ſai ſi leurs prédeceſſeurs ont connu quelque Divinité : mais enfin leur langue, qui eſt fort naturelle & fort expreſſive en toute autre choſe, eſt tellement ſterile à cet égard, qu'on n'y trouve aucun terme pour exprimer la Divinité, ou quelqu'un de nos myſteres, pas mêmes les plus communs. C'eſt un des plus grands embarras que l'on trouve, quand on veut les convertir.

Voici encore un grand obſtacle à la converſion de ces Peuples. C'eſt que la plûpart d'entr'eux ont pluſieurs femmes, & que vers le Nord ils en changent quand il leur plait. Ils ne comprennent pas, comment on peut s'aſſujettir à l'indiſſolubilité du Mariage. *Ne vois-tu pas bien*, diſent-ils, quand on raiſonne avec eux ſur ce ſujet, *que tu n'as point d'eſprit? Ma femme ne s'accommode pas de moi. Je ne m'accommode pas d'elle. Elle s'accommodera bien avec un tel, qui ne s'accorde pas avec la ſienne. Pourquoi voudrois-tu, que nous fuſſions quatre malheureux pendant le reſte de nos jours?*

Un autre empêchement, qui vient de tout ce que nous venons de toucher, conſiſte dans la coutume qu'ils ont de ne contredire perſonne. Ils croyent en effet qu'on doit laiſſer chacun dans ſon opinion, ſans entreprendre de la combattre. Ils croyent, ou font ſemblant de croire tout ce que vous leur dites. C'eſt une inſenſibilité, & une indifférence pro-

profonde pour toutes choſes, mais ſur tout en matiere de Religion, dont ils ne ſe mettent point en peine. Il ne faut point aller dans l'Amerique dans l'eſperance de ſouffrir le Martyre, en prenant ce mot dans le ſens Theologique. Les Sauvages ne font jamais mourir les Chrêtiens pour cauſe de Religion. Ils laiſſent chacun dans ſa créance. Ils aiment ſeulement les ceremonies exterieures de notre Egliſe. Ils ne font la guerre que pour les interêts de la Nation, & ne tuent les gens que pour des querelles particulieres, par brutalité, par yvrognerie, par vengeance, par entêtement de ſonge Ils ſont incapables d'ôter la vie à perſonne en haine de ſa Religion. Tout eſt brûtal dans leurs inclinations. Ils ſont naturellement gourmans, & ne connoiſſent point d'autre felicité dans la vie que le plaiſir de boire & de manger. On remarque cette brutalité juſques dans leurs yeux & dans leurs divertiſſemens, qui ſont toujours précedez & ſuivis de feſtins.

L'eſprit de vengeance, dont ils ſont animez, eſt encore un grand obſtacle au Chriſtianiſme. Ils ont beaucoup de douceur, & d'indulgence pour leur Nation: mais ils ſont cruels & vindicatifs au delà de toute imagination contre leurs ennemis. Ils ſont naturellement inconſtans, médiſans, moqueurs & impudiques.

Pour gagner quelque choſe ſur eux, & les diſpoſer à la Foi, il faudroit contracter de grandes habitudes avec eux. C'eſt ce qu'on ne peut faire ſi tôt, parce qu'il faut auparavant multiplier les Colonies, & les étendre par tout. Lorſqu'ils ont paſſé quelques ſe-

mai-

mariages avec les Européens, ils sont obligez d'aller à la guerre, ou à la chasse & à la péche, afin d'avoir dequoi subsister : & cela les débauche sans doute extrémement. Il faudroit donc les fixer, les induire à défricher les terres, à les cultiver, & à travailler à divers métiers, comme les Européens : après quoi on leur verroit prendre peut-être des manieres plus douces, & plus civilisées.

Les Sauvages ont des festins d'Adieu, de remerciment, de guerre, de paix, de mort, de mariage & de santé. Ils passent alors en regal les jours & les nuits. On ne permet à personne de quitter l'assemblée, que l'on n'ait tout mangé & si l'on ne peut plus manger, on est obligé de louer quelqu'un qui soit en état de tenir la place de ceux qui sont repus. Ils ont encore d'autres festins pour la guerison des malades. Ils en ont aussi de communs. Autrefois ils avoient des festines d'impudicité, où les hommes & les femmes se mettoient pêle mêle, & commettoient des brutalitez surprenantes. Mais s'ils font encore presentement de ces festins, c'est fort rarement, & lors qu'ils sont éloignez des Européens.

Quand ils veulent aller à la guerre, c'est ordinairement pour reparer quelque tort, qu'ils prétendent qu'on leur a fait. Quelquefois ils n'y vont qu'ensuite d'un songe, & souvent parce que la fantaisie leur en vient dans l'esprit. Par fois aussi ils ne s'y engagent que parce que les autres se moquent d'eux. *Tu n'as point de courage*, disent-ils, *tu n'as jamais été à la guerre. Tu n'as point encore tué d'hommes.* Alors ils se piquent d'honneur, & après avoir tué quelques bêtes fauves, ils font un festin & exhortent leurs voisins à les accom-

compagner dans leur entrepriſe. Lors qu'ils y veulent aller ſeuls, ils ne font point de feſtins. Ils avertiſſent ſeulement leurs femmes de leur preparer de la farine de blé d'Inde, parce qu'ils veulent aller à la guerre. Mais s'ils veulent avoir des compagnons, ils vont par tout le village inviter les jeunes hommes, qui prennent leurs plats de bois ou d'écorce de boulleau. Alors ils ſe rendent dans la cabanne de celui qui les a invitez ; ce qu'ils font ordinairement en chantant des chanſons de guerre : *Je vais à la guerre. Je veux vanger la mort de tel ou tel de mes parens. Je tuerai. Je brulerai. J'amenerai des eſclaves. Je mangerai des hommes*, & autres choſes ſemblable.

Quand tout le monde eſt aſſemblé on emplit les chaudieres de ceux qui en ont, ou bien leurs écuelles de bois ou d'écorce : après quoi chacun ſe met à manger, & pendant le repas, celui qui les a invité au feſtin chante ſans interminſſion, & les exhorte à le ſuivre. Durant tout ce tems-là ils ne diſent mot, & mangent tout ce qu'ils ont avec un profod ſilence ; ſi ce n'eſt que l'un ou l'autre d'entr'eux aplaudit de tems en tems à celui qui les a conviez à ce feſtin de guerre, en répondant *Netho* ou *Joguenské*. Quand le Harangueur a achevé, il leur dit à tous, *Voila qui eſt fait. Je partirai demain, dans deux ou trois jours*, ſelon le projet qu'il a fait. Le lendemain ceux qui le veulent accompagner à la guerre le vont trouver & l'aſſurent qu'ils le ſuivront par tout pour le vanger de ſes ennemis. *Voilà qui va bien mes Neveux*, leur dit-il. *Nous partirons dans trois jours.* Les Sauvages font ſouvent douze ou quinze feſtins de cette ſorte avant que de partir.

Autre-

Autrefois ces Barbares faiſoient des feſtins fort impudiques. Le Chef ordonnoit à une fille de s'abandonner à la diſcretion de tel ou de tel, qu'il lui marquoit. Si elle y manquoit, on lui attribuoit tout le malheur qui arrivoit dans leurs entrepriſes.

Lors qu'ils marient leurs enfans, ils ne font point de feſtins pour l'ordinaire: mais s'ils s'aviſent d'en faire, ils obſervent de certaines cérémonies pour cela. La premiére choſe qu'ils font, c'eſt de ſonger à la mangeaille. Pour cet effet ils rempliſſent de viande les chaudieres, qu'ils ont troquées avec les Européens, ou de grands pots de terre, que les femmes font elles-mêmes. Ils en preparent autant qu'il leur en faut pour le nombre de gens qu'ils invitent. Quand la viande ou la ſagamité eſt cuite, ils vont appeller leurs gens, & en leur mettant une buchette à la main, ils diſent, *je t'invite à mon feſtin*. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Il n'eſt pas neceſſaire d'y retourner deux fois. Ils y vont tous avec leurs utenſiles ordinaires. Le Maître de la cabanne fait la diſtribution des parts fort juſte: & celui qui fait le feſtin, ou un autre en ſa place chante ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'on ait tout mangé. Après le repas l'on chante & l'on danſe, puis ſans autre formalité de remercîment chacun retourne en ſa cabanne ſans rien dire. Il n'y a que ceux qui ont converſé avec les Européens, qui remercient celui qui les a invitez. Les feſtins pour guerir les malades ſe font preſque de la même maniere. Mais ils ſont plus que bien aux conviez qu'aux malades. Les feſtins pour les morts ſont plus lugubres & plus triſtes. Perſonne n'y chante & n'y danſe. Les parens du mort ſont dans un profond ſilence &

le

le visage abatu, pour émouvoir les conviez à compassion. Tous ceux qui vont à ces festins y font des presens, & les jettent aux pieds des parens, qui sont les plus proches, en disant: *Voilà pour le couvrir, pour faire une Cabanne, ou pour faire une palissade autour du tombeau*, selon la nature des choses, qu'ils donnent. Après qu'ils ont fait leurs presens, & qu'ils se sont rassasiez, ils s'en retournent chez eux sans dire mot. Pour ce qui est des festins communs, ils se font en plusieurs manieres selon leur fantaisie. Ils mangent ordinairement assis à terre, & dégraissent à leurs cheveux les couteaux qu'ils ont en troq des Européens, s'en frotant ensuite le visage entier. Les frequentes onctions les fortifient extraordinairement, & les rendent sans doute capables des plus grandes fatigues.

XVI. J'ai marqué dans ma seconde Relation qu'un Capitaine Sauvage des *Iſſati* ou *Nadouessans*, nommé *Aquipaguetin*, m'avoit adopté à la place de son fils, qui avoit été tué à la guerre par les *Miamis*, & que cela me dona le moyen de gagner quelque créance parmi ces peuples & de m'insinuer dans leur esprit pour les disposer à la Foi de l'Evangile. C'est ainsi que les Missionaires en doivent user quand ils se rendent chez les Sauvages. Il faut qu'ils tachent de se mettre bien dans l'Esprit de celui de tous les Chefs, qui est le plus consideré parmi eux & qui est le plus affectionné aux Européens. Alors ce Chef *l'enfante*, (c'est le terme dont les Sauvages se servent pour marquer l'adoption,) & cela se fait en un festin. Il l'adopte pour son fils ou pour son frere, selon son âge & sa qualité; après quoi toute la Nation le considere comme s'il étoit effectivement né de

le

leur païs, & le parent de leur Chef. Il entre par le moien de cette ceremonie dans la famille en qualité de fils, de frere, d'oncle, de neveu, ou de couſin, par raport à ceux qui ſont de cette famille & ſelon le rang qu'ils y tiennent par leur naiſſance.

Les Miſſionaires font aſſembler un Conſeil pour s'accrediter davantage dans l'eſprit des Barbares. Sur quoi il faut remarquer qu'on appelle Conſeil toutes les aſſemblées qui ſe tiennent par l'ordre des Chefs. Ceux qui ſe rendent dans ces aſſemblées ſont aſſis à terre dans une cabanne ou en pleine Campagne. Ils gardent un profond ſilence, pendant que le Chef fait ſa harangue. Au reſte ils ſont religieux obſervateurs de ce qu'ils ont une fois conclu & arrêté.

Les Miſſionaires s'expriment dans ces Aſſemblées par eux mêmes, quand ils ſavent la langue de la Nation, ou par des Interprêtes. Ils font connoître qu'ils vont parmi ces peuples pour faire alliance & amitié avec eux, & en même temps pour les inviter au commerce avec leur Nation. Enſuite ils prient les Sauvages de permettre qu'ils demeurent dans leur païs pour les inſtruire de la Loi de Dieu, qui eſt le ſeul moyen d'aller au Ciel. Les Sauvages acceptent ſouvent les offres des Miſſionaires, & temoignent que leurs perſonnes leur ſont agréables: mais pour gagner ces Barbares il faut commencer par l'animal, avant que de parler du ſpirituel. Les Miſſionaires leur font donc preſent de haches, de couteaux, ou de quelques autres marchandiſes de l'Europe, que les Sauvages, & ſurtout ceux qui n'ont point eu encore de commerce avec les Européens, eſtiment comme des choſes de grand prix. On ne traite ja-

jamais d'aucune affaire avec eux ſans leur faire quelque preſent de cette nature, dont ils font plus de cas, qu'on n'en fait de l'or en Europe. Après cela les Barbares viennent à *enfanter*, c'eſt-à-dire à adopter ceux qui leur ont fait ces preſens. Ils les déclarent publiquement Citoyens, ou enfans de leur païs; & ſelon l'âge, comme nous l'avons dit, les Sauvages appellent ceux qu'ils adoptent, Fils, Freres, Couſins, ſelon les dégrez de parenté. Il font autant d'état de ceux qu'ils ont une fois adoptez, que ſi c'étoient leur propres Freres ou leurs enfans.

J'ai oublié de remarquer dans ma Relation précédente, que le grand Chef des *Iſſati* nommé *Ouiſicoudé*, ou *Pin percé*, m'appelloit ſon Frere. Cela eſt ſans exemple parmi les autres Nations, d'avoir pour Frere un Capitaine abſolu comme étoit cet homme. Au reſte il s'étoit acquis cet honneur & ce pouvoir par ſon grand courage. Il avoit été pluſieurs fois à la guerre contre dix-ſept ou dix-huit Nations ennemies de la ſienne, & en avoit apporté des têtes, ou amené des priſonniers.

Ceux qui ſont vaillans & courageux ſont fort eſtimez parmi les Sauvages. Ils n'ont ordinairement que l'Arc, les fléches & la Maſſue. Mais ils ſont fort adroits à s'en ſervir. Ils ſont dégagez & robuſtes. Je n'ai vû parmi eux ni borgne ni boſſu, ni aucun homme contrefait.

XVII. Le Mariage parmi ces peuples n'eſt point un contract civil. Le mari & la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toujours. Ils ſe mettent ſeulement enſemble pour tout le tems qu'ils s'accordent entr'eux, & que la ſympathie ſubſiſte entre les parties. Dès qu'ils ſont mécontens l'un de l'autre, ils diſent, comme

je l'ai déja remarqué, *ma femme ne s'accommode pas de moi, ni moi d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui n'eſt pas content de ſa femme. Il ne faut pas que nous ſoyons quatre malheureux pendant le reſte de nos jours.* Après quoi ſans autre formalité ils ſe ſeparent l'un de l'autre, & demeurent dans une grande indifférence.

Ces Barbares marient par fois des filles de neuf ou dix ans, non pour faire habiter enſemble les eunes gens. Leur âge ne le permet pas: mais ls attendent quelque avantage du Gendre qu'ils choiſiſſent. En effet quand il revient de la chaſſe, e Pere de la fille a la diſpoſition des pelleteries, & de la chaſſe qu'il a priſes. Mais il faut auſſi que la fille porte la ſagamité ou bouillie de blé l'Inde, & les viandes preparées pour les repas le ſon Mari, quoi qu'elle ne demeure pas encore avec lui. Ils ſont quelquefois cinq ou ſix ns dans cet état.

Lors qu'ils ſe marient, ils font des feſtins vec beaucoup de pompe & de réjouiſſance. 'arfois tout le Village y eſt invité. Chacun y ait grande chere. Après le repas ils chantent danſent à leur maniere.

Ils ſe marient ſouvent ſans bruit, & il ne faut u'un mot pour cela. Le Sauvage qui n'eſt point nari recherche une fille, ou une femme qui 'eſt point mariée non plus. Il lui dit ſans façon, *eux-tu venir avec moi? tu ſeras ma femme.* Elle ne répond rien d'abord. Mais elle réve pendant quelque tems tenant ſa tête entre ſes deux nains. Pendant qu'elle penſe ainſi à ce qu'elle eut faire, l'homme tient ſa tête de la même maniere, & demeure dans un grand ſilence. Après que la femme ou la fille a révé quelque tems, le dit *Netho*, ou *Niaoua*, ce qui ſignifie, j'en

ſuis

suis contente. L'homme se leve d'abord & lui dit, *Oné*, c'est à dire, voilà qui est fait. Le soir la femme ou la fille prend une hache de fer: & si ceux de sa Nation n'ont point de commerce avec les Européens, elle en prend une qui est faite d'une pierre tranchante, & s'en va coupper une charge de beau bois: après quoi elle se rend à la porte de la cabanne de ce Sauvage, met son bois à terre, entre, & s'assied auprès de cet homme, qui ne lui fait aucune caresse. Quand ils ont été assez long-tems sans parler, le Mari lui dit en langue Iroquise, *Sentaoüy*, il est tems de se reposer, ou couche toi. Quelque tems après cet homme se rend auprès d'elle & se couche à son tour. On en voit rarement qui fassent l'amour à la maniere des Européens, en riant, en badinant. Ils rentrent souvent en amitié avec autant de legereté, qu'ils en étoient sortis. Ils se quittent fort facilement, & sans bruit. Ils n'ont qu'à se dire l'un à l'autre, *je te quitte*. Voilà qui est fait. Ils ne se voyent plus qu'avec la derniere indifference. Ils se battent pourtant quelquefois avant que de se quitter: Mais cela arrive rarement.

Parmi les Sauvages du Nord, & entr'autres parmi les Iroquois, on en voit qui ont deux femmes. Mais ce n'est pas pour long-tems. Quand ils se quittent, la femme emporte quelquefois toutes les hardes & toutes les pelleteries. Quelquefois elle n'emporte que la bande d'étoffe qui lui sert de petite juppe avec sa couverture. Ordinairement les enfans suivent leurs Meres, qui continuent de les nourrir, parce que les biens de chaque famille ou de chaque Tribu sont communs. Il y en a qui suivent leur Peres: mais presque tous les Sauvages qui font divorce laissent leurs enfans à leurs femmes.

disant qu'ils ne croient pas qu'ils soient d'eux. En quoi ils disent souvent la verité, parce qu'il y a très-peu de femmes Sauvages qui soient à l'épreuve d'un Capot, d'une couverture de laine, ou de quelque autre présent que ce soit.

Quand leurs enfans viennent d'un Européen, on le voit au visage ou aux yeux. Ceux des Sauvages sont absolument noirs, & on n'y remarque point d'Iris comme aux Européens. Aussi voient-ils plus loin dans les bois & avec plus de vivacité que nous autres.

Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter mariage & d'y perseverer, nous en marierions tant que nous voudrions aux Européens: mais elles n'ont point de disposition pour cela. Elles ne peuvent garder la foi conjugale & se separent aisement de leurs maris. L'experience nous l'a fait voir, & leurs discours ordinaires sur ce sujet nous le font connoître. Quand un Sauvage qui n'a point de femme passe par un village, il en loue une pour une nuit ou deux, ou pour quelques semaines, pendant qu'il est à la chasse des Castors. Les parens n'y trouvent rien à dire. Au contraire ils font souvent les avances pour cela, & sont ravis que leurs filles gagnent quelques hardes, ou quelques pelleteries.

Il y en a de toutes sortes d'humeurs parmi les Sauvages, comme parmi les Européens. Les uns aiment leurs femmes fort tendrement: d'autres les mépriſent tout à fait. Il y en a qui les battent & qui les maltraitent: mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent. Il y en a qui sont jaloux. J'en ai vu un qui avoit batu sa femme, parce qu'elle avoit dansé avec d'autres hommes. Ceux qui sont bons chasseurs ont le

choix des belles. Les autres n'ont que les plu
laides & le rebut. Quand ils ſont vieux ils n
quittent leurs femmes que fort rarement & pou
de grandes raiſons. Il y en a, qui vivent dou
ze ou quinze ans avec leurs femmes, leſquel
les ſont au deſeſpoir, quand leur mari eſt bo
chaſſeur, & qu'il les quitte. Cela les porte p
fois à s'empoiſonner. J'en ai vu à qui cela e
arrivé, & à qui j'ai ſauvé la vie en leur faiſa
prendre de la Theriaque.

Lors que ces Barbares vont à la chaſſe du Ca
tor au Printems, ils laiſſent ſouvent leurs fem
mes au village pour ſemer du blé d'Inde, & d
Citrouilles. Ils en loueut une autre pour all
avec eux. Quand ils ſont de retour, ils l
donnent un Caſtor ou deux, & la renvoient
ſa cabanne. Ils ſe remetrent enſuite avec leu
femmes, comme ſi de rien n'étoit. Cependa
ſi la derniere leur plait davantage, ils change
la premiere ſans façon, & ces Sauvages ſo
ſurpris, de ce que les Européens n'en uſent p
de même. Un jour que pendant ma Miſſi
au Fort de Frontenac parmi les Iroquois,
Mari d'une de nos femmes du Canada étoit
lé à vingt ou trente lieues de là; les femm
Sauvages la furent trouver, & lui dirent;
n'as point d'eſprit. Prens un autre homme pou
preſent, & quand le tien ſera de retour, tu la
ras celui que tu auras pris. Cette grande inco
ſtance, & le changement continuel de femm
ſont fort oppoſés aux maximes de l'Evang
que nous tachions d'inſpirer aux Sauvages.
en eſt de même des Nations du Sud & du M
ſiſſipi. On y voit regner la Poligamie. Dans t
les pays de la Louïſianne on trouve des Sau
ges, qui ont ſouvent juſqu'à dix ou douze fe
m

mes. Ils épouſent ſouvent les trois ſœurs, diſant pour raiſon, qu'elles s'accommodent mieux enſemble que des étrangeres.

Quand un homme à fait ſes preſens au Pere & à la Mere de la fille qu'ils veulent épouſer, elle eſt à lui en propre toute la vie, s'il veut. Quelquefois les Parens prennent des enfans de leurs Gendres. Alors ils leur rendent les preſens, qu'ils en ont reçû: mais cela arrive aſſez rarement. Si quelqu'une des femmes commet une infidelité, le Mari lui coupe le nez, ou l'oreille, ou lui fait quelque balaffre au viſage avec un couteau de pierre. S'il la tue, il en eſt quitte pour un préſent qu'il fait aux Parens de la défunte pour eſſuier leurs larmes. C'eſt l'expreſſion dont ils ſe ſervent. J'en ai vû pluſieurs marquées au viſage, qui ne laiſſoient pas d'avoir des enfans avec des malheureux.

Les hommes des païs chauds ſont plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord. Ceux-là ſont ſi ombrageux ſur ces matieres, qu'ils ſe font des playes, & quelquefois même ils ſe tuent par je ne ſai quel aveugle tranſport d'amour, qui les pouſſe juſqu'à cette fureur. Les jeunes Guerriers Sauvages ne s'aprochent ordinairement des femmes qu'à l'âge de trente ans, parce, diſent-ils, que le commerce des femmes les épuiſe, affoiblit leurs genoux, & les rend peſans à la courſe. Ceux qui s'en approchent avant cet âge-là, paſſent pour des gens qui ne ſont propres ni à la guerre, ni à la chaſſe.

Les hommes du Sud ſont ordinairement nuds. Mais les femmes y ſont couvertes en partie d'une peau paſſée fort proprement, ſur tout dans les cérémonies. Les filles ont des friſures, & des cadenettes huilées. Les femmes portent leurs

cheveux à la Bohemienne. Elles les engraiſſen
& ſe peignent le viſage de toutes ſortes de co
leurs, auſſi-bien que les hommes.

XVIII. Quand les Sauvages ſont fort fatiguez
ils entrent dans une étuve pour ſe fortifier le
membres, & s'ils ont du mal aux cuiſſes ou au
jambes, ils prennent un couteau, ou une pierr
tranchante, & ſe font des ſcarifications ſur
partie où eſt la douleur. Lorſque le ſang coul
ils le raclent avec leurs couteaux ou leurs pie
res, juſques à ce qu'il ceſſe de couler, & enſui
te ils frottent ces playes d'huile d'Ours, &
graiſſe de bêtes fauves. C'eſt un remede ſouv
rain. Ils en uſent de même, quand ils ont m
à la tête ou au bras. Pour guerir des fiévres ti
ces ou quartes, ils compoſent une medecine av
une certaine écorce qu'ils font bouillir. Enſu
te ils la font avaler au malade après ſon acc
Ils connoiſſent des herbes & des racines, av
leſquelles ils gueriſſent beaucoup de maladi
Ils ont des remedes aſſurez contre le venin d
Crapaux, des ſerpens ſonnettes & autres an
maux dangereux; mais ils n'en ont point co
me nous contre la petite verole.

Il y a parmi eux des Charlatans, dont no
avons déja parlé ſous le nom de Jongleurs.
ſont de certains Vieillards Sauvages, qui vive
aux dépens d'autrui en contrefaiſant les Me
cins d'une maniere pleine de ſuperſtition.
n'emploient aucun remede: mais quand on
appelle pour quelque malade, ils ſe font pri
comme s'il s'agiſſoit de quelque affaire impo
tante & difficile. Ce Jongleur vient enfin,
près s'être bien fait prier, s'aproche du mala
le touche par tout le corps, & après l'avoir bi
manié, & conſideré, il dit, qu'il y a un ſo

en telle, ou en telle partie, à la tête, à la jambe, ou à l'eſtomach. Il ajoute, qu'il lui faut ôter ce ſort, mais que cela ne ſe pourra faire qu'avec de grandes difficultez, & qu'il faut faire bien des choſes avant que d'y pouvoir réüſſir. Les amis du malade, qui croient aveuglement tout ce que ce Charlatan leur dit, répondent, *Tchagon*, *Tchagon*, c'eſt à dire, courage, courage. *Fais ce que tu pourras. N'épargne rien de ce que tu ſais.* Alors le Jongleur s'aſſied avec gravité, ſonge pendant quelque tems aux remedes dont il ſe veut ſervir: Après quoi revenant comme d'un profond ſommeil, il ſe leve & s'écrie; Voilà qui eſt fait. *Un tel*, écoute: *la vie de ta femme, ou de ton enfant eſt pretieuſe. N'épargne rien pour la conſerver. Il faut que tu faſſes aujourd'hui un feſtin, que tu donnes telle ou telle choſe, que tu faſſes ceci ou cela.* En même tems on execute les ordres du Jongleur. Les autres Sauvages ſe mettent dans une étuve, & chantant à gorge déployée, faiſant ſonner des écailles de Tortue, ou des courges remplies de blé d'Inde, au ſon deſquelles les hommes & les femmes danſent. Ils s'enyvrent même quelquefois avec de l'eau de vie qu'ils ont des Européens, & font un bruit épouvantable. Le Jongleur, qui eſt cependant auprès du malade, le tourmente en lui tenant les pieds & les jambes, & l'étouffant à demi ſelon l'endroit où il a dit qu'étoit le ſort. Il lui fait ſouffrir des peines capables de le faire mourir, & ſouvent ſortir le ſang par le bout des doigts, des mains ou des pieds. Enfin, après avoir fait toutes ces choſes, il montre une peau, une treſſe de cheveux de femme, ou autre choſe ſemblable, & dit, qu'il a tiré le ſort du corps du Malade.

Je baptisai un jour un petit enfant Sauvage qui me paroissoit être en un danger certain de mort: mais le lendemain il se trouva gueri contre mon attente. Quelques jours après sa Mere racontà aux autres femmes en ma présence que j'avois gueri son enfant. Elle me prenoit pour un Jongleur, disant que j'étois admirable que je savois guerir toutes sortes de maladies en mettant de l'eau sur la tête & sur le front. Les Jongleurs envieux dirent que j'étois d'une humeur austere & melancolique, & que je ne vivois que de serpens & de poison: que des gens comme moi mangeoient le tonnerre. Les Sauvages écoutoient avec étonnement les contes étranges, que ces gens faisoient de moi à l'occasion du baptême de cet enfant. Ces imposteurs ajoutoient, que nous avions tous une queuë comme les bêtes brutes, que les femmes de notre Europe n'ont qu'une mammelle au milieu du sein, & qu'elles portent cinq ou six enfans à la fois. Ils disoient encore plusieurs autres impertinences pour nous rendre odieux. Ils en usoient ainsi, parce qu'ils croioient que ce que je faisois leur feroit perdre leur credit, qu'ils seroient privez par là de plusieurs bons repas. Ces bonnes gens, qui sont faciles à tromper, commencerent à me soupçonner. Dès qu'il y avoit un malade parmi eux, ils me venoient demander, s'il n'étoit pas vrai, que je l'avois empoisonné, & que si je ne le gueriſſois on le tueroit assurément. J'avois bien de la peine à les détromper, & je fus obligé bien des fois de les appaiſer en leur donnant quelques couteaux, des aiguilles, des alénes & d'autres bagatelles de peu de valeur parmi nous, mais dont les Sauvages font grand cas: Après quoi je donnois

nois une prise de Theriaque au malade. C'est ainsi que je les appaisois. Ils ont souvent recours à nos medecines, parce qu'ils les trouvent fort bonnes. Si elles ne réüssissent pas, ils en attribuent la faute au remede, & non à la mauvaise disposition du Malade.

XIX. Généralement parlant les Sauvages sont fort robustes. C'est ce qui fait qu'ils ne sont malades que fort rarement. Ils ne savent ce que c'est que de se traiter delicatement: aussi ne les voit-on sujets à aucune des incommoditez que la trop grande molleſſe nous cause. Ils ne sont, ni gouteux, ni hydropiques, ni gravelleux, ni fievreux. Ils ne sont non plus sujets aux maladies qui arrivent aux Européens faute d'exercice. L'appetit ne leur manque presque jamais. Ils sont si portez à la gourmandise qu'ils se relevent la nuit pour manger, ou s'ils ont de la viande, ou de la sagamité auprès d'eux, ils mangent comme des chiens sans se lever. Ils ne laissent pourtant pas de faire de grandes abstinences, qui seroient insupportables aux Européens. Ils demeurent dans l'occasion deux ou trois jours sans manger, & tout cela sans discontinuer leur travail, soit à la guerre, à la chasse, ou à la pêche. Les enfans des Sauvages qui habitent vers le Nord, sont si endurcis au froid, qu'en plein hyver ils courent tout nuds sur la neige, & s'y vautrent comme les cochons dans la bouë. Ils ne sentent point les piqueures des Maringouins. Il est vrai que le grand air auquel ils s'exposent, depuis qu'ils sont nez, contribue en quelque sorte à endurcir leur peau. Cependant il faut reconnoître, que cette grande insensibilité vient aussi d'un temperament fort & robuste. Nos mains & nos visa-

ges ſont toûjours à l'air, & n'en ſont pas moins ſenſibles au froid. Lors que les hommes ſont à la chaſſe, ſur tout au printemps, ils ſont preſque toûjours dans l'eau, quoi qu'elle ſoit fort froide. Néanmoins ils en ſortent frais & gaillards, & s'en retournent à leurs Cabannes ſans ſe plaindre. Quand ils vont à la guerre, ils font par fois trois ou quatre jours derriere un arbre ſans preſque rien manger, ſe tenant ainſi en embuſcade, en attendant qu'ils puiſſent faire quelque coup. Ils ſont infatigables à la chaſſe, ils courent vite & fort long-tems. Les Nations de la Louïſianne & du Fleuve Miſſiſſipi courent plus vite que les Iroquois. Il n'y a point de bœufs ou de Taureaux ſauvages leſquels ils n'atteignent à la courſe. Ces Sauvages du Sud, quoi que dans un Pays chaud & plus délicieux que les terres du Nord, ne ſont pas moins robuſtes ni moins accoutumez aux fatigues, que les Sauvages du Nord, qui dorment ſur la neige envelopez dans une petite couverture, ſans feu & ſans Cabannes.

La complexion des femmes n'eſt pas moins vigoureuſe que celle des hommes. Elle eſt même en quelque maniere plus forte & plus robuſte. Elles ſervent de porte-faix, & ont tant de vigueur, qu'il y a très-peu d'hommes en Europe, qui en ayent autant. Elles portent des fardeaux, que deux ou trois autres auroient de la peine à ſoulever. J'ai remarqué dans ma premiere Relation, qu'elle ſe chargent ordinairement de deux ou de trois cens livres peſant, & mettent encore leurs enfans par deſſus. Dans cet état elles marchent quatre ou cinq lieües. Il eſt vrai, qu'elles vont aſſez lentement. Cependant

dant elles ne laiſſent pas d'arriver au rendez-vous de la Nation.

Les Guerriers Sauvages entreprennent des voyages de trois ou quatre cens lieues, comme ſi ce n'étoit qu'une promenade. Ils ne ſe chargent d'aucune proviſion pour le chemin. Ils vivent de la chaſſe, qu'ils font tous les jours & ne prennent avec eux qu'un couteaux, pour faire un Arc & des fléches. Leurs femmes accouchent ſans peine. Quelques-unes ſortent de la Cabanne, ſe retirent toutes ſeules dans quelques bois à l'écart & reviennent enſuite au logis avec l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde, le tenant envelopé dans leur couverture de peaux. Les autres, ſi les douleurs de l'enfantement leur viennent pendant la nuit, ſe delivrent de leurs enfans ſur leurs nattes, ſans crier & ſans faire du bruit. Le matin elles ſe levent, & travaillent à l'ordinaire, comme ſi de rien n'étoit. Il faut remarquer de plus, que pendant qu'elles ſont enceintes, elles ne laiſſent pas d'agir, de porter des fardeaux fort pesans, de ſemer du blé d'Inde & des Citrouïlles, d'aller & de venir: & ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que leurs enfans ſont fort bien faits. On en voit fort rarement parmi eux, comme je l'ai déja dit, qui ſoient boſſus ou contrefaits. Ils n'ont aucun défaut naturel au corps. Ce qui fait croire, que leur eſprit ſe formeroit facilement, ſi l'on pouvoit entrer en commerce avec eux pour adoucir leur humeur.

XX. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale du côté du Nord ont toujours été couverts, même avant qu'ils euſſent aucun commerce avec les Européens. Selon que leurs Anciens le rapportent, les hommes & les fem-

mes s'habilloient de peaux paſſées. On les voit encore aujourd'hui vêtus de la même maniere; mais ceux qui ont commerce avec les Européens ont pour l'ordinaire une chemiſe, un caſpot avec un capuchon, une bande de drap, qui eſt liée devant & derriére avec une ceinture, & qui les couvre juſques aux genoux. De plus ils ont des bas ſans pieds, qu'on appelle ordinairement des guêtres, & ils ſe ſervent de ſouliers faits de peau paſſée.

Quand ils reviennent de la chaſſe au printems ils troquent leurs pelleteries contre des juſtaucorps, des ſouliers & des bas. Quelques-uns portent des chapeaux par complaiſance pour les Européens. On leur voit auſſi quelquefois des couvertures, dans l'eſquelles ils s'enveloppent tenant les deux bouts entre les mains, lors qu'ils ſont dans leurs Cabannes. Ils demeurent ſouvent tout nuds, n'ayant qu'une ſeule bande de drap, dont ils ſe ceignent en hyver. Elle eſt attachée aux reins, & leur pend entre les deux cuiſſes juſques aux genoux.

Lors qu'ils vont à la guerre, ou à quelque feſtin, ils ſe barbouïllent le viſage tout entier de rouge ou de noir, afin que leurs ennemis ne les voyent point pâlir de frayeur. Ils rougiſſent auſſi leurs cheveux, & les coupent en diverſes manieres, ſur tout les Sauvages du Nord. Ceux du Sud coupent entierement leurs cheveux, ou plûtôt il les brûlent avec des pierres rouges dans le feu. Les Nations du Sud ne les brûlent que juſqu'aux oreilles. Souvent les peuples du Nord laiſſent pendre leurs cheveux d'un côté en maniere de cadenette, & ils les coupent de l'autre, ſelon leur fantaiſie. Il y en a qui frottent leurs cheveux d'huile, & qui enſuite

mettent du duvet ou de petites plumes sur leurs têtes. Parfois ils y attachent vers les oreilles de grandes plumes panachées. Il y en a qui se font des couronnes de fleurs. D'autres s'en font d'écorce de bouleau, & quelques-unes de peaux passées, qui sont travaillées fort joliment.

Les femmes du Nord sont habillées comme les hommes, à la reserve d'une bande d'étoffe tournée en maniere de jupe, qui décend à peu près vers les genoux. Quand elles vont à des festins, elles se parent de tous leurs atours, & se barbouillent les temples, les joues, & le bout du menton de trois sortes de couleurs. Les petits garçons sont tout nuds jusques à ce qu'ils soient capables de mariage, Et quand même ils sont couverts, on leur voit toûjours ce que la nature ne permet pas de découvrir; à moins qu'ils n'ayent des chemises. Les petites filles commencent à se couvrir à l'âge de cinq ou six ans, & alors elles ont une bande d'étoffe depuis les reins jusqu'aux genoux. Lors que nous allions dans leurs Cabannes pour les instruire, nous les obligions de se couvrir. Cela produisoit un bon effet. On voit qu'ils commencent à avoir honte de leur nudité, & qu'ils se couvrent un peu mieux qu'ils ne faisoient auparavant.

Il n'en est pas de mêmes des femmes & filles Sauvages de la Louïsianne & du Meschasipi, qui sont au Sud-Oüest du Canada éloignées de plus de mille lieues de Quebec. On y voit les filles *in puris naturalibus*, comme elles sont sorties du ventre de leurs Meres, & cela jusqu'à ce qu'elles soient en âge de se marier. Elles n'en ont pourtant point de honte, parce qu'elles sont accoutumées à cette nudité.

Les hommes & les femmes, les jeunes fil-

les ſur tout, portent * à leur col de la raſſade, & des coquillages de Mer de toutes ſortes de figures. Ils ont auſſi des coquillages longs comme le doigt, qui ſont faits en maniere de petits tuïaux, & qui leur ſervent de pendans d'oreilles. Ils ont de plus des ceintures, dont les unes ſont de porcelaine, les autres de poil de Porc-épic. Quelques unes ſont de poil d'Ours, d'autres ſont melées de l'un & de l'autre.

Les plus conſiderables des Sauvages portent ſur leur dos avec beaucoup de gravité un petit ſac où ils mettent leur Calumet ou pipe, leurs Tabac, leur fuſil à faire du feu, & d'autres bagatelles. Ils ont l'adreſſe de faire un petit manteau ou eſpéce de robe avec des peaux paſſées d'Ours, de Caſtors, de Loutres, d'Ecureuils noirs, de Loups, & d'autres animaux. Ils s'en ſervent pour paroître aux aſſemblées, où ils tiennent Conſeil avec autant de gravité, que des Senateurs de Veniſe. Pour les Sauvages de nôtre derniere découverte entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique, ils paroiſſent toûjours tout nuds en toutes occaſions. Il ſemble même qu'il s'en font gloire. Lors qu'ils parlent entr'eux, ils ſe ſervent ſouvent de termes impurs, & il s'vouloient m'obliger de les écrire, lors que je travaillois à compoſer un Dictionaire, & qu'il s me nommoient les parties du corps.

XXI. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ont des jeux pour les hommes, & pour les enfans. Les plus ordinaires pour les hommes ſont de certains fruits, qui ont des noïaux noirs d'un côté, & rouges de l'autre. Ils les mettent dans un plat de bois aſſez large, mais peu profond, dans un baſſin d'écorce de bou-

leau

* Voi, Plan. I. & Plan. IV.

leau, ſur une peau paſſée, ſur une couverture de laine, ſur une robe de Caſtor, ou ſur un Capot. Ils ſont ſix ou ſept à joüer. Mais il n'y en a que deux, qui touchent le plat des deux mains alternativement. Ils le levent, & enſuite ils frappent du fond du plat contre terre pour mêler ſix noiaux par cette agitation. S'il en vient cinq rouges ou noirs tournez du même côté, ce n'eſt qu'un jeu gagné, parce qu'ils joüent ordinairement pluſieurs jeux pour gagner la partie, ſelon qu'ils en ſont convenus entr'eux. Tous ceux qui ſont de la partie joüent les uns après les autres. Il y en a qui ſont ſi adonnez à ce jeu parmi les Sauvages, qu'ils y jouënt juſqu'à leur Capot, & leur robe fourée. Ceux qui joüent crient à pleine gorge & avec autant de violence, que s'il s'agiſſoit de la déciſion d'un empire. Ils font ce bruit, comme s'ils vouloient forcer le ſort de leur être favorable. Lors qu'ils remuent le plat, ils ſe frapent les épaules d'une ſi grande force, qu'ils ſe les rendent noires de coups. Ces Barbares joüent auſſi fort ſouvent avec des pailles, ou des brins d'herbes de genêtes longues de demi pied ou environ. Il y en a un qui les prend toutes dans ſa main; puis ſans les regarder il les partage en deux, enſuite il en donne une partie à ſon adverſaire. Celui qui a nombre pair ou impair ſelon qu'ils en ſont convenus gagne le jeu. Les enfans Sauvages ſe mêlent auſſi de ce jeu. Cependant ils ne s'appliquent pas autant que les hommes faits, parcequ'ils n'y riſquent rien. Les femmes ni les filles n'oſent point du tout s'occuper à ce jeu. Je n'en ai pu ſavoir la raiſon.

Il y en a encore un autre parmi les Sauvages, qui eſt commun aux enfans de l'Europe. Ils

prennent des grains de blé d'Inde, ou quelque chose de semblable. Ensuite ils en mettent dans une main, & se demandent combien il y en a. Celui qui devine le nombre gagne. Ces Barbares se divertissent beaucoup à un autre jeu qu'ils appellent en langue Iroquoise *Ounonhayenti*. Mais c'est plûtôt un commerce qu'un jeu. Ils se mettent dans deux Cabannes, six dans l'une, & six dans l'autre. Il en vient un ensuite, qui prend des hardes, quelques pelleteries, ou ce qu'il a envie de troquer, & s'en va à la porte de l'autre Cabanne. Il y fait un certain cri, & ceux qui sont dans la Cabanne, y répondent par une espece d'Echo. Le premier s'approche, & dit en chantant à haute voix, qu'il veut vendre ou troquer ce qu'il tient entre les mains, en repetant *Ounonhayenti*. Ceux qui sont dans la Cabanne répondent du creux de l'estomach Hon, par cinq fois: Le crieur ayant achevé la chanson jette sa marchandise dans la Cabanne, & s'en retourne chez lui. Alors les six autres aiant examiné le prix de ce que cet homme a jetté parmi eux députent un de leurs hommes pour demander au vendeur, s'il souhaite en échange un Capot, une chemise, une paire de souliers, ou autre chose semblable. Un second d'entr'eux va porter à l'autre Cabanne l'équivalent de ce qu'on leur a apporté, ou bien on rend la marchandise qu'on a jettée, si elle n'agrée pas.

Ces cérémonies sont accompagnées de chansons, que les uns & les autres chantent. Il y a souvent des Villages entiers de Sauvages, qui se visitent alternativement, plus pour le jeu d'*Ounonhayenti*, que pour envie de se voir. Ce mot signifie un contract, par lequel on donne pour avoir. La langue Iroquoise s'exprime par des

des mots composez. Un seul de leurs termes en signifie par fois cinq ou six de la langue Françoise, comme par exemple le mot de *Gannoron* en Iroquois veut dire, Voila une affaire, qui est de grande consequence.

Les enfans Sauvages ont encore un autre jeu. Ils se servent d'un Arc & de deux bâtons, un grand & un petit. Ils tiennent le petit dans la main droite. Ensuite ils le font voltiger en l'air en le frapant avec le plus grand. Un autre le va chercher, & le jette après celui qui l'a fait sauter, Ils font aussi un Peloton de joncs ou de feuilles de blé d'Inde. Ensuite ils le jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un bâton pointu. Les hommes & les femmes s'amusent le soir, pendant l'hyver à raconter des sornettes, auprès de feu, tout comme chez nous.

XXII. Ces Sauvages de l'Amerique ont presque tous un grand panchant pour la guerre, parcequ'ils sont fort vindicatifs. Ils tirent vengeance tôt ou tard du mécontentement qu'ils ont reçu, dûssent-ils attendre jusqu'à la troisiéme ou quatriéme generation, & détruisent, s'ils peuvent, la plus grande partie de la Nation, à laquelle ils en veulent. Ensuite ils obligent ce qui reste de demeurer parmi eux pour suivre leurs manieres de vivre en toutes choses.

Les Iroquois, à qui les Suédois, ensuite les Hollandois, les Anglois, & les François ont donné des armes à feu, passent pour les plus belliqueux de tous les Sauvages, qui sont connus jusqu'à present. Ils ont détruit les plus grands guerriers d'entre les *Hurons*, & forcé le reste de la Nation de demeurer parmi eux, pour faire ensemble la guerre à toutes les Nations, qui leur sont ennemies, quoi que situées à cinq ou six

cens

cens lieues de leurs cinq Cantons. Ils ont fait perir plus de deux millions d'hommes, & sont encore actuellement en guerre avec les habitans du Canada. Si la France n'envoyoit du secours & des provisions de guerre & de bouche aux Canadiens, les Iroquois seroient capables de les ruïner, par les raisons que j'ai touchées dans ma Relation précedente. On ne gagne rien sur eux, parce que leurs dépoüilles sont de très-peu de consequence: mais cette Nation farouche peut détruire facilement le commerce de ses voisins, qui ne subsistent la plûpart que par le commerce des pelleteries qu'ils tirent des Sauvages. Au reste ils sont malins & rusez, semblables à des chevaux neufs & indomptez, qui ne connoissent pas leurs forces. Il y a long-tems, qu'ils auroient entierement désolé le Canada, si le Comte de Frontenac ne les avoit gagné par douceur. Ce sont les plus redoutables Ennemis que les Européens ayent dans toute l'Amerique, & je donne cette Remarque pour certaine, parce que je connois ces peuples à fonds. J'ai demeuré quatre ans entiers parmi eux, & je les ai souvent visitez pendant quatre autres: j'ai même été plusieurs fois envoyé chez eux, & ils m'ont fait bien des amitiez.

Cette Nation Barbare a détruit plusieurs differens peuples, & ceux qui restoient de la défaite ont toûjours été obligez de se rendre à elle. Les Iroquois ont entr'eux des hommes considerables, qui sont comme les Chefs de parti, & les Maîtres dans les Voyages. Ils ont des gens à eux, qui les suivent par tout, & qui font tout ce qu'ils leur commandent. Avant que de partir, ils font provision de bons fusils, qu'ils troquent pour des pelleteries avec les Européens, prennent a-

vec

vec eux de la poudre, des balles, des chaudieres, des haches, & d'autres choſes néceſſaires à la guerre. Ils ont par fois avec eux de jeunes femmes & de jeunes garçons, qui les accompagnent & font en cet équipage juſqu'à trois ou quatre cens lieuës. Quand ils approchent du lieu où ils veulent faire la guerre, ils marchent lentement & avec beaucoup de précaution. Jamais ils ne tuent de bêtes fauves à coup de fuſil dans ces occaſions, de peur d'être découverts. Ils ne ſe ſervent pour cela que de leurs fléches, qui ne menent point de bruit. Lors qu'ils veulent tirer, ils conſiderent toutes les avenues avec ſoin, & regardent par tout fort exactement, de peur d'être ſurpris. Ils envoyent des eſpions découvrir l'entrée des Villages, voir par où ils pourront commencer l'attaque, & obſerver ſi quelqu'un ſort, pour le ſurprendre. C'eſt ce qui arrive fort ſouvent.

Il n'y a point de guerriers ſemblables dans l'Amerique, pour les embuſcades. Ils jugent qu'un homme eſt bon guerrier, quand il ſait bien ſurprendre ſes ennemis; & s'il ſait bien fuïr après le coup pour n'être pas ſurpris, il paſſe pour incomparable. On ne peut concevoir avec quelle vîteſſe ils ſe tournent avec leurs fuſils autour des Arbres, dont ils ſe couvrent pour ſe garentir des fléches, que l'on tire contr'eux. Ils ſont adroits à franchir les Arbres renverſez, lors qu'ils ſe ſauvent. On trouve beaucoup de ces Arbres & d'une grandeur prodigieuſe, qui tombent de vieilleſſe. Leur patience eſt admirable. Ils ſe tiennent ſouvent derriere leurs arbres deux ou trois jours ſans manger, attendant une occaſion favorable pour tuer leur ennemi. Ils marchent quelquefois à découvert ſans rien craindre.

Mais cela eſt rare, & s'ils n'étoient preſque aſſurez de leur coup, ils auroient peine à s'expoſer à moins qu'ils ne ſe viſſent ſoutenus. Ces Barbares ne ſe battent point à la façon des Européens, parcequ'ils n'y ſont pas exercez, & qu'ils ne tienne pas leur rangs en pleine campagne. Ainſi ils ne pourroient pas ſi bien ſoutenir le combat que nos ſoldats bien diſciplinez & bien commandez. Cependant lors qu'ils ſont une fois échauffez & animez, ils ſont incomparables.

Ils brûlent les blez des Européens, quand ils ſont meurs. Ils mettent le feu à leurs maiſons, avec du tondre, ou de la méche qu'ils attachent au bout de leurs fléches.

J'ai connu un Chef Iroquois nommé Attréouäti *Onnontagé*, qui me fît bien des amitiez dans mon Voyage du Fort de Frontenac à la nouvelle Jorck. Nous l'appellions *la grande gueule*, parce qu'il avoit la bouche fort ouverte. Cet homme entra un jour dans le Montréal en Canada, criant *Hai*, *Hai*, qui eſt un ſigne de paix. On le reçût avec beaucoup de careſſes, & on lui fît bonne chere, & même on lui donna des preſens conſiderables, parce qu'on ménage cette Nation inſolente: mais en ſe retirant, ce perfide tua deux hommes, qui couvroient une maiſon de paille.

On nous dit qu'ils avoient été en guerre juſqu'aux terres des Eſpagnols, qui ſont au nouveau Mexique, & qu'ils racontent, qu'ils ont été dans un païs, où les habitans ramaſſent de la terre rouge, qu'ils portent vendre à une Nation, qui leur donne des haches & des chaudieres en échange, & que cette terre s'appelle de l'or. Mais cette hiſtoire a été peut être inven-

té-

tée par les Sauvages, pour faire plaisir au Sieur de la Sale, quand il étoit au Fort de Frontenac: car il entendoit parler volontiers des mines de Sainte Barbe, d'où l'on tire de l'or. J'ai été chez toutes les Nations du Fleuve Meschasipi. Aucune, à la reserve des Illinois, n'a jamais parlé des Iroquois, que comme de certains peuples voisins des Illinois, desquels ils ont appris, que ce sont des peuples fort cruels, qui ne sont hardis, que parce qu'ils ont des armes à feu, qu'ils ont troquées contre les Européens, que sans cela ils n'auroient jamais osé attaquer les Illinois, qui sont plus vaillans, & plus adroits à se servir des Arcs & des fléches, que les Iroquois n'ont jamais été.

Ceux d'entre les Iroquois, qui ne vont point à la guerre, sont mépriſez, & passent pour des hommes laches & effeminez. Parce qu'ils ont des fusils, ils attaquent toutes les autres Nations, d'une Mer à l'autre, c'est-à-dire, du Nord au Sud. Enfin il n'y en a point à cause de cela qui ose resister à l'Iroquois. Ils s'appellent les hommes par excellence, comme si les autres Nations n'étoient que des bêtes en comparaison d'eux. Je sai les moyens de les mettre à la raison: Mais un homme de mon caractere ne doit raisonner sur ces matiéres qu'avec de grands ménagemens.

XXIII. Il n'y a point de Sauvages dans toute l'Amerique Septentrionale, qui ne soit extrêment cruel à ses ennemis. Mais l'humanité des Iroquois à l'égard des Nations, qui sont esclaves, est beaucoup plus grande qu'aucune autre. Quand ils ont tué un homme, ils lui enlévent la peau du crane, & l'emportent chez eux comme une marque de leur victoire. Ils

garot-

garottent leurs eſclaves & les font courir après eux. S'ils ne les peuvent ſuivre, ils leur donnent un coup de hache à la tête, & les laiſſent là, après leur avoir enlevé la chevelure. Ils n'épargnent pas les enfans à la mammelle. Si l'Eſclave peut marcher, ils le lient pendant la nuit ſur des bois faits en forme de Croix de St André, & le laiſſent expoſé aux piquures des Maringoins. Quelquefois ils fichent quatre piquets en terre, auxquels ils attachent leurs eſclaves par les pieds, & par les mains, & les exposent ainſi toutes les nuits à la rigueur du tems. Je ne dis rien de cent autres maux, qu'ils font à ces miſerables pendant le jour. Quand ils ſont près de leurs Villages, ils font de grands criſs auxquels ceux de leur Nations connoiſſent leurs Guerriers, qui reviennent avec des eſclaves. En même tems les hommes & les femmes les vont recevoir à l'entrée du Village: là ils ſe rangent en haye, pour faire paſſer au milieu d'eux ces eſclaves, ſur leſquels ils ſe jettent comme des loups ſur leur proye, pendant que les guerriers paſſent à la file, fiers de leurs exploits. On en voit, qui donnent des coups de pied à ces Eſclaves, des coups de batons, des coups de couteaux. Quelques-uns leur arrachent les oreilles, leur coupent le nez, ou les levres. Ceux qui reſiſtent à ces mauvais traitemens ſont reſervez à de plus grands ſupplices. Rarement en épargnent-ils quelques-uns. Lorſque les Guerriers ſont entrez dans leurs cabannes, les Anciens s'aſſemblent pour entendre la Relation de ce qui s'eſt paſſé à la Guerre: enſuite ils diſpoſent des eſclaves.

Si le Pere d'une femme Sauvage a été tué, on lui donne un eſclave à ſa place, & il eſt li-

bre

bre à cette femme de le faire mourir, ou de lui donner la vie. Voici comment ils en uſent, quand ils les veulent brûler. Ils attachent l'Eſclave à un pôteau par les pieds & par les mains. Enſuite ils ſont rougir des Canons de fuſil, des haches, & d'autres ferrailles, & les leur appliquent tout brulans depuis la tête juſqu'aux pieds. Ils leur arrachent les ongles avec les dents. Ils leur coupent des aiguilletes de chair ſur le dos, & ſouvent ils leur enlevent la peau du crane avec les cheveux. Après cela ils jettent des cendres chaudes ſur les playes. Ils leur coupent la langue, & en un mot ils leur font tous les maux, dont ils peuvent s'aviſer. S'ils ne meurent dans les tourmens, on les force de courir à coups de bâton. On dit qu'un eſclave courut ſi bien qu'il ſe ſauva dans les bois, ſans qu'on put l'attraper: mais aparemment qu'il mourut enſuite faute de ſecours. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ces Eſclaves chantent au milieu de leurs tourmens. Un Iroquois nous racontoit, qu'un eſclave qu'on tourmentoit cruellement diſoit; *vous n'avez point d'eſprit. Vous ne ſavez pas la maniere de tourmenter vos priſonniers. Si je vous tenois dans ma Cabanne, je vous ferois bien ſouffrir d'une autre maniere.* Pendant qu'il parloit, une Sauvageſſe fit rougir une broche de fer dans le feu, & lui en perça les parties honteuſes. Après avoir jetté un grand cri, il dit à cette femme, *tu as de l'eſprit. Voilà comment il faut faire.*

Quand l'Eſclave, qu'ils ont brûlé, eſt mort, ils le mangent, & avant ſa mort ils font boire de ſon ſang à leurs enfans; afin de les rendre cruels & inhumains. Ceux à qui on donne la vie, demeurent parmi eux, & les ſervent comme

me des Eſclaves. Mais à la longueur du tem
ils recouvrent la liberté & ſont regardez com
me s'ils étoient de leur Nation.

Les Sauvages de la Louiſianne, & ceux qu
ſont à ſept ou huit lieuës plus loin que les Iro
quois, comme les *Iſſatis* & les *Nadoueſſans*
chez qui j'ai été Eſclave, ne ſont pas moin
braves que les Iroquois. Ils font trembler tou
leurs voiſins, quoi qu'ils n'ayent que l'Arc, l
fléche & la maſſue. Ils courent plus vîte qu
les Iroquois, & ſont très-bons ſoldats: mais il
ne ſont pas ſi cruels. Ils ne mangent pas l
chair de leurs ennemis. Ils ſe contentent de le
brûler.

Quelques-uns de ces Sauvages couperent un
jour des aiguillettes de chair ſur le corps d'un
Huron, & lui dirent, *Tu aimes la chair humai
ne, mange de la tienne propre, pour faire connoî
tre à ta Nation, qui eſt maintenant parmi les Iro
quois, que nous avons vos maximes en horreur*
Les Iroquois ſont les ſeuls Sauvages de l'Ame
rique Septentrionale, qui mangent de la chai
humaine. Encore cela ne leur arrive-t-il qu'alor
qu'ils ont reſolu d'exterminer une Nation tou
te entiere: c'eſt, diſent-ils, pour faire conno
tre qu'il faut ſe battre avec l'ennemi ſans s'ac
commoder jamais, n'en laiſſer aucun de reſt
& animer ainſi leurs Guerriers à la vengeance
Dès le lendemain on les voit partir de leurs cin
Cantons pour aller attaquer leurs ennemis; ca
le rendez-vous eſt toujours marqué au lende
main de ces feſtins de chair humaine.

Si les Européens ceſſoient de donner des ar
mes à feu aux Iroquois, qui ne ſont plus ſi ha
biles à l'Arc, qui qu'ils l'étoient du paſſé, le
autres Nations, qui y ſont toujours accoutu
mées,

mées, ne manqueroient pas de les détruire.

Le premier Canton des Iroquois, qu'on appelle les *Gagnieguez* ou *Agniez*, eſt au Sud. Ils ſont voiſins de la Nouvelle Jorck, ils ont trois villages, où j'ai été. Ils ſont quatre cens Guerriers tout au plus. Le ſecond des *Onneiouts* tire vers l'Oueſt, & ils ſont environ cent cinquante hommes de guerre. Le troiſiéme, qui eſt auſſi vers l'Oeüſt, contient les bourgades des *Onnontaguez*, ou peuples de la montagne, ſituez ſur l'unique éminence, qui ſe trouve dans les cinq Cantons Iroquois. Ils ſont limitrophes des *Onneiouts*. Ces *Onnontaguez* ont bien trois cens combattants, les plus braves & les plus vaillans de toute la Nation. Le quatriéme eſt environ à trente lieuës au delà vers l'Oüeſt. C'eſt celui des *Oiangoüens* partagez en trois bourgades, qui ſont bien trois cens hommes tout de même. Le cinquiéme contient les *Tſonnontouaus*, vers l'extremité du Lac de Frontenac, ou Ontario. Ces peuples ſont le plus grand & le plus conſiderable de tous les Cantons Iroquois. Ils comprennent en trois bourgades plus de trois cens hommes de guerre.

J'ai marqué dans ma premiere Relation trois ou quatre villages Iroquois à la côte du Nord de ce Lac Ontario ou de Frontenac : mais je ne décris point ici ces cinq cantons Iroquois. Je parle ſeulement de leur barbarie, & de leur cruauté, & j'ajoute qu'ils ont ſubjugué depuis environ cinquante ans un fort grand pays, qu'ils ont étendu leurs limites, & groſſi leur Nation, par la ruïne des autres peuples, dont ils ont fait le reſte Eſclave.

XXIV. Les Conſeils, que ces Barbares tiennent continuellement, doivent être conſiderez comme

comme la cauſe de leur conſervation, & de
frayeur où ils tiennent toutes les Nations d
l'Amerique Septentrionale. Ils s'aſſemblen
pour la moindre affaire, & raiſonnent enſem
ſur les moiens dont ils doivent ſe ſervir pou
parvenir à leurs fins. Ils n'entreprennent rie
à l'étourdie. Leurs Vieillards, qui ſont ſage
& prudens, veillent au bien de la Nation. S
l'on ſe plaint que quelqu'un d'entr'eux ait déro
bé quelque choſe, d'abord ils s'informent ſoi
gneuſement de celui qui a fait le vol. S'ils n
le peuvent découvrir, ou s'il n'a pas le moyen
de reſtituer, pourveu qu'ils ſoient convaincu
du fait, ils reparent le tort, en faiſant d'abor
quelque preſent à la partie leſée, pour la con
tenter.

Quand ils veulent faire mourir quelqu'u
pour un crime énorme, dont ils ſont aſſure
qu'il eſt coupable, ils louent un homme, qu'i
enyvrent d'eau de vie, (car ces peuples l'aime
paſſionnément,) afin que les parens du crim
nel ne cherchent point à ſe vanger. Après qu
cet homme a caſſé la tête à celui qu'ils croien
& qu'ils ont jugé coupable, ils diſent pour ra
ſon, que cet homme n'a point d'eſprit, & qu
l'ivrognerie lui a fait faire le coup. Ils avoien
autrefois une autre maniere de faire juſtice
mais ils l'ont abrogée. Ils avoient auſſi un jou
de l'année, qu'on pouvoit appeller la *Fête d
fous*, car en effet ils faiſoient les fous, courant
de Cabanne en Cabanne. Si pendant cela il
tuoient quelqu'un, leurs Vieillards diſoient pou
toute excuſe le lendemain dans tout le Canton
& ſur tout dans leur village, que celui qui avo
fait le coup étoit un fou & qu'il n'avoit poin
d'eſprit. Enſuite on faiſoit quelques preſens a
pa

parent de celui qu'on avoit malitieusement tué. Les parens se contentoient de cette excuse sans en tirer vengeance. Leurs anciens louoient ainsi secretement quelqu'un, qui contrefaisoit le fou, & qui tuoit celui qu'on lui avoit marqué, & dont on vouloit se défaire.

Les Iroquois ont des Espions, & des hommes attitrez parmi eux, qui vont & viennent incessamment, & qui leur raportent toutes les nouvelles qu'ils apprennent. Pour ce qui est du Commerce, ils y sont assez rusez. Ils ne se laissent pas facilement tromper. Ils considerent tout attentivement & s'étudient à connoître les marchandises qu'on leur troque.

Les *Onnontagez*, ou Iroquois montagnars, sont plus fins & plus rusez que les autres. Ils volent fort adroitement. Les *Algonkains*, les *Abenaki*, les *Esquimoves*, & une infinité d'autres Sauvages, qui ont conversé avec les Européens, ne sont pas moins adroits, ni moins politiques. On ne doit pas s'imaginer que ces peuples soient absolument brutaux & sans raison. Ils ont de la finesse, & connoissent fort bien leurs interêts. Ils gouvernent leurs affaire avec beaucoup de prudence, & d'habileté.

XXV. Les Sauvages observent les tems, les saisons, & les Lunes de l'année pour la chasse. Ils nomment les Luues du nom des animaux, qui paroissent le plus en de certains tems. Ils appellent la Lune des grenouilles, le tems que les grenouilles crient; la Lune des Taureaux, quand ces animaux Sauvages paroissent; la Lune des Hirondelles, quand ces oiseaux viennent ou s'en vont, &c. Ces Barbares n'ont point d'autres noms pour dis-

tinguer les Mois, comme les Européens.

Ils tuent les Orignaux ou Elans, & les Chevreuils en tout tems, mais particulierement lorſqu'il y a de la neige. Ils chaſſent aux Chats ſauvages & aux Marmotes pendant l'hyver, aux Porc-épics, aux Caſtors & aux Loutres au Printems, & quelquefois en Automne. Ils prennent les Orignaux ou Elans au collier, & les Caſtors aux attrapes. Ils tuent les Ours à coups de fléches ou de fuſil ſur des chênes, quand ils mangent du gland. Pour ce qui eſt des Chats ſauvages, ils abattent les arbres, ſur leſquels ils ſont, & enſuite les Chiens ſauvages ſe jettent deſſus & les étranglent. Les Porc épics ſe prennent à peu-près de la même maniere ſi ce n'eſt qu'on les tue à coups de hache ou avec des fourches, quand l'arbre eſt tombé: parce que les chiens ne les peuvent approcher à cauſe de leurs aiguillons, & qu'ils feroient indubitablement mourir les Chiens qui les étrangleroient. Ces animaux ne courent pas vîte. Un homme le peut facilement attraper à la courſe. Pour ce qui eſt des Loutres, on les prend dans une attrape, ou l'on les tue à coups de fléches & de fuſil. On en tue rarement à coups de hache, parce que ces animaux ont l'oreille fort ſubtile.

Les Sauvages prennent ſouvent auſſi les Caſtors en hyver ſous la glace. Ils cherchent premierement les Lacs de ces animaux. Ces Caſtors ont une induſtrie admirable pour la conſtruction de leurs Cabannes. Quand ils veulent changer d'habitation, ils cherchent un ruiſſeau dans les bois, le long duquel ils montent, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé un

un Païs plat & propre à faire un Lac. Lorſqu'ils ont bien conſideré le lieu de toutes parts, ils travaillent à faire des chauſſées pour arrêter l'eau. Ils les font auſſi fortes, que celles qui ſervent à retenir les eaux des plus grands étrangs de l'Europe. Ils compoſent cette chauſſée de bois, de terre, de boue, & la font auſſi grande qu'il eſt neceſſaire pour former un Lac, qui a ſouvent un quart de lieuë de long. Ils bâtiſſent leurs Cabannes au milieu du niveau de l'eau, avec du bois, des joncs & de la bouë. Ils plaquent tout cela enſemble fort proprement par le moien de leur queuë, qui eſt plus longue & auſſi large, qu'une truelle de Maſſon. Leur bâtiment eſt à trois ou quatre étages, remplis de nattes de joncs, & c'eſt là, que les femelles ſe délivrent de leurs petits. Au fond de l'eau il y a des iſſuës hautes & baſſes. Quand leurs Lacs ſont gelez, ils ne peuvent aller que ſous la glace. C'eſt pour cela qu'au commencement de l'hyver, ils font proviſion de bois de tremble, qui eſt leur nourriture ordinaire. Ils le mettent dans l'eau tout autour de leurs Cabannes dans le Lac. Les Sauvages percent la glace autour de ces loges avec le manche d'une hache, ou avec un pieu, y font un trou, & enſuite ſondent le fond de l'eau, pour ſavoir ſi c'eſt le chemin par où les Caſtors ont accoutumé de ſortir. S'ils découvrent que ce l'eſt en effet, ils y font entrer un filet long d'une braſſe, & deux bâtons, dont les deux bouts d'enbas touchent le fond de l'eau, & les deux autres ſortent par le trou, qui eſt dans la glace. Ils ont deux cordes

attachées à ces deux bâtons, pour tirer le fil-
let, quand le Caſtor eſt pris. Mais afin que
ce ruſé animal ne voie point le filet, ni les
perſonnes, on ſeme ſur la ſurface de l'eau
glacée, du bois pourri, du coton, ou cho-
ſes ſemblables. Un Sauvage demeure au
guet auprès du filet, avec une hache pour
tirer le Caſtor ſur la glace, quand il eſt pris,
pendant que les autres vont rompre les Ca-
bannes avec beaucoup de travail. Ils trou-
vent ſouvent plus d'un pied de bois & de
terre, qu'il faut couper à coups de hache,
parce que tout eſt dur comme une pierre
par la force de la géiée. Quand cela eſt fait,
ils ſondent le Lac, & par tout où ils trou-
vent un creux, ils rompent la glace, de peur
que les Caſtors ne ſe cachent deſſous, & a-
fin qu'étant contraints de courir de côté &
d'autre, ils aillent ſe jetter dans les filets.
Ils travaillent ainſi d'une force extrême de-
puis le matin juſqu'au ſoir, ſans prendre
aucun aliment, & ne prennent avec tout ce-
la que trois ou quatre Caſtors.

Les Sauvages prennent encore de ces a-
nimaux au Printems avec des attrapes de la
maniere ſuivante. Lorſque les glaces com-
mençent à ſe fondre, ils remarquent les en-
droits par où les Caſtors ſortent, & y met-
tent une attrape. L'amorce eſt une branche
de bois de tremble, qui va depuis l'attrape
juſques dans l'eau. Quand les Caſtors la
rencontrent, ils la mangent juſques dans
l'attrape, & par là ils font tomber deux
groſſes billes de bois, qui les tuent. Ils
prennent les Martres preſque de la même
ma-

maniere, excepté qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud vers le Fleuve Miſſiſſipi ſont plus ſuperſtitieuſes dans leurs chaſſes que les peuples du Nord, & en particulier les Iroquois. Etant parmi eux, leurs Viellards, ſix jours avant que de donner la chaſſe aux Taureaux Sauvages, envoierent quatre ou cinq de leurs plus alertes Chaſſeurs ſur des montagnes, pour y danſer le Calumet avec autant de ceremonies que parmi les Nations, vers leſquelles ils ont accoutumé d'envoyer des Ambaſſades pour faire quelque Alliance. Au retour de leurs hommes, ils expoſerent à la vûe de tout le monde pendant trois jours, une des plus grandes chaudieres, qu'ils nous avoient priſes, & l'entourerent de plumes de toutes couleurs, avec le fuſil d'un des Canoteurs, qu'ils avoient poſé par deſſus cette chaudiere en travers. Pendant trois jours la premiere des femmes d'un Capitaine portoit cette chaudiere ſur ſon dos avec des fleurs en grande pompe, à la tête de plus de deux cens Chaſſeurs. Ils ſuivoient un Vieillard, qui avoit attaché un de nos mouchoirs de toile d'Armenie au bout d'un bâton en forme d'enſeigne, tenant ſon Arc & ſes fléches dans un grand ſilence.

Ce Vieillard fit faire trois ou quatre fois halte aux Chaſſeurs ou Guerriers, pour pleurer amerement la mort des Taureaux, qu'ils eſperoient de tuer. A la derniere poſe, les plus anciens de la troupe envoyerent deux des plus habiles Chaſſeurs à la découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur retour, avant que de com-

mencer la chaſſe de ces animaux. Enſuite ils allumerent de la fiente de Taureau ſechée au Soleil, & amorcerent leurs pipes ou calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les Coureurs, qu'ils avoient envoyez à la découverte. Auſſi-tôt après la ceremonie cent hommes allerent d'un côté par derriere les montagnes, & cent autres d'un autre pour enfermer les Taureaux, qui étoient en grand nombre. Ils en tuerent pluſieurs à coups de fléches, & nos Européens en abatirent ſept ou huit à coups de fuſil.

Ces Barbares ne pouvoient aſſez admirer l'effet de nos fuſils. Ils entendoient le bruit, mais ne voioient point les balles. Croiant que le bruit tuoit ces animaux, ils mettoient la main ſur la bouche, pour marquer leur étonnement, & s'écrioient *Manſa Ovacanche*, ce qui veut dire dans la langue des *Iſſati*, ah! que ce fer fait du mal aux bêtes & aux hommes. Comment cela ſe fait-il qu'au bruit de cette machine ronde, les os de ces bêtes ſoient fracaſſez?

Je ne ſavois aſſez admirer comment ces Sauvages pouvoient écorcher ces Taureaux, & les mettre en piéces. Ils n'avoient ni couteaux ni haches, que le peu qu'ils nous avoient dérobé. Ils enlevoient la peau de ces bêtes avec la pointe de leurs fléches, qui étoit d'une pierre fort aiguë. Dès qu'ils pouvoient fourrer les doigts entre la chair & la peau de ces Animaux, ils avoient bientôt fait à les écorcher. Enſuite pour mettre la viande en piéces, & pour ſeparer les os, ils prenoient des pierres, avec leſquelles ils les caſſoient; & les femmes Sauvages en faiſoient boucanner la viande, en l'expoſant au

au Soleil ou à la fumée d'un petit feu qu'ils allumoient au dessous. Au reste ils ne mangent pendant la chasse que les intestins & les morceaux les plus chétifs de ces animaux, & ils en emportent les meilleurs morceaux dans leurs villages, à plus de deux cens lieuës de l'endroit, où ils ont chassé.

XXVI. Ceux qui habitent dans le Nord, pêchent d'une autre maniere que ceux du Sud. Les premiers pêchent toutes sortes de poissons avec des lacets, des filets, & des harpons comme dans l'Europe. Ils en prennent aussi quelquefois avec des lignes : mais peu. Je leur en ai vû pêcher d'une maniere assez plaisante. Ils prennent une fourche de bois, aux deux pointes de laquelle ils disposent un lacet, à peu-près de même qu'on les accommode en Europe, pour prendre des perdrix. Ensuite ils la mettent dans l'eau : quand le poisson qui y est en beaucoup plus grande abondance que dans nos Rivieres, vient à passer, & que les Sauvages sentent qu'il est entré dans le lacet, ils tirent cette espéce de pincette, & le poisson y reste pris par les ouïes. Les Iroquois se servent aussi dans le tems de la pêche d'un filet de quarante ou cinquante brasses qu'ils posent dans un grand Canot de bois. Après cela ils les étendent en ovale dans les endroits commodes des Rivieres. J'ai souvent admiré leur adresse à cet égard. Ils prenoient quelquefois plus de quatre cens poissons blancs, plus grands que nos Carpes ordinaires, entre autres plusieurs Esturgeons, qu'ils attiroient sur le bord de la Riviere avec des filets composez d'orties. Pour pêcher de cette maniere, il faut que deux

hommes prennent les deux extrêmitez de ces filets en les entortillant adroitement. Ils prennent ainsi quantité de poissons dans la riviere de *Niagara*, qui sont d'une bonté extraordinaire.

La pêche est si abondante en cet endroit qu'elle pourroit fournir des poissons de plusieurs espéces à la plus grande Ville de l'Europe. Il ne faut pas s'en étonner. Les poissons montent continuellement de la Mer vers la source de la Riviere pour y frayer. Le Fleuve de S. Laurent reçoit à *Niagara* une infinité d'eaux des quatre grands Lacs, dont nous avons parlé, & qui sont de petites Mers douces. Ces eaux venant à se precipiter par le plus grand & le plus affreux saut, qui soit dans le Monde, les poissons qui prennent plaisir à y venir frayer, y demeurent; parce qu'ils ne peuvent remonter au dessus de cette Cataracte.

Pendant que j'étois à ma Mission du Fort de Frontenac, je fus voir le Saut d'une Riviere du Nord, qui se décharge dans un grand Bassin du Lac *Ontario* capable de contenir plus de cent Navires de guerre en sûreté. Etant là, j'apris aux Sauvages à prendre des poissons à la main. J'abbattois des arbres au Printems près de ce Saut, & je les faisois tomber, afin de m'y pouvoir coucher sans me mouiller. Ensuite je mettois la moitié du bras à l'eau. J'y trouvois une quantité prodigieuse de poissons de différentes especes. Je les empoignois par les ouïes après les avoir flatté de la main, & quand j'en avois pris à plusieurs fois cinquante ou soixante, je m'en allois me chauffer, & me delasser, pour retourner ensuite à la pêche. Je les jettois dans un Sac, qu'un Sauvage re-

tenoit à la main, & j'en nourriſſois plus de cinquante familles Iroquoiſes de *Gannéouſſe*, que j'avois attirées avec le Sieur de la Sale, pour y cultiver du blé d'Inde, & pour inſtruire leurs enfans dans la Religion Chrétienne au Fort de Frontenac.

La plus conſiderable pêche des Sauvages eſt celle des Anguilles qui ſont fort groſſes, des ſaumons, des Truites ſaumonnées & des poiſſons blancs. La pêche des Iroquois Agniez, qui ſont voiſins de la Nouvelle Jorck, conſiſte ſouvent en grenouilles, qu'ils prennent en abondance, & qu'ils mettent toutes entieres dans leurs chaudieres, ſans les écorcher, pour aſſaiſonner leur ſagamité. Les Truites ſaumonnées ſe prennent en pluſieurs autres endroits des Rivieres, qui ſe déchargent dans le Lac de Frontenac. On en trouve en ſi grande quantité, qu'on les tue à coups de bâton.

Ils prennent les Anguilles pendant la nuit, lorſqu'il fait calme. Ces poiſſons deſcendent en fort grande quantité le long du Fleuve Saint Laurent. Les Sauvages mettent une grande écorce de boulleau avec de la terre ſur le bout d'un pieu; après quoi, ils allument une eſpece de flambeau, qui fait un feu fort clair. Enſuite un homme ou deux entrent dans un Canot avec un harpon poſé entre les deux pointes d'une petite fourche. Lorſqu'ils voient les Anguilles à la lueur du feu, ils en harponnent une quantité prodigieuſe, parce que les grands Marſoins blancs, qui les pourſuivent, les chaſſent, & les font venir vers les bords du Fleuve, où ces grands Marſoins ne les peuvent

aprocher. Ils prennent les Saumons avec les harpons, & les poiſſons blancs avec des filets.

Les Nations du Sud, qui habitent ſur le Fleuve Miſſiſſipi ſont ſi ſubtils, & ont les yeux ſi vifs & ſi perçans, que quoi que les poiſſons paſſent fort vite dans l'eau, ils ne laiſſent pas de les tuer à coups de dards qu'ils font entrer fort ſouvent dans l'eau, en les décochant avec leur Arc. De plus, ils ont de longues perches fort pointuës, qu'ils dardent avec beaucoup d'adreſſe. Ils tuent ainſi de grands Eturgeons, & des Truites qui ſont à ſept ou huit braſſes dans l'eau.

XXVII. Avant que les Européens fuſſent dans l'Amerique Septentrionale, les Sauvages du Nord & du Sud ſe ſervoient, & ſe ſervent encore aujourd'hui, de pots de terre ſur tout ceux, qui n'ont point de commerce avec les Européens pour tirer d'eux des chaudieres, & autres outils de ménage. Faute de haches & de couteaux, ils ſe ſervent de pierres aigues, qu'ils attachent avec des aiguillettes de cuir dans un bâton fendu. Au lieu d'aleines, ils ont un certain os fort aigu qui eſt au deſſus du talon des Elans.

Pour faire du feu ils ont un triangle de bois de cedre d'un pied & demi, dans lequel ils font quelque trous ou foſſetes à demi creuſées. Ils prennent enſuite une baguette, ou petit bâton d'un bois dur. Ils le frottent entre les deux mains le plus fort ſur le plus foible dans le trou qui eſt commencé dans le bois de Cedre. Ils font tomber par cette frixion une eſpéce de poudre ou de farine qui ſe convertit en feu. Ils verſent enſuite cette poudre blanche dans un peloton d'herbe

sechées en Automne, & frottant tout cela ensemble, en soufflant sur cette poudre, qui est dans le peloton, le feu s'allume en un moment.

Quand ils veulent faire des plats de bois, des écuelles, ou des cueillers, ils accommodent le bois avec leurs haches de pierre. Ils le creusent avec des charbons de feu, & les raclent ensuite avec des dents de Castor pour les polir.

Les Nations du Nord se servent de raquettes pour marcher sur la neige. Les Sauvages les font avec des aiguillettes de peau larges comme de petits rubans, d'une maniere plus jolie que nos raquettes de jeu de Paume. Ces raquettes n'ont point de manches comme celles des tripots. Mais elles sont plus longues & plus larges. Ils laissent dans le milieu une fente de la largeur des doigts des pieds, afin d'être plus libres à marcher avec leurs souliers à la Sauvage. Ils font plus de chemin avec ces raquettes, que s'ils marchoient à l'ordinaire. Sans ces machines ils enfonceroient dans les neiges, qui sont de la hauteur de sept ou huit pieds, & quelquefois davantage pendant l'hiver. Il y en a même en certains endroits aussi haut que les plus hautes maisons de l'Europe, parce qu'elles sont poussées dans des recoins par le vent qui les y chasse.

Les Sauvages, qui sont voisins des Européens, ont à present des fusils, des haches, des chaudiéres, des alênes, des couteaux, des batte-feux, & d'autres instrumens comme nous.

Pour semer du blé d'Inde ils font des pioches de bois, mais c'est faute de pioches de

fer. Ils ont des gourdes ou callebaſſes, dans leſquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de chats ſauvages, & de Tourneſol. Il n'y a point d'homme, qui n'ait un petit Sac de peau, pour mettre ſon Calumet & ſon Tabac. Les femmes Sauvages font des Sacs d'écorce de Tillots, ou de joncs, pour mettre leur blé d'Inde. Elles font auſſi du fil d'Orties, décorce de Tillot, & de certaines racines dont je ne ſai pas le nom. Pour coudre leurs ſouliers à la Sauvage, ils ne ſe ſervent que d'aiguillettes fort minces. Elles font auſſi des nattes de joncs pour ſe coucher, & quand elles n'en ont point, elles ſe ſervent d'écorces d'Arbres. Elles emmaillotent leurs enfans comme les femmes d'Europe, avec cette différence pourtant, qu'elles ſe ſervent de bandes de peaux larges, & d'une eſpéce de coton, pour empêcher qu'ils ne s'échauffent trop dans leur maillot.

Elles les attachent ſur une planche après les avoir emmaillotez, & cela avec une ceinture de peau paſſée. Enſuite elles attachent cette planche à une branche d'arbre, où à quelque endroit de leurs Cabannes, de ſorte que ces petits ne ſont pas couchez. Ils ſont tout droits, la tête en haut, & les pieds en bas. Et afin que l'urine ne leur faſſe du tort, elles mettent une écorce de boullean en lieu commode pour cela, afin que coulant comme dans une goutiere, elle ne touche point au corps des enfans. Ces femmes en ont un ſi grand ſoin, qu'elles ne s'approchent du tout point de leurs maris, & elles évitent même leur commerce, juſqu'à ce que leurs enfans aient atteint l'âge

de trois ou quatre ans, & qu'ils ſe puiſſent nourrir comme les autres. Parmi les femmes de l'Europe on en uſe d'une autre maniere, parce qu'il eſt aiſé de ſupléer au défaut des meres, par le moyen du lait de Vaches, ou d'autres animaux domeſtiques. Mais parmi les femmes Sauvages on ne nourrit point de ces animaux. Elles fuient donc le commerce des hommes, pendant qu'elles ſont nourrices, car ſi elles devenoient enceintes, leurs enfans periroient indubitablement: puiſqu'à cinq ou ſix mois, par exemple, les enfans ne pourroient manger de viande boucannée. Cela les oblige d'en uſer comme elles font, afin de mettre leurs enfans en état de ſubſiſter comme les autres, après qu'elles les ont allaitez tout le tems neceſſaire.

Les Sauvages, qui ont commerce avec les Européens, commencent à ſe ſervir de cremailleres. Mais pour les Peuples, qui ne connoiſſent point les Européens, ils ſe ſervent de branches d'arbres pour pendre leurs pots de terre au deſſus du feu, afin d'y faire cuire leur viande.

XXVIII. Les Sauvages enſeveliſſent leurs morts avec toute la magnificence, dont ils ſe peuvent aviſer, ſur tout ceux de leur parenté, & les Capitaines ou Chefs de leurs tributs. Ils les ornent de leurs plus beaux atours, leur peignent le viſage & le corps de toutes ſortes de couleurs, & les poſent dans un cercueil fait d'écorce d'arbre, dont ils poliſſent fort proprement la ſuperficie avec des pierres ponces fort legeres. Enſuite ils accommodent le lieu, où ils les veulent enterrer, en maniere de Mauſolée. Ils l'en-

tourent de pieux ou de paliſſades, qui ont douze ou treize pieds de hauteur. Ils y élevent le tombeau à ſept ou huit pieds de haut.

Ces Mauſolées ſont ordinairement placez ſur l'endroit le plus éminent de leurs bourgades. Les Sauvages envoient tous les ans des Ambaſſadeurs chez leurs voiſins pour ſolemniſer la fête des morts. Tous les Peuples de l'Amerique Septentrionale n'épargnent rien pour l'honneur de leurs parens & amis decédez, qu'ils vont pleurer. Ils font des preſens conſiderables parmi eux, de ceintures de porcelaines, de Calumets faits de pierres les plus précieuſes qu'ils peuvent trouver: en un mot, de ce qu'ils eſtiment le plus. Ils les donnent aux parens du défunt, pour eſſuyer leurs larmes. Ils les meinent aux Mauſolées en marmotant une eſpece de prieres, qu'ils accompagnent de larmes & de ſanglots en preſence des os de ceux, dont ils honorent la memoire. Ils ont des cerémonies particulieres pour les enfans de leurs amis défunt. * Quand ils les veulent enterrer, ils mettent leurs corps dans une couverture ou peau paſſée & bien blanche, en preſence de leurs parens. Elle eſt peinte de pluſieurs couleurs. Enſuite ils les portent, ou les mettent ſur une eſpéce de traineau, pour les aller enſevelir: mais au lieu de faire des preſens aux parens des enfans morts, comme ils en font aux Adultes, ils en reçoivent eux-mêmes pour eſſuyer les larmes qu'ils verſent en abondance en preſen-

* La Planche cy-jointe repreſente la maniere dont quelques peuples de l'Amerique Septentrionale enſevelliſſent leurs Chefs.

fence des parens. Les Sauvages ont auſſi la coutume de mettre dans le cercueil des Adultes ce qu'ils poſſedent de plus precieux, des ſouliers de peaux paſſées, garnis de porc-épic rouge & noir, un batte-feu, une hache, des colliers de porcelaine, un Calumet, une chaudiere, & un pot de terre plein de ſagamité ou bouillie de blé d'Inde avec de la viande graſſe. Si c'eſt un homme, ils y ajoutent un fuſil, de la poudre & des balles. Pour ceux qui n'ont point d'armes à feu, ils ſe contentent de poſer auprès du cercueil un Arc, & des fléches: afin, diſent ces pauvres aveugles, que quand ils ſeront au Païs des Ames & des morts, ils puiſſent ſe ſervir de ces Armes pour la Chaſſe.

Il m'arriva une affaire ſur ce ſujet, pendant que j'étois parmi les *Iſſati* & les *Nadoueſſans*. Il mourut un Sauvage, qui avoit été mordu d'un ſerpent ſonnette. Je ne pus lui donner aſſez-tôt d'un remede infaillible, que j'avois toujours avec moi, ſavoir de l'Orvietan en poudre. Lorſque cet accident arrivoit à quelqu'un en ma preſence, je faiſois d'abord quelques ſcarifications ſur la morſure, & j'y jettois un peu de cette poudre. Enſuite j'en faiſois avaler à celui, qui avoit été mordu, pour empêcher que le venin ne gagnât le cœur. Un jour ces Barbares admiroient que j'euſſe gueri un de leurs guerriers, qui avoit été bleſſé d'un de ces Serpens. Ils me diſoient *Eſprit*, (car c'eſt ainſi, qu'ils appellent ordinairement les Européens,) *nous t'avons cherché à la chaſſe aux lieux ou tu étois avec les deux autres Eſprits, qui t'accompagnent. Mais nous avons eté ſi malheureux, que nous n'a-*

n'avons pû te rencontrer. Ne nous quitte plus déformais. Nous aurons soin de toi. Si tu eusses été auprès de nous, notre guerrier, que tu vois mort seroit encore en état de te faire des festins. Il savoit très bien le métier de surprendre & de tuer nos ennemis. Il nourrissoit ses dix femmes par le moien de la chasse. Si tu eusses été avec nous, tu l'eusses empêché de mourir. Tu l'aurois pu faire aisément, puisque tu as sauvé la vie à plusieurs de nos parens. Tu n'aurois pas manqué de rendre cet important service à celui que nous pleurons ici.

J'admirois comment ces Sauvages avoient proprement accommodé ce Mort. Ils l'avoient posé sur des nattes fort jolies, & l'avoient mis en posture de Guerrier, muni d'un Arc & de fléches. Ils avoient peint son corps de plusieurs couleurs. On eut dit, à le voir, qu'il étoit encore en vie. Ils me dirent, qu'il falloit, que je lui donnasse du Tabac de la Martinique, dont j'avois encore quelque peu, pour faire fumer le défunt. Cela me fournit l'occasion de leur répondre, que les morts ne fument, ni ne mangent au Païs des Ames, & que les hommes n'ont plus affaire d'Arcs ni de fléches, parce que dans le Païs où vont les ames, on ne va plus à la chasse: que s'ils vouloient reconnoître le grand Capitaine, qui est le maître du Ciel & de la terre, ils seroient déformais tellement rassasiez de le voir, qu'ils ne penseroient à la chasse, non plus qu'au boire & au manger, parce que les Ames n'en ont plus besoin. Ces Sauvages ne comprenoient que fort grossierement ce que je leur disois. Je leur présentai ensuite deux brasses de notre Tabac noir. Ils l'aiment

ment paſſionnément. Le leur n'eſt pas ſi bien préparé, ni ſi fort que celui de la Martinique, dont je leur fis préſent. Je leur fis comprendre, que je le leur donnois pour fumer, & non pas au Mort, parce qu'il n'en avoit que faire. Quelques-uns des Sauvages, qui étoient preſens, écoutoient fort attentivement & fort ſerieuſement ce que je leur diſois de l'autre vie, & paroiſſoient fort aiſes de m'entendre. Les autres diſoient en leur langage, *Tepatoui*, c'eſt-à-dire, voilà qui eſt bien. Cependant ils ne laiſſoient pas de fumer à bon compte, ſans ſe mettre en peine davantage de profiter de mon diſcours.

Je remarquois que les larmes, qu'ils verſoient pour le défunt, & que les cerémonies, qu'ils pratiquoient à ſon égard, comme de le frotter d'huile d'Ours, & choſes ſemblables, étoient l'effet de la coutume, & d'une vieille routine, à quoi ils ſont accoutumez par des traditions, qui ſemblent tenir quelque choſe du Judaïſme. Je ne deſeſpere pas abſolument du ſalut de ces Barbares, & je crois même qu'enfin Dieu ſuſcitera des moyens pour les éclairer des Lumieres du Saint Evangile.

XXIX. Ces Barbares ſont plus ſuperſtitieux les uns que les autres. Les Vieillards ſur tout, & les femmes ſoutiennent avec une étrange opiniâtreté les traditions de leurs Ancêtres. Quand je leur diſois, qu'ils n'avoient point d'eſprit de croire tant de réveries, & qu'ils ne devoient point s'y attacher, ils me diſoient, quel âge as-tu? Tu ne parois avoir que trente cinq ou quarante ans, & tu prétens ſavoir mieux les choſes que nos

Vieil-

Vieillards ? Va, tu ne ſais ce que tu dis. T
peux bien ſavoir ce qui ſe paſſe dans ton Païs
ajoutoient-ils, parce que les Anciens te l'on
dit : mais tu ne peux pas ſavoir ce qui s'e
paſſé dans le notre, avant que les Eſprits
c'eſt-à-dire les Européens, y fuſſent venus

Il y de ces Sauvages, qui ſe moquent d
ce que leurs Anciens racontent : il y en a, qu
y ajoutent foi. J'ai déja raporté les ſentim
mens qu'ils ont de leur origine, & de l
gueriſon de leurs malades. Ils ont quelqu
idée de l'immortalité de l'Ame. Ils diſen
qu'il y a vers l'Occident un Païs fort delic
cieux, où l'on fait bonne chaſſe, & où l'o
tue autant d'animaux qu'on veut. C'eſt là
diſent ils, que vont les Ames, & ils eſperen
de s'y revoir tous. Ils ajoutent que les Ame
des Chaudieres, des fuſils, des batte-feux, &
des autres armes, qu'ils mettent près des ſé
pulcres de leurs morts, s'en vont avec eu
pour ſervir comme ici à leur uſage dans l
Païs des Ames.

Une fille ſauvage étant morte, après avoi
été baptiſée, la mere voyant un de ſes eſcl
ves à l'article de la mort, diſoit, *ma fille e
toute ſeule au Païs des morts entre les Eur
péens, ſans parens & ſans amis. Il faut qu'el
ſeme du blé d'Inde, & des citrouilles. Bapti
mon eſclave, avant qu'il meure, afin qu'il ſe
ve ma fille au Païs où vont les Ames des E
ropéens après leur mort.*

Une autre étant à l'extrêmité crioit : *
ne veux point être baptiſée, car les Sauvage
qui meurent Chrétiens, ſont brulez par les E
ropéens dans le Païs des Ames.* Quelques Sau
vages diſoient, que nous les baptiſions pou
l

les rendres nos eſclaves dans l'autre monde. D'autres me demandoient, s'ils y avoit bonne chaſſe au Païs où je voulois que leurs morts allaſſent, après avoir été baptiſez. Quand on leur répond, qu'on n'y boit ni ne mange, *je ne veux donc pas y aller*, diſent-ils, *parce que je veux manger*. Si on ajoute, qu'ils n'auront pas beſoin de ſe nourrir, ils mettent la main ſur la bouche par admiration, & diſent, *tu eſt un grand menteur. Eſt-ce qu'on peut vivre ſans manger ?*

Un de ces Sauvages me racontoit qu'un de leurs Vieillards étant mort, trouva des Européens au Païs des Ames, qui le careſſerent, & lui firent fort bonne chere. Enſuite il alla au lieu où ſont les Sauvages, qui le reçurent auſſi très-bien. Il y avoit tous les jours des feſtins, auſquels les Européens étoient fort ſouvent invitez, parce que là il n'y a jamais de guerres, ni de querelles. Après que ce Vieillard eut admiré tous ces Païs, il revint, & raconta toutes ſes avantures à ceux de ſa Nation. Nous demandames au Sauvage, s'il croioit cela. Il répondit que non: que leurs Anciens le diſoient: mais que peut-être ils mentoient.

Ces Peuples admettent quelque ſorte de génie en toutes choſes. Ils croient un Maître de la vie: mais ils en font diverſes applications. Quelques-uns ont un corbeau décharné, qu'ils portent toujours avec eux, & qu'ils diſent être le maître de leur vie. D'autres ont un hibou, & d'autres enfin un os, un coquillage de mer, & autres choſes ſemblables. Quand il entendent crier un Hibou, ils tremblent & en tirent un mauvais augure. Ils ont beaucoup de creance pour

les

les ſonges. Ils ne donnent pas les os des Cas
tors, ni des Loutres à leurs chiens. Je leu
en ai demandé la raiſon. Ils m'ont répondu
qu'il y avoit un *Otkon* ou Eſprit dans le
bois, qui le diroit aux Caſtors & aux Lou
tres, & qu'après cela ils n'en prendroien
plus. Je leur demandai ce que c'étoit que ce
Eſprit. Ils me répondirent que c'étoit une
femme qui ſavoit tout, & qui étoit la mai
treſſe de la chaſſe.

Pendant que j'étois en Miſſion au Fort de
Frontenac, une Sauvageſſe s'étoit empoi
ſonnée dans les bois par accident. Les Chaſ
ſeurs la rapporterent dans ſa Cabanne, & j
la fus voir après qu'elle fut morte. Je le
entendis cauſer auprès du corps mort. Ils di
ſoient, qu'ils avoient vû ſur la neige les tra
ces d'un ſerpent qui étoit ſorti de la bouche
de cette femme, & faiſoient ce recit fort ſe
rieuſement. Pendant qu'ils raiſonoient ainſi
une vieille femme fort ſuperſtitieuſe dit
qu'elle avoit vû l'Eſprit, qui l'avoit tuée en
paſſant près d'elle.

Un garçon Sauvage d'environ dix & huit
ans s'étoit mis dans l'eſprit qu'il étoit fille.
Il prit ſi bien cette fantaiſie, qu'il agiſſoit en
toutes choſes ſur ce pied-là. Il s'habilloit
comme les filles, & faiſoit les mêmes ou
vrages qu'elles. Un vieux Sauvage, que nous
avions attiré dans le Fort, & qui étoit Chef
de ſon Village, me dit un jour, qu'*Onontio*
(c'eſt le nom qu'ils donnent au Gouver
neur général du Canada, & c'étoit le Comte
te de Frontenac en ce tems-là,) arriveroit
ce jour-là, à l'heure que le Soleil ſeroit en
un tel endroit, & cela arriva préciſement
comme

comme il l'avoit dit. Ce même Vieillard, qu'on appelloit *Gannecouſe Kaera*, c'eſt-à dire le Barbu, étoit le ſeul de tous les Sauvages, à qui j'ai vû de la Barbe. Ordinairement les Peuples de l'Amerique Septentrionale s'arrachent le poil, lorſqu'il eſt encore follet, & c'eſt pour cela qu'ils n'ont point de barbe. J'avouë que je ne ſavois que dire, lorſque je vis le Comte de Frontenac arrivé. Cet homme n'en avoit apris aucune nouvelle de perſonne. Il me dit ſeulement, lorſque je lui demandai, comment il l'avoit ſu, qu'il l'avoit apris d'un Jongleur, qui ſe mêloit de prédire l'avenir. Je crois cependant que leurs predictions ſont plûtôt l'effet du hazard, que d'aucun commerce qu'ils aient avec le Démon.

XXX. A l'égard de leur converſion, dont j'ai déja touché quelque choſe, on y trouve pluſieurs obſtacles : mais en général la difficulté vient de l'indifférence qu'ils ont pour toutes ſortes de choſes. Quand on leur parle de la Création du Monde, & des Myſteres de la Religion Chrétienne, ils diſent que nous avons raiſon, & ils aplaudiſſent en général à tout ce que nous leur diſons. Ils croiroient commettre un grand outrage, s'ils faiſoient paroître le moindre ſoupçon d'incredulité à l'égard de ce qu'on leur propoſe : mais après avoir aprouvé tous les diſcours qu'on leur fait ſur ces matieres, ils prétendent que nous devons avoir de notre côté toute la déference poſſible pour les contes qu'il nous font touchant ce qui les regarde. Quand nous leur répondons, que ce qu'ils nous diſent n'eſt pas veritable, ils repliquent, qu'ils ont acquieſcé à tout ce que

nous

nous leur avons dit, que c'eſt manquer d'e
prit que d'interrompre & ſoutenir qu'o
avance des choſes fauſſes. *Tout ce que tu nou*
as apris, diſent-ils, *touchant ceux de ton Pay*
eſt comme tu l'as dit: mais il n'en eſt pas de mêm
de nous, qui ſommes d'une autre Nation, qu
habitons les terres qui ſont au déçà du grand La
Le ſecond obſtacle à la converſion des Sau
vages vient de leur grande ſuperſtition, com
me nous l'avons déja dit.
Le troiſiéme vient de ce qu'ils ne ſont pa
ſedentaires. Pendant que j'étois au Fort d
Frontenac, le Pere Luc Buiſſet & moi fumé
occupez une grande partie de l'année à
prendre à pluſieurs enfans Sauvages nos priè
res ordinaires, & même à lire en Langu
Iroquoiſe. Leurs parens aſſiſtoient au ſerv
ce qui ſe faiſoient dans la Chapelle. Ils lie
voient les mains au Ciel, ſe mettoient à ge
noux, ſe frapoient la poitrine, & demeu
roient dans un grand reſpect en notre pré
ſence. Ils paroiſſoient même touchez de no
cérémonies: mais ils en en uſoient de la ſorte
parce qu'ils croyoient nous faire plaiſir, e
du reſte leur but étoit d'avoir quelques pre
ſens des Européens. Mais quand même il
auroient quelque deſſein à ſe convertir, ils
renonceroient bien tôt, parce qu'ils ne s'ar
rêtent dans leurs villages que pendant qu'i
faut ſemer ou recueillir le blé d'Inde; ce qu
dure peu. Tout le reſte de l'année ſe paſſe
à la guerre ou à la chaſſe. Alors ils emme
nent leurs familles avec eux, & ſont abſen
de cette maniere, pendant huit ou neuf mois
Leurs enfans, qui ont commencé à aprendre
quelque choſe, oublient alors tout ce qu'o
leur

leur avoit enſeigné, & reprennent leurs ſuperſtitions, & leurs manieres de vivre. D'ailleurs les Jongleurs & les vieux Sauvages ſuperſtitieux attachez, comme ils ſont, à leurs interêts, tachent de porter leurs gens à nous haïr, de peur qu'ils n'ajoutent foi à ce que nous leur enſeignons.

Les Marchands, qui traitent ordinairement avec les Sauvages dans le deſſein de profiter de leur trafic, ſont ſouvent cauſe du peu de progrès qu'on fait dans la converſion de ces Peuples: parce que ne penſant qu'à tromper pour devenir riches en peu de tems, il n'y a point de ſtratagêmes, qu'ils n'employent pour avoir les pelleteries des Sauvages à bon prix. On les voit ſe ſervir de menſonges & de fraudes, pour debiter leurs effets, & pour y gagner au double, s'ils peuvent. Cela ſans doute eſt capable d'éloigner l'eſprit des Sauvages d'une Religion, qu'ils voyent accompagnée de tant de fourberies & d'artifices par ceux qui en font profeſſion.

On peut dire auſſi qu'il y a queſques Miſſionaires, qui ſont cauſe en partie du peu de progrès, que la predication de l'Evangile fait parmi ces Barbares. Il eſt difficile d'aprendre leurs Langues, parce qu'elles ſont fort différentes les unes des autres, & qu'elles n'ont point de raport entr'elles. Il faut donc bien du tems pour leur inſinuer nos Myſteres, & à moins que le Saint Eſprit n'agiſſe extraordinairement pour leur converſion, il y a peu de fruit à eſperer des Miſſions. D'ailleurs les différentes methodes, dont on ſe ſert pour les inſtruire, contribue beaucoup à retarder leur converſion. Les uns veulent commercer par la par-

partie animale, les autres par la ſpirituelle. Chacun abonde en ſon ſens, & croit ſa méthode la plus aſſurée. Afin donc de réüſſir parmi ces peuples, il faudroit de l'uniformité dans la maniere de les enſeigner: ſans cela ils ne ſavent à quoi s'en tenir, ce qui ſans doute les retient dans leur ignorance & dans leur aveuglement.

Je mets bien de la différence entre le zele & les travaux infatigables des Miſſionaires, & les prétendus ſuccès que l'on croit avoir eu dans les converſions, & dont on ſe vante dans le monde. Ceux qui ſont abſolument dégagez des biens temporels, & qui ont été en Miſſion parmi les Peuples de l'Amerique Meridionale, ont fait ſans doute de grands progrès dans ce païs là. On y voit quarante ou cinquante Provinces de notre ordre, où l'Evangile eſt annoncé, après y avoir détruit l'idolatrie & les ſuperſtitions qui y regnoient. Mais il faut avoüer, que ceux qui ont travaillé dans l'Amerique Septentrionale n'ont pas fait les mêmes progrès. Ils ſe ſont apliquez à humaniſer ces Peuples Barbares, & à les rendre ſuſceptibles de quelque police. Ils ont pourtant arrêté autant qu'ils ont pu leur brutalité. Ils ont même taché de les deſabuſer de leurs anciennes ſuperſtitions: Cependant il faut avoüer, qu'ils n'ont fait que très peu de progrès. Par je ne ſai quelle fatalité, ces Nations Barbares ſont encore très-Sauvages, & attachées à leurs vices abominables; ſans y trouver des ſentimens d'humanité, ſur tout parmi les Iroquois où j'ai démeuré aſſez long-tems.

Ces peuples ſont ce qu'ils étoient il y a quarante ans & plus; bien qu'on ait publié plu-

sieurs Livres, qui traitent des grandes conversions, qui se sont faites, dit-on, parmi les Iroquois & les Hurons. On assuroit en ce tems-là, que ces Barbares avoient bâti autant d'Eglises & de Chapelles, qu'ils en avoient détruit auparavant, &c. Cependant l'experience fait voir encore que ces Peuples sont les mêmes qu'ils ont été de tout tems, fiers, & cruels, & sur tout ennemis de l'esprit du Christianisme. Je ne pretens pas nier ici, que les Missionaires n'ayent rempli fidelement les devoirs de leur Ministere. Je veux croire, que rien n'a manqué à l'instruction des Sauvages, soit du côté du zéle, soit du côté de l'assiduité. Mais enfin la semence de la Parole est tombée dans une terre ingrate & stérile. Quoi qu'il en soit, c'est toujours beaucoup, que l'on baptise des enfans, & quelques Adultes moribonds qui paroissent le souhaiter. C'est là, ce semble, un gain sûr pour l'éternité: mais pour ceux qui sont en santé, le nombre des convertis est fort peu considerable. Celui de ceux qui persèverent dans la Religion Chrétienne est encore beaucoup plus petit, sur tout si l'on a égard aux travaux d'un grand nombre d'Ouvriers, qui s'employent aux Missions depuis soixante ou quatre-vingt ans. Mais enfin les soins du Missionaire seroient heureusement recompensez, s'il avoit la gloire de convertir & de sauver une seule Ame.

La fonction la plus assurée des Missionaires consiste à administrer les Sacremens à ceux qui vont en traite parmi les Sauvages. Aussi est-il vrai de dire, que dès que les pelleteries & les Castors commencent à manquer par-

mi les Sauvages, les Européens s'en retirent & ne se trouvent point parmi eux. C'est reproche que les Sauvages firent un jour en présence de M. le Comte de Frontenac, en plein Conseil aux *trois Rivieres* en Canada quelques Missionaires. *Tout le tems, que nous avons eu des Castors, & des pelleteries*, dit un Capitaine Sauvage, *celui qui nous faisoit prier étoit avec nous. Il instruisoit nos enfans & leur aprenoit le Catéchisme. Il étoit inséparable de nous, & assistoit quelquefois à nos festins. Mais quand nos marchandises ont été épuisées, il a cru qu'il étoit inutile parmi nous.*

Aussi est-il vrai de dire, que la plûpart des Missions qu'on avoit établies depuis quarante ans ont cessé & ne subsistent plus aujourd'hui. Témoins celles de la grande Baye du Fleuve St. Laurent, de Ristigouche, de Nipisigui, de Miskou, Cap-Breton, Port-royal, de la Riviere du Loup, du Cap de la Magdelaine, des trois Rivieres, & plusieurs autres qui étoient établies chez les *Hurons* au haut de ce Fleuve. Ceux qui étoient Missionaires en ces quartiers-là ont trouvé bon de les quitter, & d'abandonner même Tadoussac pour s'établir à *Chigoutimi*.

Si Dieu me conserve la santé & la vie, je pourrai bien faire connoître quelques autres obstacles à la propagation de l'Evangile parmi les Sauvages de l'Amerique. Je dirai seulement ici, que quand on veut s'employer uniquement aux fonctions de ce penible Ministere il faut fouler aux pieds les richesses, & se contenter d'une subsistance mediocre, selon que l'Apôtre nous ordonne de mépriser les biens de la terre.

XXX.

XXXI. Les Sauvages se soucient fort peu des civilitez de notre Europe. Ils se mettent même à rire, quand ils voyent nos gens occupez à s'en faire l'un à l'autre. Lors qu'ils arrivent à quelque lieu, ils ne saluent presque jamais ceux qui y sont. Ils demeurent accroupis, & ne regardent personne. Ils entrent par fois dans la premiere Cabanne qu'ils trouvent, sans dire un mot. Ils prennent place où ils peuvent, & allument ensuite leur pipe ou leur Calumet. Ils fument sans rien dire, & s'en vont de même. Lors qu'ils entrent dans nos maisons bâties & meublées à l'Européenne, ils prennent la premiere place. S'il y a une chaise au milieu du foyer, ils s'en saisissent, & ne le levent pour qui que ce soit. Ils font autant de cas de leurs personnes, que du plus grand & du premier homme du monde.

Dans les terres du Nord les hommes & les femmes Sauvages ne cachent que ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Tout le reste de leur corps est nud. Les Sauvages du Sud sont absolument nuds, sans en avoir aucune honte. Ils lachent des vens devant tout le monde, sans aucun scrupule, & sans se soucier de personne. Ils traitent leurs Anciens avec beaucoup d'incivilité, lorsqu'ils sont hors du Conseil. Leurs discours ordinaires, tant des hommes que des femmes mêmes; ne sont que des saletez perpetuelles.

Pour le commerce que les hommes ont avec les femmes, ils s'en cachent ordinairement. Cependant ils prennent par fois si peu de précautions à cet égard, qu'ils y sont souvent surpris. D'ailleurs les Sauvages n'observent aucune des régles de cette honnêteté

naturelle, que l'on voit en uſage parmi les Eu
ropéens entre les perſonnes des deux Sexe
On ne leur voit pratiquer aucune des careſſe
ni des manieres d'agir, qui ſont ordinaire
parmi les perſonnes de l'Europe. Tout s'
paſſe groſſierement & avec brutalité.

Ils ne lavent jamais leurs plats de bois o
d'écorce, leurs écuelles, ni leurs cueilliere
Quand les femmes ont nettoyé leurs peti
enfans avec les mains, elles les eſſuyent fo
ſuperficiellement à un morceau d'écorce
après quoi elles touchent ſans façon la via
de qu'elles mangent. Cela m'a fait ſouve
de la peine, juſqu'à m'empêcher de mang
avec ces gens dans la Cabanne, où l'on m'
voit invité. Ils ne ſe lavent preſque jama
les mains ni le viſage. Les enfans reſpecte
fort peu leurs Peres & Meres. Il leur ar
ve même ſouvent de les battre, ſans qu'c
les en chatie, parce que, diſent-ils, les cou
les rendent timides, & les empêchent d'êt
bons ſoldats. Ils mangent quelquefois en r
niflant & en ſoufflant comme des bêtes.
tôt que les hommes ſont entrez dans une C
bane, ils ſe mettent à fumer. S'ils trouve
un pot couvert ils ne font point de diffic
té de le découvrir pour voir ce qui eſt dedan
Ils mangent dans le plat où leurs chiens o
mangé, ſans le nettoyer. Lors qu'ils ma
gent de la viande graſſe, ils frottent leu
mains à leurs viſages & à leurs cheveux po
des nettoyer. Ils lâchent des vents par la bo
che à tous momens.

Ceux qui ont troqué des chemiſes, av
les Européens ne les lavent jamais. Ils l
laiſſent ordinairement pourrir ſur leur d

Ils coupent rarement leurs ongles. Ils ne lavent presque jamais la viande qu'ils veulent cuire. Leurs Cabannes dans le Nord sont ordinairement fort sales. Je fus surpris un jour de voir une fort vieille femme, qui mordoit les cheveux d'un enfant, & qui en mangeoit les poux. Les femmes n'ont point de honte de lacher leur eau devant tout le monde : mais au reste elles feroient une lieuë de chemin dans les bois, pour décharger leur ventre, plûtôt que de s'exposer à la vûë du monde. Quand les enfans ont pissé sur leurs couvertures, elles jettent leur urine avec les mains. On voit souvent ces peuples manger couchez comme les chiens. En un mot ils ne se gênent en rien du monde, & agissent en tout fort brutalement.

Avec tout cela on ne laisse pas de trouver parmi eux plusieurs choses honnêtes & bien séantes. Lorsque quelqu'un entre dans leurs Cabannes, pendant qu'ils magent, ils lui presentent ordinairement leurs plats plein de viande, & on leur fait un fort grand plaisir, quand on mange tout ce qu'ils donnent. Ils aimeroient mieux être deux jours sans vivres, que de laisser sortir sans presenter de bon cœur tout ce qu'ils ont. Si par hazard les portions sont distribuées, lorsqu'on arrive, la femme qui fait cette distribution, trouve le moyen d'accommoder les choses de telle maniere, qu'elle en donne à ceux, qui surviennent. Quelques Sauvages nous presenoient les nattes les plus propres, & la plus bele place de la Cabanne, quand nous leur rendions visite. Ceux qui ont frequenté parmi les

Européens, nous saluent, quand ils nous rencontrent. C'est aussi la coutume de ces Peuples, quand ils ont reçu quelque present d'en renvoier chez ceux, qui le leur ont fait.

Encore qu'ils en usent fort incivilement à l'égard de leurs Anciens, ils ont pourtant beaucoup de respect & de deference pour leurs Conseils. Ils les suivent exactement & avouent, que leurs Vieillards ont plus d'experience, & savent mieux les affaires qu'eux. Si un Ancien avoit dit à un jeune homme, en presence des autres, par maniere de reproche, *tu n'as point d'esprit*, le jeune homme iroit s'empoisonner à l'heure même, tant ils sont sensibles & delicats. Dans les assemblées, qui se font pour deliberer des affaires, les jeunes gens n'oseroient se donner la liberté de parler, à moins qu'ils ne soient interrogez.

Dans leurs festins ils distinguent souvent les plus considerables d'avec les autres. Ils leur donnent la tête entiere de la bête qu'on a tuée, ou la plus considerable portion de celle qui est preparé. Jamais ils ne mangent dans un même plat, à moins qu'ils ne soient en guerre, parce qu'alors ils ne gardent pas tant de mesures. Ils se font des presens les uns aux autres, & se traitent aussi reciproquement. Ils ont encore une grande déference pour les Vieillards, en ce qu'ils leur laissent tout le gouvernement des affaires, parce que cela passe pour honorable parmi eux.

J'ai connu un Sauvage, qui s'appelloit *Garagontié*, c'est à dire le *Soleil qui marche*. Il haranguoit un jour devant Monsieur le Comte de Frontenac, & à toutes les fois qu'il recommençoit un nouveau discours, il

otoit

otoit ſon bonnet, & prononçoit ſa harangue en Orateur. Un autre Capitaine des *Hoiogoins* voiant une petite fille, qu'il avoit donnée au Comte de Frontenac pour être inſtruite, lui dit fort civilement, *Onnontio*, (c'eſt ainſi qu'ils appellent le Gouverneur du Canada, & ce mot ſignifie une belle montagne.) *Tu es le maître de cette fille. Fais en ſorte qu'elle apprenne à bien lire, & à bien écrire. Quand elle ſera plus grande, tu me la rendras, ou tu la prendras pour ta femme.* Ce qui fait voir, qu'ils s'eſtiment autant que les plus grands perſonnages du monde.

J'ai connu particulierement un Iroquois, qui s'appelloit *Atreouati*, c'eſt-à-dire: la *grand' geule.* Cet homme mangeoit comme les Européens. Il lavoit ſes mains dans un baſſin avec le Gouverneur. Il ſe mettoit à table le dernier, déplioit ſa ſerviete fort proprement, & mangeoit avec la fourchette. En un mot il faiſoit comme nous. Mais ſouvent il le faiſoit par malice, ou par ſingerie, pour avoir quelque preſent du Gouverneur. Cet homme étoit extrémement fin & ruſé. Le Comte de Frontenac avoit cette complaiſance pour les Sauvages qu'il vouloit ménager; parce qu'il ſavoit que les Iroquois ſont les plus redoutables ennemis que les François puiſſent avoir dans toute l'Amerique Septentrionale.

XXXII. Généralement parlant, tous les Sauvages des Nations, que j'ai frequentées dans l'Amerique Septentrionale, ont une extrême indifférence pour toutes choſes. Ils regardent tout comme fort au deſſous d'eux, & quand ils auroient cent mille écus, ou choſe

qu'ils eſtimeroient autant, ils la donneroient pour avoir ce qu'ils ſouhaitent, & s'en défairoient ſans peine. Je puis dire pourtant, que de toutes les Nations de l'Amerique, il n'y en a point de plus indifférente, que les *Iroquois*. Ils ſe croient les maîtres des autres Peuples, & ont été aſſez hardis, pour déclarer pluſieurs fois la guerre aux François, qui ſont en Canada. Ils en ſeroient même venus à bout autrefois, s'ils avoient connu leurs forces. Cependant leur indifférence pour toutes choſes ſoit pour la paix, ſoit pour la guerre, les a ſouvent portez à faire des paix fourrées avec les Canadiens. Au reſte ils ſont perſuadez, qu'à moins qu'on n'envoie de grands renforts de troupes à ces gens-là, ils les détruiront abſolument quand ils voudront, & ruineront le commerce qu'ils ont avec eux. Quelques efforts que l'on emploie contr'eux, jamais peut-être leurs ennemis ne les exterminеront, & ne pourront ſe dédommager des fraix, qu'il faudra faire pour cela. Il n'y a que des coups à gagner avec eux, & on a bien de la peine de ſe garentir de leurs trahiſons.

Ils ont une grande complaiſance pour tout ce qu'on leur dit, & font fort ſerieuſement en apparence tout ce qu'on les prie de faire. Quand nous leur diſions, *prie Dieu avec moi*, *mon frere*, ils le faiſoient d'abord, & répondoient mot à mot ſelon les prieres qu'on leur avoit apris dans leur langue. *Mets toi à genoux.* Ils s'y mettoient. *Ote ton bonnet*, ils l'otoient. *Tai toi*, ils ſe taiſoient. *Ne fume point*, ils ceſſoient auſſitôt. Si on leur diſoit: *écoute moi*, ils écoutoient fort tranquilement. Si on leur donnoit:

noit quelques Image, un Crucifix, ou des Chapelets, ils s'en servoient comme de bijoux pour s'orner, de même que si c'eût été de la raſſade ou de la porcelaine. Quand je leur disois : c'eſt demain le jour de Dimanche, ou de la priere, ils me repondoient, *Niaonâ, voila qui eſt bien.* Je leur disois quelque fois, promettez au grand Maître de la vie, de ne vous plus enyvrer, ils répondoient *Netbo, oui, je vous le promets.* Cependant dès qu'ils avoient de l'eau de vie, ou d'autres boiſſons fortes, qu'ils troquoient contre les François, ou les Anglois, avec leſquels ils font commerce de pelleteries, ils recommençoient tout de nouveau à s'enyvrer, comme si de rien n'étoit. Quand je leur demandois, s'ils croioient au grand Maître de la vie, du ciel & de la terre, ils diſpient qu'ouï. Cependant les femmes Sauvages, que quelque Miſſionaires ont baptiſées, & qui ſe ſont mariées enſuite en face d'Egliſe avec des François du Canada, quittent ſouvent leurs maris, & en prennent d'autres: diſant qu'elles ns ſont pas ſoumiſes aux Loix des Chrétiens, & qu'elles ne ſe marient qu'à deſſein de demeurer avec le Mari, qu'elles prennent, tout le tems qu'ils s'accorderont bien enſemble; qu'elles ont au reſte la liberté toute entiere de changer.

XXXIII. Avant que d'entrer dans le détail des Païs charmans, qui ſont au Nord & au Sud de l'Amerique Septentrionale, il eſt bon de dire deux mots des terres du Nord, afin qu'on puiſſe reconnoître par là, qu'il ſeroit fort aiſé, d'y établir de puiſſantes Colonies.

Il faut avouer, qu'il y a de vaſtes forêts à

défricher, depuis le Canada juſques aux terres de la Louïſianne, le long du Fleuve Miſſiſſipi. Ainſi on ſeroit obligé d'employer bien du tems à cette entrepriſe: mais on ſait que tous les nouveaux établiſſemens donnent de l'ouvrage.

On a tiré de grands avantages autrefois & on en tire encore aujourd'hui, de la pêche des poiſſons, dont on ſéchoit une partie parce qu'on en faiſoit un grand commerce dans les Païs chauds. Cela montoit au ſiécle paſſé à plus de mille ou douze cens Vaiſſeaux. Le grand Banc de Terre neuve, les bancs voiſins, les Iſles voiſines, le Cap Breton, l'Iſle perſée & l'Acadie ſont très-propres pour la pêche. Cette pêche étoit une mine intariſſable pour le Royaume, & qu'on n'auroit pû même lui oter, ſi on l'avoit ſoutenue par de bonnes Colonies. Pluſieurs Vaiſſeaux peuvent aller tous les ans à la pêche des Marſoins, des Baleines, & des Loups marins, dont on peut tirer pluſieurs barriques d'huile, propres aux Manufactures domeſtiques, & même en tranſporter une partie dans les Païs étrangers.

On ſait que la pêche, qui ſe fait ſur les Côtes du Canada, eſt la cauſe des premiers établiſſemens que l'on a fait dans ces endroits de l'Amerique. Il eſt vrai, que l'on n'a pas encore eu le tems, ni le moien de ſonder le Païs, pour reconnoître, s'il y a des Mines. Cependant on y a trouvé de l'étain, du plomb, du cuivre, & du fer en pluſieurs lieux, & on en découvrira ſans doute dans la ſuite, ſi on a le loiſir d'y penſer. D'ailleurs le Païs eſt fort propre à fournir le

bois

bois neceſſaires pour faire valoir les Mines qu'on y trouvera, à cauſe des grandes forêts qui y ſont. Il y a pluſieurs endroits où l'on trouve une eſpéce de marbre bâtard, & de grandes mines de charbon de terre, propres pour les forges, & l'on y a encore un certain plâtre qui reſſemble aſſez à de l'Albâtre.

Plus on avance dans le Païs, & plus on trouve de belles forêts pleines d'arbres gommeux, propres à faire le Goudron des Vaiſſeaux, des mats de navires, des Pins, des Cedres, & des Erables, propres à toutes ſortes d'ouvrages, & ſur tout à conſtruire des Vaiſſeaux. Pour ce qui eſt des Armées navales, qu'on y pourroit former, les Matelots pourroient y avoir de l'emploi en tout tems, & y trouver facilement les moiens d'y entretenir leurs familles. Ils ſe façonneroient même encore davantage à la Mer par le commerce & la navigation de l'Occident, parce qu'on y voiage beaucoup plus que dans l'Orient, & que le nombre des Vaiſſeaux y eſt plus grand.

Au commencement de l'établiſſement qu'on fit d'une Colonie dans le Canada, elle retiroit tous les ans cent mille écus de profit, ſans y comprendre le gain des particuliers. En 1687. cette ſomme avoit triplé & au delà en pelleteries, dont les Vaiſſeaux de retour étoient chargez. Et quoi qu'on les aille chercher beaucoup plus loin qu'au commencement, c'eſt pourtant un commerce qui ne tarira jamais, comme nous l'avons obſervé, par les grandes découvertes que nous avons faites.

Il eſt certain que les pelleteries, qu'on peut avoir dans le Nord, ſont capables de faire faire de très-grands profits. On y trouve des peaux d'Elans, ou d'Orignaux, comme on les appelle dans le Canada, des Ours, des Caſtors, des Loups-cerviers, des Renards noirs, qui ſont d'une beauté merveilleuſe, & qui ont valu autrefois cinq ou ſix cens frans, à cauſe de leur rareté, des Renards communs, des Loutres, des Martres, des Chats Sauvages, des Chevreuils, des Cerfs, des Porc-épics, des coqs d'Inde, qui ſont d'une groſſeur extraordinaire, des Outardes, & une infinité d'autres animaux, dont je ne ſai pas le nom.

On y pêche, comme je l'ai dit, des Eturgeons, des Saumons, des brochets, des carpes, des brêmes extremement grandes, des Anguilles, des poiſſons armez, des poiſſons dorez, des Achigans, des Barbues d'une grandeur prodigieuſe, & d'autres ſortes de poiſſons ſans nombre. On y trouve une infinité d'Alouetes de mer, qui ſont comme des pelotons de graiſſe. On y tue des Perdrix, des Canars de toutes ſortes, des Huards, qui imitent la voix humaine par leurs cris, & qui ſont d'une beauté & d'une diverſité de couleurs admirables, des Tourterelles, des Ramiers, des Grues, des Herons, des Cignes, des Outardes, & une fort grande abondance de toute ſorte d'autre gibier.

Le grand Fleuve de St. Laurent, dont j'ai fait mention pluſieurs fois, traverſe le Païs des Iroquois par le milieu, & y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent *Ontario*, c'eſt-à-dire, le beau Lac. Il a près de

de cent lieuës de longueur, & on peut juger par son grand circuit, des villes & des bourgades, que l'on y pourroit bâtir. Ces lieux aiant correspondance avec la Nouvelle Jorck, les personnes éclairées jugeront de quelle utilité seroit le commerce qu'on feroit dans ces établissemens. On doit remarquer, que le milieu de ce Fleuve est plus près de la Nouvelle Jorck, que de Quebec Capitale du Canada.

Le Fleuve de St. Laurent du côté du Sud à une branche, qui vient d'une Nation, qu'on appelle les *Nez* Percez, ou les *Outtaouäs*. Au Nord on trouve les *Algonquins*. A l'Est habitent les Loups près de la Nouvelle Jorck. Au Sud du même Fleuve est la nouvelle Angleterre, ou Boston. Au Sud-Oüest la Virginie. A l'Oüest les *Hurons*, appellez ainsi, parce qu'ils brulent leurs cheveux, & n'en laissent que sur la tête en forme de hure de Sanglier. Cette Nation a été presque toute détruite par les Iroquois.

La gande Baïe de *Hudson* a été découverte par le Sieur Desgroseliers Rochechouart, avec qui j'ai été souvent en Canot, pendant que j'ai demeuré dans le Canada. Cette Baïe est au Nord de la nouvelle France, & du Fleuve St. Laurent. Elle a plus de quatre cens lieuës d'étendue en tout sens. Par terre elle n'est pas fort éloignée de Quebec. Cependant on compte au moins huit cens lieuës depuis Quebec en décendant le Fleuve, pour s'y rendre par la Mer, & la navigation n'en est pas aisée. Le Sieur Desgroseliers fut un jour obligé de relacher, & n'y put aborder qu'à la seconde fois. Il est

même fort difficile d'y aborder, à cauſe des frimats preſque continuels qui y regnent.

Pendant que j'étois à Quebec, les Canadiens diſoient, que le Sr. Deſgroſeliers leur en faiſoit accroire, lors qu'il les aſſuroit, qu'on avoit de la peine à s'y rendre, à cauſe des glaces de ſept ou huit pieds d'épaiſſeur, qui y dérivent du Nord, avec des Arbres entiers & la terre même, qu'elles entrainent avec elles: qu'on y voit des Oiſeaux, qui y font leurs nids, & que ces glaces paroiſſent comme de petites Iſles. Je n'affirme pas, que les choſes ſoient tout à fait telles que je viens de les repreſenter. Mais ledit Sieur & d'autres m'ont aſſuré, qu'ils ont paſſé entre des glaces, qu'il faut traverſer l'eſpace de quatre cens lieuës: *qu'elles y ſont prodigieuſement grandes, ſouvent élévées les unes ſur les autres, pouſſées par les vens, & plus hautes que les Tours des grandes villes, ſouvent même eſcarpées comme des Rochers enfoncez dans la Mer. Ainſi on ne doit pas s'étonner, de ce que les Navigateurs nous diſent, que ſur ces bancs de glace ils y ont poſé des Forges où les Forgerons ont fait des Ancres, & d'autres gros ferremens pour leurs Vaiſſeaux.

† La Cour de France avoit ordonné aux Navigateurs du Canada, de chaſſer de la Baïe de Hudſon tous les Anglois. Mais ils en furent avertis, & ne manquerent pas de prevenir les Canadiens, en envoiant quatre gros Vaiſſeaux au ſecours des leurs.

Enfin pour ce qui eſt des terres du Nord, &

* Voiez la deſcription de ces glaces prodigieuſes dans les Tomes 2. & 4. de ce *Recueil de Voiages au Nord.*

† On trouvera, dans le tome 6. du *Recueil de Voiages au Nord*, une Relation nouvelle & curieuſe de cette Baïe.

& du Fleuve de Saint Laurent, on y trouve des Mines de fer, & d'acier capables de rendre quarante à cinquante pour cent de profit, quand on y voudra travailler. On en trouve de plomb, qui peuvent produire environ trente pour cent, & de cuivre, qui peuvent en donner dix-huit. Selon toutes les aparences on en pourroit découvrir d'or & d'argent, ſi on les cherchoit. On y avoit envoié des Mineurs pendant que j'y étois. Mais les François vont un peu vîte dans leurs entrepriſes. Ils veulent devenir riches en trop peu de tems, & ils ſe ſont rebutez, parce que ces Mines ne leur aportoient pas l'abondance tout d'un coup. Meſſieurs Genin, Pere & Fils, qu'on y avoit envoié, pour y faire travailler aux Mines, me dirent alors que la Compagnie ne leur donnant pas les apointemens, qu'on leur avoit promis, ils avoient pris la réſolution de s'en retourner chez eux à Paris. Que ſi les François, qui étoient alors en Canada, euſſent eu autant de flegme que d'autres Nations, ſelon que Mr. Genin le Pere me le dit en ce tems-là, ils y auroient indubitablement réüſſi.

Les terres du Fleuve de St. Laurent produiſent auſſi toutes ſortes d'herbages, & de ſemences. On y trouve les materiaux propres à bâtir des Vaiſſeaux, des madriers, des planches de bois de Chêne, & de toute autre eſpece. La prodigieuſe quantité de ſapins qui s'y rencontrent fournit abondance de goudron. Les pelleteries, & les cendres, dont on peut faire de la potaſſe, deſquelles on peut tirer plus de cent cinquante mille livres tous les ans, & qui ſeules peuvent faire

re subsister grand nombre de pauvres gens; produiront un profit considerable pour les Colonies, qu'on établira dans ce Païs-là.

J'ai parlé dans ma premiere Relation de la Louïsianne, de plusieurs animaux qui s'y trouvent : mais outre ceux-là, on y trouve grand nombre de Taureaux & de Vaches Sauvages, qui portent une laine frisée. On peut les apprivoiser, & s'en servir ensuite au labourage. Ils peuvent aussi servir à la nourriture, & l'on pourroit les tondre tous les ans comme les moutons, pour en faire des draps aussi fins & aussi bons qu'ils y en ait dans l'Europe. Les Sauvages, qui habitent dans ces Païs-là, n'ont jamais pû détruire ces animaux, qui changent de contrées selon les saisons. On y trouve encore plusieurs herbes medecinales, qui ne sont pas en Europe, & dont l'effet est infaillible selon l'experience, que les Sauvages en ont faite. Ils s'en servent pour guerir toutes leurs plaies, pour la fievre tierce & quarte, pour se purger, pour appaiser la douleur des reins, & pour de semblables maux : mais il y a aussi quantité de poisons, comme de l'écorce de citronnier sauvage, & d'autres, dont ces peuples se servent pour faire mourir leurs ennemis. Les Serpens sont communs en de certains endroits, particulierement les couleuvres, les aspics, & les serpens sonnettes. Ils sont prodigieusement longs & gros, & mordent dangereusement les passans. Cependant ils ne le font, que quand on touche les herbes, ou les bois, où ils se trouvent : il y a des remedes souverains contre leurs blessures dans les lieux où ils habitent. On

trou-

trouve auſſi en ces païs-là des grenouilles d'une groſſeur ſurprenante, & leur croaſſement eſt preſqu'auſſi fort & penetrant, que le meuglement des Vaches.

On voit en ces païs-là les mêmes Arbres, que dans l'Europe. Mais il y en a d'une autre eſpece, comme je l'ai remarqué, par exemple des cottoniers, & autres. Ces Arbres jettent de profondes racines, & deviennent extrémement hauts, ce qui marque aſſez la bonté & la fertilité du terroir. Enfin peut-être que par le moien de ces terres du Sud, on trouvera un paſſage, pour ſe rendre à la Chine, & au Japon, ſans être obligé de paſſer la Ligne Equinoctiale.

XXXIV. Les Sauvages exercent de grandes cruautez contre les Européens, quand ils pretendent en avoir reçu quelque inſulte. Ils font faire le cri de guerre par trois ou quatre Vieillards dans tous leurs Villages: & cela d'une voix qui a quelque choſe de terrible, afin de ſe mieux animer à la vengeance.

D'abord les Vieillards & tous ceux qui ſont deſtinez à tenir leurs Conſeils, ſe rendent en diligence dans la plus grande Cabanne, où loge le principal Chef de la Nations. Un des Chefs, qui porte la parole, debute à peu-près par ces mots: *mes Freres, une telle Nation a tué nos gens.* (Car quand on ne leur auroit donné qu'un très-foible ſujet de mécontentement, ils ne manquent jamais de dire qu'on les a tuez.) *Il faut aller en guerre contr'eux, les exterminer, & tirer vengeance du mal, qu'ils nous ont fait.* Si tous ceux qui aſſiſtent à ce Conſeil répon-

pondent les uns après les autres, *Netho*, ou *Togenské*, & s'ils fument dans le Calumet de guerre, pendant qu'un petit Sauvage a soin de tems en tems d'entasser du Tabac dans la tête du Calumet; cela est pris pour le consentement unanime de la Nation & de ses Alliez. Dès alors des bandes de Guerriers partent pour aller surprendre leurs ennemis, quoi que souvent ils ne soient pas coupables de ce que quelque Sauvage s'avise de leur imputer.

Les Iroquois se trouvant un jour irritez de quelque mécontentement, qu'un François du Canada leur avoit donné, ne voulurent point attaquer toute la Nation. Ils se contentérent d'en tuer deux à coups de haches. Après avoir attaché leurs cadavres à de grosses pierres, ils les jettérent dans le Fleuve, & les laisserent aller au courant de l'eau, pour dérober aux autres la connoissance de cette noire action. En effet on n'en auroit peut-être jamais rien sû, si les liens étant venus à se pourrir, l'eau n'eut jetté ces deux corps sur le rivage. Ces Sauvages se voyant soupçonnez du fait par les défenses qu'on leur fit de ne plus s'aprocher du Fort, ni des Maisons des habitans, commencérent à craindre que les Canadiens ne se vengeassent de cette action barbare. Pour en prévenir les effets, ils montérent aux trois Rivieres, où ils tinrent Conseil au nombre de huit cens hommes. Le resultat fut, qu'il falloit tâcher de surprendre, & de couper la gorge, à tout ce qu'il y a avoit alors de gens à Quebec capitale du Canada, laquelle étoit encore alors mal peuplée.

Il

Il eſt difficile de garder le ſecret dans un Conſeil tenu par tant de gens à la fois, & qui ſans doute n'étoient pas tous d'un même ſentiment. La Providence, qui veilloit pour la conſervation de cette Colonie naiſſante, permit qu'un de ces Sauvages nommé la *Foriere*, que nos Religieux avoient ménagé aux trois Rivieres pendant deux ans, & qui s'étoit attaché à eux d'inclination, en donnât avis à l'un des nôtres, nommé Frere Pacifique, qui en avertit les François. Cela les obligea de ſe retrancher dans un petit Fort de bois, revetu de de pieux, & de paliſſades aſſez mal en ordre. On n'épargna rien à ce Sauvage pour le recompenſer de ſon avis. On le chargea de preſens. On lui en promit encore de plus conſiderables, non ſeulement pour aprendre ce qui ſe machinoit contre les Canadiens, par ceux de ſa Nation, mais encore pour l'obliger à les detourner de leur entrepriſe. Le Sauvage s'acquitta fort bien de ſa commiſſion. Il menagea ſi heureuſement cette affaire, que non ſeulement il leur fit abandonner leur deſſein, mais les perſuada même d'y renoncer abſolument, de ſe reconcilier avec les François, & de recevoir des vivres, dont ils avoient grand beſoin alors. Ces Sauvages envoyérent pour cet effet quarante Canots avec des femmes, & les Canadiens leur en fournirent autant que le tems le put permettre.

Les François reçurent avec beaucoup de joye les propoſitions de paix, qui leur furent faite en plein Conſeil, par le Sauvage la *Foriere* de la part des Iroquois, qu'il avoit appaiſez

paiſez. Il fut dit, que les Chefs, & les Capitaines de la Nation rendroient les deux meurtriers aux Canadiens, pour en faire ce qu'ils voudroient: & leurs Anciens eurent ordre de ſe rendre à Quebec pour traiter de cette affaire. La propoſition que la *Forier* fit aux Sauvages ſur ce ſujet, les effraya d'abord. Mais faiſant reflexion enſuite ſur la foibleſſe, & ſur la douceur des François qui étoient alors en Canada, & s'appuyant ſur le crédit du Pere Joſeph le Caron Recollet, qui leur avoit toûjours fait paroître beaucoup d'amitié; ils perſuaderent celui des deux, qui étoit le moins coupable, de décendre avec eux à Quebec. Cependant les Iroquois ordonnérent à leur petite Armée de faire halte à demie lieue du Fort des François, pour attendre le ſuccès de cette négociation. Les Iroquois preſenterent leurs Criminels aux Canadiens, avec quantité de Robes de Caſtors, qu'ils donnerent pour eſſuyer leurs larmes, ſelon leur coutume. En effet ils aſſoupirent l'affaire par leurs préſens. C'eſt par-là qu'ils appaiſent ordinairement la colere de ceux qu'ils ont irritez, qu'ils engagent leurs Alliez à la guerre, qu'ils font la paix, qu'ils délivrent les priſonniers, & que, ſelon leur maniere de dire, *ils reſſucitent les morts*. Enfin l'on ne parla, & ne répondit que par des preſens, qui paſſent pour des paroles dans leurs Harangues.

Les preſens, que les Sauvages font pour la mort d'un homme, qui a été maſſacré, ſont en grand nombre. Mais ordinairement ce n'eſt pas celui, qui a aſſaſſiné, qui les of-

fre

fre. L'usage de ces peuples veut, que ce soient ses parens, sa Bourgade, ou même toute la Nation, selon la qualité, & la condition de celui qui a été tué. Si le meurtrier est rencontré par les parens du défunt, avant qu'il ait satisfait, il est mis à mort sur le champ. Suivant donc cette coutume, avant que la *Poriere*, les Anciens, & les Capitaines des Sauvages eussent commencé à parler, ils firent un present de douze peaux d'Elans, ou Orignaux, pour adoucir les Canadiens; afin qu'on reçut agréablement ce qu'ils avoient à dire. Ils firent ensuite un second present, & le jetterent aux pieds des Canadiens, disant, que c'étoit pour nettoier la place sanglante où le meurtre avoit été commis: protestant qu'ils n'avoient eu aucune connoissance de cette affaire, qu'après le coup fait, & que tous les Chefs de la Nation avoient blâmé & condamné cet attentat. Le troisiéme étoit pour fortifier les bras de ceux qui avoient trouvé ces cadavres au bord du Fleuve, & qui les avoient porté dans le bois. Ils y ajoutérent deux Robes de Castors, sur lesquelles ils devoient se reposer, pour se délasser du travail, qu'ils avoient souffert en les enterrant. Le quatriéme devoit servir à laver & à nettoyer ceux qui s'étoient souillez par ce massacre, & pour leur rendre l'esprit, qu'ils avoient perdu, quand ils firent ce malheureux coup. Le cinquiéme, pour effacer tout le ressentiment, que les Canadiens en pouvoient avoir. Le sixiéme, pour lier une paix inviolable avec les François, ajoutant, que desormais leurs haches seroient suspendues, sans fraper leurs coups, & qu'ils

les

les jetteroient si loin, que jamais personne ne les pourroit trouver; c'est à dire, que leur Nation étant en paix avec les Européens, n'auroit plus d'armes que pour la chasse. Le septieme étoit pour témoigner le desir, qu'ils avoient, *que les Canadiens eussent les oreilles percées*, c'est à dire dans leur style, *qu'elles fussent ouvertes à la douceur de la paix; pour accorder aux deux meurtriers le pardon de la faute qu'ils avoient commise.*

Ils offrirent en outre quantité de colliers de porcelaine, pour allumer *un feu de Conseil* aux trois Rivieres, où les Iroquois étoient pour lors, & un autre feu à Quebec. Ils ajoutérent encore un autre present de deux mille grains de porcelaine noire & bleüe, pour servir de bois & d'aliment à ces deux feux. Il faut remarquer, que les Sauvages ne font presque jamais d'assemblée que le Calumet à la bouche. Le feu leur étant donc necessaire pour fumer, ils en allument presque toûjours dans leurs Conseils. Ainsi c'est une même chose chez eux *d'allumer un feu de Conseil*, ou *tenir une place pour se visiter, & s'assembler*, comme font les parens & les amis, qui veulent traiter de leurs affaires. Enfin le huitiéme present étoit pour demander l'union de leur Nation avec les Canadiens; & ils ajoutérent un grand collier de porcelaine, avec dix Robes de Castors & d'Orignaux, afin de confirmer tout ce qu'ils venoient de dire.

Quelque dessein qu'on eût à Quebec de punir les meurtriers, pour prevenir de pareilles cruautez dans la suite: on fût pourtant obligé de leur pardonner, parce qu'on n'é-

n'étoit pas en état de resister à ces puissans ennemis. On leur demanda deux ôtages, pour servir de cautions de toutes leurs propromesses, & ils donnérent au Pere Joseph deux jeunes garçons *Iroquois*, nommez *Nigamon*, & *Tebachi*, pour les instruire. Ensuite on renvoya les coupables, à condition néanmoins, qu'à l'arrivée des Vaisseaux, qu'on attendoit d'Europe, on décideroit cette affaire en dernier ressort.

Je me souviens, qu'étant en Canada, j'ai souvent ouï murmurer les François de cette affaire, & que même ils ont fait paroître qu'ils étoient fort indignez de cette action, qui étoit demeurée impunie. Depuis cela les *Iroquois* ont commis beaucoup d'autres attentats semblables, disant, qu'en enlevant ainsi des chevelures des François, ils en seroient quittes pour quelques peaux de bêtes fauves, à la place de celles des Canadiens qu'ils écorcheroient. En effet ces Barbares en ont été toûjours plus insolens, mépriſant les Canadiens comme gens sans cœur; & quelque semblant qu'ils ayent fait de traiter avec eux, ils n'ont jamais rien fait que par politique, pour tirer des marchandises de l'Europe, au delà de ce qu'ils donnoient des pelleteries.

La guerre que les *Iroquois* ont actuellement avec les François du Canada fait connoître la cruauté de ces Peuples. Il faudroit leur ôter les armes à feu, pour les reduire, les obliger à se rendre plus sedentaires qu'ils ne sont, & à vivre à la façon des habitans de l'Europe. Ce seroit le moyen de les convertir au Chistianisme. Les Espagnols y ont réüssi parmi les Mexicains, qui n'oseroient

roient avoir des armes à feu sous peine de
vie. Cependant ces peuples n'en sont pa
plus maltraitez, & les Mexicains sont aus
bons Catholiques, qu'il y en ait monde.

Nos Recollets, dans la premiere Colon
du Canada, reconnurent bien la neceſſit
qu'il y avoit de renverſer de Conſeil d
Iroquois, les plus redoutables ennemis d
Européens. Ils jugérent que toutes les pai
que ces Sauvages font avec leurs ennem
ſont feintes. Ils ont ſouvent repreſenté a
Roi de France, que pour attirer ces Barba
res, & les empêcher de predre dans leu
Conſeils des meſure préjudiciables à la Co
lonie du Canada, il falloit fonder un Semi
naire de cinquante ou ſoixante enfans *Iroquo*
pour ſept ou huit ans ſeulement: après quo
ces enfans Sauvages pourroient être entrete
nus du revenu des terres qui ſeroient culti
vées pendant ce tems-là: que ces enfans s'or
froient tous les jours à nos Religieux d
conſentement de leurs Parens, pour être in
ſtruits & élevez dans la Religion Chrétienne
que les *Iroquois* & les autres Sauvages, voian
leurs enfans nourris & entretenus de cett
maniere, ils n'auroient pas penſé dans leur
Conſeils à former des entrepriſes contre l
Colonie, pendant que leurs enfans auroien
été garans de la fidelité de leurs Peres.

XXXV. Il n'y a point d'Ordre Religieu
plus propre que le nôtre à ſoutenir les Colo
nies, que l'on établit de la part des Catholi
ques dans l'Amerique: & l'on voit la verité
de ce que je dis par ceux que l'Empereu
Charles-Quint a envoié dans le Mexique
où l'on trouve aujourd'hui une infinité de fa
mille

milles puiſſantes, qui ont profité du deſintereſſement de nos Religieux. Les meilleures terres n'y ont pas été abſorbées comme dans le Canada, où les endroits les plus riches, & les plus fertiles ſont entre les mains de quelques Communautez, qui s'en ſont accommodées, pendant l'abſence des Recollets, qui ſont pourtant les premiers & les plus anciens Miſſionaires du Canada. Les Peuples de la nouvelle France aiant fait de grandes inſtances pour nous y faire retourner, après une longue abſence forcée, nos Recollets ont trouvé à leur retour, qu'on avoit pris les meilleures terres de nos établiſſemens du Couvent de nôtre Dame des Anges, où j'ai même ſouvent renouvellé & marqué les bornes qui nous reſtoient : afin de prevenir les deſſeins de ceux qui vouloient achever de nous oter ce qui nous en reſtoit encore. Je n'ai pas deſſein de taxer, ni d'offenſer perſonne. Si l'on me ſait mauvais gré de ce que je publie ici de mes découvertes, on doit pourtant me laiſſer en repos à cet égard : car je pourrois publier des choſes, qui ne plairoient pas à bien des gens, quoi que je ne diſe que la verité.

Je ne parlerai pas ici des grands avantages que l'on a tiré des Recollets pour les Miſſions des quatre parties du monde. Je raconterai ſeulement les travaux de nos Religieux, dans ce ſiécle, pour les Découvertes, que nous avons faites dans l'Amerique. Lorſqu'on établit la Colonie Françoiſe du Canada; nos Recollets ne demanderent aux Puiſſances que douze hommes propres à cultiver les terres, & à y entretenir une mé-

nagerie, qui seroient commandez par un Pere de famille seculier; pour y faire subsister cinquante ou soixante enfans sauvages pendant que nos Religieux s'étendroient pour les Missions avancées; afin d'attirer les autres Nations au Christianisme. Ces Religieux en effet exposent leurs vies à toutes sortes de fatigues, dans le dessein de porter l'Evangile par tout le Monde.

Nos Religieux ont fait connoître autrefois que la Religion Chrétienne & l'autorité de la Justice devoient être soutenues d'une bonne Garnison, établie dans quelque lieu commode de l'Amerique Septentrionale, pour tenir en sujétion plus de huit cens lieuës de pays le long du Fleuve de St. Laurent. On ne peut y aborder que par l'embouchure de ce Fleuve, & ce seroit là le vrai moien d'y faire fleurir le commerce, & de l'y rendre extrêmement avantageux. On augmenteroit même par là le pouvoir du Prince, qui s'en rendroit le Maître, & on agrandiroit ses Etats d'un grand Fleuve. On pourroit ajouter à cela plusieurs grands Pays, que l'on posséderoit dans ce vaste continent sur le Fleuve Missisipi, qui est infiniment plus commode que le St. Laurent, pour y établir de nouvelles Colonies: parce qu'on y peut recueillir des grains deux fois l'année, & en quelques lieux mêmes jusqu'à trois; que d'ailleurs on en peut tirer un très-grand nombre d'autres avantages. A quoi on peut ajouter, que par ce moien on rendroit tributaires grand nombre de peuples, qui viendroient se joindre à ces nouvelles Colonies.

Mais pour venir heureusement à bout d'une noble entreprise, il faut que ceux, qui voudront

dront se prévaloir de nos découvertes, y faisent administrer la justice avec exactitude. Les commencemens des peuplades est toujours fort difficile. Il est donc nécessaire de prévenir les vols, les meurtres, les débauches, les blasphemes, & tous les autres crimes qui ne sont que trop communs parmi les Européens, qui habitent dans l'Amerique. Il faudroit faire construire un Fort à l'embouchure du St. Laurent, & à celle du Missisipi, qui sont les abords des Vaisseaux. Pendant cela les habitans pourroient s'étendre, & défricher les terres à vingt & vingt cinq lieuës à la ronde. Ils y feroient plusieurs recoltes en un an, & travailleroient à apprivoiser les Taureaux Sauvages, dont on se serviroit ensuite à plusieurs usages. On pourroit profiter des mines, dont j'ai parlé, & des Cannes de Sucre, qui s'y trouvent en plus grand nombre que dans les Isles de l'Amerique; parce que les terres y sont plus propres à planter ces Cannes de Sucre. On y peut semer aussi beaucoup de grains, qui ne peuvent venir à maturité dans les Isles. Le Climat des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le Golphe de Mexique, est beaucoup plus temperé le long du Missisipi, que dans les Isles dont nous parlons. L'air y est à peu près dans la même temperature qu'en Espagne, en Italie, & en Provence. Les terres y sont extremement fertiles. Les hommes & les femmes y vont toujours têtes nues, & y sont d'une taille plus avantageuse que dans l'Europe.

A l'égard des pensées que ces peuples barbares ont touchant le Ciel & la Terre; quand on leur demande, qui est celui qui les a formé? quelques Vieillards d'entr'eux plus habiles que

les autres répondent, que pour le ciel, ils ne ſavent comment il eſt fait, ni qui en eſt le premier Auteur. *Si nous y avions été*, diſent-ils, *nous en pourrions ſavoir quelque choſe. Tu n'as point d'eſprit, de nous demander ce que nous penſons d'un lieu ſi élevé au deſſus de nos têtes, où il eſt impoſſible que les hommes montent. Peux-tu nous montrer par l'Ecriture, dont tu nous parles, un homme qui ſoit revenu de là haut, & la maniere, dont il y eſt monté?* Lorſque nous diſions à ces Sauvages, que nos Ames détachées du Corps montent au Ciel en un clin d'œuil, pour y recevoir la recompenſe de leurs œuvres, de la main du Maître de la vie; ces peuples indifférens pour tout ce qu'on leur dit, mais aſſez politiques pour accorder en aparence tout ce qu'on trouve bon de leur propoſer, répondent; *voilà qui eſt bien pour ceux de ton pays. Mais nous n'allons point au Ciel après la mort. Nous allons au pays des Ames, où nos gens vont à la chaſſe & vivent plus tranquillement qu'ici. Tout ce que tu nous dis eſt bon pour ceux qui ſont au delà du grand Lac.* C'eſt ainſi, que ces peuples appellent la Mer. Ils ajoutent, qu'ils ſont faits d'une autre maniere que les Européens.

A l'égard de la terre, ils diſent qu'un certain Genie, qu'ils appellent *Micaboche*, l'a couverte d'eau, & racontent mille fables, dont quelques unes ont du rapport avec le Déluge. Ils croient, qu'il y a entre le Ciel & la terre certains eſprits qui ont la puiſſance de prédire l'avenir, & que leurs Devins, comme je l'ai déja dit, gueriſſent toutes ſortes de maladies. Un de ces Jongleurs dreſſa une Cabanne avec dix gros pieux qu'il planta fort avant dans la terre, & fit un tintamarre effroyable, pour conſulter les Eſprits

afin de ſavoir s'il y auroit bien-tôt de la neige en abondance, pour faire une bonne chaſſe d'Elans, ou de Caſtors : après quoi il s'écria tout d'un coup du fonds de cette Cabanne, qu'il voyoit beaucoup d'Orignaux, ou d'Elans encore fort éloignez, mais qu'ils s'approchoient à ſept ou huit lieuës de leurs Cabannes.

La patience eſt abſolument neceſſaire à ceux qui ſe conſacrent à la Miſſion. Pendant tous nos Voyages en Amerique, nous avons toujours pris nos repas à terre, ou ſur quelque natte de joncs, quand nous étions dans quelque Cabanne de Sauvages. Une buche, un fagot de bois de Cedre nous ſervoient de chevet pendant la nuit. Quelques buches étoient nos ſieges. Nous n'avions point de ſervietes, que des fueilles de blé d'Inde, ou les herbes fanées des prairies. Hors les tems des grandes chaſſes, la viande étoit ſi rare, que nous avons ſouvent paſſé ſix ſemaines, ou deux mois ſans en manger, ſi ce n'eſt quelque petit morceau de Chien Sauvage, d'Ours, ou de Renard, que les Sauvages nous donnoient dans les feſtins. Ainſi nos viandes étoient les mêmes que celles des Sauvages : de la ſagamité. Pour lui donner quelque gout, nous y mêlions de la Marjolaine, du Pourpier ſauvage, & d'une certaine eſpece de baume avec de petits oignons ſauvages, que nous trouvions dans les bois, & dans les campagnes. Nôtre boiſſon étoit de l'eau que nous prenions dans les Fontaines, dans les Rivieres, ou dans les Lacs. Si quelqu'un de nous ſe trouvoit indiſpoſé dans le tems que les arbres étoient en ſéve, ou s'il ſentoit quelque foibleſſe d'Eſtomach, nous faiſions une fente dans l'écorce d'un Erable, & il en ſortoit une eau ſucrée,

qu'on amaſſoit dans un plat d'écorce de boulleau. On la beuvoit comme un remede ſouverain, quoi qu'à la verité les effets n'en fuſſent pas fort conſiderables. On trouve quantité d'Erables dans les vaſtes Forêts de ces pays-là, & on en peut tirer des eaux diſtillées. Enſuite en les faiſant bouillir long-tems, nous en faiſions du ſucre rougeâtre beaucoup meilleur que celui qu'on tire des Cannes ordinaires dans les Iſles de l'Amerique. Nous faiſions du vin des Raiſins ſauvages que nous trouvions & qui étoit très-bon. Nous le mimes dans un petit baril, qui avoit ſervi pour le vin, que nous avions aporté, & dans quelques bouteilles. Un mortier de bois, & une de nos ſervietes d'Autel nous ſervoient de preſſoir. La cuve étoit un ſeau d'écorce, qui n'étoit pas capable de contenir tout notre vin. Ainſi pour n'en point perdre, nous en fimes du raiſinet, qui n'étoit pas moins bon que celui d'Europe, & nous nous en regalions aux bons jours. La chandelle, dont nous nous ſervions, étoit faite de petits cornets d'écorce de boulleau, que nous allumions, & qui nous duroient très-peu. Nous étions obligez de lire & d'écrire à la clarté du feu pendant l'hyver, ce qui nous cauſoit beaucoup d'incommodité.

Pendant que nous étions au Fort de Frontenac à ſix vingt lieuës de Quebec Capitale du Canada, vers le Sud, nous fimes un jardin fermé de bonnes paliſſades, pour en empêcher l'entrée aux enfans des Sauvages. Les pois, les herbages, & tout ce que nous y avions ſemé de legumes, y venoient bien, & nous en euſſions eu en très-grande abondance, ſi nous euſſions eu tous les outils propres à labourer la terre, au commencement de l'établiſſement de ce Fort,

qui

qui n'étoit fermé alors, que de gros pieux. Nous nous ſervions de bâtons pointus, & n'avions point d'autres inſtruments d'agriculture. Tout ce qui nous conſoloit dans ce genre de vie pénible, c'étoit l'eſperance de voir un jour l'Evangile dans ces vaſtes Provinces, par la benediction de Dieu ſur nos travaux.

J'ai donné tous mes ſoins à humaniſer les Iroquois, à les rendre capables de loix & de police, à arrêter leurs ſaillies brutales, autant qu'il étoit poſſible. J'ai taché de les deſabuſer de leurs ſuperſtitions: cependant il faut avouer: qu'on a fait très-peu de progrès à cet égard. Que l'on cherche du changement, & quelque humanité parmi eux, on les trouvera pourtant tels qu'ils étoient, il y a 30 ou 40. ans.

Les Sauvages, qui traitent toujours nos Religieux de *Chitagon*, c'eſt-à-dire de *Pieds-nuds*, les ont ſouvent regretez vers le Lac de Frontenac, où ils avoient une Maiſon; & j'ai ſouvent ouï dire, que quand un Prêtre de St. Sulpice, un Jeſuite, ou quelque autre Eccleſiaſtique du Canada demandoit aux Iroquois, d'où vient, qu'ils ne leur donnoient point de leur chaſſe, comme aux *Pieds nuds*? Ils leur répondoient, que nos Recollets ont accoutumé de vivre en commun comme eux, & qu'ils ne prennent point de recompenſe de tous les preſens qu'ils leur font, qu'ils ne prennent ni pelleteries, dont tous les autres Européens ſont ſi avides, ni aucune autre choſe pour recompenſe de tout ce que nos Religieux faiſoient pour eux. Cela fait voir, qu'on devroit commencer par l'animal avec ces peuples-là, & aller enſuite au ſpirituel: & que ſi, comme dans l'Egliſe primitive, les Chrétiens d'aujourd'hui ſe détachoient

du grand interêt, ou au moins, s'ils prenoient des Sauvages en échange ce qui seroit raisonnable par raport à ce qu'ils troquent contre eux, on gagneroit sans doute davantage avec eux, & l'on convertiroit peut-être ces Nations Barbares.

Pendant que j'étois Missionaire au Fort de Frontenac, parmi les Iroquois, & que les Jesuites étoient répandus ça & là dans leurs Cantons, ces Religieux servoient à d'autres usages que moi: & ces Barbares, qui ne se conduisent, que par les sens, regardoient les Jesuites, comme des Capitaines, & des Residens perpetuels de la Colonie Françoise du Canada, qui maintenoient l'Alliance entre eux, qui disposoient de la paix, & de la guerre, qui restoient dans leurs Cantons pour y servir de gages & de cautions, lors que ces peuples alloient en traite dans les Pays habitez du Canada. Sans cela ces Barbares auroient été dans des défiances perpétuelles, & dans la crainte d'être arrêtez, faute d'avoir chez eux des ôtages, pour la sureté de leurs vies, & de leurs biens.

On a remarqué, que les Missionaires, dont je viens de parler, se chargent de la tutelle des Sauvages, & s'en acquitent parfaitement bien. Ils attirent ces Barbares dans leur residence, les exercent à défricher les terres de leurs Cantons; & cela contribue à l'avantage de la Colonie & de l'Eglise même. On doit à leur credit & à leur zéle des fondations considerables pour les Missions des Sauvages, & ces Missions sont proprement les endroits, où se forment les veritables Saints. Mais pour dire un mot du progrès de ces Missions, dont je parle, seroit-il possible, que ce nombre si prodigieux de Sauvages

vages couvertis eût échapé à la connoissance d'une foule de François Canadiens, qui vont tous les ans à trois ou quatre cens lieues de chez eux & dans les extrêmitez des Pays connus, pour y commercer? Comment se peut-il faire, que ces Eglises si devotes & si nombreuses ayent disparu, lorsque j'ai passé parmi tant de Nations, à nos yeux & à ceux de nos Recollets, qui ont parcouru tant de Peuples Sauvages? On sait que les Sauvages viennent tous les ans en grandes troupes dans le Canada. Mais tout le pays est témoin, que dans leurs mœurs, & dans leurs manieres d'agir, ils ne font rien paroître, que de Sauvage, sans donner aucune marque de Religion. Toutes les preuves qu'ils en donnent, c'est d'assister comme des Idoles, à nos Mysteres, à nos instructions, & à nos prieres. Du reste on les voit indifférens, sans aucun attachement, sans discernement de foi, & sans esprit de Religion.

Tout ce qu'on peut faire, c'est de tirer du fond des bois certaines familles, qui marquant plus de docilité, & les disposer à s'établir dans des Cantons habitez. On en voit deux Villages aux environs de Quebec Capitale du Canada, & deux autres plus haut sur le Fleuve de St. Laurent aux environs de Mont-Real. C'est donc en ces endroits, que l'Eglise des Sauvages se trouve, & quoi que leur Langue, aussi-bien que leurs manieres de vivre, soient toujours sauvages, on ne laisse pourtant pas de tenir ces Neophites dans le devoir: cependant on ne gagne pas beaucoup sur leur esprit. Il s'en trouve quelques-uns, qui sont Chrétiens de bonne foi: mais il y en a plusieurs, & même des familles entieres, qui échapent de temps en temps aux

Miſſionaires, après avoir demeuré avec eux pendant dix ou douze ans, & qui s'en retournent dans les bois, à leur premiere façon de vivre.

On répondra, peut-être, que l'ou voit pluſieurs Chrétiens en Europe s'écarter de leur devoir par une vie libertine & profane: mais il ne s'agit pas ici de la corruption des mœurs de ces Barbares, mais de l'attachement qu'ils ont au Chriſtianiſme. Or il eſt certain, qu'ils en abandonnent la profeſſion, & en laiſſent perir tout ſentiment dans leur cœur par leur inſenſibilité & par leur aveuglement: quoi qu'on ait publié le contraire en France dans pluſieurs Relations qu'on à débitées ſur ce ſujet, & fait lire aux Penſionaires des Urſulines; & que l'on ait même dit qu'il y avoit des Indiens convertis, qui l'on a adminiſtré la Confirmation, & qu'on a reçû dans les premiers Ordres de l'Egliſe.

RELATION DES VOYAGES DE GOSNOL, PRINGE ET GILBERT,

à la Virginie en 1602. *&* 1603.

Traduite de l'Anglois.

NOus partimes de *Falmouth* le 26. Mars 1602. à bord du *Discovery*, au nombre de 32. hommes d'Equipage.

Le 14. Avril nous eumes la vûë de *Sainte Marie* une des *Açores*.

Le 23. étant à 200. mille de cette Isle, nous trouvâmes 37. dégrez de hauteur à l'Oüest. L'eau de la mer paroissoit jaune du côté du Sud & du Nord, jusqu'à plus de deux mille dans l'eau. Nous sondames & trouvames 30. brasses. Nous puisames un seau de cette eau jaunatre: elle ne différoit point en goût des autres eaux de la Mer. Sa couleur tiroit sur l'azur.

Le 7. Mai nous vimes divers oiseaux de la grandeur des Ramiers, des *Pengouins*, des *Pétrelles*, des *Cootes*, des *Hakbuts*, des *Mouettes*, &c.

Le 8. l'eau ne parut plus jaune. Elle étoit

verte & asurée. Nous ne trouvâmes aucun fond sur 70. brasses d'eau.

Le 9. nous primes bon fond de sable sur 222. brasses. La sonde amena de petites pierres reluisantes, & cela peut faire croire qu'il y a là quelque matiere Minerale. Nous étions par estime à 43. dégrez de hauteur.

Le 10. nous trouvâmes 27. 30. 37. 43. & enfin 108 brasses d'eau. Plusieurs de nos gens jugerent que le Courant venoit de l'Oüest de l'Isle de *Saint-Jean*. Nous vimes des poissons.

Le 12. 80. brasses de fond. En cent lieues de route à l'Oüest depuis *Sainte Marie* jusqu'ici notre Maître *William Streate* n'avoit point apperçû de Courant. Il lui parût que le Courant portoit au Nord-Est. Chose assez remarquable pour vouloir en connoître la vraye cause.

Le 13. Nous eumes fond sur 70. brasses. Nous vîmes flotter autour de notre Batiment quantité de bois. Nous sentimes une odeur de terre, semblable à celle que l'on sent à la pointe Meridionale de l'*Andalousie*.

Le 14. la terre se montra au Nord. Nous appellames cette Côte du Nord *North-Land*, & un rocher gisant tout près de cette Côte à douze milles à l'Oüest, *Rochers des Sauvages*, parce que nous les aperçumes pour la premiere fois de ce côté-là. A cinq milles de ce rocher à l'Est-Nord-est il y a une pointe couverte de bois. Nous vimes de ce côté-là une Chaloupe Biscaïenne allant à voile & à rames, équipée de huit hommes. Nous primes d'abord ces gens pour des Chrétiens échapez de quelque orage, mais quand ils furent plus près, nous les reconnumes pour des Sauvages. Dès qu'ils furent assez à portée pour leur pouvoir raisonner, ils

crie-

crierent & nous aussi. Ils nous firent un signal d'amitié. Un d'eux s'avança, & nous harangua à sa mode. Ensuite ils vinrent hardiment & tous nuds à notre bord. Ils avoient sur les épaules une peau de Cerf, & autour des reins une autre, qui leur couvroit les parties naturelles. Un de ces Sauvages, qui paroissoit le Chef de la bande, étoit habillé de noir. Il avoit une Culotte, des bas, des souliers, un chapeau & une ceinture. Deux ou trois autres de ses gens avoient aussi des habillemens à la Chrétienne. Ils nous firent une espéce de plan de la Côte voisine par le moyen d'un morceau de craye, & nous parlerent de *Plaisance* & de *Terre-Neuve*. Ils prononcerent divers mots en usage chez les Chrétiens, & il sembloit qu'ils nous entendoient mieux que nous ne les entendions. Ils étoient noirs, de longs cheveux leur tomboient sur les temples, & se nouoient derriere le col; ils étoient bien faits de corps, droits & robustes. Ils auroient voulu que nous eussions resté plus long-tems là, mais nous avions dessein d'aller à un autre endroit. Ainsi nous nous séparames de ces Sauvages, laissant cette côte, pour faire route plus à l'Ouest.

A 16 milles au Sud-Ouest de cette côte nous découvrimes deux Iles, l'une à l'Est du *Rocher des Sauvages*, & l'autre au Sud. La Côte que nous quittames étoit couverte de beaux arbres, de belles plaines & d'agreables collines pleines de verdure. Il y a des endroits pierreux où l'on voit briller du gravier qui nous donna dans la vuë, & peu s'en fallut que nous n'y restassions plus long-tems.

Le 15. nous découvrîmes encore la Terre. C'étoit une Tête qui sailloit vers nous. Nous

eſtimames que ce devoit être une Iſle; parce qu'à l'Oueſt de cette Tête ou Cap, c'eſt-à-dire entre la Terre & le continent nous y trouvames un Courant. A l'extremité de l'Oueſt, nous y trouvames une ouverture large. Nous appellames cette Iſle *Shoalhope*.

Nous mouillames près de cette Tête, ſur 15 braſſes de fond & y primes quantité de Morhues, à cauſe de quoi nous changeames le nom de la terre, & l'appellames *Cap-Codd*. (*Cap des Morhues*) Nous y vimes auſſi beaucoup de harangs, de maqueraux & d'autres poiſſons. Le rivage eſt bas & ſabloneux, mais la côte eſt ſaine. On y peut ancrer ſur 16 Braſſes de fond. Le *Cap-Codd* git à 42. dégrez de hauteur, il a trois quarts de lieue en largeur & s'étend Nord-Eſt quart de l'Eſt. Notre Capitaine alla à Terre, & y trouva quantité de pois, de fraiſes, &c. Le ſable eſt bas & profond vers la Mer; le bois de chauffage que nous y primes c'étoit du Ciprès, du bouleau, du coudre, &c. Etant à Terre, un jeune Indien de la Côte ſe preſenta au Capitaine & lui offrit ſes ſervices. Il étoit armé d'un Arc & de fléches. Ses larges oreilles étoient ornées de grandes plaques de cuivre.

Le 16. Nous rangeames la côte au Sud. On y voit de belles campagnes, mais les Iſles étoient couvertes de bois.

A 12 milles du *Cap-Codd* nous trouvames une autre pointe qui fut nommée *Care-punt*, parce que tandis que nous faiſions des bordées, pour doubler cette pointe, nous tombâmes tout à coup dans un bas fond, d'où nous nous tirames pourtant fort heureuſement. Après cela nous portames le Cap vers la Côte, & vinmes mouiller à l'entrée de la nuit ſur huit braſſes de bon fond.

Le

Le 17. toute la journée même route.

Le 18. Beau tems; nous envoyames notre Chaloupe, pour aller ſonder au delà d'un banc ſur notre route près d'une autre pointe, que nous appellames *Gilberts-punt*. Notre Chaloupe trouva 4. 5. 6. 7. braſſes de fond & pluſieurs Ilets: mais quand nous y fumes, les Ilets s'étoient changez en Collines de la terre ferme.

Ce même jour pluſieurs Canots joignirent notre Bord. Un de ces Indiens portoit au col une plaque de cuivre d'un pied de long & de demi pied de large en guiſe de poitrail, à ce que je crois. Ils avoient tous des anneaux de cuivre à leurs oreilles. Ils nous apporterent du tabac, des pipes, des peaux & autres choſes ſemblables en troq. Un de ces Sauvages avoit le viſage peint & la tête entourée de plumes. Ceux-ci n'étoient pas ſi hardis que les premiers que nous vimes: mais en recompenſe c'étoient des voleurs habiles.

Le 19. Nous vinmes ſur 4. à 5. braſſes d'eau au delà du banc & mouillames une lieue plus loin. Ces deux dernieres pointes ſont à deux milles l'une de l'autre, & il y a entre deux un bas fond. La hauteur étoit de 41. dégrez 40. minutes.

Le 20. Nous tuâmes divers Pinguoins à côté de notre Vaiſſeau, & vimes quantité de Poiſſons. La Côte de *Gilberts-punt* s'étend Eſt quart du Sud juſqu'aux prétendus Ilets. Nous trouvâmes deux petits golfes, où nous eſperions de pouvoir faire aiguade. On aperçût beaucoup de fumée du coté des terres: auſſi cette Côte eſt fort peuplée. Pendant que nous côtoyons, on voyoit quantité de Sauvages courir le long du rivage. Ces bonnes gens paroiſſoient nous admirer.

Le

Le 21. Nous fimes route de *Gilberts punt*, aux pretendues Iſles, près de terre nous trouvâmes 10. 9. 8. 7. & enfin 6. braſſes d'eau: à un mille de terre aſſez près des prétendus Ilets il y avoit à ce qu'il nous ſembloit, une ouverture vers laquelle nous virames le Bord: croiant que c'étoit l'extrêmité de ce que le Capitaine *Goſnol* avoit découvert depuis le *Cap Codd*, & qui ſuivant ſon eſtime s'étendoit plus de 30 milles en longeur; mais à un mille des Côtes, ne trouvant plus que trois braſſes de fond, nous nous deſiſtâmes de cette recherche, & donnames à cette Côte le nom de *Shole-hope*, (*Eſperance vaine.*)

Après cette ouverture au Sud-Eſt git le Continent, que nous rangeâmes. Nous vimes là une Ile déſerte, dont nous aprochames & que nous appellames pour cauſe *Martha's Vine-yard* (*la Vigne de Marthe.*) Cette Iſle eſt à huit milles de *Shole-hope*, en a cinq de tour & git ſous 41 dégrez 15 minutes de latitude. C'eſt une Iſle fort agreable. Vingt-deux de nos hommes allerent à terre, & y trouverent quantité de bois des fraiſes, des groſeilles, & beaucoup d'églantiers. On y vit auſſi des grûës, des herons & pluſieurs autres oiſeaux qui nichent ſur les rochers. On y trouva des cerfs. Nous mouillames aſſez près de terre ſur huit braſſes de fond & y primes des morhuës en auſſi grande quantité qu'au *Cap Codd*: mais celles de *Martha's Iſle* valoient mieux que celles du Cap.

Le 23. Nous levames nos Ancres & abordames vers l'entrée de la nuit au Nord-Oüeſt de l'Iſle. Douze ou quinze Sauvages armés de fléches & équipez comme les autres vinrent nous viſiter hardiment, & nous apporterent du tabac,

des

des peaux de Cerf & du poiſſon bouilli. Ils parurent honnêtes & traitables.

Le 24. Nous remimes à la voile, & paſſames au delà du Cap. Nous vimes une Iſle aſſez proche, que nous appellames *Dover-Cliff*, & mouillames pendant la nuit à un endroit où il y a un bon courant. Le matin nous envoyames la Chaloupe pour reconnoître un autre Cap, entre la terre ferme & nous. De là à un mille en mer, il y a un rang de rochers au deſſus de l'eau, & qui par conſéquent ne ſont pas dangereux. Nous mimes le Cap vers cette pointe & allames mouiller ſur huit braſſes, à un quart de lieue de la Côte, où nous avions trouvé cet agréable courant. Nous appellames cela *Goſnols-hope*, (*l'eſperance de Goſnol.*). Mais le Capitaine *Goſnol* lui donna le nom d'*Eliſabeths Cape*. C'eſt ici que nous avions réſolu de nous fixer. Ce Cap d'*Eliſabeth* eſt à un mille de *Dover Cliff*, à la même diſtance, ou à peu près de *Martha's Vineyard*, & à quatre milles du continent. L'Iſle *Eliſabeth* a au Nord un Ilet de demi-mille en circuit; qui eſt couvert de Cedres, & que l'on nomma *Hills-hope*. Au Nord de celui-ci il y en a un autre à l'entrée d'une ouverture vers le Continent. On lui donna le nom de *Hope's-Hill*.

Nous vinmes le 25. à *Goſnol's hope*, ainſi qu'il a été dit.

Le 26. Nous mimes notre Chaloupe en état d'être navigée.

Le 27. Un Indien nous rendit viſite avec deux perſonnes, dont l'une nous parût ſa femme, & l'autre ſa fille. Elles étoient toutes deux grandes, bien faites & fraîches, d'un regard fort agréable & même l'œil un peu fripon : mais l'Indien

l'Indien n'ôta pas la vûë de deſſus elles. Il ob
ſervoit attentivement toutes leurs démarches
notre égard. Cependant ces femmes ne ſou
firent pas qu'aucun de nous les touchât autre
ment que la bienſéance le demandoit.

Le 28. Nous reflechimes ſur la reſolution pri
ſe de faire ici l'établiſſement d'une Colonie
Nous avions projetté de nous établir au bo
Occidental de *Eliſabeths-Iſle*, parce que no
n'avions point de connoiſſance de l'extremi
au Nord-Eſt. Cette Iſle eſt Nord & Sud.
y a à l'Oueſt diverſes Criques, où l'eau ſe tro
ve ſi renfermée, quelle ſe reflechit, pour ain
dire, contre elle même. Les Indiens s'en vo
ſouvent là, pour pecher des Crabbes. Cet e
droit eſt à 41. dégrez dix minutes. On a to
près de la terre huit braſſes d'eau. Ce pays
tout-à-fait deſert & inhabité, couvert d'arbr
& de rejettons de cheſnes, de freſne, d'yeuſ
de Bouleaux, de Saſſafras, de Cedres, &c. L
moindres plantes & les arbriſſeaux conſiſtent
legumes ſauvages, jeune ſaſſafras, ceriſiers,
gnes, eglantiers, épine-vinettes &c. Il y
auſſi beaucoup de fraiſes, de framboiſes, de p
tates, de pommes de terre &c.

Pour la fertilité de la terre, elle eſt abſo
ment telle qu'on peut la ſouhaiter. Nous y
mames des poix, qui en 8 jours de tems ſe tro
verent avoir crû demi pied, tant le *Sol* eſt bo

Il y a en cette Iſle un reſervoir d'eau fraic
qui peut avoir à peu près deux milles de c
conference, & n'eſt d'un côté qu'à 30 verg
de la mer. Il y a au milieu de cet étang un I
de roche de la grandeur d'un arpent de ter
& tout-à-fait couvert de bois. C'eſt là que no
entreprimes de bâtir un Fort, & une habitatio

presumant que ce lieu seroit fort propre à cela. Les Indiens de ce quartier appellent l'or *Wassador* : d'où nous concluons qu'il doit y en avoir là.

Le 29. Nous travaillames à charger du *Sassafras*, & à jetter les fondemens de notre Fort : nous refimes le fond de notre Chaloupe, & fimes aussi une barque platte pour naviger dans cet étang. En moins de douze heures le Sassafras en poudre retablit un de nos gens qui se trouvoit l'Estomac extremement chargé, pour avoir trop mangé de *Chien-marin*.

Le 30. Notre Capitaine *Gosnol* alla à *Hilsdope* avec quelques-uns de nos gens. En revenant il prit un Canot abandonné de quatre Indiens, qui se sauverent aussi-tôt qu'ils virent nos Anglois.

Le 31. *Gosnol* voulant reconnoître le continent, nous sillames, le Cap vers la terre. On y jetta l'Ancre près de la côte, & le Capitaine mit pied à terre avec quelques-uns de ses gens. Aussi-tôt hommes, femmes, & enfans parurent de tous côtez, & s'avancerent pour troquer des peaux de Bêtes sauvages, du tabac, des tourterelles, du chanvre, &c. Enfin tout ce qu'ils avoient aporté. Les gens de ce quartier paroissent de bonnes gens.

Nous trouvames sur tout le rivage de cette Mer des coquillages de moules de la couleur des Nacres de perle : mais nous n'en saurions dire autre chose, n'ayant rien eu pour les ouvrir. Cette Terre est la plus belle que nous eussions encore vû ici ; elle promet, à la voir même de loin, beaucoup plus qu'on n'oseroit entendre. On n'y voit que de belles campagnes couvertes de fleurs. Il y a des Vergers ; (car c'est

c'eſt ainſi qu'on peut appeller tous ces beaux
bres fruitiers, qui ſont près les uns des autres;
beaux & agreables bois, divers reſervoirs d'e
& deux grandes rivieres, qui, à mon avis, po
vent un jour être très-utiles, ſi l'on y fait d
havres pour les Vaiſſeaux qui aborderont.
a, à l'embouchure d'une de ces rivieres ou g
fes, un Ilet, dont j'ai parlé ci devant ſouss
nom de *Hope's hill.* L'autre riviere eſt à c
heures à l'Oueſt du Continent. La Côte,
eſt entre deux, fait un coude. Elle s'éte
Oueſt quart au Nord, & au delà de ces Riv
res Sud-Oueſt quart de l'Oueſt.

Voilà juſqu'où nous découvrimes alors, ſ
aller plus loin cette fois-là. Ainſi nous retc
names ſans delai à notre Fort.

On paſſa le 1. Juin à amaſſer du *Saſſafra*
à batir notre Fort.

Le 2. 3. & 4. furent emploiés à faire
lieux de proviſion où nous puſſions ſerrer
vivres, juſqu'au retour de nos Vaiſſeaux.

Nous eumes la viſite d'un Seigneur Sau
ge. Il nous la rendit dans ſon Canot. La v
te fut courte; mais en nous montrant le Sol
il nous fit connoître que le jour ſuivant i
manqueroit pas de nous venir rendre une v
plus longue. Auſſi le fit-il.

Le 5. Nous continuames de travailler.
quante Sauvages grans & robuſtes vinrent à n
de la terre ferme armés de fléches. Parmi
Sauvages il y en avoit un qui nous parut
Chef; car toute la troupe le reſpectoit. Cep
dant notre Vaiſſeau étoit à une heure de la
te, le Capitaine *Goſnol* ſe tenoit à Bord,
que le Capitaine *Gilbert* qui ne mit jamai
pied hors du Bord. J'étois donc ſeulement

uitiéme à terre. Ces Indiens s'avancerent à l'improviſte, lors que nous penſions à nous poſter entre la Mer & l'eau douce. Je m'avançai de même vers eux, & portai mes deux mains à la tête, les rabatant enſuite ſur la poitrine, & je leur preſentai en même tems mon fuſil. C'étoit leur dire, que je leur donnois le choix de la paix ou de la guerre. Le Chef des Sauvages fit à peu près les mêmes ſignes de paix. Là deſſus je l'embraſſai. Toute la Suite Sauvage s'alla aſſeoir à terre, les feſſes contre les talons, & tenant de leurs mains leurs jambes; vraie poſture des Singes. Aſſis de la ſorte, ils propoſerent divers trafiqs à nos gens.

Le même jour le Capitaine *Goſnol* ſe rendit à terre avec douze hommes du Bord. Il ſalua le Chef des Sauvages à notre maniere, mais le Sauvage ne fit pas la moindre démonſtration de civilité. Notre Capitaine lui fit preſent d'un chapeau de paille, d'une paire de ſouiliers & d'un couteau. Il mit le chapeau ſur ſa tête & admira le couteau. Cependant cette honnêteté, qui coutoit peu, nous gagna les cœurs des Sauvages.

Le 6. Le tems fut pluvieux. On ſe tint à Bord.

Le 7. Le Chef des Sauvages revint avec toute ſa ſuite, & reſta preſque toute la journée. Lorſque nous dinames, ils vinrent ſe mettre ſans façon à notre table, mangerent de la Morhue à la moutarde & burent de notre biere: mais il y avoit du plaiſir à voir leurs grimaces & comment ils ſe prenoient le né, lorſqu'ils avoient attrapé quelque morceau un peu trop frotté de moutarde. Pendant le repas les Sauvages nous volerent quelques bagatelles, qu'ils nous rendi-

dirent enſuite avec une frayeur reſpectueuſe ; pa
ce qu'ils aprirent que leur Chef avoit connoi
ſe de ce vol, & qu'avec cela ils s'imaginoie
que nous voudrions nous en venger : & quan
ils virent que nous n'en paroiſſions point fachez
ils ſe mirent à rotir à leur maniere, ſur des b
tons élevez au deſſus du feu, des Crabes & d
harangs verds, qui étoient fort gros. Après
repas le Chef prit congé, & partit avec tou
ſa ſuite, excepté quatre qui reſterent pour nou
aider à cueillir du *Saſſafras*, mais ils ne voul
rent point aller à Bord.

Le 8. On fit la diſtribution des Victuailles
entre ceux qui devoient s'en retourner en *Angle
terre*, & ceux qui devoient reſter à la Colonie
Ces derniers n'avoient que pour ſix ſemaines de
proviſions au lieu de ſix mois, & cela ſuivant
la repartition du Capitaine *Gilbert*. Là deſſus
il y eut du mécontentement, parce que quel
ques-uns crurent que le Capitaine *Gilbert* avoit
reſolu de ne pas décharger des vivres & qu'il
avoit deſſein de les remporter en *Angleterre*. De
plus quelques brouillons ou mal intentionnez
s'oppoſérent à ce qu'on laiſſât-là du monde.

Enfin après avoir tenu conſeil, on réſolut
de s'en retourner tous enſemble en *Angleterre*.

Un Indien ſe rendit à notre bord & y reſta
toute la nuit. Nous le traitâmes honnêtement
& le renvoyâmes le jour d'après à terre. Ce
lui-là étoit plus ſobre & plus diſcret que ſes Ca
marades, mais il nous parût que le drôle avoit
été envoyé pour eſpier nos démarches. Le
matin il nous prit quelque ferraille, ſans qu'
pourtant il prétendit avoir fait aucun mal en ce
la. Lors qu'il fut à terre, nous lui dîmes de
battre du feu, ce qu'il fit en frottant une pie
d'Em

d'Emeril, (dont on ſe ſert à couper du verre, & qu'on appelle en Latin *Smiris*,) contre un morceau de bois fort dur, qu'il portoit pour cet uſage. Ce bois prend très vite feu. La flamme en ſortit preſque auſſi-tôt.

Le 9. Nous travaillames encore à notre Fort, car nous qui étions à terre nous perſeverions toûjours dans notre reſolution d'y reſter.

Le 10. Le Capitaine *Goſnol* alla avec ſon Vaiſſeau à l'Iſle des *Cedres*, (que nous avions nommé *Hill's hope*,) pour charger du bois de Cedre. Il me laiſſa moi neuviéme au Fort, où nous n'avions de proviſions que pour trois jours. Il nous promit d'être de retour le lendemain.

Le 11. il ne revint pas, ni perſonne de ſa part; & là deſſus j'envoiai quatre de nos gens prendre des Crabbes, des tourterelles &c. pour nous en nourrir juſqu'au retour du Vaiſſeau. Cependant il étoit hors de la portée de notre vûë, & ſi le vent ſe fut alors tourné au Sud-Oüeſt, il n'auroit pû revenir qu'avec beaucoup de difficulté, ou du moins il auroit reſté long-tems en route. Les quatre hommes dont j'ai parlé, & à qui j'avois recommandé de ne point ſe ſeparer pour leur ſureté & pour être plus forts, en cas d'attaque; ces quatre hommes dis-je ſe ſeparerent. Deux allerent d'un coté & deux de l'autre, pour chercher dequoi vivre & c'eſt en cet état-là, que quatre Indiens en attaquerent deux à coups de fléches. Un des deux fut bleſſé à la cuiſſe: mais l'autre qui étoit vigoureux ſauta ſur ces Indiens & caſſa les cordes de leurs arcs, ce qui leur fit prendre la faite. Nos gens furent obligez de paſſer la nuit dans le Bois, parce qu'il étoit fort tard & qu'il n'y avoit pas moien de percer dans l'obſcurité à trvers les

broſ-

broſſailles. L'abſence de nos hommes nous in-
quietta.

Ils revinrent le 12. & cela nous fit plaiſir
mais le Capitaine, qui tardoit ſi long-tems con-
tre ſa promeſſe, nous dérangeoit entierement
Cependant nous vivions comme nous pouvion
d'une eſpece d'oſeille dont nous faiſions de l
ſoupe, de pommes de terre, de tabac & autre
pareilles choſes dont la nature étoit obligée d
ſe contenter, faute de mieux. Enfin le Capi-
taine *Goſnol* revint & Dieu ſait la joye que nou
en eumes.

Le 13. Pluſieurs de nos gens qui avoient don
né parole de reſter, perdirent courage, & ſe
dédirent. Là deſſus il fut relolu, que pour ce
te fois on penſeroit à s'en retourner.

Le 14. le 15. & le 16. Nous nous occupa
mes à aller prendre du *Saſſafras*, & à le porter
Bord. Nous chargeames auſſi du bois de cedr
& laiſſames enſuite là le Fort & l'habitation qu
dix hommes avoient fait en dix neuf jours d
tems. C'étoit grand dommage; vingt homme
pourvûs des commoditez neceſſaires y auroien
pû fort bien loger.

Le 17. Nous mimes à la voile & paſſame
Eliſabeth's-Ile & le *Dover-cliff*. Nous mouill
mes à cinq milles de notre Fort, près de *Ma
tha's Vine yard*. Nous allames à terre & nou
y trouvames quantité de gibier.

Le 18. Nous appareillames, pour retourne
en *Angleterre*. Le vent d'Oüeſt regne ordina
rement tout l'Eté ſur cette Côte.

Le 26. Juillet nous vinmes mouiller heureu
ſement à *Exmouth*.

En 1603. Mr. *Richard Hackluyt* Paroiſſie
de la Cathedrale de *Briſtol* propoſa de déco
vr

vrir plus particulierement la partie la plus Septentrionale de la *Virginie*. Après plusieurs conferences, qui se tinrent là-dessus entre *Hackluyt* & divers Marchands considerables; il fut resolu d'y faire un Voyage. On y envoya d'abord M. *Richard Hackluyt*. *John Angel* & *Robert Saltern*, qui avoit fait ce Voyage l'année d'auparavant avec le Capitaine *Gosnol*, de qui nous venons de donner la Relation. On les envoya, dis je, au Chevalier *Walter Raleigh*, à qui la Reine *Elisabeth* avoit donné des privileges fort étendus sur la Côte de *Virginie*, pour le prier de les faire entrer dans ses droits. Le Chevalier *Walter Raleigh* le leur accorda. Ils équiperent donc le *Speed-Well* (du port de 50 tonneaux) de vivres, & de trente hommes d'équipage. On prit *Martin Pring* pour Capitaine de ce petit Batiment. C'étoit un homme expert & sage. *Edmund Jones* fut son Lieutenant: & *Saltern* son premier Commis. Outre ce Vaisseau, on équipa une Barque, (*the Discovery*) du port de 26. tonneaux, que *William Browne*, & *Samuel Kirkland*, gens entendus en la Marine, commandérent en qualité de Capitaine & de Lieutenant, ayant sous eux treize hommes & un garçon de Bord. Ces deux Bâtimens furent avittuaillez pour huit mois, & l'on y chargea des marchandises, que l'on crût propres aux *Indes Occidentales*. Ces marchandises consistoient en chapeaux de plusieurs couleurs, en habits de petites serges, de toile &c. en bas, souliers, pêles, bêches, scies, haches, crocs, ou crochets, racloirs, couteaux, coutelas, marteaux, rabots, cloux, hameçons, so-

netes, corail, miroirs, épingles, éguilles, toute sorte de verroterie, fil, filets, &c.

Le 20. de Mars 1603. Nous mimes à la voile, & sortimes de *Kingrode*.

Le 10. Avril nous fimes voile de *Milfordshave*, après avoir été obligé d'y attendre le vent quinze jours. Nous reçûmes nouvelle de la mort de la Reine *Elisabeth*. Nous passames les Açores, en faisant route; & nous eumes la vûë du *Pic* des Iles de *Corvo* & *Flores* &c. Après avoir couru encore cinq cens milles, nous découvrimes diverses petites Isles, gisant près de la Côte Septentrionale de la *Virginie*, à 43. dégrez de latitude. Ces Islets paroissoient couverts d'une assez belle verdure, & de plusieurs sortes d'arbres, cedres, pins & autres. Nous trouvames là un endroit où la morhue est incomparablement meilleure que celle qui se pêche autour de l'Isle de *Terre Neuve*, & les *greves* plus propres pour la sécher, que par tout ailleurs. Il n'y a qu'un seul inconvenient, qui puisse nuire à la pêche. C'est que l'on n'y sait pas faire le sel, & c'est là pourtant une chose très importante.

Nous fillames à la Côte qui est au Sud-Oueſt de ces Isles & allâmes mouiller de cette sous la principale. Nous donnames à une de ces Isles le nom *d'Isle des Renars*, à cause que nous y en trouvâmes en quantité.

Nous traversames à la Terre ferme avec nos Chaloupes, en passant entre toutes ces Isles. La terre ferme git presque toute Nord-Est & Sud-Oueſt. Nous trouvâmes entre les Isles assez bon mouillage sur 6. 7. 8. 9. 11

& 12. braſſes d'eau. Nous aprochâmes de la Terre ferme, ſous les 43. dégrez & demi. Nous y trouvâmes quatre rivieres. Celle qui eſt à l'Eſt à un banc à ſon embouchure. Après l'avoir paſſé, nous fimes cinq milles en la remontant, & y trouvâmes aſſez de profondeur. En virant de bord nous découvrimes au Sud-Oueſt deux autres aſſemblages d'eau, mais il nous parut que ces eaux n'alloient pas fort avant dans les terres. Pour la quatriéme Riviere, qui eſt plus à l'Oueſt, c'eſt aſſurement la meilleure. Nous la remontâmes juſqu'à dix ou douze milles.

Nous ne trouvâmes en tous ces lieux aucune créature humaine: cependant on aperçût des marques de feu, preuve qu'il y avoit eu du monde. Nous vîmes quantité de bois aſſez beaux, des chênes, des pins, des bouleaux, des ſapins, des coudriers, &c. Enfin on y trouve de beaux arbres à bâtir des Vaiſſeaux & à faire des mats. Ces Bois ſont pleins de cerfs, d'élans, d'ours, de renards, de loups, de chiens ſauvages & autres animaux. Cependant nous quittâmes bien-tôt la Côte & les Iſles, parce que nous n'y trouvions point de *Saſſafras*, & nous allâmes du côté de la *Roche des Sauvages*, où *Goſnol* avoit été l'année d'auparavant. Nous y trouvâmes beaucoup de gens, mais comme il n'y avoit point de *Saſſafras*, nous abandonnâmes encore ce lieu. De là nous entrâmes dans le grand Golfe, que *Goſnol* avoit découvert en 1602. Nous y trouvâmes des habitans au côté du Nord, mais nous paſſames au rivage de l'autre côté, parce que nous n'avions pas encore découvert ce que nous voulions. Nous

ancrames donc au Sud à 41. dégrez & quelques minutes dans une Baye que nous nommâmes *Witsons-Bay*, du nom de *John Whitson*, Maire de *Bristol*. Il y a plus loin une hauteur qui fut appellée la *hauteur d'Aldworth*, du nom de *Robert Aldworth*, qui avoit beaucoup contribué à ce Voyage.

Nous trouvâmes-là du *Sassafras* en abondance; mais après avoir examiné la situation du lieu & la qualité des gens; on jugea à propos de faire une espéce de défense ou de boulevard, pour se mieux tenir sur ses gardes. Pendant que nous étions-là, les naturels du pays nous vinrent trouver, au nombre de dix. Ils vinrent ensuite en bien plus grand nombre. Nous les reçumes civilement & leur fimes present de diverses bagatelles. Ils mangerent des poix & des feves, avec nos gens, mais généralement ils se payoient mieux de poisson, qui est leur nourriture ordinaire.

Un de nos hommes jouoit de la guittarre, & ces Indiens y prenoient un grand plaisir. Ils lui donnerent du tabac, & des pipes, des peaux de Serpent de six pieds de long, dont ils se servent comme de ceintures, des peaux de cerf & autres choses pareilles. Pendant que cet homme jouoit, ils faisoient une bande de vingt hommes, & se tenant par la main, ils dansoient en rond autour de lui. Cette danse étoit assez agreable. Ils sautoient & cabrioloient à la Sauvage, & prononçoient en chantant *yo, ya, yo, ya, yo, ya.* On n'entendoit autre chose. Celui qui rompoit le Cercle en se separant des autres étoit batu & exposé aux railleries de la troupe. *Ils ont encore une autre danse qui se fait en rond au-*

autour d'un Cercle planté de pieux, ornez de mechantes figures. Ils mettent au milieu du cercle trois femmes, qui s'embraſſent étroitement; pendant que ceux qui danſent autour du cercle, affectent, en les regardant, les grimaces les plus plaiſantes qu'ils ſe puiſſent imaginer. Entre ces Sauvages il y en avoit qui portoient ſur la poitrine des plaques de cuivre, d'un pied de long & d'un demi pied en largeur. Leurs arcs étoient de bois de coudrier peint en noir & mêlé de jaune. Ceux que nous vimes avoient cinq à ſix pieds de long & une corde ou nerf à trois doubles: auſſi étoient-ils plus forts que ceux, dont on ſe ſert en Angleterre. Leurs fléches avoient preſque une aune & un quart en longueur, & n'étoient pas faites de cannes & de roſeaux, mais d'un bois fort leger, uni & rond. Ils y attachent au haut trois ou quatre longues plumes d'aigle, par le moien d'un eſpéce de colle forte. Leurs carquois étoient d'une grandeur proportionnée & faits d'une eſpece de roſeaux ſecs, & peints aux deux extrêmitez fort proprement, à peu près de la largeur de la main, en rouge & en diverſes autres couleurs.

Nous avions amené deux grans Dogues, que les Indiens redoutoient plus que vingt de nos hommes. Un de ces Dogues portoit une demi-pique dans ſa geule. Un certain Thomas Bridges s'étant écarté de ſes compagnons, fit ſix milles & plus dans les terres, & revint ſain & ſauf ſans autre eſcorte qu'un de ces gros chiens. Lorſque nous voulions faire peur aux Sauvages, & les obliger à s'éloigner, nous n'avions qu'à lâcher les deux Dogues. Les Indiens ſe ſauvoient au plus

vite & crioient, comme si les chiens les eussent déja tenus à la gorge.

Les gens de cette Côte-ci, sont d'un chatain fort brun, ou de la couleur de cuir tanné. Je ne crois presque pas que cette couleur vienne du temperament; & je croirois plûtôt que c'est par un pur accident, que l'air & l'age produisent. Ils font quatre tresses de leurs cheveux & les entortillant ensuite autour de la tête ils les nouent un peu au dessus du col. Ils entrelassent dans les cheveux diverses plumes, & les bagatelles qui leur plaisent. Parez de ces ornemens, qui selon leur opinion, font le plus bel effet du monde, ils se regardent comme des gens qui n'en ont point de pareils. Ils couvrent d'un morceau de peau leurs parties naturelles, & font passer cette peau entre les jambes, en sorte qu'elle s'attache par devant & par derriere à leur ceinture. Ces gens paroissent jaloux de leurs femmes; elles ne se montrerent pas, excepté deux, qui portoient des peaux, qui les couvroient par devant & par derriere jusqu'aux genoux, & qui avoient sur une épaule seulement une espece de manteau à l'*Irlandoise*, fait avec la peau d'un Ours. Les hommes sont plus grands que les *Anglois*, ils sont dispos & sains de leurs membres, robustes, bien faits & forts: mais ils sont perfides & traitres, comme nous l'éprouvames à la fin.

Nous apportames à *Bristol* un de leurs Canots. Il y en a de dix sept pieds de long & de quatre de large; ils sont faits à peu près comme nos Bateaux de la *Tamise*. Les *Indiens* les fabriquent avec des écorces de bouleaux,

leaux, qui ſont plus grans & plus gros que ceux d'*Angleterre*. Le Canot que nous apportames étoit tiſſu avec des Verges d'oſier fortes & ſouples. Les bordages étoient frotez d'une eſpece de godron, ou plûtôt d'une terebentine dont l'odeur n'eſt pas moins agreable que celle de l'encens. Il étoit ouvert comme nos Bataux à rames, & ſe terminoit en pointe par les deux extrêmitez, excepté que la proüe étoit un peu élevée, & avoit une eſpece de Cap. Neuf hommes y pouvoient tenir, & cependant le Canot ne peſoit tout au plus que ſoixante livres, ce qui paroit preſque incroiable. Les rames de ces Canots ſont plates & reſſemblent aux péles dont on ſe ſert pour le four; elles ſont de bois de freſne & de deux aunes de long: les Sauvages en rament très-bien, & d'une grande viteſſe. Ayant remonté la riviere, nous trouvames pluſieurs tentes des *Indiens* aſſez près les unes des autres, mais où il n'y avoit perſonne, & enſuite leurs jardins: un de ces jardins étoit de la grandeur d'un arpent de terre & ſemé de tabac, de citrouilles, de concombres & d'autres plantes ou herbes potageres. Ils y ſement auſſi du *Maïz*, ou *Blé d'inde*. Ces tentes compoſoient apparemment une Communauté des *Indiens*. Elles ſont la plupart d'une figure conique comme des ruches. Il y en a qui reſſemblent à un Cylindre. L'Architecture n'en eſt pas exquiſe; un trou au milieu du toit donne paſſage à la fumée. Quelques autres trous à la ronde ſervent de fenêtres, afin de rafraichir l'air interieur par le moyen de l'air du dehors. Nous trouvames dans les campagnes des poix ſauvages,

des fraiſes belles & groſſes, des groſeilles, des framboiſes &c.

Nous avions déja demeuré trois ſemaines à cette Côte, avant que de nous rendre à ce lieu-ci, où nous devions reſter pour y prendre notre charge, ſuivant l'ordre qui nous en avoit été donné. Nous nous mimes à preparer la terre: nous la béchames, nous la remuames & y ſemames enſuite du froment, du mil, de l'orge, & toute autre ſorte de grains qui étoient déja fort hauts ſept ſemaines après notre arrivée; bien que tout cela eut été ſemé fort tard. Cela fait voir que le climat & le *Sol* y ſont très bons. Le chanvre, le lin & autres grains groſſiers, qui ont beſoin d'un terrain humide & gras y viennent fort bien, ſur tout vers l'embouchure des rivieres: auſſi l'herbe étoit-elle ſi haute en quelques endroits, qu'elle nous alloit aux genoux. Pour ce qui regarde les arbres du pays & les autres plantes qu'on y trouve, il y a le *Saſſafras*, dont j'ai parlé. Cette plante eſt un ſpecifique contre la verolle, la peſte & pluſieurs autres maux; à ce que l'on dit. Il y a des ſeps de vignes en quantité, qui croiſſent ſans artifice & qui pourroient réuſſir, ſi l'on venoit à les cultiver. On y voit des cedres, des chênes, des hêtres, des bouleaux, des ceriſiers, dont le fruit étoit déja meur, des noiſeliers, des *Wichaſells*, des frénes, des peupliers & autres arbres de haute futaye. On y trouve une eſpece d'arbre, dont le fruit reſſemble à une prune rouge: ce fruit porte une couronne. *Robert Saltern* prit la racine d'un de ces arbres & l'aporta par curioſité en Angleterre. Nous mangeames auſſi de très-

très-bonnes ceriſes & des prunes blanches, qui n'étoient pas encore bien meures. Je ne dis rien de pluſieurs arbres & arbriſſeaux que nous ne connoiſſions point.

Pour les Bêtes ; il y a des Cerfs & des Daims en quantité, des ours, des loups, des renards, des chats ſauvages, des tigres & des pantheres, [au rapport de quelques-uns,] des porcs-épics, des loutres & des caſtors, dont je ne doute pas que nous ne retirions avec le tems de grands avantages ; puiſqu'on nous a aſſuré qu'en 1604. la traite des Caſtors & des loutres du Canada a valu 300000. écus aux François.

Les oiſeaux qu'on trouve ici ſont des Aigles des vautours, des gruës, des herons, des cornеilles, des mouettes & quantité d'oiſeaux de mer & de rivieres. Il faut avouer que la terre, l'air, & la mer ſont ici remplis d'animaux qui ſeroient à ces Sauvages des dons de la Beneficence Divine, s'ils avoient le bonheur de le reconnoître. On y trouve d'excellens poiſſons ; nous y vîmes tant de morhues, qu'on auroit pu en charger pluſieurs vaiſſeaux, quantité de Marſouins, des lamproyes, de Turbots, de maqueraux, d'harangs, de congres, d'écreviſſes, de moules & autres coquillages.

A la mi-Juin notre Barque eut ſa charge de Saſſafras, & nous lui fimes prendre les devans pour l'*Angleterre*. Elle arriva à *Kingrode* une quinzaine de jours avant nous. Après le départ de cette Barque nous nous hatâmes de donner à notre Vaiſſeau la cargaiſon néceſſaire. Cependant les *Indiens* réſolurent de nous ſurprendre par trahiſon, & un jour que ceux qui coupoient le Saſſafras s'étoient endormis,

cent quarante Sauvages armez d'arcs & de flé-ches s'avancerent vers notre loge, où il n'y avoit que quatre fusiliers en garde. Ils auroient bien voulu que ces quatre hommes fussent venus auprès d'eux, mais nos gens n'abandonnerent pas leur poste. Notre Capitaine homme de tête, mais qui n'avoit que deux de ses gens à Bord faisant de son mieux pour n'être pas surpris des Sauvages, tira le Canon pour les effrayer, & en même tems éveiller nos travailleurs. Il y en eut qui s'éveillerent en effet & qui appellerent les deux grands Dogues si formidables aux *Indiens*; après quoi ils se rendormirent encore. Un second coup de canon tiré pour les avertir une autre fois, les éveilla tout à fait, & alors ils saisirent leurs armes & prirent la route du Vaisseau avec les deux Chiens, dont un portoit une demi-pique dans la gueule. Les *Indiens* les voyant s'en aller à Bord sous l'escorte de ces Dogues, userent de dissimulation & se retirerent fort civilement en apparence: mais un jour avant notre départ, ils mirent le feu dans les forêts où nos gens alloient couper du Bois. Le jour même de notre départ, comme nous levions l'ancre, ils s'avancerent en plus grand nombre, (je crois qu'ils étoient plus de deux cent,) vers le rivage de la mer, plusieurs même ramerent avec leurs Canots jusqu'à nôtre bord, & vouloient que nous retournassions avec eux à terre: mais nous les écartames, & ne voulumes point trafiquer avec eux cette fois-là.

Le 8. & 9. Août nous quittâmes ce bon havre, où nous avions trouvé vingt brasses d'eau à l'entrée & où l'on peut mouiller commodement à l'abri des terres sur sept bras-

braſſes. Ce havre eſt à 41 dégrez 25 min.

Notre Capitaine n'avoit gagné ſi fort au Nord, qu'à cauſe que les Côtes hautes donnent les meilleurs havres & les plus ſûrs. En quoi il ne ſe trompoit pas. Nous obſervâmes auſſi qu'on ne trouve du *Saſſafras*, que dans un terrain ſabloneux.

A notre retour nous fimes route vers les 38. dégrez, à peu près à la hauteur des *Açores*. Des Côtes de *Virginie* à celles d'*Angleterre* nous ne mimes en tout que cinq ſemaines; mais le vent d'Eſt retarda long-tems notre entrée à *Kingrode*. Nous y entrames le 2. Octobre, après ſix mois d'abſence.

RELATION
DU DETROIT
ET DE LA
BAIE DE HUDSON,
A MONSIEUR **

Par Monsieur JEREMIE.

POur prendre les choſes dans leur origine, & pour mieux donner l'intelligence de ma Relation, je dirai que les Danois navigerent dans ces Pays, il y a quatrevint-dix à cent ans.

Le Détroit que nous nommons d'*Hudſon*, a pris ce nom de Henri Hudſon Anglois, qui le découvrit l'an 1612. Il a 120. lieuës de long & 16. ou 18. de large. Il eſt bordé des deux côtez de rochers eſcarpez d'une hauteur prodigieuſe, tous entrecoupez de collines ſombres où le Soleil ne communique jamais ſa lumiere. La neige & les glaces s'y voyent toute l'année; ce qui cauſe des fraîcheurs

cheurs terribles ; & si l'on ne profitoit pas des tems où elles sont moins fortes qu'en d'autres, il seroit impossible d'y naviger. On ne peut y passer que depuis le 15. de Juillet jusqu'au 15. Octobre. Encore dans ces saisons là, on est quelquefois obligé de donner dans des bancs de glaces ; & il n'est pas aisé de s'imaginer, comment un Navire peut s'y faire passage : car elles sont quelquefois si pressées les unes contre les autres, qu'autant que la vûe peut s'étendre, on ne voit pas une goute d'eau. On se *grapine*, c'est-à-dire, on saisit les Navires contre ces glaces comme contre une muraille, & lorsque par la force des vents & des courans qui sont très-violens dans ces endroits-là, il se fait quelqu'ouverture au travers des glaces, alors on met les voiles au vent, lorsqu'il est favorable, pour se faire passage avec de longs bâtons ferrez. Pour cet effet, on pousse ou l'on écarte ces glaces ; mais malgré tous ces efforts, on y reste quelque-fois plus d'un mois embarrassé sans pouvoir avancer. C'est ce qui cause la difficulté de ces voyages : Car d'ailleurs, avec certaines précautions, on ne court pas plus de risque que dans les autres Mers.

Quoique ce Détroit soit un Païs tout à fait inculte, & le plus ingrat de tous les Païs du monde, il y a cependant des Sauvages que nous nommons *Esquimaux*, qui habitent dans ces malheureux deserts. Ils ont cela de commun avec le Païs qu'ils occupent, qu'ils sont si farouches & si intraitables, que l'on n'a pas pû jusqu'à present les attirer à aucun commerce. Ils font la guere à tous leurs

voisins, & lorsqu'ils tuent ou prennent quelques-uns de leurs ennemis, ils les mangent tout crus, & en boivent le sang. Ils en font même boire à leurs enfans qui sont à la mamelle, afin de leur insinuer la barbarie & l'ardeur de la guerre, dès leur plus tendre jeunesse.

Ils sont presque toujours sans feu, à cause de la rareté du bois. Le froid y est cependant extraordinaire en quelque saison que ce soit. Ils logent pendant l'hyver dans les creux des rochers où ils se renferment avec leurs familles, & couchent tous ensemble sans distinction de sexe & de parenté. Ils y restent plus de huit mois, sans voir ni l'air, ni rien qui approche de la lumiere. Ils ont la précaution pendant les trois ou quatre mois d'Eté, d'amasser des viandes de balene, de vaches marines & de loup marin, dont il s'en trouve beaucoup dans tous ces Pays-là. Ils font toutes leurs chasses & tuent toutes sorte d'animaux avec des fléches, à quoi ils sont fort adroits. Ils n'ont jamais eu l'usage d'aucunes armes à feu ni d'aucun ferrement, à moins qu'ils ne surprennent quelques unes de nos Chaloupes pêcheuses. Après qu'ils ont déchiré & mangé nos pauvres Matelots, ils se servent de ces petits bâtimens pour aller d'un lieu à l'autre; & lorsque ces Chaloupes sont hors de service, ils les brisent; afin de profiter des cloux qu'ils forgent entre deux cailloux pour leur usage. Ils font des especes de *Biscajenes*, qu'ils couvrent de peau de loup marin, au lieu de bordage. J'ai vû ces Biscayennes assez grandes pour porter plus de cinquante personnes;

nes ; ils ſont auſſi de la même maniere des petits Canots, où ils ne laiſſent qu'une petite ouverture au milieu pour la place d'une homme aſſis : cette ouverture eſt entourée d'une bourſe, qui ſe lie au travers du corps. de maniere que les vagues leur paſſent par deſſus la tête, ſans que le Canot s'empliſſe d'eau. Ils ont de grandes pagayes ou avirons plats par les deux bouts ; ce qui leur ſert comme de balancier, ſans lequel ils auroient peine à ſe tenir dedans, tant ces Canots ſont petits.

Ces Peuples différent des autres Sauvages, en ce que communement les autres Sauvages n'ont point de barbe, & que ceux-ci au contraire en ont juſqu'aux yeux ; ce qui a fait dire à quelques perſonnes qui ont voulu pénétrer leur origine, qu'il faut que ce ſoit quelque Navire Baſque qui étant à la pêche, ait fait naufrage dans ces endroits-là & dont les gens s'y ſont multipliez depuis ce tems. Leur langage, quoique très-corrompu, a cependant quelque rapport avec la langue Biſcayenne, ce qui donne lieu à cette conjecture. Cette grande barbe, qu'ils ne coupent jamais, les rend ſi affreux & ſi hideux qu'ils ont plûtôt la figure de quelque bête farouche que celle d'homme ; car ils n'ont que les bras & les jambes qui leur donnent quelque reſſemblance avec les autres hommes.

A l'extrêmité de ce Détroit du côté du Nord, il y a une Baye que nous nommons *Baye de l'Aſſomption*, de laquelle on n'a pas encore de connoiſſance certaine. Quelques-uns de nos Navigateurs s'étant engagez inſenſiblement dans cette Baye, environ 30.

ou

ou 40. lieuës, ils s'apperçûrent que leurs compas n'avoient plus leurs mouvemes ordinaires; ce qui fait préjuger qu'il y a infailliblement quelque Mine le long de cette Baye, qui attire l'Aimant de tous côtez. On croit qu'il y a communication du fonds de cette Baye au Détroit de *Davis*. C'eſt de cette Baye d'où ſortent preſque toutes les glaces qui ſe déchargent par le Détroit de Hudſon. On ne ſait pas encore comme ces glaces ſe forment. Il y en a de ſi groſſes, que leur ſuperficie au-deſſus de l'eau, ſurpaſſe l'extrêmité des mats des plus gros Navires. Nous avons eu une fois la curioſité de ſonder au pied d'une glace qui étoit échoüée, où on fila cent braſſes de ligne ſans trouver le fonds. Plus avant du côté de l'Oueſt, il y a une grande Iſle que nous nommons *Phelipeaux*, où il y a quantité de vaches marines, & ſans doute que ſi la ſaiſon permettoit d'y faire deſcente, on pourroit y ramaſſer beaucoup d'ivoire; ce qui ne laiſſeroit peut-être pas d'être aſſez lucratif. Les dents de ces vaches marines ont une coudée de long, & ſont groſſes comme le bras, d'une ivoire preſqu'auſſi belle que celle de l'éléphant. Cette Iſle n'eſt point élévée comme le reſte du Détroit; au contraire, elle eſt fort plate, & ſon rivage ſablonneux cauſe une aſpect tout à fait agréable. A l'oppoſite de cette Iſle, il y a une terre fort plate que nous appellons *Cap de l'Aſſomption*; duquel je ne dirai aucunes particularitez, parce qu'on ne l'approche pas d'aſſez près pour y faire aucune remarque.

Il faut préſentement revenir à notre premier deſſein, & dire que les Danois, après avoir paſſé tout le Détroit dont je viens de faire

la

la deſcription, continuant toûjours leur route vers le Nord, aborderent enfin la Terre ferme à une Riviere que l'on a nommée *Riviere Danoiſe*, & que les Sauvages nomment *Manoteouſibi*, qui ſignifie Riviere des Etrangers. Là, ils mirent leurs Vaiſſeaux en hyvernement, & ſe logerent auſſi du mieux qu'ils purent, comme gens qui n'avoient nulle experience de ce Pays, & qui ne ſe défioient pas du grand froid qu'ils avoient à combatre: Enfin, ils eſſuyerent tant de miſeres, que la maladie s'étant miſe entr'eux, ils moururent tous pendant l'hiver, ſans qu'aucun Sauvage en eut connoiſſance.

Le Printems venu, les glaces déborderent avec leur impetuoſité ordinaire, & emporterent leur Vaiſſeau avec tout ce qui étoit dedans, à la reſerve d'un canon de fonte d'environ 8. livres de balle, qui y reſta, & qui y eſt encore tout entier, excepté le tourillon de la culaſſe que les Sauvages ont caſſé à coups de pierres.

Les Sauvages furent bien étonnez l'Eté ſuivant, lorſqu'ils arriverent dans ce lieu, de voir tant de corps morts, & des gens dont ils n'en avoient jamais vû de ſemblables. La terreur s'empara d'eux, & les obligea de prendre la fuite, ne ſachant que s'imaginer en voyant un tel ſpectacle. Mais, lorſque la peur eut fait place à la curioſité, ils retournerent dans le lieu où ils auroient fait, ſelon eux, le plus riche pillage qui jamais ait été fait. Mais malheureuſement, il y avoit de la poudre, dont ils ne ſavoient pas les proprietez ni la vertu; ils y mirent imprudemment le feu qui les fit tous ſauter, brûla la maiſon & tout ce qui étoit dedans; de maniere

que

que les autres qui vinrent après eux, ne profi-
terent que des cloux & autres ferremens qu'ils
ramassoient dans les cendres de cet incendie..

La *Riviere Danoise* dans son embouchure
n'a pas plus de 500. pas de largeur & est fort
profonde; ce qui forme un grand courant
lorsque la Mer entre & sort à toutes les ma-
rées avec beaucoup de rapidité. Ce Détroit
n'a pas plus d'un quart de lieuë de long, en-
suite dequoi cette Riviere s'élargit & conti-
nue son cours, étant pendant l'espace de 15.
lieuës fort navigable. Tout ce Pays est pres-
que sans bois, hors les Isles dont cette Rivie-
re est toute entrecoupée. Au bout des 15.
lieuës, il y a une chaîne de hautes montagnes
qui rendent cette Riviere impratiquable,
cause des chûtes d'eau & des rapides conti-
nuels qui s'y rencontrent; après quoi, elle re-
prend son cours ordinaire & tranquile, &
communication avec une autre Riviere que
l'on nomme *Riviere du Cerf*, dont je parle-
rai par la suite.

Pour revenir à notre but, & pour donner
toutes les connoissances possibles de tous ces
Pays-là, il faut redescendre à la Mer, & con-
tinuer notre route vers le Nord.

A 15. lieuës de la Riviere Danoise, se trou-
ve la *Riviere du Loup-Marin*, parce qu'en
effectivement il y en a beaucoup dans cet en-
droit. Entre ces deux Rivieres, il y a une
espece de Bœuf que nous nommons *Bœufs*
musqaez; à cause qu'ils sentent si fort le mus-
que dans certaine saison de l'année, il est im-
possible d'en manger. Ces animaux ont une
très-belle laine: elle est plus longue que celle des Moutons de Barbarie. J'en avois ra-
p

porté en France en 1708. dont je m'étois fait faire des bas qui étoient plus beaux que des bas de soye : J'ai même encore ici un petit reste de cette laine, que j'aurois l'honneur de vous envoyer, si je croyois que cela vous fît plaisir, pour en faire faire l'essai par d'habiles ouvriers.

Ces Bœufs, quoique plus petits que les nôtres, ont cependant les cornes beaucoup plus grosses & plus longues. Leurs racines se joignent sur le haut de la tête, forment comme un gros bourlet, & descendent à côté des yeux presqu'aussi bas que la gueule. Ensuite le bout remonte en haut, qui forme comme un croissant. Il y en a de si grosses, que j'en ai vû étant séparées du crane, qui pesoient les deux ensemble 60. livres. Ils ont les jambes fort courtes, de maniere que cette laine traîne toujours par terre lorsqu'ils marchent; ce qui les rend si difformes, que l'on a peine à distinguer d'un peu loin de quel côté ils ont la tête. Il n'y a pas une grande quantité de ces animaux; ce qui feroit que les Sauvrges les auroient bien-tôt détruits, si on en faisoit faire la chasse : joint à ce que, comme ils ont les jambes très-courtes, on les tue lorsqu'il y a bien de la neige, à coups de lance, sans qu'ils puissent fuir. Cette Riviere du Loup Marin va jusqu'au Pays d'une Nation que l'on nomme *Plascôtez de Chiens*, lesquels ont guerre contre nos *Savanois*, c'est-à-dire, ceux avec qui nous traitons. Et comme ils n'ont aucun usage d'armes à feu, non plus que les Esquimaux; lorsqu'ils entendent quelques coups de fusils, ils prennent tous la fuite, abandonnent leurs femmes & leurs enfans, que nos Sauvages emmenent prisonniers,

niers, & les font ſervir d'eſclaves. Ils prennent très-peu d'hommes, parce qu'ils ont la jambe plus fine que les notres. Il ont dans leur Pays une *Mine de Cuivre rouge*, ſi abondante & ſi pure, que, ſans le paſſer par la forge, tel qu'ils le ramaſſent à la Mine, ils ne font que le frapper entre deux pierres, & en font tout ce qu'ils veulent. J'en ai vû fort ſouvent, parce que nos Sauvages en apportoient toutes les fois qu'ils alloient en guerre de ces côtez là.

Toute cette Nation eſt d'une phiſionomie fort douce & fort humaine; ce qui me fait croire que ſi l'on pouvoit les attirer à quelque commerce, on auroit de l'agrément avec eux. Leur Pays eſt fort ingrat; il n'y a point de Caſtor ni d'autres pelleteries; ils ne vivent que de poiſſons & d'une eſpece de Cerf que nous nommons *Caribous*, qu'ils tuent avec des fléches. Ils en prennent auſſi avec des colliers. Il y a des Liévres qui ſont beaucoup plus grands que ceux de France. Ils ſont blancs l'hyver, & gris l'Eté; ils ont de fort grandes oreilles toûjours noires. La peau en hyver eſt fort belle & d'un poil fort long, qui ne tombe pas comme aux autres Liévres de l'Europe, de maniere que l'on en feroit de très-beaux manchons.

Je ne dirai rien de poſitif des Remarques que l'on peut faire, en continuant le long de la Mer vers le Nord, ſinon que nos Sauvages raportent que dans le fonds de cette Baye, il y a un Détroit où l'on découvre les terres facilement d'un bord à l'autre. Ils n'ont pas encore pénetré juſqu'au bout de ce Détroit: Ils diſent qu'il y a des glaces toute l'an-

l'année, que les courans transportent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Suivant toutes les aparences, il est à croire que ce bras de Mer a communication avec la Mer de l'Oueſt; & ce qui donne lieu à cette conjecture, c'eſt que lorſque les vents dépendent du Nord, la Mer dégorge par ce Détroit en ſi grande abondance, que l'eau augmente dans toute la Baye d'Hudſon, quelquefois de dix pieds à pic plus que ſon cours ordinaire. Auſſi remarque-t-on que lorſque l'on voit la Mer s'enfler, on cherche havre pour ſe mettre à l'abri du vent de Nord.

Les Sauvages diſent, qu'après avoir marché pluſieurs mois à l'Oueſt-Sud-Oueſt, ils ont trouvé la Mer ſur laquelle ils ont vû de grands Canots (ce ſont des Navires) avec des hommes, qui ont de la barbe & des bonnets, qui ramaſſent de l'Or ſur le bord de la Mer (c'eſt-à-dire, à l'embouchure des Rivieres.)

Les Platſcoſtez de Chiens dont je viens de parler, n'ont point d'autres ferremens que ceux qu'ils viennent ramaſſer dans les débris de l'incendie des Danois. Ils ne plaignent pas leurs peines, lorſqu'ils peuvent trouver trois ou quatre petits cloux longs comme le doigt tout rouillez. Ils viennent cependant quelquefois à pied de plus de 400. lieuës; car ils n'ont point l'uſage des Canots. Les Eſquimaux du Détroit de Hudſon y viennent auſſi quelquefois pour le même ſujet. Ils traverſent la Baye de Hudſon avec ces Biſcayennes faites avec des peaux de Loups marins dont j'ai parlé ci-devant.

Il faut preſentement nous approcher du

Fort

Fort Bourbon, distant de la Riviere Danc
se de 60. lieuës. Il n'y a rien de remarqu
ble dans tout cet espace, sinon que penda
tout l'Eté il y a des quantitez prodigieu
de *Cariboux*, qui étant chassez des bois p
la grande multitude de ce que nous app
lons *Maringoins* & *Tons*, viennent se rafra
chir au bord de la Mer. On en voit des tro
peaux de plus de dix mille, & cela continu
lement pendant l'espace de 40. ou 50. lieu
Si les peaux de ces animaux étoient propr
à quelque chose, on en feroit amasser par l
Sauvages autant que l'on voudroit; mai
nos Chamoiseurs de Niort disent qu'el
sont trop foibles pour souffrir l'apprêt. *
y a aussi de toute sorte de gibier, comm
Cygnes, Outardes, Oyes, Gruës, Canar
enfin toute sorte d'autre menu gibier, en
grand nombre, que lorsque toute cette v
latille s'éleve, elle fait tant de bruit, qu
est impossible de s'entendre parler, & inco
tinent l'air en devient si obscur, qu'à pei
peut on voir le Ciel au travers. Ceci par
tra peut-être fabuleux, aussi-bien que qu
qu'autre circonstance que je ne puis me d
penser de marquer, pour ne rien omettre
ce qui doit satisfaire la curiosité; mais
puis proteſter que je ne marque rien, qu
près l'avoir vû & examiné par moi même
& afin de ne rien risquer sur le rapport d'a
trui, je me suis transporté presque dans to
les lieux dont je parle.

La Riviere Bourbon, que les Sauva
no

* Les peaux de Cariboux se peuvent passer & sont
belles. J'en ai vû un morceau passé par des Sauvages
Canada.

nomment *Paouirinioüagaou*, qui signifie Descente des Etrangers, fut découverte quelques années après la Riviere Danoise. Ce fut un Anglois nommé *Nelson*, dont cette Riviere porte le nom. Il y arriva en Autonne fort tard, & fit descente dans cette Riviere du côté du Nord, mais comme pour lors, tous les Sauvages s'étoient retirez dans la profondeur des bois; que Nelson ne voyoit personne qui lui donnât connoissance du Païs, & qu'il apprehendoit qu'il ne lui arrivât le même accident qu'aux Danois, il se contenta de planter un poteau auquel il arbora les armes d'Angleterre pour titre de possession, avec un grand carton sur lequel étoit desliné un Navire; & il pendit à une branche d'arbre une grande chaudiere pleine de menuës marchandises, dont les Sauvages profiterent au Printems, lorsqu'ils revinrent au bord de la Mer. Comme ils avoient déja quelques indices de ces sortes de marchandises, par l'avanture qui étoit arrivée aux Danois, ils ne douterent pas que les mêmes personnes qui leur avoient laissé un si riche dépot, ne revinsseut l'année suivante. Ils attendirent jusqu'à la derniere saison. En effet les Anglois arriverent, trouverent ces Sauvages qui les reçûrent aimablement, & les conduisirent avec leur Navire dans des Isles qui sont à sept lieues dans la Riviere, où les Anglois firent leur premier établissement.

M. de *Groiseliez* Citoyen de Canada, homme entreprenant & grand Voyageur, étant avec nos Sauvages de Canada dans le Païs des *Outaoüas*, pousſa si loin, qu'il eut connoissance de la Baye de Hudson. Etant de retour

à

à *Quebec*, il se joignit à quelques Bourgeois, arma une Barque & entreprit de la découvrir par Mer. Il y réüssit, & alla aborder à une Riviere que les Sauvages nomment *Pinastiouetchieoüen*, qui veut dire, Riviere rapide, qui n'est distante que d'une lieuë de celle dont je viens de parler. Il fit son établissement de ce côté du Sud, dans des Isles qui sont à trois lieuës dans la Riviere. Pendant l'hyver, les Rivieres étant glacées, les Canadiens que Mr. de Groiseliez avoit avec lui, gens fort alertes & agiles dans les bois, étant à la chasse le long de la Mer à l'embouchure de la Riviere de *Nelson*, que nous nommons présentement de *Bourbon*, trouverent un établissement d'Europeans, ce qui les surprit fort. Ils retournerent promptement, sans se faire découvrir, pour en donner avis à leur Commandant, qui ne manqua pas aussi-tôt de faire armer tous ses gens & de se mettre à leur tête, pour savoir ce que c'étoit. Ils firent leurs approches, & ne voiant qu'une petite mauvaise chaumine, couverte de gazons, & trouvant la porte ouverte, ils y entrerent les armes à la main, & y trouverent 6. Matelots Anglois qui mouroient de faim & de froid. Ils ne se mirent point en défense, au contraire, ils s'estimoient fort heureux de se voir prisonniers des François, puisque par ce moyen, ils avoient leur vie en sûreté.

Ces 6. Matelots avoient été dégradez par un Navire qui avoit armé à *Boston*, dans la Nouvelle Angleterre, & qui n'avoit aucune connoissance des premiers qui avoient armé à Londres. Voici la maniere dont ils furent dégradez. Ils étoient arrivez fort tard, &

ayant

ayant mouillé l'ancre à l'embouchure de la Riviere Bourbon, le Capitaine envoya ſa Chaloupe à terre avec cinq hommes pour chercher un lieu d'hyvernement. La nuit, il fit un ſi grand froid, que les glaces qui deſcendoient de cette Riviere, entraînerent le Navire, dont on n'a jamais oüi parler.

Pendant le cours de l'hyver, il vint quelques Sauvages chez Mr. de Groiſeliez, qui lui dirent qu'il y avoit un autre établiſſement d'Anglois à ſept lieuës dans la Riviere Bourbon. Auſſi-tôt il ſe diſpoſa à les aller attaquer, mais, comme ils étoient fortifiez, il prit ſes meſures, & choiſit un jour qu'ils pourroient être en réjouïſſance: En effet, il les attaqua le jour des Rois, & les ſurprit dans une telle yvreſſe, qu'il les prit ſans qu'ils puſſent ſe défendre, quoiqu'ils fuſſent 80. Anglois, & que nos François ne fuſſent que 14. Ainſi Mr. de Groiſeliez reſta maître de tout le Pays.

L'Été ſuivant, lorſqu'il voulut retourner en Canada, rendre compte de ſes Exploits & de ſa découverte, il laiſſa ſon Fils nommé *Choüart* avec cinq hommes, pour garder le poſte qu'il avoit conquis, & repaſſa en Canada avec ſon beau frere nommé *Ratiſſon*, bien chargez de pelleteries & d'autres marchandiſes Angloiſes. Mais quoique, ſelon les apparences, ils euſſent aſſez bien fait leur devoir pour être bien reçûs, on les chagrina cependant beaucoup ſur quelque prétendu pillage dont ils n'avoient pas donné connoiſſance aux Armateurs; ce qui obligea Mr. de Groiſeliez de faire paſſer ſon beau frere *Ratiſſon* en France, pour ſe plaindre de l'injuſ-

tice qu'on leur faisoit. Mais il fut encore plus mal reçu qu'en Canada ; ce qui le mit dans un tel désespoir, qu'il projetta de passer en Angleterre, pour y proposer un armement & aller retirer son neveu *Chouart*, qu'il venoit de laisser à la Baye de Hudson, ce qu'il fit. Il fournit des memoires si positifs, qu'on lui donna un Navire bien armé avec lequel il alla reprendre le lieu que l'on nommoit pour lors *Port Nelson*.

Les Anglois sont restez possesseurs de ces Postes, jusqu'en 1694. que Mr. d'Iberville arma deux Navires, *le Poli* & *la Charante*, qui étoient commandez par Mr. de Serigni son frere. Il passa par le Canada pour se fortifier de cent Canadiens, afin d'aller reprendre la Baye de Hudson : mais ce projet ne réüssit pas.

Nous partîmes de Quebec le 10. Août jour de Saint Laurent, & nous arrivâmes à la rade du Port Nelson le 24. Septembre. Aussi-tôt Mr. d'Iberville fit descendre tout son monde à terre, avec les canons de campagne, mortiers & autres munitions de guerre. Nous commençâmes par faire de bonnes batteries & plateformes, où nous plaçâmes nos Canons & nos Mortiers, à environ 500. pas des palissades du Fort. Ce Fort étoit composé de quatre Bastions qui formoient un quarré de 30. pieds, où étoit un grand magazin haut & bas. Dans l'un de ces bastions, étoit le magazin de la traite ; un autre servoit de magazin aux vivres & les deux autres servoient de corps de garde pour loger la garnison ; le tout bâti de bois. En ligne de la premiere palissade,

y avoit deux autres Baſtions, dans l'un deſquels logeoient les Officiers, & l'autre ſervoit de cuiſine & de forge pour la garniſon. Entre ces deux Baſtions, étoit une eſpece de demie-lune ou il y avoit 8. canons de 8. liv. de balles, qui défendoient du côté de la Riviere & au bas de cette demie-lune, une plateforme à ras-d'eau, défendue par 6. pieces de gros canons. Il n'y avoit point de batterie rangée du côté du bois; tous les Canons & pierriers étoient ſur les Baſtions. On comptoit dans tout ce Fort, qui n'étoit que de deux paliſſades de pieux debout, 32. canons & 14. pierriers. Ils étoient 53. hommes dedans. Nous les harcelâmes depuis le 25. Septembre que nous mîmes pied à terre, juſqu'au 14. Octobre, que ſe voyant aſſiégez de toutes parts, ils ne pouvoient plus réſiſter à nos bombes, joint à ce qu'ils étoient continuellement chagrinez par nos fuſeliers qui tiroient ſans ceſſe dans leurs meurtrieres. Ils furent enfin obligez de ſe rendre, & ne demanderent que d'avoir la vie ſauve; ce qu'on leur accorda facilement. M. d'Iberville fit ſon entrée le 15. Le Fort fut nommé *Fort Bourbon*, & la Riviere ſur laquelle il eſt ſitué, fut nommée *Riviere Sainte Thereſe*, à cauſe que le Fort fut réduit ſous l'obéiſſance des François le jour de Sainte Thereſe 14. Octobre. Nous perdîmes dans cette occaſion un Frere de M. d'Iberville. Le Fort étoit aſſez bien fourni de toutes ſortes de marchandiſes & de munitions, tant de guerre que de bouche. Nos Navires hyvernerent-là, parce que la ſaiſon étoit trop avancée pour repaſſer en Europe.

En 1695. le 20. Juillet, Mr. d'Iberville partit avec ſes deux Vaiſſeaux, & nous laiſſa au nombre de 67. hommes, ſous le commandement d'un nommé M. de la Foreſt; M. de Martigny étoit Lieutenant, & moi Enſeigne & Interprete des langues des Sauvages, & Directeur du Commerce.

Le 2. Septembre de l'année 1696. les Anglois arriverent au nombre de 4. Vaiſſeaux de guerre & une Galiotte à bombes. M. de Serigny qui étoit parti de la Rochelle avec deux petits Navires, ſavoir le *Hardi* & le *Dragon*, arriva deux heures après les Anglois; mais comme ils occupoient la rade, il ne put nous donner de ſecours; il fut obligé de retourner en France où il arriva heureuſement, & le Hardi commandé par M. la Motte-Egron fit naufrage en allant en Canada. Les Anglois commencerent à nous attaquer le 5. du mois, avec leur Galiote qu'ils avoient fait avancer à une portée du canon du Fort, avec 2. Navires pour la ſoûtenir.

Le 6. nous nous apperçûmes qu'ils faiſoient quelque mouvement pour y faire deſcente. M. de la Foreſt m'envoya avec quatorze hommes à deſſein de m'y oppoſer: Ils étoient 400. hommes prépoſez pour cette entrepriſe. Ils firent pluſieurs tentatives; mais, comme nous étions embuſquez dans des buiſſons épais, & que j'avois le ſoin de faire tirer mes gens à propos les uns après les autres; ſi tôt que je voyois paroître quelque Chaloupe armée, les Anglois retournoient promptement à leur bord, n'oſant riſquer de nous forcer, parce qu'ils ne ſavoient pas le nombre que nous étions dans nôtre em-

buſ-

buſcade. Cependant ils tiroient continuellement des bombes, dont il en tomba 22. dans le Fort, qui manquerent pluſieurs fois à y mettre le feu. A la fin n'ayant preſque plus de vivres & de munitions de guerre, & voyant que nous ne pouvions plus eſperer de ſecours de France, nous fûmes obligez de capituler. Ils nous accorderent tout ce que nous leur demandâmes; les Articles de la Capitulation étoient des plus avantageux. Mais ils fauſſerent leurs promeſſes, car, au lieu de nous mettre ſur les Terres Françoiſes avec tous nos effets, comme ils nous l'avoient promis, ils nous emmenerent en Angleterre, & nous jetterent en priſon, pendant que nos pelleteries & autres effets furent mis au pillage. Quatre mois après, nous repaſſâmes en France, où on faiſoit un armement de quatre Vaiſſeaux de guerre pour aller reprendre le poſte que nous venions de perdre. On nous fit tous embarquer deſſus, & nous allâmes joindre Mr. d'Iberville qui étoit pour lors à Plaiſance, & qui y prit le commandement des quatre Vaiſſeaux pour retourner à la Baye de Hudſon. Il s'embarqua ſur le *Pelican* de 50. Canons. Mr. de Serigny ſon frere commandoit le *Palmier*, de 40. Canons; le *Profond* étoit commandé par Mr. Dugué, & Mr. Chartrié commandoit le *Veſpe*.

Lorſque nous fumes entrez dans le Détroit de Hudſon, les glaces nous contraignirent de nous ſeparer. Mr. d'Iberville prit le devant, & Mr. Dugué fut pouſſé par les courans, tout à fait du côté du Nord, où il rencontra trois Navires Anglois contre leſquels il ſe batit depuis huit heures du matin juſ-

qu'à onze heures du soir, sans que les Anglois le pussent prendre, quoiqu'ils fussent superieurs en force, mais non pas en courage.

J'ai déja dit que Mr. d'Iberville avoit pris le devant, il arriva à la Rade du Fort-Bourbon le 5. Septembre. Aussi-tôt il envoya sa Chaloupe à terre avec 25. hommes de l'élite de son équipage.

Le 6. les Navires Anglois arriverent. Mr. d'Iberville se disposa à les recevoir. Il leva les ancres & fut au devant d'eux. Ils se flatoient de l'enlever, le voyant seul contre trois; mais ils furent bien étonnez, lorsqu'ils virent l'intrepidité avec laquelle il alla les attaquer. Dès sa premiere volée, il en fit arriver un qui se rendit sans oser plus remuer. Ensuite, il prêta le côté à l'Amiral qui étoit de 50. canons, contre lequel il fit tirer sa volée si à propos & avec tant de succez, qu'avant qu'ils eussent le tems de changer de bord, ils virent la moitié des voilures de l'Anglois dans l'eau, & couler à fonds devant son autre compatriote, qui ne pensa plus qu'à se sauver, voyant un tel debri. Mr. d'Iberville lui donna la chasse, mais il se sauva à la faveur de la nuit. Mr. d'Iberville retourna prendre possession de sa prise, que l'on dit en terme marin, *amariner sa prise.*

La nuit du 7. au 8. il s'éleva une tempête du vent de Nord si furieuse, que Mr. d'Iberville & sa prise furent jettez à la Côte, sans pouvoir l'éviter. Les deux Navires furent perdus avec 23. hommes qui se noyerent. Tous les autres se sauverent à terre lorsque la marée fut basse.

Quand

Quand tous nos Navires furent arrivez, nous commençâmes à assieger le Fort. Ils ne firent pas grande resistance. Ils se rendirent sans capituler, lorsqu'ils sçurent par leurs gens mêmes qu'ils ne pouvoient esperer de secours de l'Europe, & la maniere dont leurs Navires avoient été traitez.

Après que M. d'Iberville eut fait son entrée dans le Fort, & qu'il eut mis ordre à toutes choses, il ne songea plus qu'à repasser en Europe. Il s'embarqua sur le *Profond*, & mit à la voile le 24. Septembre, accompagné du *Vespe*. Il laissa le commandement du Fort à M. de Serigny son frere, parce que le *Palmier* qu'il commandoit, avoit cassé son Gouvernail en touchant sur une barre.

En 1698. il vint un autre Navire apporter un Gouvernail, parce que dans tout ce Païs qui n'est que de sapinage, on ne pouvoit trouver des bois propres pour cela. Pour lors les deux Navires repasserent en France, & Mr. de Serigny donna le commandement du Fort à Mr. de Martigny son parent. Pour moi je suis resté Lieutenant avec ma qualité d'Interprête. Il y eut trois Commandans alternativement les uns après les autres, sous lesquels il ne se passa rien qui soit digne de recit.

En 1707. après avoir demandé plusieurs fois mon congé à Messieurs de la Compagnie pour passer en France, ils me l'accorderent enfin. Arrivé à la Rochelle, je fus proposé à la Cour pour aller relever celui qui commandoit au Fort Bourbon, qui étoit un nommé Mr. Delisle, frere de Mr. de S. Michel qui étoit autrefois Capitaine de Port à Rochefort.

En 1708. nous partîmes de la Rochelle où j'avois levé une nouvelle Garnison; mais, lorsque nous fumes à l'entrée du Détroit de Hudson, les vents nous contrarierent si long-tems, que nous fûmes obligez de relâcher à Plaisance, où j'eus l'honneur de vous écrire, pour vous demander la permission de tirer des vivres de Canada, & vous eutes la bonté d'y donner votre consentement.

En 1709. nous nous rendîmes au lieu destiné, où j'ai trouvé Mr. Delisle & toute sa Garnison fort en peine, parce qu'ils étoient à la veille de manquer de vivres & de munitions. Comme nous y étions arrivez fort tard, joint à ce que le Navire s'étoit beaucoup endommagé dans les glaces, il fallut faire un second hivernement; ce qui causa une grosse perte à Messieurs de la Compagnie, en ce qu'ils avoient tout à la fois deux Garnisons & un gros Equipage à payer & à nourrir. Pendant l'hiver Mr. Delisle fut attaqué de l'asme dont il mourut. Je suis resté Commandant pendant six années dans le Fort Bourbon, où j'ai eu l'honneur d'être établi par ordre precis du Roi, dont je garde encore les Commissions: Aucun de ceux qui m'avoient precedé, n'en avoit eû de semblables.

En 1714. je reçeu des ordres de la Cour avec des lettres de Mr. le Comte de Pontchartrain, pour remettre le poste aux Anglois, ainsi qu'il étoit porté par le Traité d'*Utrecht*.

Je m'aperçois que c'est abuser de votre bonté, Monsieur, de vous parler si long-tems de choses inutiles: Il faut revenir à notre premier dessein, qui est de vous donner toutes

les

ſes connoiſſances poſſibles de la ſituation en général du Fort Bourbon, & des avantages qu'on peut tirer par ſon commerce.

Quoique le Fort ſoit bâti ſur la Riviere Sainte Thereſe, c'eſt par la Riviere Bourbon que deſcendent tous les Sauvages qui viennent en traite. Cette Riviere eſt d'une ſi grande étenduë, qu'elle paſſe par pluſieurs grands Lacs dont le premier, diſtant de la Mer d'environ 150. lieuës, a environ 100. lieuës de circonference. Les Sauvages le nomment *Tatuſquoyaou-ſecahigan*, qui veut dire, Lac des Forts, dans lequel Lac du côté du Nord, il ſe décharge une Riviere que l'on nomme *Quiſiſquatchiouen*, autrement grand Courant. Cette Riviere prend ſa ſource d'un Lac diſtant du r. de plus de 300. lieuës, qui ſe nomme *Michinipi* ou grande Eau, parce qu'en effet, il eſt le plus grand & le plus profond de tous les Lacs. Il a plus de 600. lieuës de tour, & reçoit la décharge de pluſieurs Rivieres, dont les unes ont correſpondance avec la Riviere Danoiſe, & les autres, dans le Pays des Placôtez de Chiens. Autour de ce Lac & le long de toutes ces Rivieres, il y a quantité de Sauvages dont les uns ſe nomment *Gens de la grande eau*, & les autres ſont les *Aſſinibouels*. Il faut remarquer qu'autant que les Eſquimaux ſont farouches & barbares, autant ceux-ci ſont-ils humains & affables, auſſi-bien que tous ceux avec leſquels nous avons commerce dans toute la Baye de Hudſon; ne traitant jamais les François que de leurs peres & de leurs patrons. Ils n'ont pas la même attache pour les Anglois, parce qu'ils diſent qu'ils ſont trop diſſimulez &

ne disent jamais la verité ; ce qu'ils n'aiment pas. Quoique Sauvages, ils sont tout-à-fait ennemis du mensonge ; ce qui est assez extraordinaire pour des Nations qui vivent sans subordination ni discipline. On ne peut leur imputer aucun vice, si ce n'est qu'ils sont un peu médisans. Ils ne jurent jamais, & n'ont pas même de terme dans leur langue, qui approche du *jurement*.

A l'extrêmité du Lac des Forts, la Riviere Bourbon reprend son cours, qui procede d'un autre Lac nommé *Anisquaouiganou*, qui veut dire jonction des deux Mers ; parce que dans son milieu, les terres le joignent presque toutes. La partie du côté de l'Est de ce Lac qui est situé en long, à peu-près Nord & Sud, est un Pays de Forêts épaisses où il y a beaucoup de *Castors* & d'*Origneaux*. C'est où commence le Pays des *Cristinaux*. Le climat commence à y être beaucoup plus temperé qu'au Fort Bourbon. Le côté de l'Oüest de ce Lac est rempli de fort belles Prairies, dans lesquelles il y a quantité de ces gros Bœufs dont j'ai parlé. Ce sont des Assiniboüels qui occupent tout ces Pays. Ce Lac a environ 400 lieuës de tour, & est distant du premier, de 200. lieuës.

A cent lieuës plus loin, dans l'Oüest Sud-Oüest, toujours le long de cette Riviere, il y a un autre Lac qu'ils nomment *Ouenipigouchib* ou la petite Mer. C'est à peu-près le même Pays que le precedent. Ce sont des *Assiniboüels*, des *Cristinaux*, & des *Sauteurs* qui occupent les environs de ce Lac. Il a environ 300. lieuës de tour. A son extrêmité, il y a une Riviere qui se décharge dans un

autre

autre Lac que l'on nomme *Tacamiouen*. Il n'eſt pas ſi grand que les autres. C'eſt dans ce Lac que ſe décharge la Riviere du Cerf, qui eſt d'une ſi grande étenduë, que nos Sauvages n'ont pas encore peu aller juſqu'à ſa ſource. Par cette Riviere, on peut aller joindre une autre Riviere qui porte ſon courant du côté de l'Oueſt; au lieu que toutes celles dont je viens de parler, ont leur décharge, ou dans la Baye de Hudſon, ou bien dans la Riviere du Canada. J'ai fait tout mon poſſible pendant que je ſuis reſté au Fort Bourbon, pour envoyer des Sauvages de ce côté-là, ſavoir s'il n'y auroit point quelque Mer dans laquelle ſe déchargeât cette Riviere; mais ils ont guerre contre une Nation qui leur barre ce paſſage. J'ai interrogé des priſonniers de cette Nation, que nos Sauvages avoient amenez exprès pour me les faire voir. Ils m'on dit avoir guerre avec une autre Nation beaucoup plus éloignée qu'eux dans l'Oueſt. Ceux-là diſent avoir pour voiſins, des hommes barbus qui ſe fortifient avec de la pierre, & ſe logent de même; uſage que les Sauvages n'ont point. Ils diſent que ces hommes portant barbe, ne ſont point habillez comme eux, & qu'ils ſe ſervent de chaudieres blanches. Je leur montrai une taſſe d'argent, & ils me dirent que c'étoit de cela même dont les autres leur avoient parlé. Ils diſent auſſi que ces gens-là cultivent la terre avec des outils de ce metal blanc. De la maniere qu'ils dépeignent le grain que ces gens cultivent, il faut que ce ſoit du Maïs.

Pendant que j'étois à *Quebec*, il y a 4. ou

5. mois, Mr. Begon Intendant de Canada, me fit l'honneur de m'envoyer querir, pour que je lui donnaſſe les connoiſſances que j'avois de ce Pays-là, pour faire entreprendre cette découverte par le Canada. Mais je croi qu'elle ſeroit beaucoup plus facile par les routes que je viens de marquer, ſi nous poſſedions encore le Fort Bourbon, en ce que le chemin ſeroit beaucoup plus court, & que ce ſont preſque toûjours de beaux Pays, où l'on ne manqueroit point de chaſſe, par la quantité d'animaux & de gibier qu'il y a dans toutes ces Contrées, outre les fruits qui y viennent ſans les cultiver, comme des Prunes, des Pommes, des Raiſins, & quantité d'autres petits fruits que je ne nomme pas.

Au bout du Sud Oueſt de ce Lac *Tacamamiouen*, il y a une Riviere qui ſe décharge dans un autre Lac appellé *Lac des Chiens*, qui n'eſt pas fort éloigné du Lac ſuperieur, & où nos Voyageurs vont tous les jours par la Riviere de *Montreal*.

Je vais preſentement parler de la Riviere Sainte Thereſe dont j'aurai bien-tôt fait le détail. Cette Riviere n'eſt pas d'une grande étenduë à ſon embouchure où eſt ſitué le Fort Bourbon; elle n'a pas plus d'une demie lieuë de large.

En 1700. à deux lieuës du Fort du côté du Sud, on a fait bâtir un Fort nommé le Fort *Phelipeaux*, & un grand Magazin pour ſervir de retraite, en cas d'attaque des Ennemis. C'eſt-là où cette Riviere commence à être entrecoupée d'Iſles.

A vingt lieuës du Fort, la Riviere ſe partage en deux, & le bras qui vient du côté

du

du Nord, que les Sauvages appellent *Apitſibi*, ou Riviere du Battefeux, a communication avec la Riviere Bourbon, & c'eſt par là que la plûpart des Sauvages qui viennent en traite, deſcendent, par le moyen d'un portage qu'ils font du Lac des Forêts à cette Riviere.

A vingt lieuës au deſſus de cette premiere fourche, il y en a une autre qui vient du Sud, que les Sauvages nomment *Guiché-Mataouang*, qui veut dire grande Fourche. Celle là a communication avec la Riviere des Saintes Huiles dont je parlerai dans la ſuite. Le bras qui vient de l'Oueſt, quoiqu'il porte toujours le nom de Sainte Thereſe, n'a pas cependant grande étendue. Elle ſe diſperſe en pluſieurs petits ruiſſeaux d'où elle prend ſa ſource, & dans tous leſquels il y a quantité de Caſtors, de Leups-Cerviers, Martres & autres menues Pelleteries.

Entre les deux Forts de Bourbon & de Phelipeaux, il y a une petite Riviere appellée de *l'Egarée*, par laquelle on tire quelque fois du bois de chauffage; ce qui ne laiſſe pas d'être fort rare autour du Fort. Plus bas, tout à fait à l'ouverture de la Mer, il y a une autre petite Riviere nommée de la *Gargouſſe*, dans laquelle, lorſque la marée eſt haute, il y entre quantité de Marſoins. Il ſeroit fort facile d'y tendre une pêche, en ce que la Riviere eſt fort étroite. Si cette pêche étoit une fois bien établie, on y feroit tous les ans plus de ſix cent bariques d'huile. Les premiers frais de cette pêche ne monteroient peut-être pas à 2000. écus, & il n'en couteroit pas tous les ans 2000. liv. pour la bien

entretenir ; ce qui seroit cependant d'un gros profit, en ce que les huiles valent toujours de l'argent en France.

Il n'y a aucune remarque à faire le long de la Mer, tirant vers le fonds de la Baye de Hudson, que la Riviere des *Saintes Huilles*, éloignée du Fort Bourbon de 100. lieuës du côté du Sud, où les Anglois avoient autrefois fait un établissement pour la traite avec les Sauvages ; mais se voyant attaquez par les François, ils mirent eux-mêmes le feu à leur Fort, & brulerent tout ce qui étoit dedans. Ils esperoient se refugier par terre au Fort Bourbon ; mais les Canadiens les poursuivirent si vigoureusement, qu'ils les joignirent, avant qu'ils eussent fait la moitié du chemin, & les emmenerent prisonniers en Canada. Pour lors ce poste fut abandonné jusqu'en 1702. que Mr. de *Flamanville* Commandant au Fort Bourbon reçût ordre de Messieurs de la Compagnie de Canada d'envoyer Mr. de *Beaumenil* son frere rectifier ce poste. Il fit construire une petite maison ; mais on ne put entretenir ce poste que deux années, parce qu'il coutoit plus à la Compagnie qu'il ne donnoit de profit. Quoique dans le haut de cette Riviere, il y ait beaucoup de Castors & quantité de Sauvages qui y viendroient en traite, on pourroit même y attirer une grande partie de ceux qui trafiquent avec les Anglois, & qui sont établis au fonds de la Baye. Cette Riviere est fort platte dans son entrée, par conséquent il n'y pourroit entrer que des Bâtimens de 50. à 60. tonneaux. Il seroit assez facile de s'y loger, parce que le bois y est plus commun

mun qu'en tous les autres endroits dont j'ai déja parlé.

Je ne dirai rien du continent de cette Baye tirant vers le poſte que les Anglois occupent, appellé communement le fonds de la Baye; parce que je n'en pourrois parler que par tradition, n'y ayant jamais été. Mais ſi vous ſouhaitez, Monſieur, lorſque je ſerai en Canada, j'en confererai avec quelques perſonnes qui ont été pluſieurs fois dans ce Pays là; & à mon retour, j'aurai l'honneur de vous donner les connoiſſances que j'en aurai tirées.

Pour finir mon projet, je reviendrai au Fort Bourbon, premier objet de mon Memoire; & je dirai que ce poſte eſt très avantageux pour ſon commerce, lorſqu'il eſt bien entretenu. On traite avec les Sauvages à très-bonnes conditions; lorſqu'on a des Marchandiſes telles qu'ils les demandent. Ce Fort eſt ſitué par 57. dégrez de latitude Nord. Par conſequent il y fait extrêmement froid pendant l'hyver qui commence à la S. Michel, & ne finit qu'au mois de Mai. Le Soleil ſe couche dans le mois de Decembre à 2. heures $\frac{1}{4}$. & ſe leve à 9. heures $\frac{1}{4}$. Lorſqu'il fait quelque belle journée & que le froid eſt un peu temperé, les Chaſſeurs tuent autant de Perdrix & de Lievres qu'ils en veulent. Une année que M. de la Grange Capitaine de Flute du Roi, hyvernoit au Fort de Bourbon avec ſon Equipage, nous eumes la curioſité de compter combien il en feroit apporter au Fort pendant l'hyver: Le Printems étant venu, nous comptâmes avoit mangé 80. hommes que nous étions, tant de Garniſon que d'Equipage, 90. mille Perdrix & 25. mille Liévres.

A

A la fin d'Avril, les Oyes, les Outardes & les Canards arrivent & y reſtent près de deux mois. Il y en a une ſi grande quantité, que l'on en tue autant que l'on veut; & lorſque les Chaſſeurs de la Garniſon ſont occupez au travail, on envoye des Sauvages à la chaſſe, auſquels on donne une livre de poudre & quatre livres de plomb, pour vingt Oyes ou Outardes qu'ils ſont obligez d'apporter au Fort.

Il y a auſſi pendant ce tems-là quantité de *Cariboux*. Ces animaux paſſent deux fois l'année, ſavoir la premiere fois dans les mois de Mars & d'Avril. Ils viennent du Nord & vont au Sud. Il y en a un nombre preſqu'innombrable. Ils occupent en profondeur le long de ces Rivieres plus de ſoixante lieuës d'étendue, à commencer au bord de la Mer. Les chemins qu'ils font dans la neige par où ils paſſent, ſont plus entrecoupez que les rues ne le ſont dans Paris. Les Sauvages font des barrieres avec des arbres qu'ils entaſſent les uns ſur les autres, & laiſſent par intervalle des ouvertures où ils tendent des collets avec leſquels ils en prennent quantité. Ces animaux retournent au Nord dans le mois de Juillet & d'Août; & lorſqu'ils paſſent les Rivieres à l'eau, les Sauvages en tuent de leurs Canots, à coups de lance, autant qu'ils veulent. On a auſſi la douceur de la pêche pendant l'Eté. On tend des filets avec leſquels on prend de très-bons Poiſſons, comme du Brochet, de la Truite, de la Carpe & de ce que nous appellons, *Poiſſons blancs*. Il eſt fait à peu près comme le Harang blanc: mais c'eſt, ſans contredit, le

le meilleur Poiſſon qu'il y ait dans tout l'Univers. On en fait des proviſions pour l'hyver, que l'on met dans la nege auſſi bien que la viande que l'on veut conſerver. Lorſqu'ils ſont gelez, ils ne ſe gâtent plus juſqu'à ce qu'il dégele. On conſerve auſſi de cette maniere, des Oyes, des Canards & des Outardes que l'on met à la broche pendant l'hyver, pour accompagner les Perdrix & les Lievres; de façon que ce Pays, quoique ſous un mauvais climat, eſt cependant fort bon pour la vie, lorſque, par le ſecours d'Europe, on a du pain & du vin. Quoique l'Eté ſoit fort court, nous avions cependant un petit Jardin qui ne laiſſoit pas de produire de fort bonnes laictues, des choux verds, & autres menues herbes que nous ſalions pour faire de la ſoupe pendant l'hyver.

Quoique les Peuples qui habitent tous ces Pays, ſoient fort dociles & naturellement amis des François; cependant en 1712. je me trouvai dans l'ogligation d'envoyer une partie de mes gens à la chaſſe de ces Cariboux qui paſſent dans les mois de Juillet & d'Août, parce que je n'avois point reçû de ſecours de France, depuis que j'en étois parti en 1708. & que je manquois de vivres & de poudre, pour faire chaſſer au gibier avec des fuſils. J'avois député mon Lieutenant, les deux Commis & les meilleurs hommes de ma Garniſon, auſquels je m'étois efforcé de donner une aſſez bonne proviſion de poudre & de vivres François. Ils ſe camperent malheureuſement proche un Camp de Sauvages qui jeunoient beaucoup & manquoient de poudre, parce que je ne voulois pas leur en traiter

ter, la conſervant pour m'aſſûrer la vie & celle de mes gens. Ces Sauvages ſe voyant bravez par les miens qui tiroient inconſiderement ſur toute ſorte de gibier, & qui faiſoient bonne chere à leur barbe, ſans leur en faire part, projetterent de les tuer pour profiter de leur pillage. Il y avoit deux des François qu'ils redoutoient plus que les autres. Pour s'en défaire plus facilement, ils les inviterent à une rejouiſſance qu'ils devoient faire la nuit dans leurs Cabanes. Les deux François s'y rendirent ſans ſe défier du piege qu'on leur tendoit. Les autres ſix ſe coucherent tranquilement, croyant être en toute ſûreté; mais, ils ne ſavoient pas la trahiſon qui ſe tramoit contr'eux. Lorſque nos conviez à ce funeſte Banquet voulurent entrer dans leurs Cabanes, ils trouverent ces perfides rangez des deux côtez en haye, avec des bayonnettes à leurs mains, & de grands couteaux avec leſquels il les poignarderent; ſans qu'ils ſe puſſent mettre en défenſe, parce qu'ils n'avoient point d'armes. Lorſqu'ils eurent tué ces deux, ils ne ſongerent plus qu'à prendre leurs meſures pour aller égorger les ſix autres qui dormoient. Ils aprêterent leurs armes à feu & leurs bayonnetes, & furent attaquer ces pauvres gens endormis. Ils commencerent par faire leurs décharges de fuſil, & ſe jetterent enſuite ſur eux la bayonnete à la main, & les égorgerent avant qu'ils fuſſent bien éveillez. Il y en eût cependant un qui n'ayant reçû qu'un coup de balle de fuſil à travers d'une cuiſſe feignit d'être mort. Les meurtriers le voyant ſans mouvement, ſe contenterent de lui ôter la chemiſe de deſſus

fus le corps, comme ils faiſoient à tous les autres, en ſe dépêchant le plus qu'ils pouvoient, & de piller ce qu'ils trouvoient, afin de prendre auſſi-tôt la fuite, crainte d'être ſurpris.

Lorſque ce mort imaginaire eut un peu repris ſes ſens, & qu'ils n'entendit plus de bruit, il leva la tête & vit tous ſes pauvres compatriotes étendus morts. Il ſe traîna comme il put, juſqu'à l'entrée du bois. Il eſſaya de ſe lever, & s'apetçût pour lors qu'il n'avoit reçû le coup que dans les chairs. Il boucha ſes playes avec des feuilles d'arbre, parce qu'il perdoit tout ſon ſang, & s'achemina vers le Fort à travers des ronces & des épines, nud comme l'enfant qui vient de naître.

Il arriva au Fort à neuf heures du ſoir, après avoir fait dix lieuës dans ce triſte équipage, tout en ſang & ſon pauvre corps tout déchiré. Jugez, Monſieur, quelle fut nôtre ſurpriſe, & dans quel embarras je me trouvai, lorſqu'il nous annonça la mort de tous ſes camarades. Auſſi-tôt je ne penſai plus qu'à me tenir ſur mes gardes & à faire mettre toute l'artillerie en état, parceque j'apprehendois que ces perfides ne fiſſent quelque tentative ſur le Fort.

Comme nous ne reſtions plus que neuf hommes, y compris l'Aumônier, un Chirurgien & un petit garçon, il m'étoit impoſſible de pouvoir garder les deux poſtes. Je rappelai auprès de moi le petit nombre de Garnison qui me reſtoit, pour faire bonne garde nuit & jour, ſans oſer ſortir de nôtre Fort. Ces Barbares affamez de Marchandiſes, vinrent au Fort *Phelipeaux* où ils ne trouverent

per-

perſonne. Ils pillerent & ravagerent tout ce qu'ils rencontrerent. Ils y prirent onze cent livres de poudre que je n'eus pas le temps de faire tranſporter au Fort Bourbon; c'étoit tout ce qui nous reſtoit. Ainſi, nous paſſames tout l'hyver dans le Fort ſans oſer ſortir, ſans vivres & ſans poudre, & où nous penſâmes mourir de faim & de miſere toûjours dans l'apprehenſion de revoir ces malheureux meurtriers à nôtre porte, mais ils n'ont pas paru depuis.

En 1713. Meſſieurs de la Compagnie envoyerent un Navire qui nous apporta toute ſorte de rafraichiſſemens & des Marchandiſes pour la traite dont les Sauvages avoient grand beſoin. Car il y avoit quatre ans qu'ils étoient en ſouffrance, parceque je n'avois plus de Marchandiſes à leur traiter; ce qui étoit cauſe qu'il en étoit mort beaucoup par la faim, ayant perdu l'uſage des fléches depuis que les Europeans leur portent des armes à feu. Ils n'ont d'autre reſſource pour la vie, que le gibier qu'ils tuent au fuſil ou à la fléche. Ils ne ſavent aucunement ce que c'eſt que de cultiver la terre pour faire venir des legumes. Ils ſont toûjours errans & ne reſtent jamais huit jours dans un même endroit.

Lorſqu'ils ſont tout à fait preſſez par la faim, le pere & la mere tuent leurs enfans pour les manger; enſuite, le plus fort de deux mange l'autre; ce qui arrive fort ſouvent. J'en ai vû un qui, après avoir dévoré ſa femme & ſix enfans qu'ils avoient, *dit ſoit n'avoir été attendri qu'au dernier qu'il avoit mangé, parce qu'il l'aimoit plus que les autres*

& qu'en ouvrant la tête pour en manger la cervelle, il s'étoit senti touché du naturel qu'un pere doit avoir pour ses enfans, & qu'il n'avoit pas eu la force de lui casser les os pour en sucer la moüelle. Quoique ces gens-là essuyent beaucoup de misere, ils vivent cependant fort vieux ; & lorsqu'ils viennent dans un âge tout à fait décrepit & hors d'état de travailler, ils font faire un banquet, s'ils ont le moyen, auquel ils convient toute leur Famille. Après avoir fait une longue harangue dans laquelle il les invite à se bien comporter & à vivre en bonne union les uns avec les autres, il choisit celui de ses enfans qu'il aime le mieux, auquel il presente une corde qu'il se passe lui-même dans le cou, & prie cet enfant de l'étrangler pour le tirer de ce monde où il n'est plus qu'à charge aux autres. L'enfant charitable ne manque pas aussi-tôt d'obéir à son pere, & l'étrangle le plus promptement qu'il lui est possible. Les Viellards s'estiment heureux de mourir dans cet âge, parce qu'ils disent que lorsqu'ils meurent bien vieux, ils renaissent dans l'autre monde comme de jeunes enfans à la mamelle, & vivent de même toute l'éternité ; au lieu que lorsqu'ils meurent jeunes, ils renaissent vieux, & par consequent toûjours incommodez comme sont tous les vieilles gens.

Ils n'ont aucune espece de Religion chacun se fait un *Dieu* à sa mode, à qui ils ont recours dans leur besoin, sur tout lorsqu'ils sont malades. Ils n'implorent que ce Dieu imaginaire qu'ils invoquent en chantant & en heurlant autour du malade, en faisant des contorsions & des grimaces capables de le faire

re mourir. Il y a des Chanteurs de profession parmi eux, auſquels ils ont autant de confiance que nous en avons à nos Medecins & Chirurgiens. Ils croyent avec tant d'aveuglement ce que ces Charlatans leur diſent, qu'ils n'oſent rien leur refuſer; de maniere que le Chanteur a tout ce qu'il veut du malade; & lorſque c'eſt quelque jeune femme ou fille qui demande la guériſon, ce Chanteur ne le fait point qu'il n'en ait reçû quelque faveur. Quoique ces gens-là vivent dans la derniere des ignorances, ils ont cependant une connoiſſance confuſe de la Création du monde & du Déluge, dont les Vieillards font des hiſtoires tout à fait abſurdes aux jeunes gens qui les écoutent fort attentivement. Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, & ſurtout toutes les ſœurs, parce qu'ils diſent qu'elles s'accommodent mieux enſemble que ſi elles étoient étrangeres.

Ils ſont fort charitables envers les Veuves & les Orphelins; ils donnent tout ce qu'ils ont avec un grand déſintereſſement. Auſſi ſont-ils tous auſſi riches les uns que les autres, tous les meubles étant pour ainſi dire communs. Leurs tentes ſont de peaux d'Orignal ou de Cariboux, qu'ils portent l'été ſur leur dos lorſqu'ils décampent d'un endroit pour aller dans un autre, & l'hyver ils les traînent ſur la neige. Ils ſe ſervent de raquetes l'hyver pour marcher ſur la neige, comme font les Sauvages de Canada.

Il y a beaucoup de Caſtors dans ces Païs-là, meilleurs que ceux qui viennent de Canada; mais, il eſt ſurprenant de voir la peine

neque les Sauvages ont à les prendre l'hyver, parceque la peau n'en vaut rien l'été, en ce qu'elle n'a point de poil. Il faut qu'ils rompent les glaces à coups de haches & autres ferremens, quelquefois en plus de cent endroits, quoique les glaces ayent dans le fort de l'hiver plus de quatre à cinq pieds d'épaisseur. Ces animaux ont un instinct tout particulier pour se loger. Il choisissent une petite Riviere qu'ils barrent dans l'endroit le plus étroit, pour arrêter l'eau qui leur sert d'étang, au bord duquel ils font une cabanne qu'ils couvrent de terre assez épaisse, crainte que le froid ne passe à travers. Ils font leurs amas de branches d'arbres, pour en manger l'écorce pendant l'hiver.

Ils ont divers appartemens dans ces Cabannes. Ils ne mangent point où ils couchent, crainte d'y faire quelque salleté. Le jour, ils n'approchent point de leurs lits que lorsqu'ils ont envie de dormir. Ils sont ordinairement dans ces Cabannes, deux, quatre ou six, toûjours nombres pair, mâles & femelles, parmi lesquels il y a un maître qui a soin de faire travailler les autres. Et s'ils se rencontre quelque paresseux, les autres le battent tant, qu'ils le contraignent d'abandonner & de chercher parti ailleurs.

Les Castors ont les jambes fort courtes, de maniere que leur ventre traine toûjours à terre. Ils ont quatre dents fort grandes, deux dessous, deux dessus, avec lesquelles ils coupent le bois avec tant de facilité, qu'en très-peu de tems ils ont abbattu un arbre aussi gros qu'un homme l'est par le corps. Ils ont la queuë platte comme une truelle de Maçon, avec

avec laquelle ils portent la terre, & maçonnent leurs cabannes & écluſes, avec plus d'induſtrie que les hommes ne pourroient faire. Outre le Caſtor dont il y en a beaucoup, il ſe trouve des Loups-Cerviers, des Ours, des Martes, des Pequans, des Orignaux ou Elans, enfin, de toute ſorte d'Animaux dont les peaux ſont fort recherchées en France, ſuivant l'experience que j'ai de ce commerce, ſi ce poſte étoit bien entretenu de Marchandiſes, & qu'il fût encore aux François, je croi que tous frais payez, il donneroit tous les ans plus de 100000 liv. de profit. En 1713. on ne m'avoit pas envoyé 8000 liv. de cargaiſon en tout, & j'ai fait en 1714. pour plus de 120000 liv. que j'ai apporté avec moi, lorſque j'ai été relevé par les Anglois. Ce poſte ſeroit, ſelon moi, un des meilleurs qu'il y ait dans l'Amerique, pour peu qu'on y fit de dépenſe.

LES

LES TROIS NAVIGATIONS *DE* MARTIN FROBISHER.

LES TROIS NAVIGATIONS
DE
MARTIN FROBISHER,
Pour chercher un passage à la
CHINE ET AU JAPON
PAR LA
MER GLACIALE,
En 1576. 1577. & 1578.

Ecrites à Bord du Vaisseau de Frobisher.

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

MArtin *Frobisher* convaincu par une experience de plusieurs années de Navigation, qu'il y a un chemin plus court par Mer, pour se rendre à la *Chine* & au *Catay*, que celui du *Cap de Bonne Esperance*, communiqua en . . . à plusieurs de ses Amis le dessein qu'il avoit de chercher une nouvelle route par le Nord. Il demontra même sur la Carte, que ce passage devoit se chercher par le *Nord-Oueſt*, & qu'il étoit vraisemblable qu'on le trouveroit: sur quoi

il réſolut d'executer ſon projet, & de juſtifier à ſon retour par des témoignages non recuſables les fondemens de ſa recherche, ou de ne revenir jamais. C'étoit-là ſans doute un deſſein bien glorieux: mais quoi qu'il en ſoit, & quelque raiſon qu'eut *Frobisher* d'eſperer que ſa découverte ſeroit infaillible, le ſuccès ne répondit pas à ſon entrepriſe.

Quinze années ſe paſſerent à chercher les moyens d'en venir à bout. Il en parla ſouvent à ſes intimes Amis & à pluſieurs Marchands qui ne firent pas grand compte de ce projet. Il s'adreſſa donc à la Cour, où l'on fit plus de cas de ſon deſſein, puiſque Mylord Comte de *Warwick* (Ambroiſe *Dudley*) le favoriſa ſi bien, qu'il lui fit compter pour cette navigation une ſomme d'argent aſſez conſiderable, dont il acheta & équipa deux petits Bâtimens de 26. à 25. tonneaux & un autre de 10. tonneaux. Avec cela il ſe pourvut de Munitions de bouche & de tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire pour une Navigation d'une année.

Le Jeudi 7. Juin 1576. nos Batimens, le *Michel* commandé par *Rindekly*, & le *Gabriel* par *Ratcliffe*, mirent en mer avec notre pinaſſe & firent voile vers *Depfort*, où nous fumes obligez de mouiller, parce que le maſt de Miſene & le beaupré de nôtre pinaſſe ſe rompirent au choc d'un gros Vaiſſeau qui étoit à la Rade & contre lequel elle donna. Sans cet accident nous aurions pû arriver ce même jour à *Greenwich* où étoit alors la Cour.

Le 8. Nous levames l'Ancre ſur le midi & arrivames le même jour à *Greenwich*, nous fimes pluſieurs ſalves de gros Canon à l'honneur de la Cour. Sa M. nous fit l'honneur de nous ſou-

ſouhaiter un bon Voiage & de nous envoier un Gentilhomme à bord.

Le 9. le Secretaire *Woolly* ſe rendit à Bord & exhorta l'Equipage de la part de S. M. à être ſoumis aux ordres des Capitaines. En même tems ſa M. nous fit ſouhaiter un bon ſuccès dans l'entrepriſe projettée.

Le 10. étant à la hauteur de *Graveſend*, nous primes nôtre latitude qui étoit de 51. degrez 33 minutes. L'Aiman varioit de 11 dégrez & demi.

Le 24. à deux heures après midi, nous eumes la vue de *Fair-ile* qui nous demeuroit au *Nord-Eſt*. Nous nous tinmes un peu au Sud de l'Ile & la rangeames au *N. O.* quart à *l'Oueſt*.

Le 25. depuis 4 heures du matin juſqu'à 8. nous eumes un fraix de *N. O.* quart au *N.* & fimes *l'Oueſt*. La pointe de l'*Ecoſſe* nommée *Swinborne* nous demeurant à l'*O. S. O.* nous fillames *N. N. O.* vers *Fair-ile*. Nous courumes droit à la pointe Septentionale & trouvames aſſés près de terre 60. 50. 40. braſſes d'eau ſur un fond de coquillages. A demi lieue de l'Ile nous trouvames 36 braſſes, & nous avançames pour voir de trouver quelque bonne Rade à l'abri des vens *Nord-Oueſt*. Nous ſondames dans la longuer de deux cables de la Côte, & trouvames un fond de rochers fort ſale avec beaucoup d'eau. Nous ne jettames point l'ancre & laiſſames nôtre voile de Miſene avec la grand' voile, juſqu'au retour de la Marée. La Marée alloit *N. O.* & *S. E.* le vent *S. E.* & l'Ebbe ou le juſſant *N. O.*

Le 26. Nous fillames de *Fair-ile* à *la pointe de Swinborn* par un vent forcé du Sud & primes nôtre hauteur qui ſe trouva de 59. *D.* 46. *M.* la

distance du soleil à nôtre Zenit étant de 37. *D.* Nous avions l'Ile *Fowlay* à six lieües *O. N. O.*, & la pointe de *Swinborn E. S. E. Le Gabriel* s'étant ouvert & de plus aiant besoin de faire de l'eau, nous entrames dans la Baie de *S. Tronion* & mouillames sur 7 brasses bon fond de sable. L'embouchure de cette Baie à 17 brasses d'eau, plus avant 15. puis 12. 10. 9. 8. & enfin 7 comme on vient de le dire. Cette Baie git *N. N. O.* Après que nous eumes bouché la Voie d'eau & fait aiguade nous débouquames, le soleil étant au *N. N. O.* & le vent. *S. S. E.* après avoir débouqué nous virames à l'Est par la hauteur de *Fowlay*. On jetta la sonde & l'on trouva 50 brasses fond de sable mouvant. A une lieüe de là, même profondeur & fond de sable blanc mêlé de coquillages rougeatres, à la pointe Meridionale de *Fowlay*.

Le 27 le Soleil au Sud, l'Ile *Fowlay O. N. O.* hauteur 59. *D.* 56 *M.* Nôtre cours par un vent. *S S. O. O.* quart au *N.* Depuis midi jusqu'à à 4. *h.* par un beau frais nous fimes 6 lieües *O.* quart au *N.* On jetta la sonde sur 60 brasses fond de pierres mêlé de coquillages. L'Ile nous demeura à huit lieües à l'Est.

Le 1. Juillet de 4. à 8. *h.* nous fimes 4 lieües à l'Oüest. Nous eumes un vent fort qui nous empêcha de tenir la Mer. Nous fimes 2 lieües *S. O.*

Le 3. la Bousole varia d'un Rumb à l'Oüest. De 4. *h.* à 8 du matin nous fimes 6 lieües, de 8 à 12. 4. lieües *O.* quart au *N.*

Le 11. Nous vimes étant au *S. E.* le *Friesland* ou l'*Islande* à 16 lieües de nous *O. N. O.* paroissant une haute pointe couverte de neige. Nous étions à la hauteur de 60. *D.* On fit voile

le vers la terre & l'on ſonda ſans trouver fond ſur 150 braſſes d'eau. On mit en Mer la Chaloupe où nôtre Capitaine ſuivi de quatre hommes ſe fit nager vers la terre, qui ſe trouva inacceſſible par la quantité de glaces qui bordoient les côtes: Ainſi il falut retourner à bord. Nous eumes peine à éviter les glaces à cauſe d'une forte brume: mais malgré cela on ne laiſſa pas de faire vingt lieües au *Sud-O*, du Jeudi matin à 8 *h.* au vendredi à midi.

Le 16. le Soleil *S. E.* à 33 *D.* du Zenit, & enſuite *S. S. E.* à 40 *D.* A ſa plus grande hauteur 52. *D.* Le Compas varioit alors de deux Rumbs & demi à l'Eſt.

Le 20 nous aperçumes une terre haute, à laquelle on donna le nom de *Queens Eliſabeth foreland. Cap* ou *promontoire de la Reine Elizabeth :* & courant au long de la Côte au Nord nous découvrimes une autre pointe avec un golfe ou enfoncement, ou peut-être même un Détroit entre ces deux Iles. Nous trouvames beaucoup de glaces & tinmes le Nord, ſans pouvoir venir juſqu'au pretendu Détroit, le vent nous étant contraire.

Le 21. nous vimes un Continent de glace, & courumes Oueſt, pour éviter d'y tomber.

Le 26. on vit comme une terre couverte de glace. Hauteur 62 *D.* 2: *M.*

Le 28 au matin tems fort embrumé, qui s'étant enſuite éclarci nous fit voir une terre que nous primes pour la *Terre de Labrador* entourée de glaces. Nous mimes le Cap ſur la Côte, mais ne trouvant point de fond ſur 100 braſſes d'eau, on crût que c'étoit de la glace & non une Côte. Ainſi ne pouvant prendre terre nous re-

mimes le Cap à la Mer, par où nous évitames les glaces.

Le 30. nous aprochames à une lieue du rivage, cherchant un havre. Le Baie se trouva pleine de glaces, & le *Bot* s'étant avancé près de la Côte à la longueur d'un cable ne pût trouver de fond sur 100 brasses. Nous sillames au long de la Côte *O. N. O.* selon le gisement de cette terre. Les Courants y sont fort rapides & nous jugeames que l'on pouvoit dériver en avant à la faveur de ces Courans au moins 3 lieues & demie en une heure. Le 31. nous vimes à 4 heures du matin, le tems étant fort serain, une terre haute Nord quart à l'Est de nous. Nous courumes *N. E.* quart à l'Est de cette terre, mais étant plus près nous trouvames que les glaces s'étendoient le long de la côte au moins de la largeur de cinq lieues. Ce qui nous la rendit inaccessible.

Le 1. Août. Calme. On mit la Chaloupe à la mer & l'on sonda à la distance d'une grande Ile de glace, à peu près de la longueur de deux Cables. On trouva 16 brasses sur un fond pierreux & sondant une seconde fois, cent brasses sur un fond de sable.

Le 2. on sonda à un quart de lieue plus loin. On trouva 60 brasses sur un fond ferme, l'Ile de glace se separa en deux pieces avec un fracas si grand qu'on auroit dit qu'un rocher tomboit dans la Mer. A 4 heures après midi on trouva 90 brasses fond noir, mêlé de petites pierres blanches comme des perles. La Marée nous fit dériver vers la Côte.

Le 10. Nôtre Chaloupe, où étoit le Capitaine avec quatre hommes, nagea vers une Ile gisant à une lieue de la grande Ile. Le Courant

rant y portoit au *Sud-Oueſt*. Ils y deſcendirent en morte-eau & monterent au haut de l'Ile: Mais dans la crainte d'être ſurpris de la brume, ils retournerent à bord.

Le 11. hauteur de 63 *D.* 8 *M.* nous entrames dans le Détroit dont on a parlé ci-deſſus.

Le 12. on fit voile vers une Ile qui fut nommée l'Ile *Gabriel*, à 10 lieues de nous, & l'on mouilla dans une Baie ſabloneuſe ſur 8 braſſes d'eau. Nous avions la terre à l'*O S. O.* Cette mauvaiſe Baie à 10. lieues de l'Ile *Gabriel* fut nommée *priors-ſond.*

Le 14. on leva l'ancre, & l'on alla mouiller dans une autre Baie ſur 8. braſſes beau fond de ſable mêlé d'une terre noire. On eſpalma le Vaiſſeau & l'on fit aiguade.

Le 15. on fit voile du coté de *priors-Bay* où *ſound.*

Le 16. calme & glaces. En deux heures de tems nous fumes pris dans les glaces de l'épaiſſeur d'un quart de pouce, bien qu'il fit très beau.

Le 17. on leva l'ancre & l'on vint à *Thomas-William Ile.*

Le 18. Courant *N. N. O.* nous tombâmes ſous *Burchards-Ile*, à 10 lieues de *Thomas-William*, ſur 23 braſſes, de bon fond.

Le 19. au matin le tems & la mer étant calmes, nôtre Chef & un Capitaine eſcortez de 8 hommes ſe firent nager vers la terre pour voir ſi il n'y avoit point d'habitans. Etant au plus haut de l'Ile ils aperçurent ſept Canots du côté Oriental nageant vers l'Ile; ſurquoi ils retournerent à Bord, & après avoir deliberté ſur ce qu'on feroit, on renvoia la Chaloupe avec cinq hommes, pour voir où ces Sauvagee iroient.

On leur fit ſigne avec un étendard blanc & l'on engagea un des Canots à ſuivre nôtre Chaloupe le long de la Côte: Mais aiant aperçu notre Batiment ils ramerent au plus vite, pour ſe ſauver à terre. Le Capitaine ſautant après eux ſur le rivage en ſaiſit un qu'il mena à bord, après l'avoir fait boire & manger, il le fit remettre à terre. Surquoi tous les autres, au nombre de dix-neuf vinrent à notre Bord avec leurs canots. Ils parloient tous un même langage dont nous n'entendimes pas un mot, & ils avoient aſſés le même air que les *Tartares*: de grans cheveux noirs, le viſage large, le né plat, un teint baſané. Homme & femmes étoient vêtus de robes faites de peaux de chiens marins. Les hommes avoient les joües & le tour des oreilles peints de raies bleües. Leurs Canots étoient faits de ces mêmes peaux de chiens de Mer, mais la quille étoit de bois. Ces Canots étoient de la grandeur d'une Chaloupe Eſpagnole.

Le 20. on leva l'ancre pour aller au côté *Oriental* de l'Ile. Le Chef, notre Pilote, & quatre hommes allerent à terre & virent les huttes des ſauvages qui ramerent vers notre chaloupe. Nos gens en amenerent un à bord; on lui donna une ſonette & un couteau, & après cela le Chevalier *Frobisher* ordonna à 5 de nos gens de le mettre à terre, *ſur un rocher & non ſur le rivage près du reſte de la troupe:* En quoi nos gens ne lui ayant pas obeï, mal leur en prit, car les ſauvages les retinrent avec la Chaloupe.

Le 21. nous aprochames de la Côte. On tira un coup de fauconeau, on ſonna de la trompette, mais tout cela fut inutile, & nous n'aprimes rien de nos gens. Cette Baie fut nommée la Baie des cinq hommes, (*fivemen-Bay*)

nous

nous sortimes de là & allames jetter l'ancre sur 13. brasses bon fond. Nous passames la nuit à l'ancre, & le lendemain au matin nous trouvames qu'il avoit neigé sur le tillac de l'épaisseur d'un pied.

Le 22. au matin on leva l'ancre, & l'on retourna à l'endroit où nous avions perdu nos hommes. Nous apperçumes 14. Canots dont quelques-uns vinrent assez près de nous. Mais on ne pût rien aprendre touchant nos gens; Nous fimes signe à ces Canots, & nous les invitames à nous joindre en leur montraut une sonnete. Cela nous réüssit. En ayant atrapé un avec le Sauvage qui étoit dedans, nous retournames à *Thomas Williams-Ile*, où nous passames la nuit à l'ancre.

Le 26. on leva l'ancre pour s'en retourner. A midi nous étions à la hauteur de *Trumpett-Ile*. Le 27. à la hauteur de *Gabriels-Ile*, & le soir à 8. heures, nous crûmes être à 10. lieues du Cap *Labrador* à nôtre *Oüest*. Le 28. route *S. E.* Le 29. *E. S. E.* Nous fimes 22. lieues.

Le 1. Septembre au matin nous eumes la vue de *Fresland* à 8. lieues de nous. Les glaces nous empêcherent d'y toucher. Du 1. au 6. nous fimes voiles le long de l'*Islande* & le matin à 8. heures la partie Meridionale de l'Ile nous demeura à 10. lieues à l'*Est*.

Le 7. gros tems. La tempête jetta un de nos Matelots du haut du grand Mât dans la mer, mais le balancement du Vaisseau lui ayant donné le moyen de saisir un bout de la Vergue de Misene, il eut le bonheur d'être secouru.

Le 25 nous eumes la vue d'*Orckney* une des *Orcades*, & le 8. Octobre du *Sheld*. Nous sillames en rangeant la Côte d'Angletere & vinmes

ancrer à *Yarmouth*, & le jour ſuivant à *Harwich*.

Le Chevalier *Frobisher* de retour à *Londres*, on lui demanda quel avantage il remportoit des Terres découvertes au Nord. Il ne pût montrer qu'un morceau de pierre noire qu'un Matelot lui avoit donné à Bord. La femme d'un des intereſſez à cette Navigation s'aviſa, & peut-être par hazard, de le jetter dans le feu, de l'y laiſſer rougir, & de l'éteindre enſuite dans du vinaigre. On y remarqua des veines d'or. Un Orfévre en tira même aſſez à proportion de la pierre. Il n'en fallut pas davantage pour ſe promettre des merveilles, au cas que l'on pût apporter quantité de ces pierres noires. L'avidité du gain fit entrer pluſieurs perſonnes dans le projet de la découverte du paſſage, & même il y en eut qui ſolliciterent le privilege pour cette Navigation, à l'excluſion de tous les autres. Enfin l'eſperance du gain, plus qu'autre choſe, fit entreprendre une ſeconde Navigation.

La Reine *Eliſabeth* y entra dans les mêmes vûes que les autres intereſſez dont je viens de parler: à quoi le Comte de *Warwick* & pluſieurs autres Seigneurs Anglois contribuerent beaucoup. La Reine donna à *Frobisher* le Vaiſſeau l'*Aide*, du port de 200 tonneaux & de cent hommes d'Equipage, outre les Barques le *Grabriel* & le *Michel*. On ſe pourvût pour ſix mois de proviſions de guerre & de bouche.

Le 25. Mai *Frobisher* ſe rendit à bord à *Blackwel* où nos Vaiſſeaux étoient à l'ancre. Il fut réſolu de partir au premier bon vent.

Le 26. on alla mouiller à *Graveſand*.

Le 27. tout l'Equipage communia des mains du Miniſtre de *Graveſend*: le ſoir nous partimes pour *Tilbery hope*.

Le

Le 28. à 9. heures du soir nous arrivames à *Harwich* & nous y arrêtames jusqu'au 30.

Frobisher reçût des lettres du Conseil, par lesquelles il lui étoit ordonné expressément *de ne point passer ses ordres, & sur tout de ne pas augmenter ses Equipages qui faisoient en tout* 120. *hommes*. Ce qui le porta à congedier plusieurs de ses hommes qui étoient assez propres pour le Voyage, mais peu disposez à subir les ordres.

Le 31. nous remîmes à la voile, & tinmes route au *Nord* rangeant les Côtes d'*Angleterre* & d'*Ecosse*.

Le 7. Juin nous parvinmes au passage de *S. Magnus* entre les Iles *Orcades*. Ces Iles qui sont 30. en nombre gisent au *Nord* de l'Ecosse dont elle dépendent. On les appelle en Anglois *Orckney*.

Nous nous rafraichimes aux *Orcades* & fimes de l'eau: plusieurs de nos Soldats eurent permission d'aller à terre pour s'y divertir pendant un jour: mais à peine les Insulaires les eurent-ils apperçus qu'ils prirent la fuite comme s'ils eussent vû des Ennemis. Nôtre Lieutenant qui se nommoit *George Best*, s'étant avancé tout seul vers eux & ayant fait arrêter nos débarquez leur fit entendre qu'ils étoient *Anglois* & amis. Surquoi il se rassurerent. Ces pauvres gens nous donnerent pour de l'argent tout ce qu'ils eurent. Nos Rafineurs découvrirent-là une mine d'argent.

Orckney la principale des *Orcades* git à 59. *D.* 30 minutes de latitude eu égard au Climat & à sa situation il y fait grand froid: Cependant il y croit sufisamment de grains & des fruits pour l'entretien des habitans, qui d'ailleurs paroissent contens dans leurs pauvreté. Il y a beaucoup d'oi-

d'oiseaux, dont ils vivent ainsi que d'œufs, & de poissons. Ils mangent outre cela du pain d'orge & boivent ordinairement du lait de vache. Ils ont pourtant de la bierre en quelques endroits. Leurs maison sont pauvres & assés chetives, de cailloux & sans cheminées. Les Insulaires des *Orcades* sont grossiers mais afables. Pour leur chaufage ils brulent des mottes de terre, des tourbes & de la fiante seche de vache : car le pays est sans bois. Ils manquent de cuir, ce qui étoit cause qu'ils preferoient de vieux souliers & des cordes à l'argent que nous leur ofrions pour les provisions qu'ils apportoient : tant il est vrai que l'or & l'argent sont des biens fort inutiles lors qu'ils ne font pas aquerir le necessaire. Il nous parut pourtant qu'ils savoient fort bien le prix de l'argent d'*Angleterre*. La Capitale de l'Ile s'appelle *Kyrwoy*. Ils sont de même Religion que les *Ecossois* : Il y a une Abaïe à l'Oest de l'Ile qui s'appelle *Saint Magnus* & qui a donné le nom au passage dont j'ai parlé.

Après nous être pourvûs de rafraichissemens pour le Voiage, nous fimes voile d'*Orckney* le 8. Juin & passames par un bon fraix dans la nuit le passage de *S. Magnus*. Au point du jour nous avions déja perdu la Terre de vüe : nous fillames deux jours *O. N. O.* Le vent s'étant tourné, nous dérivames côté en travers. Nous fimes l'*Oüest* autant qu'il fut possible, & le vent s'étant encore tourné, nous fimes *le Nord*.

Nous rencontrâmes en ce parage tois pêcheurs *Anglois* revenant d'*Islande*, & leur donnames des lettres pour nos amis d'*Angleterre*. Nous croisames ces mers pendant 26 jours, sans découvrir aucune terre, bien que de tems en tems nous vissions floter du bois & même

des

des Arbres que nous crûmes venir des Côtes de *Terre-Neuve* par les Courans de l'*Oueſt* qui portoient à l'Eſt. On trouve dans ces Mers des poiſſons & des Oiſeaux extraordinaires qui vivent ſans doute de ce qu'ils trouvent dans cette Mer, n'y aiant aucune Terre voiſine.

Nous fimes voiles au bout de 20 jours par un vent très favorable qui continua pendaut 4 jours le *S. Michel* étant de l'avant fit le ſignal par un coup de feu & ſerra ſes voiles dans la crainte qu'étant près de Terre, comme on le ſoupçonnoit, on ne tombât ſur la Côte pendant la brume qui étoit forte. Nous fimes la même manœuvre. L'eau trouble & noiratre nous fit connoître qu'en effet nous n'étions pas loin d'une Côte.

Le Chevalier Frobisher envoia *Chriſtofle Hall*, qui avoit fait le même Voiage l'année d'auparavant, pour découvrir cette Terre, dont celui-ci ne pût aprocher. Il découvrit ſeulement pluſieurs grandes Iles de glace qui paroiſſoient 30 où 40 braſſes au deſſus de l'eau, & qui n'étoient pas à 12 lieues du rivage ſelon notre eſtime.

Le 4. Juillet le tems s'étant éclairci, nous reconnumes que nous étions à la Côte Meridionale de *Frieſland*, parce nôtre hauteur étoit de 60 degrés & demi.

La Terre ou Ile nommée *Frieſland* paroît fort haute & briſée. Les Montagnes y ſont entierement couvertes de neige, & toutes les côtes de glace, comme d'un boulevard, en ſorte qu'on ne ſauroit les reconnoître. On tient que c'eſt une Ile auſſi grande que l'*Angleterre*. Quelques Ecrivains la nommens *Weſt Frieſland*, peut-être parce que cette Terre eſt plus Occidentale qu'au-

qu'aucun endroit de *l'Europe*. Quoi qu'il en soit il nous sembla que le *Freesland* s'étendoit assés loin au *Nord*. S'il faut s'en raporter à la Relation des deux freres Venitiens *Nicolo* & *Antonio Zeni*, que la tempête poussa des Côtes d'*Irlande* en *Friesiande* où ils firent naufrage, il y a deux cens ans, ces deux Navigateurs ont été les premiers Europeans qui aient découvert cette Terre, & donné la Relation de l'Etat des Insulaires qui l'habitent. On y dit qu'ils sont aussi bons Chrétiens que nous. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous avons trouvé le gisement des Côtes conforme à leurs Cartes. La Mer y doit être poissoneuse, car allant à la Dérive par le calme, nous jettames la ligne & amorçames un fort gros poisson nommé *Hollibut* qui fournit pendant un jour de quoi manger à tout l'Equipage, & avec cela se trouva de fort bon gout.

A 5. lieues de la Côte la sonde amena une espece de corail blanc mêlé de petites pierres blanches qui brilloient comme du Cristal. Ce qui nous fit croire que si cette terre étoit bien découverte, on pourroit y trouver quelques richesses. On n'y vit cependant quoique ce soit qui ait vie, sinon des Oiseaux. C'est une chose remarquable qu'en ce parage on y trouve des Iles de glace de plus de demi-lieue de tour, extrêmement élevées & qui vont à 70 ou 80 brasses de profondeur dans la Mer. Toute cette glace qui est douce s'étoit peut-être formée dans les Détroits des terres des environs, ou peut-être sous le pole, d'où les vens & les Courans l'avoient détachée.

Nous ne trouvâmes aucun de ces monceaux de glace d'un gout salé, ni même d'un gout somache. D'où l'on peut croire que ce n'étoit

point

point une eau de la Mer congelée, puis qu'elle eſt toujours ſalée, mais l'eau dormante de quelques lacs, ou quelque eau venant des ruiſſeaux voiſins des Côtes, ou peut-être des neges fondues venant des Montagnes, ou enfin l'eau de quelques torrens, de rivieres, &c. Ces maſſes s'étoient enſuite détachées comme je l'ai dit. La veritable Mer ne ſe gele point & je ne crois pas qu'il y ait de fondement en ce qu'on a dit juſqu'à preſent ſur les glaces formées de l'eau de la Mer.

Frobisher prit deux fois la réſolution de deſcendre à terre, mais en vain, à cauſe des brouillards épais qui ſont frequens dans ces Mers de glace & qui lui faioient perdre les Vaiſſeaux de vue; ſans parler du danger où nous aurions été expoſez par la quantité de glaces flottantes.

Les traveaux de notre pelerinage ſur ces Mers glacées au mois de Juillet, n'avoient d'autre adouciſſement qu'un froid extrême, les vens impetueux du Nord, la neige, la grêle & les frimats, au lieu des fleurs, des fruits & du ramage des Oiſeaux qui ſont ailleurs les agrémens de l'Eté. Cependant nous n'étions qu'à 61. *D.* de latitude, & il eſt très vrai que plus au *Nord*, par Ex. à 70. *D.* le froid n'y eſt pas ſi grand.

Après avoir rodé 4 jours & 4. nuits autour de *Frieſland*, *Frobisher* réſolut de prendre ſa courſe vers le Détroit qui porte ſon nom. C'eſt ce Détroit que nous avions trouvé l'année d'auparavant, & par lequel notre Général avoit crû pouvoir ſe rendre dans la Mer du *Sud*.

Nous eſſujames entre le *Frieſland* & le Détroit un violent orage dans lequel le gouvernail du *S. Michel* ſe rompit. Après avoir fait environ 50 lieues dans le Détroit ſuivant notre eſtime,

me nous jugeames à propos de ferler nos voiles, parce que la Mer étoit toujours grosse. Le 17 nous revimes les Barques que nous avions perdu de vue.

Comme nous allions embouquer dans le Détroit, il nous sembla de le voir fermé par un haut rempart de glace, ce qui jetta nos Equipages dans une grande consternation ; mais le Général qui ne regardoit point au danger dans une affaire où il s'agissoit des interêts de la Reine & de sa Patrie, franchit deux fois le peril à travers les glaces jusqu'aux rivage à l'*Est* & aux Ilets qui en sont proches, avec deux Chaloupes destinées à cette traverse. Cependant on laissa nôtre Vaisseau & les deux barques en pleine Mer à cause des glaces.

Pendant que Frobisher cherchoit un lieu propre à débarquer, on apperçut quelques naturels du pays, qui se mirent à courir & à danser en faisant des cris extraordinaires.

On tacha de les attirer par des caresses, on leur presenta des couteaux & autres bagatelles qu'ils refuserent des mains de nos gens. Il fallut mettre cela sur le rivage & se retirer ensuite, après quoi ils aporterent d'autres choses en échange au même endroit. A la fin deux des plus courageux posant leurs armes s'avancerent vers le Général, qui, à leur exemple, s'avança aussi avec un autre de nos gens, après avoir fait arrêter les hommes qui le suivoient. On trouva moyen de surprendre deux de ces sauvages dont un s'échapa, & là-dessus les autres coururent à leurs arcs & à leurs fléches & revinrent à l'improviste sur nos gens, sans avoir égard à ceux qui suivoient. Mais malgré cela nous gardadâmes nôtre prisonnier, les fléches des sauvages

ges blesserent plusieurs de nos gens.

Pendant que *Frobisher* tâchoit de reconnoître la Côte à l'Est & les Iles des environs, notre vaisseau & les deux Barques évitant de trop prendre le large pour ne pas s'éloigner du Général, qui n'avoit presque point de victuailles avec lui, essuyerent une violente tempête pendant la nuit dans les glaces, qui certainement étoient d'une grosseur extraordinaire. Il plût à Dieu de nous aider en nous favorisant par un tems clair, en sorte que nous les voyons venir & que par consequent nous pouvions éviter ces glaces énormes. En quatre heures de tems il y en eut quatorze qui vinrent nous assaillir, & si nous avions eu le malhur de succomber au danger, nous aurions perdu par cet accident notre Général, le Capitaine & nos meilleurs Matelots, qui tous étoient à terre sans provisions. L'habileté de notre premier Canonier & de deux de nos Pilotes, gens d'experience nous tira d'affaire en ce danger, que nous essuyames, plûtôt que de tenir la Mer, & de hazarder de perdre notre Chef & le reste de nos gens.

Cette haute Terre que notre Capitaine avoit découvert le premier en 1576 du haut du perroquet du grand Mât & qui fut nommée *Holtes*, du nom de celui qui commandoit alors sur le *Gabriel* sous les ordres de *Frobisher*, fut nommée cette fois-ci *Northfore-land*.

Nos Rafineurs mirent pied à terre à la petite Ile où l'on avoit trouvé de l'or l'année d'auparavant. Ils n'y en trouverent pas cette fois-ci de la grosseur d'une noix. En revange nos gens en trouverent beaucoup dans les autres Iles: surquoi notre Général se rendit à Bord le soir à 10 heures. On fit quelques salves en signe de rejoüis-

joüiſſance pour ſon arivée, & ſes gens aporterent des œufs, des oiſeaux, & un chevreau dont l'Equipage ſe régala. On reconnut à quelques marques qu'il devoit y avoir eu là du Monde.

Il y avoit déja quatre jours que nous faiſions voile par l'embouchure du Détroit, lorſque les vens *Nor-Oueſt* & *Oueſt* aiant fait une grande ouverture dans les glaces, le paſſage du Détroit nous fut entierement libre le 19. Juillet. Le 20 notre Général & le Capitaine allerent ſonder près de la Côte à l'*Oueſt* & y trouverent aſſés bon mouillage pour le Vaiſſeau & les deux Barques. La Baie fut nommé *Yorkmans Bai*, du nom d'un de nos Pilotes.

Le même jour, nos Batimens étant ancrés, le Général alla à terre avec quelques uns de nos gens. Après avoir rendu graces à Dieu de ce qu'il nous avoit conſervé, on *prit poſſeſſion du pays au nom de la Reine*. Après quoi le Général ordonna à tous ceux qui étoient preſens au nombre de 40 hommes, *d'obeir aux Commandans* Fenton & York & *à* Beſt *ſon Lieutenant, pendant ſon abſence*. Pour lui, il avança deux lieues dans le pays & éleva des monceaux de pierres ſur les hauteurs, comme une marque de poſſeſſion. Il fit dreſſer une eſpece de colomne ſur une Montagne qui fut nommée le Mont *Warwick*: après cela notre Général revint à Bord avec bonne proviſion de cette terre Minerale où l'on croyoit trouver de l'or. En revenant il trouva deux Cabanes couvertes de peaux de chiens marins, d'où les ſauvages ſe ſauverent auſſi-tôt vers les Montagnes. On y laiſſa quelques bagatelles, des ſonnetes & de petits coutaux, avec une lettre, du papier, des plumes & de l'ancre, afin que nos gens que les

Sau-

Sauvages avoient retenu l'année d'auparavant (ſuppoſant qu'ils étoient encore en vie,) puſſent en faire uſage, & connoître notre deſſein. Pluſieurs de nos gens qui allerent encore à terre; trouverent que les Cabanes dont on a parlé avoient été avancées près du rivage. C'étoit ſans doute une précaution des Sauvages, pour ſe ſauver dans leurs Canots, au cas qu'ils ſe viſſent pourſuivis ſur terre. Notre monde ſe ſepara en deux troupes, & aiant paſſé la montagne fut bien-tôt près des Sauvages. Ceux-ci s'en étant aperçu prirent ſans balancer la fuite du côté de leurs petites barques, abandonnant même pluſieurs de leurs rames. Ils ramerent vers le bas de la Baie où ils trouverent nos Chaloupes qui les rechaſſerent vers le rivage, ce que l'on n'auroit jamais pû faire, s'ils euſſent eu toutes leurs rames, parce qu'étant extraordinairement vites à ramer, on auroit perdu ſon tems à les ſuivre.

Dès que les Sauvages furent à terre, ils revinrent ſur nos gens. Trois des leurs qui furent bleſſés par les notres en ce rencontre, ſauterent en deſeſperés du haut des rochers dans la mer & ſe noierent; ce qui ne ſeroit pas arrivé, s'ils ſe fuſſent montrés plus ſoumis, ou ſi nous avions pû leur faire comprendre que nous n'étions pas leurs ennemis. On leur auroit conſervé la vie, & panſé leurs bleſſés; mais ces pauvres malheureux ne connoiſſant point la compaſſion ne cherchent que la mort, lors qu'ils ſe voient reduits à l'extrêmité.

Le reſte des Sauvages ſe ſauva ſur les hautes Montagnes; deux femmes qui ne purent courir auſſi vite que les hommes tomberent entre nos mains. L'une étoit agée, & l'autre embaraſſée d'un enfant. On laiſſa la Vieille qu'on prit pour

un

un Diable, tant elle étoit laide & mal faite: On nomma l'endroit où l'on venoit d'être aux prises avec les sauvages la *Pointe de sang*, & le lieu où nous étions à l'ancre *York-Bai* du nom du Capitaine d'une de nos Barques.

Tout ceci montroit assés qu'il n'y auroit pas moien de les gagner ni par douceur, ni par Amitié: On retourna à leurs cabannes, où l'on ne trouva que la main d'un vieillard, une espece de pourpoint, une ceinture & les souliers des hommes que nous avions perdu l'année d'auparavant. C'est tout ce que nous en avons jamais pû aprendre.

Cependant le Général Frobisher considerant que le tems pressoit, résolut de chercher une mine assés abandonte pour fournir à la cargaison de nos Batimens; remettant à une autre occasion de continuer la découverte de ces Terres Septentrionales. Sur cela il passa le 26 Juillet au *North-land* avec les deux Barques, laissant l'*Aide* à l'ancre à *Jorckmans-Bay*, dans le dessein de poursuivre la Navigation s'il étoit possible, lors qu'il auroit trouvé un bon havre & une cargaison sufisante pour nos vaisseaux. Les Barques mouillerent cette même nuit là dans la Baie de *North-land*: mais la Marée étoit si forte & les glaces flotoient avec une telle violence que nous pensames perir plusieurs fois. Enfin après avoir découvert une Mine que nous estimions fort riche, & porte à Bord environ 20 tonnes de la pretenduë Terre Mineraie chargée d'or, les glaces entrerent le 28. dans la Baie avec tant de violence que nos deux Barques s'y trouverent engagées.

Le *Gabriel* y perdit la seule ancre qui lui restoit, aiant perdu ses deux autres ancres dans l'orage

rage precedent : & malgré cela il fut comme miraculeuſement preſervé près d'un glace flotante qui s'arrêtant près du *Gabriel*. en defendit l'aproche aux autres glaces. Le *Michel* alla jetter l'ancre ſur cette glace & y reſta comme ſous un Boulevard : mais à minuit cette glace ſe ſepara de telle ſorte par la violence de la Marée & par ſon propre poids, que l'Equipage ſe crût perdu.

Nous levames l'ancre à la Marée ſuivante & nommames cet endroit *Beere-Bay*, & l'Ile *Leiceſters-Ile*. On trouva dans l'une de ces Iles un ſepulcre où étoient renfermés tous les oſſemens d'un homme. Nous demandames par ſignes à nos priſonniers ſauvages, ſi ce n'étoient pas les os d'un homme mangé par ſes compatriotes, à quoi ils repondirent par d'autres ſignes, que c'étoit le cadavre d'un homme dechiré des Loups.

Un de nos ſauvages s'aviſa de planter 5 plumes en rond dans la terre, & un petit os au milieu. Les Matelots s'imaginerent qu'il alloit faire quelque ſortilege ; mais nous en jugeames tout autrement & crûmes qu'il vouloit faire connoître par là qu'il étoit, lui, que cet os repreſentoit, priſonnier pour l'amour des cinq Matelots que ſes Camarades nous avoient pris l'année d'auparavant. Nous lui fimes voir le tableau de ſon compatriote emmené l'année precedente en *Angleterre*. D'abord il le regardoit avec beaucoup d'attention, & paroiſſoit attendre qu'il lui parlât : car il croioit cette image en vie. Après cela il lui parla, & voiant qu'elle ne repondoit mot, il prit ce ſilence pour un mépris & voulut lui donner un coup de poin. On lui fit remarquer que n'étoit qu'une image : mais

mais malgré cela il ne laiſſa pas de continuer dans ſa ſurpriſe & de nous regarder comme des hommes qui pouvions faire des gens ce qu'il nous plaiſoit. Pour le mieux tromper on lui avoit fait voir ſon Camarade équipé à l'Angloiſe & à la ſauvage. Nous reconnumes par là qu'il avoit connoiſſance de la priſe de ces cinq hommes : car il les compta par ſes doits & nous montra un *Bot* de pareille fabrique à celui dans lequel nos gens avoient été pris. Nous lui fimes ſigne que les Sauvages les avoient tués & mangés. Il le nia par d'autres ſignes.

On trouva ſous des pierres quelques proviſions de poiſſon & autres choſes que les naturels du pays y avoient cachées, comme des couteaux d'os, une eſpece de chaudieres faites de peau de poiſſons, des mors &c. Notre Sauvage nous montra fort bien l'uſage de toutes ces choſes. Il prit un de ces mors, & ſaiſiſſant un de nos chiens il le brida & le conduiſit, en le gouvernant auſſi bien que nous gouvernons nos chevaux. Il l'attela à une eſpece de traineau & s'y aſſit un foüet à la main. Nous reconnumes par ſes ſignes qu'ils engraiſſent les petits chiens de même que nous le Bétail pour les manger, & qu'ils ſe ſervent des gros pour attelage.

Le 29. Juillet nous découvrîmes à 5. lieues de *Beere-Bay* une havre défendu à droit & à gauche par quelques Ilets où les courans s'amortiſſoient & qui arrêtoient les glaces. On jugea qu'il y feroit bon pour nos Vaiſſeaux, & là deſſus on y mouilla ſous une petite Ile. Cette Ile, la Baye & le havre furent nommez *Warwick* du nom de la Comteſſe de *Warwick*. Tout ce quartier n'eſt pas à 30 lieües du Cap *Queens foreland* à l'embouchure du Détroit *Frobisher*. Nous trou-

trouvâmes-là quantité de ce mineral dont j'ai parlé. Après l'avoir lavé il paroiſſoit avoir beaucoup d'or. On crût devoir s'en charger ici plûtôt qu'ailleurs. On mit les travailleurs en œuvre.

Le 30 Juillet, on envoya à *Jorkmans-Bay* le *Michel* pour faire revenir l'*Aide* & tout le reſte de l'Equipage. Nous vimes ſur la grande terre vis-à-vis de l'Ile de *Warwick* les pauvres habitations, ou plutôt les trous des Sauvages de cette Contrée; & certainement nous ne pûmes regarder ſans ſurpriſe ces triſtes & miſerables logis. Ils ſe refugient apparemment dans ces habitations ſouterraines pour ſe garantir des rigueurs du froid. Elles ont deux braſſes de profondeur ſous terre & ſont rondes comme nos fours: Avec cela elles ſont ſi près les unes des autres, que l'on croiroit voir les tanieres des Renards, ou les trous des lapins. Les Sauvages les creuſent de telle ſorte par deſſous, que l'eau qui vient d'enhaut s'y écoule ſans leur cauſer aucune incommodité. Elles ſont ordinairement près ou même au bas d'une Baye, pour y être mieux à l'abri des vens & pour bien ſe défendre contre le froid. L'entrée & les avenues y regardent toûjours vers le *Sud*. Les parois de ces logis ſouterrains ſont pour ainſi dire incruſtées d'os de Baleines depuis le bas juſqu'au haut, & agencées auſſi artificieuſement que nos aix, avec cela tout eſt couſu & fermé exactement dans toutes les ouvertures d'enhaut, par des nerfs qui joignent des peaux de Chiens marins, en guiſe de tuilles. Ces maiſons n'ont qu'un appartement: & la moitié de cet apartement plus élevé d'un pied que l'autre moitié eſt pavée de pierres larges; au lieu que l'autre eſt couverte de mouſſe

& ſert ſans doute aux plus viles fonctions du ménage. Quoiqu'il en ſoit ils y vivent comme des Bêtes, & je crois qu'ils ſejournent en un même lieu juſqu'à ce que l'extrême ſaleté les en chaſſe. Il nous parut auſſi que ces peuples ſont errans comme les Tartares & diviſez en bandes ſans aucune demeure fixe. Outre ces habitations d'hyver, ils ont encore des tentes quarrées & couvertes de peaux de Chiens marins.

Ils ont pour armes l'arc, la fléche, la fronde, & le Dard. Leurs Arcs ſont de bois & de la longueur d'uue aune d'*Angleterre*. Ils ſont renforcez par des Nerfs, & les cordes de ces arcs ſont auſſi de nerfs. Leurs fléches ſont de trois pieces, le devant & le derriere eſt d'os, le milieu de bois; & le tout eſt de la longueur de deux pieds. Chaque fléche deux plumes taillées ſur le devant du tuyau, & lors qu'ils la veulent décocher ils font repoſer le plat de la plume ſur le bois de l'arc. Ces fléches ont trois differentes têtes, de pierre, de fer en forme de cœur, ou d'os & cet os eſt aiguiſé des deux cotez & pointu. Cette tête eſt peu ferme, parce qu'elle eſt attachée fort lâche & même n'eſt ſouvent que poſée dans une coche, de ſorte qu'il arrive que la fléche ne fait que fort peu d'effet, à moins qu'elle ne ſoit décochée de fort près.

Leurs dars ſont de deux ſortes, ils en ont à diverſes pointes qui avancent par devant. Le milieu eſt dos; ils ont du rapport à nos broches à rotir de la viande; mais ils ſont plus longs. Les Sauvage ont des inſtrumens de bois, d'où ils lancent ces dards avec beaucoup de viteſſe. L'autre ſorte eſt beaucoup plus grande. Ces derniers ont des deux côtez & au devant un

long;

long os bien éguiſé. Il reſſemblent aſſez à nos épées.

Ils ont deux ſortes de bateaux de cuir garnis en dedans de planches quarrées de bois, qui ſont jointes fort induſtrieuſement par des courroyes. Les plus grands de ces Canots reſſemblent à nos bataux à rames & peuvent tenir 16. 18. & même 20. perſonnes. Ils mettent vers la proüe une voile de boyaux des Bêtes qu'ils tuent, couſus enſemble fort proprement. Les plus petits de ces Canots ne tiennent qu'un homme.

Ils chaſſent aux Oiſeaux & aux autres Bêtes avec les armes dont j'ai parlé, & prennent le poiſſon avec le dard. On remarqua qu'ils avoient du fer aux pointes de leurs fléches, de leurs couteaux, & des outils dont ils ſe ſervent pour faire leurs Canots &c. Mais ces inſtrumens ſont ſi mal faits, qu'ils ne peuvent s'en ſervir qu'avec peine. Je crois qu'ils ont commerce avec des peuples qui leur fourniſſent du fer.

Ils ont ſur la tête une eſpece de capuchon de Moine long & pointu : lorſqu'ils veulent faire beaucoup d'amitié à quelqu'un, ils lui font preſent de la pointe de ce capuchon. Les hommes ne le portent pas tout à fait ſi pointu que les femmes. L'un & l'autre ſexe eſt chauſſé de la même façon d'une chauſſure qui va juſqu'aux genoux ſans aucune ouverte ; & cette chauſſure eſt de cuir. Ils en tournent le dehors en dedans pour mieux conſerver la chaleur des jambes, & en mettent deux ou trois paires l'une ſur l'autre, ſur tout les femmes. Ils portent leurs couteaux, leurs éguilles & autres choſes ſemblables dans ces chauſſures. Pour empêcher que ces bas ne leur tombent ſur les talons ils y paſſent un os

qui prend du talon jusqu'au genou & fait à leur mode le même effet que nos jarretieres.

Ils preparent leurs peaux avec le poil. Ces peaux sont douces & unies. En hyver & en temps humide ils portent le poil en dedans, dans le chaud ils le mettent en dehors. Voila tout leur ornement. Nous n'avons pû remarquer quel est leur culte, ni quelle idée ils ont de Dieu. Je ne sais s'ils sont Anthropophages. Ils mangent crue quelque sorte de viande que ce puisse être, chair, & poisson sans s'embaraſſer de la fraîcheur de la viande.

Nos prisonniers sauvages nous donnerent à connoître, qu'ils avoient communication avec des Peuples qui portent des plaques d'or sur le front.

Le pays est haut & pierreux au deux côtez du Détroit de *Frobisher*. On y voit des Montagnes couvertes de neige. Il n'y a presque rien de plain & d'uni, & point du tout d'herbe, excepté quelque peu de mousse produite dans des lieux bas & humides. Pour du bois il n'y en a pas davantage. On peut dire en un mot qu'il n'y a ni arbre, ni plante. On y trouve cependant quantité de Cerfs à peu près de la couleur de nos ânes; leurs bois est plus large & plus haut qu'aux notres, & leur pied de 7 à 8 pouces de tour, ressemble à celui de nos bœufs. On trouve aussi des lievres, des loups, des ours blancs & beaucoup de gibier.

Si cette terre est infertile, dure & ingrate le génie des habitans répond fort bien à ces qualitez. Ils sont lourds, brutaux, & grossiers, incapables de cultiver la terre, & ne vivant que de chasse, de pêche & de gibier qu'ils abattent avec leurs fléches: Il semble, que ce pays

quoi-

quoique très froid, soit sujet au Tonnerre & aux tremblemens de terre : car on y trouve de hautes Montagnes de pierres poreuses, qui paroissent avoir été séparées des autres & amoncelées ensuite par des moyens extraordinaires. Peut-être cela s'est-il fait par des tremblemens de terre.

On n'y voit ni Rivieres, ni eaux courantes; il n'y a d'eau que celle qui provient des neiges qui se fondent en Eté & qui coule des Montagnes du pays. Il ne peut même y avoir aucune eau courante, à cause du froid âpre & violent qui dure sans cesse les quatre saisons de l'année, & qui endurcit & resserre la terre d'une telle force, que les eaux n'y sauroient avoir d'issue comme dans les autres pays, ni former un Bassin, & se repandre dans un lit. A l'égard de ces eaux de neige, qui coulent des Montagnes en Eté, elles restent toutes dans des cavitez basses, comme dans un Vivier ou dans un Marais, jusqu'à ce que par la longueur du tems elles s'inbibent dans la terre. J'attribue tout cela aux gelées si rudes & si violentes, que dans plusieurs endroits la terre se trouve gelée à 4. ou 5. brasses de profondeur, & les pierres attachées si fortement ensemble par cette gelée, qu'on ne peut les separer qu'à coups de marteau.

Je crois que cela prouve assez que le cours des eaux & leur source y doivent être interrompus, sans en chercher d'autres causes: & qu'ainsi ces eaux ne pouvant prendre leurs cours sur terre, elles sont contraintes de se détourner & de se rendre à la Mer, par des veines & des conduits souterains. Je crois

encore que ce froid extraordinaire augmente considerablement la chaleur dans les entrailles de la terre, parce qu'elle s'y trouve renfermée par le resserrement des pores: & je conclus que cette chaleur ainsi renfermée peut contribuer uniquement à la formation des Mines & à la vegetation de la matiere minerale qui se trouve en ces lieux-ci.

Le 6. Août notre Lieutenant alla à terre avec les Soldats pour couvrir nos travailleurs. On fit des tentes sur l'Ile de la *Comteſſe* & l'on s'y retrancha du mieux qu'on pût. Dans le fort du travail, un assez grand nombre de Sauvages se montra sur le haut d'une Montagne vis-à-vis de nos gens. Ils avoient arboré une espece de pavillon, & faisoient beaucoup de bruit. Il nous parut qu'ils étoient de la même troupe que nous avions vue à l'autre côté du Détroit, & qu'ils venoient redemander les gens que nous avions à eux. Le Général s'avança avec nos deux prisonniers, sur une éminence, afin qu'ils pussent voir leurs compatriotes, & pour leur parler par le moyen de ces Sauvages. Notre homme apperçevant ses compagnons se mit à pleurer si amerement, que pendant long-tems il ne lui fut pas possible d'ouvrir la bouche: mais reprenant enfin ses esprits, il leur parla & leur offrit les bagatelles que nous lui avions donné. Ils lui témoignerent beaucoup d'amitié & de regret pour son esclavage.

Le Chevalier *Frobisher* leur fit connoître par signes, qu'il souhaitoit de ravoir les cinq hommes qu'on lui avoit pris; sous promesse de leur rendre l'homme, la femme & l'enfant qu'il avoit à eux, & de leur faire divers

pre-

presens en recompense. Là-dessus notre Sauvage nous donna à connoître par d'autres signes, que nos hommes étoient encore en vie, qu'on nous les rendroit, & que ses compatriotes témoignoient qu'on pouvoit leur écrire. Cette circonstance fait voir qu'ils savent ce que c'est que l'écriture, ou que cela leur avoit été apris par nos gens. Quoiqu'il en soit on se separa sans donner de lettre, parce qu'il étoit tard.

Cependant le jour suivant dès le matin ils demanderent la lettre, & montrant le Soleil avec trois doigts de la main élevé, ils nous faisoient connoître que dans trois jours nous les verrions de retour. C'est aussi à quoi les Sauvages ne manquerènt pas, mais ils revinrent sans nos gens.

La nuit suivante, le Lieutenant ordonna à notre Trompette de sonner la retraite, afin que nos gens qui étoient encore à l'Ile se rendissent au Drapeau, de peur, de surprise de la part des Sauvages qui étoient fort près de nous. On representa aux Equipages; que dans un si grand éloignement de chez soi, & au milieu de plusieurs dangers, il falloit se précautionner contre les surprises des Sauvages, qui pouvoient venir nous attaquer au jusant, lors qu'il n'y a pas 3. pieds de Marée.

Le Général *Frobisher* changeant alors de résolution ne jugea pas à propos d'entrer plus avant dans le Détroit, ni de faire d'autre découverte. Il crût qu'il faudroit tacher d'aprendre la langue du pays par le moien de nos prisonniers. A l'égard de nos gens retenus depuis un an par les Sauvages, il parut inutile d'en faire d'autre recherche.

D'ailleurs le tems étoit court, & il n'y avoit guerres lieu de reſter plus long-tems ſans danger dans ces parages. Ainſi on ne penſa qu'à charger la terre Minerale qui faiſoit en partie le ſujet de notre Navigation. La recherche du paſſage fut remiſe pour une autre fois.

Le 9. on fit un Fort dans l'Ile de la *Comteſſe* ſous l'angle d'un Rocher que la Mer environne de trois cotés. On le ceignit d'une eſpece de mur terraſſé du coté de terre, & on le nomma *Beſt*, du nom de notte Lieutenant. C'étoit plûtôt pour empêcher que les Sauvages ne nous accablaſſent par leur nombre, que dans la crainte d'être ſurmontez par leur bon ordre & par leur adreſſe. On prétendoit auſſi leur faire voir notre vigilance, d'autant plus que nos priſonniers diſoient par ſignes, que leur Roi *Catchöe* s'avançoit pour les ſecourir. A tout hazard il falloit ſe précautionner & voir ce qui en ſeroit.

Le 10. à minuit notre Lieutenant fit donner une fauſſe allarme, tant pour tenir plus alertes ceux de nos gens qui étoient à terre, que pour voir quel fond il y avoit à faire ſur le ſecours de ceux qui étoient à Bord des Vaiſſeaux.

Le 11. on aperçut encore pluſieurs Sauvages ſur une éminence, à l'autre côté de l'Ile. Notre Géneral s'avança de ce côté-là, dans l'eſperance d'aprendre quelques particularitez touchant nos cinq hommes, & d'avoir reponſe à ſa lettre: mais cette multitude farouche diſparut tout auſſi-tôt, & s'alla cacher derriere les rochers, excepté trois homme; croyant ſans doute ſurprendre quelques-uns de nos gens par cette ruſe. Ils avoient deſſein d'attirer notre Chaloupe derriere une pointe de ter-

re

re hors de la vuë & de la portée du reſte de l'Equipage. Mais comme je dis, on ſe doutoit de leur ruſe & il n'en arriva aucun mal. On mit un de nos priſonniers à terre. Les Sauvages lui offrirent une groſſe veſſie en échange d'un miroir qui fut mis à la place de la veſſie & emporté par les Sauvages: après quoi le priſonnier fut renvoié dans la Chaloupe. En même tems nos gens qui étoient dans l'Ile & pouvoient mieux voir le manege des Sauvages que *Frobisher* ſur la Chaloupe, l'avertirent que les Sauvages embuſquez derriere les rochers l'obſervoient de près; ſur quoi il ſe retira à la Chaloupe ſans autre nouvelle de ſes cinq hommes.

A l'égard de la veſſie, nôtre Sauvage nous fit connoître par ſignes, quelle lui avoit été donnée pour y garder de l'eau à boire; mais nous comprimes que c'étoit pour s'en ſervir à ſe ſauver à la nage. L'homme & la femme avoient eſſaié plus d'une fois à ſe ſauver par le moyen de nos Canots qu'ils détachoient des Vaiſſeaux. Dans la ſuite nous ne les en laiſſames pas approcher. Peu de tems après ils parurent plus de vingt ſur une montagne, les mains ſur la tête, danſant & chantant avec beaucoup de bruit. Nous jugeames qu'ils ſe preſentoient ainſi, comme pour dire que c'étoit là toute leur troupe, & que nous en fiſſions autant. Ils demeurerent en cette poſture juſqu'à la nuit, mais à la décharge d'une piéce d'Artillerie ils ſe ſauverent avec de grans cris dans les rochers.

Le 12. on fit l'exercice pour faire voir aux gens du Pays, qui nous voioient de derriere

leurs rochers, que nos hommes étoient bien dreſſez.

Le 14. notre Général ſoupçonnant que les Sauvages épioient toutes nos démarches, alla avec deux Canots bien équipez à une Baye de l'Iſle de la *Comteſſe* y chercher de la terre Minerale. Il y trouva des Sauvages, qui aperçevant nos gens, arborerent un pavillon blanc fait de veſſies couſues avec des boiaux. Ils le faiſoient voltiger comme pour nous appeller : mais il ne parut que trois de ces Sauvages. Auſſi-tôt que nous fumes près on en vit une grande troupe ſe cacher derriere les rochers, ce qui faiſoit aſſez comprendre leur vuë. On leur fit entendre que s'ils vouloient s'approcher ſans armes on les traiteroit en Amis, quoique leurs démarches nous fuſſent très-bien connues : Mais ils répondirent mal à ces ſignes d'amitié : Ils s'aprochoient par derriere les rochers pour prendre avantage ſur nous, croiant qu'on ne les verroit pas. Un d'eux faiſant le ſincere, nous incitoit à venir à terre. Il nous témoignoit beaucoup de civilité à ſa mode, & portoit ſes mains nues ſur la tête en ſigne de paix. Il jetta même tout près de nous une groſſe piece de chair cruë. Nous fimes tirer cette chair à bord. Notre homme voiant que ce mets ne nous tentoit pas, voulût nous mettre en gout par d'autre viande qui étoit cuite, qu'il nous fit porter par un Sauvage qui contrefaiſoit le boiteux. Et même pour mieux ſoutenir leur role, un autre chargea le boiteux ſur ſes épaules, le porta près du rivage où nous étions, & l'y laiſſa. Ils eſperoient que

nous

nous nous laiſſerions ſurprendre à cette ruſe, & que pour cette fois mettant pied à terre, ils ne manqueroient pas de nous attraper quelqu'un de nos Matelots. Nos gens auroient bien voulu aller à terre, ce que *Frobisher* ne voulut pas permettre, ni que perſonne s'expoſât; de peur de retarder le départ. Mais cependant il permit de tirer un coup de Canon, pour mieux découvrir l'artifice du boiteux, qui ſe ſauva bien vite vers la Montagne. Alors une troupe de Sauvages s'avança le plus près du rivage qu'elle pût, & eſcarmoncha long-tems de l'arc, de la fronde & du javelot. Ils nous pourſuivirent le long du rivage, ſans qu'aucun de leurs coups portât. La Côte étoit bordée de ces Sauvages, mais ſi écartez les uns des autres, qu'il ne fut pas poſſible d'en compter le nombre. On en compta plus de cent. Nous revinmes à bord ſans aucune perte.

Il ſe trouva qu'en vingt jours on avoit porté à bord deux cens tonneaux de matiere Minerale, bien que nous n'euſſions que cinq mauvais travailleurs, & quelques Soldats pour leur aider. Il étoit tems que notre travail finit : les ſouliers & les habillemens de l'équipage étoient uſez: nos paniers & pluſieurs de nos barils défoncez, nos Utenſiles rompus. Pluſieurs de nos gens étoient devenus perclus de froid, incommodez de deſcentes &c. Et comme la nuit du 21. au 22. il avoit fortement gelé autour de notre Vaiſſeau, on conclut que le Soleil s'en allant au Sud, il falloit ſe hâter de s'en retourner.

Le 22. nous defimes nos tentes, on alluma des feux ſur la plus haute Montagne

de l'Ile. On en fit le tour drapaux déployez. On tira le Canon à l'honneur de la Comteſſe de *Warwick*, dont cette Ile portoit le nom. Enſuite nous allames à Bord.

Le 23. on leva l'ancre par un vent d'*Oueſt*, & le vent étant tombé, nous allames mouiller derriere une pointe de la Baye.

Le 24. à 3. heures du matin on remit à la voile par un vent d'*Oueſt*. Le ſoir à 9. heures nous laiſſames le *Queens-fore-land* derriere, & ayant ainſi débouqué du Détroit de *Frobisher* nous nous trouvames en pleine Mer & fimes route vers le *Sud*.

Nous eumes dans la nuit un vent violent, & ſi grande abondance de neige qu'il y en avoit demi-pied par deſſus les écoutilles.

Du 24. au 28. beaucoup de vent, mais paſſable: notre route S. S. O. Nous crumes avoir perdu nos Barques.

Le 29. le vent fut violent: c'étoit le N. E. nos Barques mirent les voiles en fagot & nous ne portames que la Miſene. Le *Michel* s'écarta de nous, mit le Cap ſur *Orkney* & arriva ſain & ſauf à *Yarmouth*.

Le 30. le vent fut violent: le Capitaine & le Contremaître, ou Boſſeman du *Gabriel* furent tous deux jettez hors de bord par un coup de Mer, bien que la Barque fut amarrée fortement avec de gros Cables de poupe à proüe. On eut peine à ſauver le Boſſeman, mais le Capitaine ſe perdit. Nous avions déja fait deux cent lieuës depuis le *Queens-fore-land*.

Le 31. à minuit nous eſſuiames deux ou trois coups de vent très violens.

Le 1. Septembre & la nuit ſuivante, on mit

mit le Vaisseau en panne, parce que nous voulions attendre nos barques. Notre Vaisseau rouloit extraordinairement sur les boules de cette Mer agitée, & nous fumes obligez de porter encore une voile pour éviter de rouler.

Le *Gabriel* ne pouvant suivre, faute de pouvoir porter les voiles, nous le perdimes de vuë. Notre Vaisseau haut de poupe & long, donnoit beaucoup de prise au vent, & filloit extrêmement vite.

Le 2. le vent tomba dans la matinée. Notre gouvernail s'étant rompu en deux pieces, il s'en fallut peu que nous ne le perdissions. On prit son tems pour faire passer six de nos plus forts Matelots sous la quille, avec des planches & des cables pour le renforcer.

Le 2. & le 3. vens contraires.

Le 11. au soir il s'éleva un vent de *Sud-Oueſt* & nous fimes route *Sud-Eſt*, de même que le jour d'après. Ce jour-là nous primes hauteur: nous crumes être à 150. lieuës des *Sorlingues*.

Le 13. nous fillames à peu-près à la hauteur de ces Iles.

Le 15. on jetta la sonde sur 61. brasses fond de beau sable, au *Nord* de *Scilly*. Nous gouvernames *Eſt* quart au *Nord*, *Eſt-Nord-Eſt* & *Nord-Eſt*.

Le 16. à 8. heures on jetta la sonde. On trouva 65. brasses fond de sable rouge. Nous crumes être dans le Canal de *Saint George* un peu au delà des bancs. Nous fimes toute la nuit petites voiles, la sonde à la main

& trouvâmes 40. braſſes plus ou moins. Ainſi nous ne connoiſſions pas bien notre route.

Le 17. nous trouvames à 40 braſſes du ſable rouge mêlé de coquilles. Nous étions près de *Lands end.* Nous paſſames entre *Lands-end* & les *Sorlingues* par un tems couvert. Quand l'air ſe fut éclairci nous nous trouvâmes près des Côtes, & nous embouquames plus avant dans le Canal de *Saint George*, mais la Mer étant groſſe & notre gouvernail mauvais, nous jugeames à propos d'entrer dans le premier havre qui ſe preſenteroit. Nous vinmes à la rade de *Padsiow* en *Cornouailles*, & y mouillames. Aiant appris des gens du pays que cette rade eſt fort dangereuſe, nous remimes en Mer. Nous fimes route le Cap *ſur-Londy*, d'où nous renverſames le bord pour entrer dans une Rade ouverte où nous perdimes une ancre. Le vent nous jetta en pleine Mer, & nous arrivames enfin heureuſement à *Milford-have* dans la Province de *Galles.*

Le 23. de Septembre après nous être rafraichis un mois à *Milford-have*, nous fimes voiles vers *Briſtol.* On y déchargea la matiere Minerale & on la porta au Chateau de cette Ville. Nous trouvames à *Briſtol* la Barque nommé le *Gabriel* en mauvais état, & ſans un ſeul Matelot qui pût faire la manœuvre.

Nous eumes lieu de rendre grace à Dieu de ce qu'il nous ramenoit tous ſains & ſaufs chez nous, ſans autre perte que de trois hommes dont un mourut en Mer. Encore étoit-il malade, lorſqu'il partit d'*Angleterre.*

Le

Le Chevalier *Frobisher* alla à la Cour rendre ſes devoirs à la Reine, qui le reçut fort bien. L'homme, la femme & l'enfant que l'on avoit pris aux Sauvages furent preſentez à S. M. Ils ne changerent point de contenance & ne témoignerent aucune ſurpriſe; ſinon qu'ils baiſſerent la vuë devant ceux qui étoient là pour les voir.

Le Sauvage voiant à *Briſtol* le Trompette du Général *Frobisher* à cheval, & voulant en faire autant, s'y mit à rebours la face tournée du côté de la queuë. Il prenoit beaucoup de plaiſir à voir ſauter & caracoller le Cheval.

Tout le tems que ce Sauvage veçût, la Reine lui donna la permiſſion de tirer ſur la Tamiſe, à toute ſorte d'Oiſeaux & même au Cignes; quoique cela fut défendu à d'autres.

On nourrit ces pauvres gens à leur maniere, c'eſt à-dire avec de la viande cruë. Ayant tué une poule, ils la vuidérent auſſi-tôt & mangerent les entrailles avec l'ordure, ſans autre façon. Mais il ne vêquirent pas long-tems. Ils moururent tous deux avant que l'enfant eut atteint l'âge de 15. mois.

La Reine nomma des Commiſſaires pour examiner la matiere Minerale que l'on avoit aportée. Pour le paſſage, il ſembloit qu'on pouvoit encore ſe flatter de le trouver. Ainſi la Reine réſolut d'envoyer un plus grand nombre de Vaiſſeaux au *Nord-Oueſt*. On donna le nom de *Meta incognita* à cette étenduë de pays nouvellement découverts vers le *Nord* par le Général *Frobisher*. On fit faire une Maiſon portative qui ſe pouvoit dé-

démonter & l'on résolut que cent hommes, dont quarante seroient Matelots, trente Soldats & le reste pour les Mines, hyverneroient en ce pays-là & feroient provision de Marcassites pour l'année qui suivroit leur hyvernement. On leur donnoit un Chef, des rafineurs, des Boulangers & des Charpentiers, & tous ceux-ci étoient compris sous le nom de Soldats.

Notre Flotte qui étoit de quinze Vaisseaux mit à la voile le 31. Mai par un vent si favorable, que le 6. Juin nous étions déja sur les Côtes d'*Irlande*, à la hauteur du Cap *Cleare*.

Nous fimes route au *Nord-Ouest* avec un vent passable, sans faire aiguade & sans nous ravitailler, bien que plusieurs de nos Vaisseaux n'eussent pas abondance de provisions. La force du courant nous fit dériver selon notre estime beaucoup plus au *Nord* que nous ne voulions. Nous jugeames que ce Courant portoit aux Côtes de *Norwegue* & aux parties les plus Septentrionales de la terre. C'étoit un Courant pareil à celui que les *Portugais* trouvérent au *Sud* de l'*Afrique* & qui les porta du Cap de *Bonne-Esperance* au *Détroit* de *Magellan*. Ce Courant ne passe pas dans le Détroit, la Mer s'y trouvant trop pressée, mais revient de *Sud* à *Nord* dans le Golfe de *Mexique*, d'où étant repoussé par les terres, il reprend son cours au *Nord-Est*.

Nous navigeames du 6. au 20. Juin sans voir de terre, & sans rencontrer quoique ce soit qui eut vie, excepté quelques Oiseaux.

Le

Le 20. à deux heures du matin notre Admiral cria terre. C'étoit celle d'*Oueſt-Friſe*, qui fut nommée cette fois-ci *Oueſt-Angleterre*. L'Admiral débarqua avec quelques Volontaires. Je crois qu'ils ſont les premiers Chrétiens, après les freres Zeni dont on à parlé, qui ayent débarqué en ce pays inconnu; ou du moins les premiers de notre connoiſſance. L'Admiral prit poſſeſſion de ce pays au nom de la Reine. On y trouva un aſſez bon havre pour nos Vaiſſeaux. Nous y découvrimes pluſieurs petits Bateaux des habitans du pays, & quelques-unes de leurs tentes de la même conſtruction que celles que nous avions vuës à *Meta incognita* dans notre ſecond voyage.

Ces gens ſauvages & farouches s'imaginant ſans doute qu'ils étoient ſeuls au monde, ne nous virent pas plûtôt paroître, qu'ils fuirent de toute leur force, abandonnant leurs tentes & tout ce qui étoit dedans. Nous y trouvames entre autres choſes une eſpece de tiroir avec des cloux, des harangs des feves rouges, des planches de ſapin aſſez bien faites, & pluſieurs autres choſes travaillées avec induſtrie, d'où l'on infera qu'il faut qu'ils ayent commerce avec quelques peuples plus polis qu'eux, ou qu'ils ſoient extrêmement adroits. On ne leur prit que deux Chiens qu'on amena, & on leur laiſſa en échange des ſonnettes, de petits miroirs & quelque verroteries.

Quelques-uns croient que cette *Oueſt-Friſe* ou *Oueſt-Angleterre* ne fait qu'un même Continent avec le *Meta incognita* par le côté de

de cette derniere terre qui regarde le *Nord-Eſt*, & que même elle eſt peut-être jointe au *Groenland*. La raiſon en eſt que ces Peuples d'*Oueſt-Friſe* ſont faits de même que ceux de *Groenland* & que leurs loges, leurs armes &c. ſe reſſemblent parfaitement.

Le 23. nous remimes à la voile & fimes route par un bon vent pour aller vers le Détroit de *Frobisher*. Nous donnames à un haut rocher de l'*Oueſt-Angleterre*, & le dernier que nous y aperçumes, le nom de *Charing-Croſs*; à cauſe de ſa reſſemblance avec *Charing-Croſs*: après avoir levé l'ancre, on fut obligé de courir *Sud*, à cauſe des glaces qui ſe rencontroient au *Nord*.

Le 30. nous vimes une telle quantité de Baleines que nous crumes que c'étoient des Marſouins. Le même jour le *Salomon* paſſa à pleines voiles ſur une de ces Baleines, mais de telle maniere, que d'abord le Vaiſſeau étoit comme échoué ſur le corps de l'animal, ſans pouvoir avancer ni reculer. La Baleine ſe hauſſant enſuite donna un grand coup de queuë & plongea auſſi-tôt après. Deux jours enſuite nous trouvâmes un très-monſtreux poiſſon mort flottant ſur l'eau, & nous crumes que c'étoit celui ſur lequel le *Salomon* avoit fillé.

Le 2. Juillet nous eumes la vuë de *Queensfore-land*, nous fillames toute la journée à travers les glaces ſans nous allarguer des Côtes. Le ſoir nous voulumes commencer d'embouquer dans le Détroit, mais il fallut rebrouſſer bien vite chemin. Le Détroit étoit abſolument fermé par les glaces, accumulées

lées à l'entrée, qui ressembloient à des Montagnes.

Nos Vaisseaux chercherent en vain d'avancer du côté où il y avoit la moindre aparence de passage, afin de mouiller au havre où nous avions mouillé à notre second voyage. En cette occasion nous perdimes la *Judith* & le *Michel*, & n'en eumes de nouvelles que vingt jours après. Nous eumes encore le malheur de perdre le *Denis* dans les glaces à la vuë de tous les autres Vaisseaux, & une partie de la Maison portative que l'on devoit dresser à *Meta-incognita*. Tout l'équipage du *Denis* se sauva heureusement dans la Chaloupe.

Tout ceci étoit un Théatre de miseres pour nos Equipages. Une violente tempête qui suivit la perte du *Denis* nous menaça d'un même sort. Notre Flotte étoit investie de glaces. On ne pouvoit rebrousser chemin. Nous en avions devant nous une telle quantité, qu'il étoit impossible de les franchir en avançant. Dans cette situation nous essuiames un orage du *Sud-Ouest* en pleine Mer. Toutes les glaces qui étoient derrierre nous étoient accumulées autour de la Flotte, & nous fermoient le retour. La plûpart de nos gens se trouverent furieusement combatus. Quelques-uns de nos Vaisseaux ferlant leurs voiles voguoient du côté de la moindre petite ouverture. D'autres jettoient leurs ancres sur les glaces, & s'y grapinoient à l'abri de la tempête, moins exposez ainsi au choq des glaces flotantes. D'autres en étoient si fort serrez qu'ils ne pou-

pouvoient garentir que par des cables, des planches, des paillaſſes & autres pareilles choſes, le bordage & les flancs des Vaiſſeaux contre le tranchant des glaces : afin que le corps du Batiment ne s'en trouvât pas endommagé. Dans une preſſante neceſſité l'on connoît le courage & l'intrepidité des hommes, & le pouvoir d'un bon Chef. Le Matelot, le Soldat & le travailleur, tout agiſſoit pour ſauver ſa vie, & bien qu'ils ne fuſſent pas accoutumez à ces fatigues, ils les ſurmonterent par leur patience. On détournoit l'impetuoſité des glaces avec des piques, des planches, & de gros bâtons, pour empêcher ces maſſes tranchantes d'endommager nos Vaiſſeaux. Ce qui ſeroit arrivé malgré les cables, les paillaſſes &c. Car ces glaces couperent des planches de plus de trois pouces d'épaiſſeur, & mieux qu'on n'auroit pû le faire avec la hache. Nos plus forts Vaiſſeaux furent élevez d'un pied au deſſus de l'eau par la violente preſſion des glaces qui s'étoient amoncelées autour de nous. Telle fut notre ſituation toute la nuit & une partie du jour. Jamais on n'a prié Dieu de meilleur cœur. Enfin la brume qui avoit duré pendant cet orage ſe diſſipa ; le vent ſe fit *Oueſt Nord-Oueſt* & chaſſa les glaces. La Mer fut ouverte. Nous y entrames. Nos Matelots mirent la main à l'œuvre pour radouber nos Vaiſſeaux & relever nos mâts de hune avec toute la diligence poſſible ; après quoi il fut réſolu de tenir la Mer, juſqu'à ce que le Soleil & le vent euſſent achevé de fondre les glaces dans notre paſſage.

Le

Le 7. Juillet quoique nos Equipages ne fuſſent pas encore bien revenus de la peur, nous virames de bord vers la terre qui nous parut être la Côte Septentrionale du Détroit. On jugeoit que ce devoit être le *North-Fore-land*. Mais quoi qu'il en ſoit, il étoit difficile d'eſtimer juſte, à cauſe du brouillard épais qui s'étendoit vers la Côte, & de la neige qui venoit de tomber. Nous errames vingt jours dans la brume avec de grands dangers, comme on peut le croire; puiſque nous pretendions être au *Nord-Eſt* du Détroit de *Frobisher*, au lieu que nous étions au *Sud-Oueſt* de *Queens-Fore-land*; ayant dérivé au *Sud-Oueſt* par un Courant du *Nord-Eſt*.

Nous découvrimes ici une pointe que l'on prenoit mal à propos pour le *Mont-Warwick* dans le *Détroit*: mais nos plus experts Mariniers trouverent qu'il n'étoit pas vraiſemblable qu'on eut embouqué ſi avant en ſi peu de tems; ni poſſible qu'on ſe fut trompé ſi groſſierement dans ſon eſtime; à moins que d'avoir dérivé par un terrible Courant. Il eſt bien vrai que le flot ſe faiſoit ſentir beaucoup plus qu'à l'ordinaire, & que joint aux Courans il prenoit nos Vaiſſeaux & les faiſoit tourner en un moment comme un tourbillon; de ſorte que la Mer briſoit avec autant de bruit que la chute d'eau dans la *Tamiſe* près du pont de *Londres*.

Cependant notre Admiral tint Conſeil, pour ſavoir en quel endroit on étoit. *James Beare* Lieutenant à bord de l'*Anne* & qui, à notre ſecond Voyage, avoit dreſſé des Cartes exactes de toutes les Côtes, ne pût nous tirer de l'in-

l'incertitude, non plus que les autres. Notre premier Pilote declara, *qu'il n'avoit jamais vû la Côte près de laquelle on se trouvoit, qu'il ne pouvoit croire que ce fut une terre dans l'interieur du Détroit de* Frobisher.

Le tems continua d'être embrumé. On balança de retourner à travers les glaces, pour chercher une Mer libre, ou de se laisser porter par le Courant dans une Mer inconnuë. Le Vice-Admiral, à bord duquel étoit le susdit Pilote, & deux autres de nos Vaisseaux ayant tous trois perdu la Flote de vuë prirent le parti de tenir la Mer, ainsi que l'*Anne*, qui s'égara seul, jusqu'à ce qu'il rejoignit la Flote après avoir pris hauteur, le tems s'étant éclairci.

Tous les Vaisseaux de la Flote, excepté les Navires dont on a parlé firent, de conserve avec l'Admiral, plus de soixante lieuës de route dans le Détroit prétendu. Nous eumes toûjours un très beau pays à l'estribord & devant nous une Mer ouverte.

L'Admiral auroit continué la route, s'il n'eut eu des ordres precis de se tenir de conserve : car il ne doutoit pas qu'il ne pût entrer par là dans la Mer du *Sud* & penetrer ensuite jusqu'au *Catay*, par la raison que je vais dire. C'est que plus on avançoit dans cette Mer, plus elle s'élargissoit & moins on y rencontroit de glaces ; parce qu'il y a un tel cours dans ces eaux, que les glaces qui s'y rencontrent y sont chassées à l'*Est* & au *Nord*, selon ce qui parut aux débris flotans du *Denis*. D'autres croioient pourtant que quand même on auroit eu le bonheur de passer, la force du flot qui tient neuf heu-

heures dans ce parage contre trois heures d'ebbe auroit empêché le retour.

Au raport de quelques uns de nos gens, ils trouverent à ſoixante lieuës de route dans le pretendu Détroit dont je parle, & à bas bord, une terre peuplée, fertile en paturages, abondante en bétail & en gibier, comme perdrix, alouettes, lievres, &c. même un deux trafiqua avec les habitans du pays des couteaux, des ſonnettes, des miroirs, de la verroterie, &c. pour des oiſeaux, des pelletteries & autres pareilles choſes.

Après pluſieurs jours de navigation l'Admiral jugea qu'il ſeroit à propos de revenir. On fit voile entre une Côte qui eſt le derriere du Continent de l'*Amerique*, & la terre que l'on avoit nommée *Queens-Fore land*; & comme en faiſant route dans ce parage on remarqua une eſpece de *Baye*, qui s'étendoit juſqu'au Détroit de *Frobisher*, le *Gabriel* y fut envoié le 21. Juillet, pour voir s'il y auroit moien de la traverſer d'un bout à l'autre pour rentrer enſuite dans le Détroit par l'autre côté. Cela reüſſit, & prouve que le *Queens-Fore-land* eſt une Ile. On doit croire qu'il en eſt de même de pluſieurs autres de ces terres.

Enfin, comme il étoit tems d'aller chercher les havres où nos Vaiſſeaux devoient ſe décharger de leur charge, on navigea du côté de l'entrée du Détroit de *Frobisher* par un tems extrêmement embrumé, à travers diverſes terres détachées, mais peu éloignées de la Côte, & entre des rochers à fleur d'eau: mais cette route étant dangereuſe, on fut obligé de laiſſer filer les ancres juſqu'à la profondeur de cent

cent braſſes & davantage, de peur que nous n'allaſſions nous briſer ſur ces rochers. Et pour ne pas nous affaler ſur la côte pendant la brume, notre Chaloupe nagea ſur l'avant, & l'on ne fit route que la ſonde en main.

L'*Anne* que nous avions perdu fut plus de vingt jours à tourner autour du *Qeens-Fore-land* pour découvrir le havre où nous devions mouiller; ſans pouvoir paſſer, à cauſe des glaces. Ce Vaiſſeau ſe rendit enfin le 23. Juillet à *Hattons-head land* dans le Détroit, où ſept Vaiſſeaux de notre Flotte étoient à l'ancre. On peut juger de la joye de ſe revoir après avoir eſſuyé tant de dangers.

Le 24. le *François* nous joignit auſſi. Ce Vaiſſeau qui avoit fait route pendant pluſieurs jours de conſerve avec notre Vice-Admiral, nous en donna des nouvelles & du *Bridgewater*, qu'il avoit perdu après l'avoir dégagé d'entre les glaces. Les deux autres qui nous manquoient s'y étoient plus engagez que jamais. Le *Gabriel* étoit entré dans le Détroit de *Frobisher*, tenant route du Cap Occidental de *Queens-Fore-land*, & par derriere cette terre juſqu'aux Cap *Goodhope*. Il trouva dans le nouveau *Détroit*, par lequel il venoit de paſſer, un courant ſi violent, que ſans un vent favorable il lui auroit été impoſſible de naviger-là.

Le 26 il tomba plus d'un pied de neige, qui ſe gêloit à meſure qu'elle tomboit.

Le 27. le *Bridgewater* s'étant dégagé vint mouiller à *Hattons-head-land* près de la Flotte. Il étoit ſi délabré que pour le tenir à flot on en tiroit par heure près de trois cens bâtonnées d'eau. Nous aprimes par ce Vaiſſeau que

que le Détroit étoit baricadé par ces glaces & qu'il étoit impoſſible d'aller à la Baye de *Warwick*.

Ce raport acheva de jetter nos hommes dans une conſternation, qui fut ſuivie de murmures contre l'Admiral : mais ſans ſe mettre en peine de ces murmures, il réſolut de chercher ſon havre, ou de mourir dans l'entrepriſe : & là deſſus on fit le ſignal pour ſe rendre ſous ſon pavillon, à quoi l'on obéït avec joie, parce qu'on prit ce ſignal pour un ordre d'aller mouiller à *Hattons-head-land*. Notre Admiral mit à la voile, après avoir ſoufert un orage qui paſſa preſque auſſi-tôt. Tandis qu'à voiles ferlées il ſe laiſſoit dériver entre les glaces, il y trouva heureuſement un paſſage. La Flotte ſuivit & l'on ſe vit enfin tous enſemble le trente-uniéme de Juillet, après mille peines & mille fatigues au havre ſi deſiré. L'Admiral heurta à l'entrée de la Baie de *Warwick* avec tant de violence contre un glaçon, qu'après avoir ſauté de deſſus ſes ancres il s'y fit une telle voie d'eau, qu'on eut peine à le tenir à flot.

Le Vaiſſeaux du Lieutenant Admiral *Fenton* avoit été le plus engagé dans les glaces; mais il ſe tira d'afaire en ſe tenant toûjours à l'ancre ſous ces lourdes maſſes, comme ſous un boulevard; & malgré cela il arriva dix jours avant tous les autres. *Fenton* avoit déja découvert pluſieurs mines & avancé dix lieues dans le pays ſans trouver d'habitation. Après quoi étant retourné à ſon bord, il avoit réſolu d'attendre encore ſept jours l'arrivée de la Flotte. Après cela la Flotte n'arrivant pas il s'en ſe-

roit retourné, parce qu'il commençoit à manquer de vivres.

L'Admiral étant à terre tint conseil sur les moyens d'executer promtement le dessein de découvrir les lieux où pourroit être la meilleure terre minerale. On delibera sur l'ordre qu'on observeroit étant à terre, & sur l'endroit qu'on choisiroit pour batir un Fort & une Maison pour ceux qui devoient y passer une année.

Le 1. Août chaque Capitaine fit mettre à terre dans l'Ile de la *Comteſſe*, par ordre du Général, les Soldats & les travailleurs. On y porta les provisions, les tentes &c. afin que l'on pût amasser incessamment la quantité necessaire de matiere Minerale pour en charger les Vaisseaux.

On fit la revüe des hommes, après quoi on mit chacun à l'ouvrage.

Le 2. on publia à son de Trompe les ordres du Général *Frobisher*.

Pendant que les Matelots faisoient leur Ouvrage, les Chefs cherchoient les lieux propres à foüir, les Rafineurs faisoient l'essai de la matiere, & ceux qui s'étoient embarquez en qualité de Volontaires n'étoient pas non plus sans rien faire.

Le même jour le *Gabriel* arriva de la part du Vice-Admiral, qui étoit pris dans les glaces près de *Mount-Oxford*. Toute la Flotte s'étoit rassemblée excepté 4. Vaisseaux, & celui qui s'étoit ouvert & avoit coulé bas dans les glaces. Ces 4 Vaisseaux étoient le *Thomas Allen* Vice-Admiral, l'*Anne*, le *Thomas d'Ipswich* & la *Lune*. L'absence de ces Vaisseaux retar-

tardoit notre travail, parce qu'ils avoient les meilleurs Ouvriers & presque toutes les provisions nécessaires pour l'habitation.

Le 9. L'Admiral assembla son Conseil, au sujet du Fort & de la Maison qu'on devoit bâtir pour ceux qui hiverneroient. On délibera d'envoier incessamment les Massons & les Charpentiers à l'Ouvrage. Mais avant que de commencer le Batiment, on examina ce que chaque Vaisseau avoit apporté pour l'édifice, & il se trouva qu'il n'y avoit de matiere que pour deux côtez. Encore n'étoient-ils pas bien entiers; parce qu'il avoit falu employer diverses planches, des apuis, des poteaux, & des pieces de bois contre l'impetuosité des glaces, lorsque nos Vaisseaux s'y étoient trouvé investis. De plus après une supputation exacte des provisions, on vit qu'il n'y auroit pas assez de boisson pour cent hommes, qui étoient destinez à passer l'hyver: parce que la plûpart des provisions étoient, comme j'ai déja dit, chargées sur les quatre Vaisseaux non arrivez. *Fenton* s'ofrit d'hyverner avec soixante hommes. On appella les Massons & les Charpentiers, qui demanderent 9. semaines pour construire une loge qui put tenir soixante hommes; & même ils supposoient que l'on eut assez de bois. Mais comme on ne pouvoit tout au plus séjourner encore que vingt-six jours, l'Admiral conclut, *qu'il falloit s'en retourner sans faire d'habitation*, & l'on donna ordre à *Selman* Ecrivain, d'enregitrer cette résolution, *pour en rendre compte à la Reine, & aux interessés dans cette Navigation.*

Le 6. Août trois de nos Navires vinrent avec beaucoup de travail, jusqu'à la pointe de *Leicester*, espérant de trouver le côté meridional du Détroit sans glaces; mais ils tomberent dans un calme, & ne pouvant avancer, ils furent bien-tôt plus engagez que jamais dans les glaces que le Courant amenoit.

Tant de calamitez, les dangers continuels où l'on se voioit, & le peu d'aparence qu'il y avoit de pouvoir être plus long-tems dans un parage où les cordages se geloient toutes les nuits, en sorte que l'on ne pouvoit plus faire la manœuvre, firent penser à prendre d'autres mesures. On tint le 8. Août Conseil & l'on proposa, *de chercher un Port pour radouber les Vaisseaux & se rafraichir, afin de s'en retourner incessamment en Angleterre; & qu'après tant de dangers d'où Dieu nous avoit tiré, ce seroit le tenter, que de se remettre dans le peril. &c.*

On alleguoit, au contraire, *que chercher un havre dans des mers si dangereuses, c'étoit se mettre doublement dans le danger de tenir; que quand même on auroit le bonheur de ne pas échouer sur les rochers qui se trouvent près des Côtes les plus saines de ces parages, on n'échapperoit pas une autre fois à la fureur des glaces que les marées & les Courans très rapide y jettent. Sans parler de plusieurs autres accidens.* On ajoutoit, pour faire sentir l'inconvenient qu'il y auroit à mouiller; *que l'air devenu très froid menaçoit d'une violente gelée, qu'il valoit donc mieux tenir la mer, que de se jetter dans un mauvais havre, pour boucher une*

voye

voye d'eau, & courir le risque d'y être enfermé tout l'hyver.

Best declara *qu'il regardoit ce promt retour en Angleterre comme honteux ; que pour lui il aimoit mieux s'exposer à tout, &c.*

J'ai, ajouta-t-il, *dans mon Vaisseau une Chaloupe de cinq tonneaux en fagot. Elle a été destinée pour ceux qui doivent hyverner. J'ofre de la monter & de m'en servir, si l'on veut ; je verrai s'il y a moyen de franchir le peril des glaces, &c.*

Cette résolution étoit veritable & sincere, quoi qu'il vit bien que la plûpart de ses gens aimeroient mieux chercher un abri dans le dessein de s'en retourner ensuite, mais il se flatoit de pouvoir gagner une partie de son Equipage. Il jugeoit donc à propos de courir le long de la Côte, pour voir si quelques-uns de nos Vaisseaux maltraitez des glaces dans la derniere tempête, n'auroient pas effectivement cherché un abri au premier havre pour se rafraichir & pour se donner le radoub plûtôt, que de commettre encore une fois leur salut aux glaces : C'étoit d'ailleurs dans ce même parage qu'ils avoient perdu l'Admiral, & le reste de la Flotte.

Best croyoit encore de pouvoir trouver un lieu propre à s'y tenir une autre fois ; il esperoit de découvrir quelques minieres pour y faire sa Cargaison ; ce qui lui étoit beaucoup plus commode, par le voisinage de la haute Mer, qu'il ne l'auroit été plus avant dans le Détroit : parce qu'il y auroit beaucoup moins à craindre des glaces. Quoiqu'il en soit, il s'en tenoit à la résolution de croi-

ſer près de cette Côte auſſi long-tems qu'il ſeroit poſſible, & de ne point s'écarter les uns des autres ; afin de pouvoir ſe ſecourir mutuellement, pendant que l'on enverroit les Chaloupes ſous la conduite de deux ou trois bons Pilotes chercher une Baie où l'on put trouver un mouillage.

Malgré cette réſolution le *Thomas Ipſwich* ſe ſepara la nuit ſuivante & fit route vers l'*Angleterre*. Mais Beſt ne laiſſa pas de perſeverer dans ſon deſſein. Il alla avec la Chaloupe & le Canot de la *Lune* pour voir de trouver quelque rade dans une des Iles qui giſent au deſſous de *Hattons-head-land*, eſperant d'apprendre des nouvelles de la Flotte, ou de découvrir de ce coté là quelques Mines. Enfin il eut le bonheur de trouver un ancrage paſſablement bon, où les Vaiſſeaux pouvoient être aſſez commodement à l'abri.

Il découvrit encore de ce coté-là une grande Ile dont la terre eſt noire. Il en fit rapport aux Equipages, n'oubliant rien pour les encourager à nager vers l'Ile. Ils y trouverent en effet une prodigieuſe quanté de mineral ; & ſi la bonté de cette Terre eut répondu à la quantité, ils y en auroit eu aſſez pour les plus avides. Ce prétendu bonheur que le Capitaine regarda comme une veritable benediction, fit donner le nom de *Beſt Bleſſing* (*Benediction de Beſt*) à l'Ile. Après une ſi bonne aubaine il retourna le 9. Août à 10 heures du ſoir plein d'eſperance & de joie à ſon bord, où ſes gens l'attendoient avec beaucoup d'impatience.

Le jour ſuivant ils entrerent dans la rade par

par un vent assez passable, le *Bot* nageant de l'avant pour sonder. Malgré cette precaution, l'*Anne* entrant dans le havre toucha sur un rocher à fleur d'eau & y resta échoüé sur le côté jusqu'au retour de la marée: de sorte que sans la grande vergue du grand mast il se seroit entierement renversé au montant du flot. On tira plus de deux mille batonnées d'eau avant que le Vaisseau pût être remis à flot. Aussi-tôt qu'on fut à la rade, les Matelots donnerent le raboub aux Vaisseaux & les calfeutrerent, pendant que les travailleurs aux Mines assembloient en toute diligence le plus de matiere qu'il étoit possible. On monta la Chaloupe qu'on avoit portée en fagot, & l'on trouva que l'on n'avoit ni courbes, ni autres renforcemens, ni cloux, ni chevilles de fer, pour attacher les parties de ce petit Batiment. Par bonheur il se trouva un Forgeron parmi l'Equipage; mais comme on n'avoit ni enclume, ni marteau, on fit de necessité vertu. Deux petits soufflets tinrent lieu d'un grand, une piece d'Artillerie servit d'enclume, les pincettes, les grils, & les pelles servirent à faire des cloux & des chevilles de fer.

Le 11. Août *Best* & son Lieutenant allerent au sommet du Cap de *Hattons-head-land*, qui est le plus élevée de tout ce Détroit, lever un plan des parties les plus basses de cette Côte, & découvrir, autant qu'il seroit possible, s'il y avoit encore beaucoup de glaces dans le passage, quelles mines il pouvoit y avoir &c. On y trouva beaucoup de cette matiere que l'on croioit produire de l'or, &

Best fit dreſſer une eſpece de croix de pierre au haut de *Hattons-head-land*, pour faire voir que des Chrétiens y avoient paſſé.

Le 17. lui & ſes gens donnerent la chaſſe à un grand Ours blanc, dont ils eurent peine à venir à bout vingt hommes armez qu'ils étoient. Ils veçurent de cet Ours pendant pluſieurs jours.

Le 18. après avoir achevé de monter la Chaloupe, ce qui ne ſe fit pas ſans peine, *Best* réſolut de s'y hazarder pour embouquer dans le Détroit de *Frobisher*. On tacha de l'en diſſuader, & le Charpentier qui l'avoit montrée n'oublia rien pour l'aſſurer lui-même *qu'il ne s'y hazarderoit pas*, parce que ce petit Batiment ne tenoit qu'à de mauvaiſes chevilles de fer, &c.

C'en fut aſſez pour faire perdre courage aux Matelots qui devoient être de l'entrepriſe: & le Capitaine lui-même ne voulant pas être accuſé d'entétement & d'imprudence, au cas que cette courſe ne pût réüſſir, déclara au Lieutenant & aux Matelots les plus experimentez, *qu'il y alloit de ſon honneur en cette afaire, qu'il vouloit chercher l'Admiral, pour lui communiquer la grande valeur du Mineral qu'il avoit trouvé; qui ſeulement à l'œil, étoit peut-être du moins auſſi bon que l'autre. Mais cependant, ajouta t'il, la vue ſeule en eſt juge, & il ſe peut bien que ce ne ſoit que des pierres inutiles. Dites moi donc en conſcience, ſi la Chaloupe eſt aſſez forte, pour pouvoir s'y hazarder. A quoi le Charpentier répondit qu'oui, pourvu qu'on évitât les glaces & qu'il ne s'élevât point d'orage.* Là deſſus *Jean Gray* Pilote à bord de

de l'*Anne*, déclara courageuſement qu'il ſuivroit le Capitaine dans cette entrepriſe, & cette réſolution piqua d'honneur pluſieurs Matelots. *Beſt* partit en compagnie de dix-neuf perſonnes ſur la Chaloupe, avec des vivres & autres proviſions. Son Vaiſſeau reſta à l'ancre, & pour lui, faute de vent, il ſuivit la Côte du *Sud* & fit trente lieues en ramant; juſqu'à ce qu'il fut au plus dangereux du Détroit. Alors il paſſa à l'autre bord, & ſuivant la Côte du *Nord*, il tint route vers l'Ile de la *Comteſſe* dans la Baïe de *Warwick*, eſperant que de cette maniere il pourroit découvrir la Flotte, ou trouver quelques débris du naufrage.

Après plus de quarante lieues à l'embouchure du Détroit, ce ne fut pas ſans danger qu'on traverſa vers l'autre rivage. La force du courant fit dériver ſi avant, que la nuit d'après on fut obligé de mouiller entre des rochers près de la Côte briſée de l'*Ile de Gabriel*, un peu au deſſus de la *Baie* de *Warwick*. On trouva près du rivage des pierres élevées en croix: ſignes que des Chrétiens avoient paſſé là.

Le vingt-deuxiéme d'Août, on eut la vue de la Baie de *Warwick*. On pouvoit la reconnoître diſtinctement du ſommet d'une Colline. Continuant à ranger la Côte du *Nord*, on aperçut de la fumée ſous une montagne. Quand on fut un peu plus près, on diſtingua des hommes qui faiſoient voltiger une eſpece de drapeau. Comme les naturels du pays avoient accoutumé d'en faire autant quand ils apercevoient quelqu'une de nos

Chaloupes, on se douta que ce pourroient être des Sauvages. On découvrit ensuite quelques tentes & l'on distingua les couleurs de ces drapeaux, qui étoient blancs & rouges. Cependant comme on ne voioit ni vaisseau ni havre, à quatre ou cinq lieues à la ronde, & que d'ailleurs on croioit qu'aucun de nos gens n'avoit eu la pensée d'aller par là, on ne savoit quel jugement faire. On s'imaginoit que quelques Vaisseaux de nôtre Flotte batus de l'orage & déroutez par la brume pourroient bien être venus faire naufrage de ce coté-là entre les glaces & les rochers; que nos hommes y auroient été pillez par les naturels de cette Côte, & qu'ils se servoient de ces pavillons pour attirer les autres. Sur cela *Best* & ses gens resolurent d'aller enlever ces drapeaux aux Sauvages prétendus: mais à la fin on découvrit que ces Sauvages étoient des Anglois.

Lors que *Best* fut près du rivage, il ordonna au *Bot* de rester en mer, par précaution, afin que les gens du *Bot* se pussent tirer du danger en cas de malheur. Etant à portée on se hêla de part & d'autre suivant l'usage de mer, & l'on se reconnut avec la plus grande joye du monde: ce qui n'est pas surprenant, puisqu'on se revoyoient enfin après avoir essuyé mille dangers.

Le Vice-Amiral l'York venoit d'arriver à cette Côte, pour faire fouiller dans une Mine que l'on y avoit découverte, & qu'il avoit nommée la *Mine de la Comteſſe de Suſſex*. Pour *Best*, il alla à la *Baye de Warwick* conferer avec *Frobisher*, & faire éprouver par les fondeurs la matiere minerale qu'il avoit trouvée à

à *Beſt Bleſſing*, dont il avoit apporté des montres, après quoi il devoit retourner à ſon bord.

Après avoir conferé avec d'Admiral, & reçu les ordres, il chargea ſon Vaiſſeau de cette terre, qui fut trouvée bonne, à l'épreuve qui en fut faite.

Le 23 *Beſt* fut au Conſeil qui ſe tint à Bord de l'*Aide*. On y regla diverſes choſes ſur la maniere dont il faudroit ſe conduire l'année ſuivante.

Le 24 le Général alla avec deux Chaloupes & beaucoup de monde à *Bear-Bay* (la *Baye des Ours*). Il ordonna à *Beſt* de l'attendre avec ſes hommes, & d'eſſayer de ſurprendre quelques habitans du pays. Il en paroiſſoit de tems en tems & l'on en voyoit quelquefois ſept ou huit barques à la fois, qui rodoient ſans doute pour ſurprendre ceux qui travailloient aux Mines, qui n'étoient pas en grand nombre. Mais lorſqu'il y avoit un gros Bâtiment mouillé à la Rade, ces Sauvages prévoyant qu'il devoit y avoir beaucoup de monde, prenoient la fuite & n'avoient garde de paroître. On ſe flatoit de pouvoir inveſtir avec des Chaloupes, l'Ile où ils avoient accoutumé de ſe montrer & d'en ſurprendre quelques-uns. Mais avant que les notres fuſſent avancez, les Sauvages avertis par ceux de leurs gens qu'ils avoient poſté ſur les hauteurs, prirent la fuite, laiſſant près de leurs trous un des plus grans Javelots dont ils ſe ſervent. Le Général auroit bien voulu amener en *Angleterre* quelques-uns de ces Sauvages, mais ils avoient apris

à

à ne se pas aprocher trop près de nos gens.

Best s'en alla le même jour à *Hattons-head-land* où étoit son Vaisseau. Il y arriva le 25. du mois. Il trouva son Navire chargé & tout prêt à faire voile: de sorte qu'il repartit le jour suivant par la *Baye de Warwick*, mais il n'y arriva que le 28. parce qu'il mit à terre à *Bearbey* quelques travailleurs, afin que ceux de nos Vaisseaux qui n'avoient pas encore leur charge se trouvassent plûtôt en état de mettre à la voile.

Le 30 l'*Anne* s'échoua. Il s'y fit huit ouvertures, par les rochers & par les glaces. Le même jour la maison, que l'on avoit portée en fagot, & que *Fenton* avoit ordonné de bâtir dans l'Ile de *Warwick*, fut achevée. Les Maçons la firent à chaux & à sable, afin qu'elle fut plus durable, & que l'on pût voir l'année suivante si les neiges, les glaces, les orages & les Sauvages l'auroient épargnée. On vouloit tacher d'aprivoiser ces hommes farouches & brutaux, & voir si on les trouveroit plus dociles à notre retour. On laissa dans la maison diverses bagatelles, comme des coutaux, des sonettes, (dont ils sembloient s'accommoder volontiers,) des figures d'hommes, de femmes & de Cavaliers en plomb, des miroirs, des siflets, des pipes, de la verroterie & choses pareilles. On y fit un four & l'on y laissa du pain, afin qu'ils pussent en gouter. On enterra le bois destiné pour bâtir un Fort, & l'on ensemença la Terre de poids, de froment & autres grains, pour voir si elle produiroit bien.

Après que la Flotte eut sa charge, *Frobisher*

her assemblant ses gens leur dit, *qu'il auroit voulu découvrir le pays beaucoup plus avant qu'il ne l'avoit fait encore ; que son but ne seroit pas seulement de ramener en Angleterre ses Vaisseaux chargés, mais qu'il seroit aussi bien aise de pouvoir faire un rapport exact & circonstancié de la qualité du pays. Que cette résolution ne pouvant être executée alors, il jugeoit devoir s'en retourner au plutôt à cause des brumes épaisses, des neiges, des orages & des glaces auxquelles on se voyoit exposé par l'aproche de l'hyver : que si par malheur les vents contraires venoient à surprendre, on se trouveroit assiegé des glaces, où il faudroit perir de faim, de froid & de misere.* Cependant avant que de partir, le Général voulut tenter encore de penetrer plus avant au Nord du Détroit avec sa Chaloupe, & il découvrit que les Terres autour de *Bear Bay* & de l'Ile *Holtes* ne font point partie du Continent, comme il l'avoit crû, mais que ce sont des Iles qui font de ce côté là une espece d'*Archipelage*.

Nous mimes à la voile & sortimes tous de la *Baye de Warwick* le 31. *Août*, excepté le *Judith* & *l'Anne*, qui firent aiguade ce jour là, & nous rejoignirent le jour suivant 1. Septembre. Ce jour là & le jour d'après nous essuiames un tems facheux & courumes beaucoup de risque parmi les glaces & les rochers. Une partie de la Flotte se dispersa, si bien que l'on ne se rejoignit plus.

Le *Bridgewater* qu'on avoit laissé en peril, fut contraint de prendre sa route du côté *du Nord* par un passage inconnu, très dangereux & plein de rochers au dessous des *Bear-Bay*, d'où il débouqua pourtant fort heureuse

reuſement dans la mer du *Nord*: cette mer qui eſt derriere le Détroit de *Frobisher*: dans laquelle *Frobisher*, comme on l'a dit, & d'autres après lui ont navigé & où l'on a découvert une grande Terre qui avance dans la mer. Tous ces Navigateurs ont crû qu'il y avoit là un paſſage à la mer du *Sud*. Le *Bridgewater* découvrit au *Sud-Eſt* de *Friſelande* à 57 *D.* & demi de latitude une grande Ile inconnue auparavant. Cette Ile dont le *Bridgewater* rangea la Côte pendant trois jours, parut fertile & agreable.

FIN.